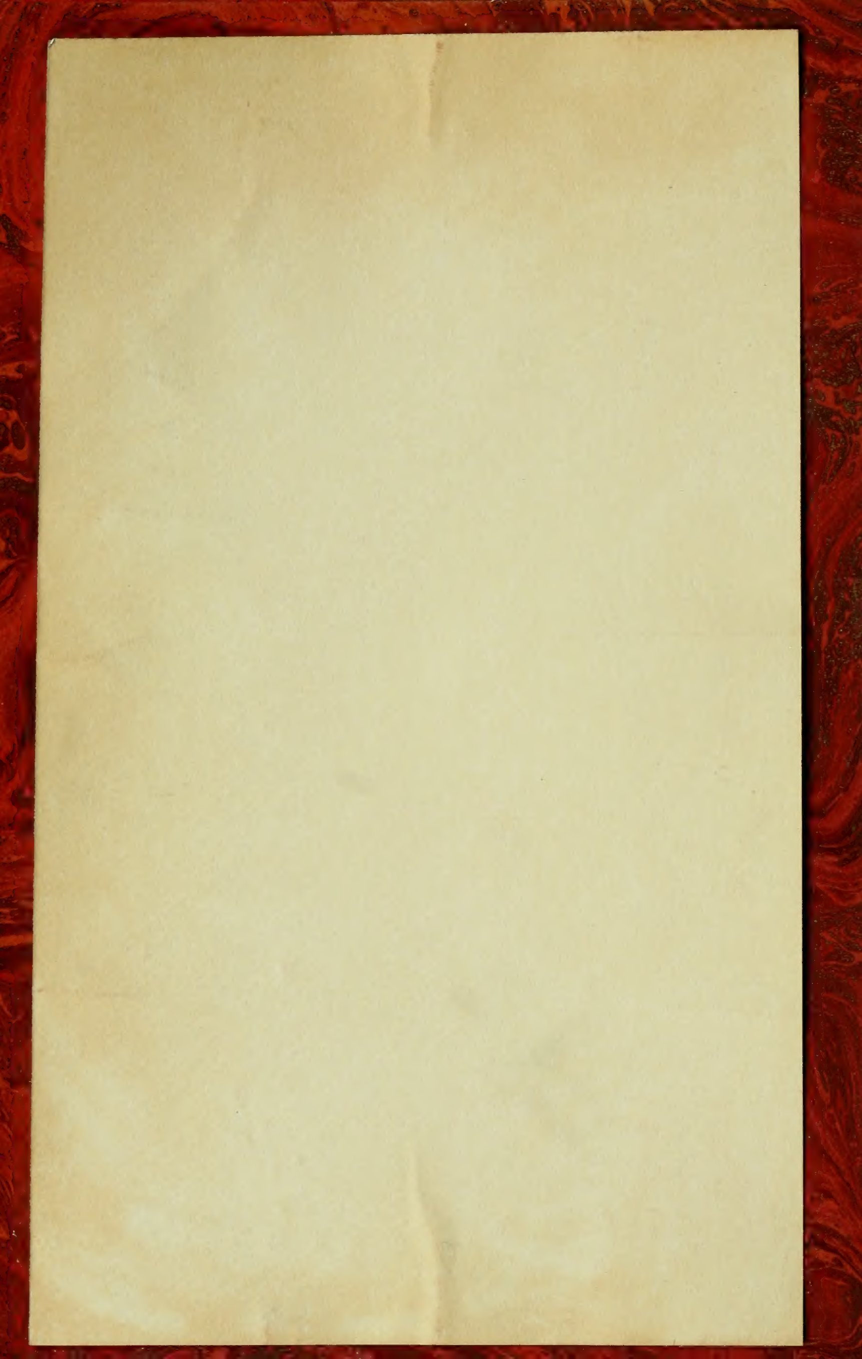
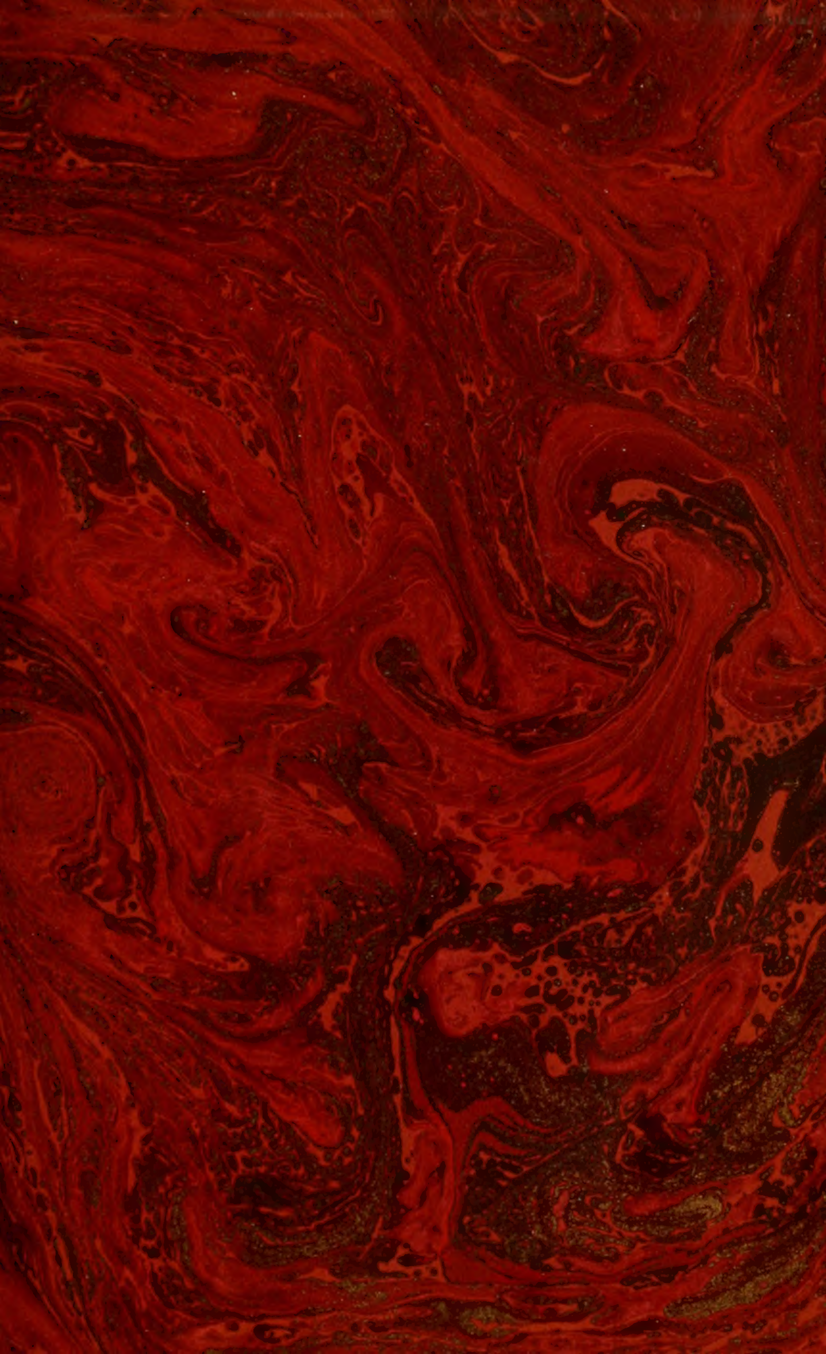
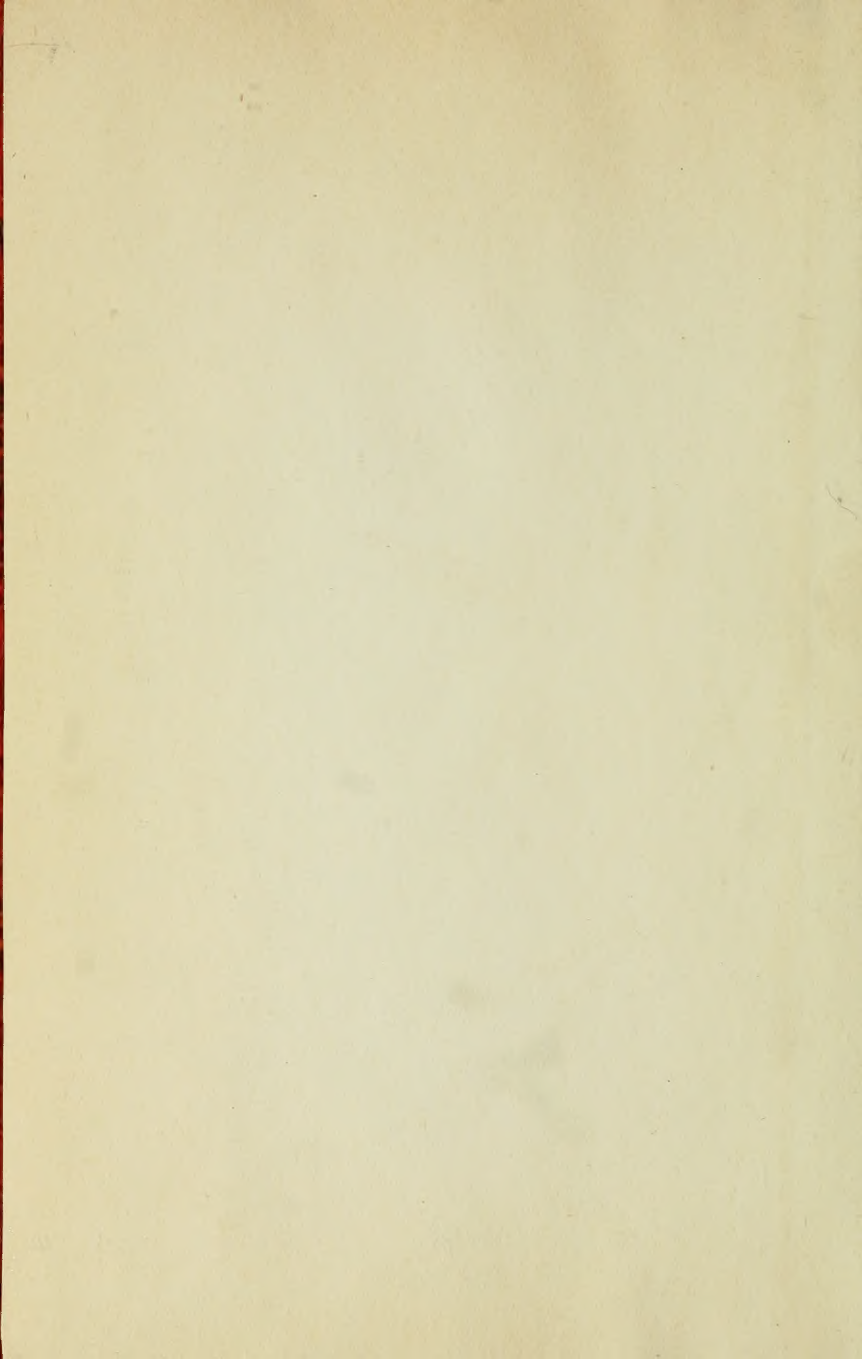










ŒUVRES DE

# HENRI HEINE

## REISEBILDER

### Tableaux de Voyages



BIBLIOPOLIS

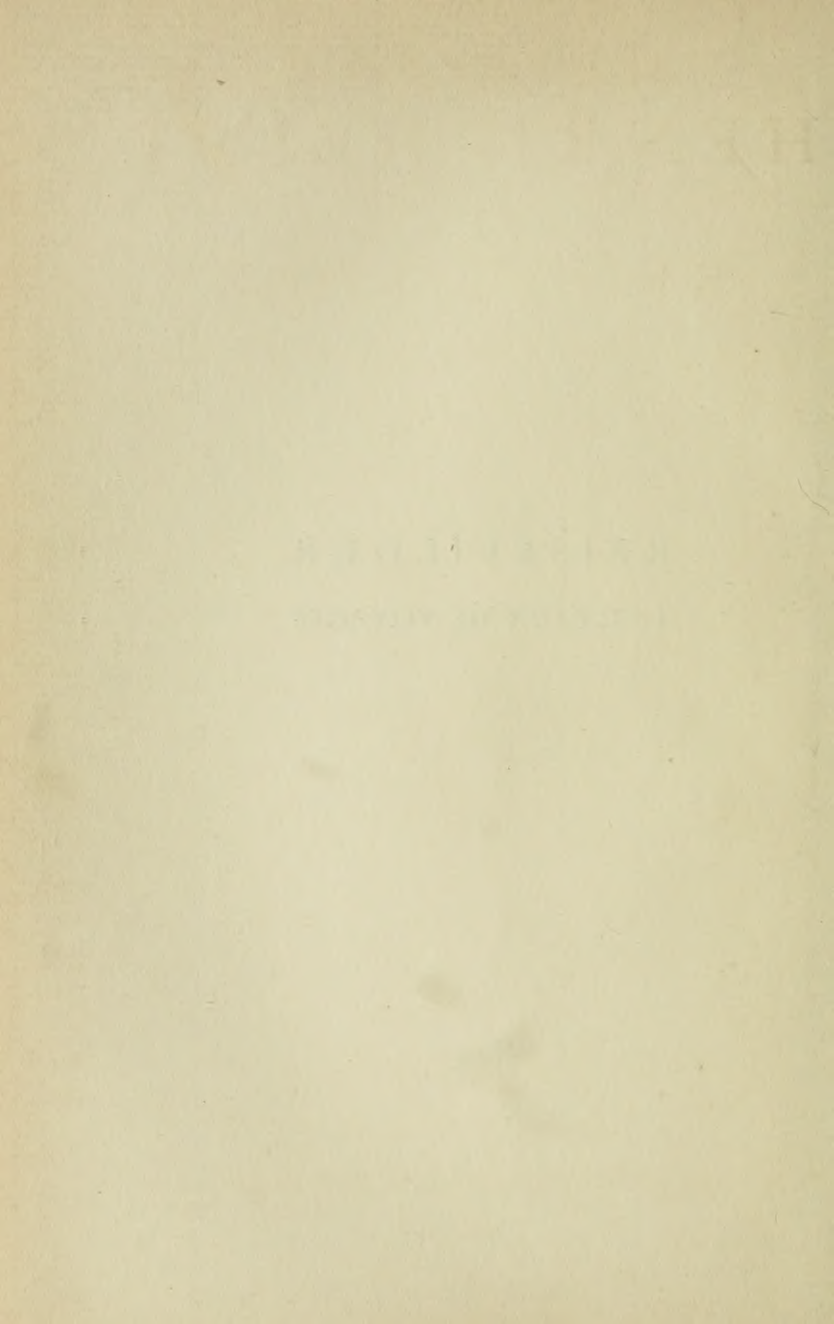
EDITION & LIBRAIRIE

83, rue Denfert-Rochereau, 83, PARIS.



# REISEBILDER

## TABLEAUX DE VOYAGES



# ŒUVRES DE
# HENRI HEINE

---

# REISEBILDER

## TABLEAUX DE VOYAGES

BIBLIOPOLIS

ÉDITION ET LIBRAIRIE

83, RUE DENFERT-ROCHEREAU

PARIS

# PRÉFACE

Ce sera toujours une question difficile à résoudre, que celle de savoir comment on doit traduire en français un écrivain allemand. Doit-on élaguer çà et là des pensées et des images, quand elles ne répondent pas au goût civilisé des Français et lorsqu'elles pourraient leur paraître une exagération désagréable ou même ridicule ? ou bien faut-il introduire le sauvage Allemand dans le beau monde parisien avec toute son originalité d'outre-Rhin, fantastiquement colorié de germanismes et surchargé d'ornements par trop romantiques ? Selon mon avis, je ne crois pas qu'on doive traduire le sauvage allemand en français apprivoisé, et je me présente ici moi-même dans ma barbarie native, à l'instar des Charruas, à qui vous avez fait, l'été dernier, un accueil si bénévole. Et moi aussi je suis un guerrier comme l'était le grand Tacuabé. Il est mort aujourd'hui, et sa dépouille mortelle reste précieusement conservée au Jardin des Plantes, dans le musée zoologique, ce Panthéon du règne animal.

Ce livre est un théâtre d'exhibition. Entrez, n'ayez nulle crainte. Je ne suis pas si méchant que j'en ai l'air. Je n'ai peint mon visage de si farouches couleurs que pour mieux effrayer mes ennemis dans la bataille. Au fond je suis doux comme un agneau. Rassurez-vous donc, et donnez-moi la main. Mes armes aussi, vous pouvez les toucher, même le carquois et les flèches, car j'en ai émoussé la pointe, ainsi que nous avons coutume de le faire, nous autres sauvages, quand nous approchons d'un lieu consacré. Entre nous soit dit, ces flèches n'étaient pas seulement acérées, mais bien empoisonnées aussi. Aujourd'hui elles sont tout à fait bénignes et inoffensives, et vous pouvez vous amuser à en regarder les plumes diaprées ; vos enfants pourraient même s'en servir en guise de jouet.

Je vais quitter le langage tatoué et m'exprimer en français.

Le style, l'enchaînement des pensées, les transitions, les brusques saillies, les étrangetés d'expression, bref, tout le caractère de l'original allemand a été, autant que possible, reproduit mot à mot dans cette traduction française des *Reisebilder*. Le goût, l'élégance, l'agrément, la grâce, ont été impitoyablement sacrifiés partout à la fidélité littérale. C'est maintenant un livre allemand en langue française, lequel livre n'a pas la prétention de plaire au public français, mais bien de faire connaître à ce public une originalité étrangère. Enfin, je veux instruire, sinon amuser. C'est de cette manière que nous avons, nous autres Allemands, traduit les écrivains étrangers, et cela nous a profité : nous y avons gagné des points de vue, des formes de mots et des tours de langage nouveaux. Une semblable acquisition ne saurait vous nuire.

Après m'être proposé, avant tout, de vous faire faire connaissance avec le caractère de ce livre exotique, il m'importait moins de vous l'offrir tout entier, d'abord parce que plusieurs passages, ne reposant que sur des allusions à des localités et à des époques, sur des jeux de mots et autres spécialités de ce genre, ne pouvaient être reproduits en français ; en second lieu, parce que plusieurs parties, dirigées de la manière la plus hostile contre des personnes et contre des situations inconnues dans ce pays, pourraient, répétées en français, donner lieu aux malentendus les plus désagréables. C'est ainsi que j'ai supprimé un morceau principal, dans lequel il y avait une description de l'île de Norderney et de la noblesse allemande. La section de l'*Angleterre* a été raccourcie de plus de moitié ; tout cela se rapportait à la politique d'alors. Dans la section *Italie*, qui a été écrite en 1828, les mêmes motifs m'ont fait renoncer à plusieurs chapitres. Il est cependant vrai de dire qu'il m'aurait fallu sacrifier toute cette section, si je m'étais laissé arrêter par de semblables considérations pour ce qui touche l'église catholique. Seulement je n'ai pu me dispenser d'en retrancher une partie fort acerbe, qui se ressentait par trop de ce zèle de protestant, zèle morose qui n'est pas de bon goût dans la joyeuse France. En Allemagne un tel zèle n'était nullement déplacé ; car, en ma qualité de protestant, je pouvais porter aux obscurantistes et aux tartufes en général, aux pharisiens autant qu'aux saducéens,

allemands des coups beaucoup mieux assurés que si j'eusse parlé comme philosophe. Cependant, pour que les lecteurs qui voudraient comparer l'original et la traduction, ne puissent, à cause de ces retranchements, m'accuser de concessions inopportunes, je veux m'expliquer nettement à cet égard.

Ce livre a été, à l'exception de quelques feuilles, écrit avant la révolution de juillet. A cette époque, en Allemagne, l'oppression politique avait établi un mutisme universel; les esprits étaient tombés dans une léthargie de désespoir, et l'homme qui, alors, osa parler encore, dut se prononcer avec d'autant plus de passion qu'il désespérait de la victoire de la liberté, et que le parti de la prêtrise et de l'aristocratie se déchaînait davantage contre lui. J'emploie les expressions *prêtrise* et *aristocratie*, par habitude seulement, car je m'étais toujours servi à cette époque de ces mots, quand, seul, je soutenais cette polémique contre les champions du passé. Ces mots étaient compris de tout le monde, et, je dois l'avouer, je vivais encore alors de la terminologie de 1789, et j'étalais un grand luxe de tirades contre le clergé et la noblesse, ou, comme je les ai appelés, contre la prêtrise et l'aristocratie; mais j'ai marché depuis plus loin dans la voie du progrès, et mes bons Allemands qui, éveillés par le canon de juillet, ont suivi mes traces, et parlent à présent le langage de 1789, ou même de 1793, sont encore si éloignés de moi, qu'ils m'ont perdu de vue et me croient resté en arrière. Je suis accusé de modérantisme, d'intelligence avec les aristocrates, et je vois déjà poindre le jour où je vais être prévenu de connivence avec la prêtrise. Le fait réel est qu'aujourd'hui, sous le mot aristocratie, je ne comprends pas seulement la noblesse de naissance, mais tous ceux, quelque nom qu'ils portent, qui vivent aux dépens du peuple. La belle formule que nous devons, ainsi que beaucoup d'excellentes choses, aux Saint-Simoniens, *l'exploitation de l'homme par l'homme*, nous conduit bien par delà toutes les déclamations sur les privilèges de la naissance. Notre vieux cri de guerre contre le sacerdoce a été également remplacé par une meilleure devise. Il ne s'agit plus de détruire violemment la vieille église, mais bien d'en édifier une nouvelle, et bien loin de vouloir anéantir la prêtrise, c'est nous-mêmes qui voulons aujourd'hui nous faire prêtres.

Pour l'Allemagne, sans doute, la période des négations n'est

pas encore finie; elle ne fait même que commencer. En France, elle paraît au contraire toucher à sa fin ; au moins, il me semble qu'il faudrait plutôt ici se livrer à des tendances positives, et réédifier tout ce que le passé nous a légué de bon et de beau.

Par une espèce de superstition littéraire, j'ai laissé à mon livre son titre allemand. Sous ce nom de *Reisebilder*, il a fait son chemin dans le monde (beaucoup plus que l'auteur lui-même), et j'ai désiré qu'il conservât ce nom heureux dans l'édition française.

Henri Heine.

Paris, ce 20 mai 1834.

# LES
# MONTAGNES DU HARTZ

— 1824 —

---

*Habits noirs, bas de soie, manchettes blanches et cérémonieuses, discours doucereux, embrassades,... Ah! s'ils avaient seulement des cœurs !*

*Des cœurs dans le sein, et de l'amour, de l'amour brûlant dans le cœur... Ah ! je suis assourdi par leur ramage, ramage mensonger d'amour.*

*Je veux gravir les montagnes où sont de pieuses cabanes, où la poitrine respire avec liberté, où souffle un air plus libre.*

*Je veux gravir les montagnes où s'élancent les sombres sapins, où les ruisseaux murmurent, où les oiseaux chantent, où les nuages passent avec fierté.*

*Adieu, salons polis ! hommes polis ! dames polies ! Je veux gravir les montagnes et laisser sous mes pieds votre fourmilière.*

La ville de Gœttingue, célèbre par ses saucissons et par son université, appartient au roi de Hanovre, et contient neuf cent quatre-vingt-dix-neuf feux, diverses églises, une maison d'accouchements, un observatoire, une prison, une bonne bibliothèque, et une taverne municipale, où la bière est aussi fort bonne. Le ruisseau qui passe devant la ville s'appele la *Leine*, et l'on s'y baigne pendant l'été. L'eau en est très froide et si large en quelques endroits, que mon ami Luder dut réellement prendre un furieux élan quand il la franchit d'un saut. La ville en elle-

même est belle, et ne plaît jamais autant que lorsqu'on la regarde par le dos. Elle doit exister depuis bien longtemps, car, lorsque j'y fus immatriculé et bientôt après relégué, il y a de cela plus de cinq ans, elle avait déjà le même aspect grisonnant et posé, et elle était déjà complètement pourvue d'huissiers, de caniches, de dissertations, de thés dansants, de blanchisseuses, de *compendia*, de pigeons rôtis, d'ordres de Guelfes, de carrosses de promotion, de têtes de pipes, de conseillers auliques, de conseillers de justice, de conseillers de légation et de relégation, et d'autres farceurs. On trouve même des gens qui prétendent que la ville a été bâtie à l'époque des migrations des peuples, et que chaque tribu allemande y a laissé alors un exemplaire brut de ses membres, et que c'est de là que descendent tous les Vandales, Frisons, Souabes, Teutons, Saxons, Thuringiens, etc., etc., qu'on voit encore aujourd'hui, par hordes et distingués par la couleur de leurs bonnets et de leurs garnitures de pipe, flâner dans la rue Weender-Strausse à Gœttingue, se battre journellement entre eux sur les sanglants champs de bataille de la Rasenmühle, du Ritschenbrug et de Bovden, races qui ont conservé les mœurs et les usages du temps de la grande migration des peuples, et sont gouvernées en partie par leurs *ducs*, qu'ils appellent *coqs*, en partie par leur code gothique, qu'on nomme *Comment*, et qui mérite une place *in legibus barbarorum*.

En général, les habitants de Gœttingue sont partagés en étudiants, en professeurs, en philistins et en bétail, quatre états entre lesquels la ligne de démarcation n'est pourtant rien moins que tranchée. Celui du bétail est le plus considérable. Rapporter ici les noms de tous les étudiants et de tous les professeurs ordinaires et extraordinaires serait trop long ; d'ailleurs, je ne me rappelle pas en ce moment les noms de tous les étudiants, et parmi les professeurs il en est qui n'ont pas de nom du tout. La quantité de philistins de Gœttingue doit être très grande, comme le sable, ou, pour mieux dire, comme la boue aux bords de la mer. En vérité, quand je les voyais, le matin, avec leurs figures sales et leurs blancs mémoires à payer, plantés devant la porte du sénat académique, je pouvais à peine comprendre comment Dieu avait pu créer tant de semblables canailles.

On peut lire fort à son aise de plus amples détails sur la

ville de Gœttingue dans la topographie de K. F. H. Marx. Quoique j'aie les plus grandes obligations à l'auteur, qui était mon médecin, et me donnait peu de médecines, je ne puis cependant recommander sans restriction son ouvrage, et je dois le blâmer de ce qu'il n'a pas contredit avec assez de sévérité l'opinion erronée que les dames de Gœttingue ont de très grands pieds. Pour ma part, je me suis occupé depuis plus d'un an d'une sérieuse réfutation de cette erreur ; j'ai suivi, dans ce but, un cours d'anatomie comparée, compulsé et annoté les ouvrages les plus rares de la bibliothèque, étudié pendant des heures entières les pieds des dames qui passaient dans la rue de Weend, et, dans la dissertation savante qui contiendra le résultat de ces études. je parle 1° des pieds en général, 2° des pieds chez les anciens, 3° des pieds des éléphants, 4° des pieds des dames de Gœttingue ; 5° je récapitule tout ce qui a déjà été dit sur ces pieds au cabaret Ulric ; 6° je considère ces pieds dans leurs rapports, et m'étends aussi, à cette occasion, sur le mollet, le genou, *et cœtera*, et, enfin, 7° si je puis trouver un format de papier assez grand, je joindrai à ma brochure quelques lithographies, avec le *fac-simile* des pieds des dames de Gœttingue les plus distinguées.

Il était encore de très bonne heure quand je quittai Gœttingue, et le savant Eichborn était certainement encore étendu dans son lit, et faisait peut-être son rêve d'ordinaire : qu'il se promenait dans un beau jardin, sur les plates-bandes duquel il ne croissait que de petits papiers blancs chargés de citations, qui brillaient d'un doux éclat au soleil, et dont il cueillait plusieurs çà et là, qu'il transplantait laborieusement dans une planche nouvelle, pendant que les rossignols réjouissaient son vieux cœur de leurs accents les plus doux.

Devant la porte de Weend, je rencontrai deux petits écoliers indigènes, dont l'un disait à l'autre : — Je ne veux plus fréquenter Théodore, c'est un polisson ; car, hier il ne savait pas quel était le génitif de *mensa*... Quelque insignifiants que semblent ces mots, je dois pourtant les rapporter, je voudrais même les faire écrire en forme de devise sur la porte de la ville ; car les petits gazouillent comme les vieux sifflent, et ces mots caractérisent tout à fait l'étroit et sec orgueil d'érudition de la très savante *Georgia Augusta*.

Sur la chaussée soufflait l'air frais du matin; les oiseaux chantaient avec joie, et je sentais peu à peu la jeunesse et la gaieté revenir aussi dans mon âme. J'avais besoin d'un tel rafraîchissement. Je n'étais pas sorti pendant les derniers temps de l'étable des Pandectes; les casuistes romains m'avaient en quelque sorte couvert l'esprit d'une grise toile d'araignée; mon cœur était comme pressé entre les paragraphes de fer des égoïstes systèmes de jurisprudence. Je n'entendais encore à mes oreilles que Tribonien, Justinien, Hermogénien et Bootien... La route commençait à s'animer. Les laitières passaient, et puis les âniers avec leurs élèves gris. Derrière Weend, je rencontrai Berger et Doris. Il ne s'agit pas là du couple idyllique chanté par Gessner, mais des deux huissiers officiels de l'université, qui doivent avoir l'œil à ce qu'aucun duel d'étudiants n'ait lieu à Bovden, et que de nouvelles idées, qui auraient encore à faire quarantaine pendant quelques lustres aux portes de Gœttingue, n'y soient point introduites en contrebande par quelque jeune érudit non patenté. Berger me salua d'une façon toute collégiale; car il est écrivain aussi, et il a souvent parlé de moi dans ses écrits semestriels, la *Nomenclature des étudiants*, de même qu'il m'a souvent cité, et quand il ne me trouvait pas chez moi, il était toujours assez bon pour écrire avec de la craie la citation sur ma porte. De temps à autre passait un char traîné par un cheval unique, avec une pile d'étudiants qui partaient pour les vacances ou pour toujours. Il y a, dans une pareille université, un croisement continuel d'arrivées et de départs. On y trouve tous les trois ans une nouvelle génération d'étudiants. C'est un éternel fleuve d'hommes, où chaque vague semestrielle chasse l'autre. Les vieux professeurs seuls, dans ce mouvement général, restent solides et inébranlables sur place comme les pyramides d'Egypte, si ce n'est que ces pyramides d'université ne recèlent aucun trésor de sagesse.

A Rauschenwasser, je vis sortir à cheval, des bosquets de myrtes, deux jeunes gens pleins d'avenir. Une femme qui enseigne en ce lieu la philosophie horizontale, leur fit la conduite jusque sur la route, claqua avec une main exercée les maigres croupes des chevaux, et rit aux éclats quand l'un des cavaliers lui rendit, de toute la longueur de son fouet, sa galanterie à la même place, puis elle s'en fut dans la direction

de Bovden. Les deux jeunes gens filaient sur Nœrten, gloussaient de grand cœur à la tyrolienne, et chantèrent fort agréablement notre air national : *Bois de la bière, ma chère Lise !* J'entendis encore longtemps les joyeux éclats, mais je perdis bientôt entièrement de vue les aimables chanteurs, vu qu'ils fouettaient et éperonnaient d'une manière désespérante leurs chevaux. Nulle part l'écorcherie des chevaux n'est pratiquée plus fortement qu'à Gœttingue, et souvent, en voyant comme une semblable pauvre rosse boîteuse et suante, qui recevait pour toute sa peine une misérable poignée de fourrage, était martyrisée par nos chevaliers de Rauschenwasser, ou forcée de traîner une pleine carrossée d'étudiants, j'ai dit, comme Voltaire : — Pauvre animal ! sans doute tes ancêtres ont mangé dans le Paradis de l'orge défendue.

Je retrouvai mes deux jeunes gens à l'auberge de Nœrten. L'un dévorait une salade aux harengs, et l'autre s'entretenait avec la servante au cuir jaune, Fusia Caninia, appelée aussi Hochequeue. Il lui dit quelques gracieusetés, et tous deux en venaient bientôt aux mains. Pour alléger mon havre-sac, j'en retirai un pantalon bleu, fort remarquable sous le rapport historique, et le donnai au petit garçon d'auberge, qu'on nomme Colibri. Pendant ce temps, la Bussenia, la vieille hôtesse, m'apporta de bonnes tartines, et se plaignit de ce qu'elle me voyait si rarement, car elle m'aime beaucoup.

Derrière Nœrten, le soleil était élevé et brillant. Il se conduisit fort poliment avec moi et m'échauffa la tête de manière à m'y faire mûrir toutes les pensées en herbe. L'aimable soleil de l'auberge de Nordheim n'est pas à dédaigner non plus ; j'y entrai et trouvai le dîner prêt. Tous les plats étaient préparés d'une façon savoureuse, et me convenaient mieux que la cuisine académique, les éternels stokfisch de Gœttingue. Quand mon estomac fut un peu satisfait, je remarquai dans la salle où je me trouvais un monsieur et deux dames qui se préparaient à partir. Ce monsieur était habillé complètement en vert, et portait même des lunettes vertes, qui jetaient sur son nez d'un rouge cuivré, un reflet comme du vert de gris. Il avait tout à fait l'air du roi Nabuchodonosor dans ses dernières années, où, selon la tradition, tel qu'un animal des bois, il ne mangeait plus que de la salade. L'homme vert désira que je lui indiquasse un

bon hôtel à Gœttingue, et je lui conseillai de demander au premier étudiant venu l'hôtel de Brühbach. L'une de ses compagnes était madame son épouse, grande et ample femme, rouge figure d'une lieue carrée, avec des fossettes dans les joues qui avaient l'air de crachoirs pour les amours ; double menton pendant, à chair longue, qui semblait une mauvaise continuation de la figure ; son énorme sein, couvert de raides dentelles et de festons déchiquetés, comme des demi-lunes et des bastions, ressemblait à une forteresse. Je ne sentis aucune envie d'en faire le siége. L'autre voyageuse, madame sa sœur, formait le contre-pied complet de la première. Si l'une descendait des sept vaches grasses de Pharaon, la seconde descendait à coup sûr des maigres. Sa figure n'était qu'une bouche entre deux oreilles. Son sein était comme les landes de Lünebourg. Toute sa personne desséchée donnait l'idée d'une table gratuite pour de pauvres étudiants en théologie. Les deux dames me demandèrent si l'hôtel de Brühbach était habité par des gens comme il faut. Je répondis affirmativement avec la conscience tranquille, et quand l'aimable trio partit, je les saluai encore de la fenêtre. L'auberge du Soleil rit malignement, elle savait sans doute qu'à Gœttingue les étudiants nomment la prison académique : hôtel de Brühbach.

Derrière Nordheim, le sol commence à devenir montagneux, et de belles hauteurs surgissent çà et là. Je rencontrai sur le chemin bon nombre de marchands qui se rendaient à la foire de Brunswick, et un essaim de femmes dont chacune portait sur le dos une cage grande comme une maison, entourée d'une grande toile blanche. Ces cages renfermaient toutes sortes d'oiseaux chanteurs, qui sifflaient et gazouillaient pendant que les porteuses s'en allaient sautillant et babillant. Je trouvai fort comique de voir que les oiseaux se portassent ainsi au marché les uns les autres.

Il était nuit noire quand j'arrivai à Osterode. L'appétit me manqua, et je me mis tout de suite au lit. J'étais fatigué comme un chien, et je dormis comme un dieu. En songe, je revins à Gœttingue, et m'y retrouvai dans la bibliothèque, assis dans un coin de la salle de jurisprudence ; j'y feuilletais de vieilles dissertations, je m'enfonçais dans la lecture, et quand je cessai, je remarquai, à mon grand étonnement, qu'il était nuit, et que

des lustres en cristal éclairaient la salle. L'horloge de l'église voisine frappa douze coups ; la porte de la salle s'ouvrit lentement, et donna passage à une femme orgueilleuse et gigantesque, qu'accompagnaient respectueusement les membres de la Faculté de jurisprudence. La géante, quoique passablement âgée, avait pourtant les traits d'une beauté sévère ; chacun de ses regards trahissait la superbe fille des Titans, la puissante Thémis. Elle tenait négligemment d'une main la balance, et dans l'autre un rouleau de parchemin. Deux jeunes *doctores juris* portaient la queue de sa robe, fanée et grise. A sa droite, bondissait comme un lévrier le sec conseiller aulique Rusticus Baner, le Lycurgue du Hanovre, lequel déclama quelque chose de son nouveau projet de loi. A la gauche de la déesse, clopinait tout galant et en belle humeur son *cavaliere servente*, le conseiller intime de justice Cujacius Hugo, qui ne cessait de faire des bons mots juridiques, et en riait le premier de si bon cœur, que la grave déesse elle-même se pencha, en riant, vers lui, le frappa sur l'épaule avec son grand rouleau de parchemin, et lui dit amicalement à l'oreille : " Petit mauvais sujet, qui plaisante si bien et raisonne si mal ! " Chacun des autres messieurs eut aussi quelque chose à remarquer, puis à en rire, quelque petit système tout nouvellement rêvassé, une petite hypothèse ou quelque semblable avorton de sa propre petite tête. Arrivèrent aussi par la porte, restée ouverte, beaucoup de messieurs étrangers qui s'annoncèrent comme les autres grands hommes de l'ordre illustre, compagnons anguleux et pointus pour la plupart, qui, avec une ample suffisance, se mirent tout de suite à définir, à distinguer, et à disputer sur chaque petit paragraphe des Pandectes. Et toujours arrivaient de nouvelles figures, de vieux savants jurisconsultes, en costumes passés de mode, avec de blanches et longues perruques et des visages oubliés depuis longtemps, et qui s'étonnaient fort qu'on ne fît pas plus d'attention à eux, les illustres du siècle passé. Ils se mêlèrent alors, à leur manière, au bavardage, au glapissement et aux cris universels, qui, toujours plus bruyants et plus confus, comme le grondement de la mer, étourdirent la noble déesse jusqu'à ce qu'elle perdit patience, et s'écria tout d'un coup du ton le plus formidable de son désespoir gigantesque : " Silence ! Taisez-vous ! J'entends la voix de mon cher Prométhée : la force

insultante et la violence muette de la sainte alliance ont enchaîné le héros sur un rocher dans l'Océan, et votre bavardage et vos querelles ne peuvent rafraîchir ses blessures, et briser ses fers ! " Ainsi parla la déesse, et des ruisseaux de larmes coulèrent de ses yeux. Toute l'assemblée hurla comme saisie d'une angoisse de mort, la voûte craqua, les livres roulèrent de dessus leurs rayons. Ce fut en vain que le vieux Münchhausen sortit de son cadre pour ordonner le calme ; le tumulte et le vacarme devenaient toujours plus épouvantables. Je m'enfuis loin de ce tintamarre de frénétiques, et me réfugiai dans la salle consacrée à l'histoire, à la place d'asile où l'Apollon du Belvédère et la Vénus de Médicis sont auprès l'une de l'autre, et je tombai aux pieds de la déesse de la beauté. A son aspect, j'oubliai l'affreux vacarme auquel j'étais échappé ; mes yeux burent avec ravissement les harmonies et l'éternelle amabilité de ses formes célestes, le calme grec se répandit dans toute mon âme, et sur ma tête Phébus-Apollon versa les plus doux accords de sa lyre.

En m'éveillant, j'entendis encore des sons caressants : c'étaient les troupeaux qui partaient pour le pâturage, et faisaient retentir leurs clochettes. La bonne lumière dorée du soleil entrait par la fenêtre, et éclairait les images qui tapissaient les murs de la chambre. C'étaient des tableaux de la dernière guerre avec la France, où l'on avait fidèlement représenté comme quoi nous fûmes alors tous des héros ; puis des scènes d'exécutions du temps de la révolution : Louis XVI sur la guillotine, et autres semblables couperies de têtes qu'on ne peut regarder sans remercier Dieu d'être tranquillement couché dans son lit, de boire de bon café, et d'avoir encore très confortablement sa tête sur les épaules.

Après avoir pris mon café, m'être habillé, avoir lu les inscriptions sur les vitres des fenêtres et tout réglé dans l'auberge, je quittai Osterode.

Cette ville a tant et tant de maisons, différents habitants, parmi lesquels aussi plusieurs âmes, comme on peut le voir plus exactement dans le *Manuel des Voyageurs du Hartz* par Gottschalk. Avant de reprendre la grande route, je grimpai visiter les ruines de l'ancien château fort d'Osterode. Elles ne consistent plus que dans la moitié d'une grande tour, à murs épais,

rongée comme par un cancer. Le chemin de Chaustlal me fit encore remonter, et d'une des premières hauteurs je plongeai encore mes regards dans la vallée où Osterode se montre avec ses toits rouges au-dessus des verts sapins, comme une rose mousseuse. Le soleil l'arrosait d'une pluie menue de lumière. On aperçoit d'ici le côté le plus imposant de la demi-tour encore debout.

Après avoir marché pendant quelque temps, je rencontrai un jeune artisan qui faisait son compagnonnage. Il venait de Brunswick, et me raconta, comme un bruit de la ville, que le jeune duc avait été fait prisonnier par les Turcs, sur la route de la terre sainte, et ne pouvait être délivré qu'au prix d'une forte rançon.

Le long voyage du duc peut avoir donné naissance à ce conte. Le peuple conserve encore aujourd'hui ce tour d'esprit fabuleux traditionnel, qui s'exprime d'une manière si charmante dans son *Duc Ernest*. Le colporteur de cette nouvelle était cette fois un compagnon tailleur, gentil petit jeune homme, mais si mince que la lueur des étoiles aurait pu être aperçue au travers de son corps, comme à travers les fantômes nuageux d'Ossian. Il consistait en un baroque mélange de bonne humeur et de mélancolie. Cette dernière qualité se manifesta surtout dans la façon drôlement touchante dont il chanta l'admirable chanson : *Un hanneton bourdonnait sur la haie, soumm, soumm !* Il y a cela de beau chez nous autres Allemands, qu'il n'y a nul de nous tellement fou qui n'en trouve encore un plus fou pour le comprendre. Il n'y a qu'un Allemand dont la sensibilité puisse s'identifier avec cette chanson au point d'en rire et d'en pleurer à mourir. Je remarquai encore en cette occasion à quelle profondeur la parole de Gœthe a pénétré dans la vie du peuple. Mon mince compagnon de route fredonnait de temps en temps aussi : *Chagrin et joyeux, les pensées sont libres ;* puis il chanta une chanson où Charlotte s'afflige au tombeau de son ami Werther. Le tailleur déborda de sentimentalité à ces mots :

*Je pleure solitaire près du buisson de roses où la lune tardive nous a souvent surpris ! J'erre en gémissant auprès de la source dont le murmure nous enivrait d'une douce joie.*

Mais bientôt il s'en dégoûta et me dit : — Nous avons un Prussien à l'auberge de la maîtrise à Cassel, qui fait lui-même de semblables chansons ; il ne peut pas coudre deux points de suite, et quand il a un sou dans sa poche, il a pour deux sous de soif, et quand il est dans l'ivresse, il prend le ciel pour une camisole bleue, et pleure comme une gouttière, et il chante une chanson avec de la poésie double ! Je voulus qu'il m'expliquât cette dernière expression, mais mon pauvre petit tailleur ne faisait que sauter çà et là sur ses frêles petites jambes, en répétant: — La poésie double est la double poésie ! Enfin je découvris qu'il voulait parler de la versification à rimes doubles, et particulièrement des stances. Cependant le mouvement excessif et le vent qui était contraire avaient beaucoup fatigué le chevalier de l'aiguille. Il fit à la vérité de grands apprêts pour avancer, et trancha du matamore en disant : — Maintenant je vais avaler du chemin. Mais bientôt il se plaignit qu'il lui était venu des cloches aux pieds, que le monde était trop vaste, et enfin, il se laissa doucement couler le long d'un tronc d'arbre, remua sa tendre petite tête comme une petite queue d'agneau affligé, et il s'écriait en riant tristement : — Pauvre bonne rosse que je suis, je suis pourtant déjà las ?

Les montagnes devenaient ici plus escarpées, les bois de sapins roulaient sous mes pieds leurs masses comme les flots verts de la mer, et sur ma tête les blancs nuages voguaient dans le ciel bleu. L'aspect sauvage du pays était adouci par son unité et par sa simplicité tout à la fois. La nature, en bon poète, n'aime pas les transitions trop heurtées. Les nuages, quelque bizarrement contournés qu'ils paraissent parfois, portent un coloris blanc ou d'une teinte claire qui s'harmonise avec le bleu du ciel et le vert de la terre ; toutes les couleurs d'un paysage se fondent ensemble comme les sons d'une musique douce, et l'aspect de la nature agit comme un calmant sur le corps et sur l'âme de l'homme. Feu Hoffmann aurait fait des nuages de couleur pie... Telle qu'un grand poète, la nature sait aussi produire les plus grands effets avec les moindres moyens. Ce ne sont toujours qu'un soleil, des arbres, des fleurs, de l'eau et de l'amour. Sans doute si ce dernier élément ne se trouve pas dans l'âme du spectateur, le tout peut présenter un pauvre aspect, et le soleil n'a plus alors que tant de mille lieues de diamètre, et les arbres sont

de bon bois de chauffage, et les fleurs sont classées par leurs étamines, et l'eau n'est qu'une chose humide.

Un petit garçon, qui faisait dans le bois des fagots pour son oncle malade, me montra le village de Lerrbach, dont les petites cabanes à toits gris s'étendent dans la vallée sur une longueur de plus d'une demi-lieue. — Il y a là, me dit-il, des goîtreux imbéciles et des nègres blancs... Par ce dernier mot, il voulait dire des albinos. Le petit bonhomme était en bonne intelligence avec les arbres ; il les saluait comme de braves connaissances, et ceux-ci, par leur murmure, semblaient lui renvoyer son bonjour. Il siffla comme un serin, et tout alentour répondirent en gazouillant les autres oiseaux, et avant que je pusse le voir s'enfuir, d'un saut il avait disparu, nu-pieds, et avec son fagot, dans l'épaisseur du bois. — Les enfants, pensai-je, sont plus jeunes que nous, et peuvent encore se souvenir du temps où eux-mêmes étaient arbres ou oiseaux; ils sont encore en état de les comprendre. Nous sommes déjà trop vieux, nous autres, et nous avons dans la tête trop de soucis, de jurisprudence et de mauvais vers. Je me rappelai bien le temps où il en était encore autrement chez moi, et avec cette pensée je cheminai vers Clausthal. J'arrivai dans cette jolie petite ville de montagnes, qu'on n'aperçoit pas avant d'être devant les portes, au coup de midi, au moment où les enfants sortaient joyeusement de l'école. Ces charmants petits garçons, presque tous aux joues rouges, aux yeux bleus et aux cheveux blonds comme le lin, sautaient et criaient de joie, et ils réveillèrent dans mon âme des souvenirs douloureusement riants. Je me reportai au temps où, petit écolier, je ne pouvais de toute la matinée, bouger de mon banc de bois, dans une sombre école de couvent catholique à Dusseldorff, et où il me fallut supporter tant de latin, de férules et de géographie. Alors ma joie et mes cris étaient immodérés aussi quand la vieille cloche des Franciscains sonnait enfin midi. Les enfants de Clausthal virent à mon havre-sac que j'étais étranger, et me saluèrent d'une façon tout hospitalière. L'un des petits garçons me raconta qu'ils venaient de recevoir une leçon de religion, et me montra le catéchisme royal de Hanovre, d'après lequel on les interrogeait sur le christianisme. Ce petit livre était fort mal imprimé, et je crains fort que par cette mauvaise impression les doctrines religieuses ne fissent tout d'abord une impression

également fâcheuse sur l'esprit des enfants. Je fus aussi alarmé de voir la table d'arithmétique qui forme une inquiétante contradiction avec le dogme de la sainte Trinité, imprimée dans le catéchisme même, à la dernière feuille, ce qui peut inspirer de bonne heure aux enfants des doutes impies. Nous sommes bien plus avisés dans le royaume de Prusse ; nous nous gardons bien de faire imprimer le *Une fois un fait un* derrière le catéchisme.

Je dînai à Clausthal, à l'auberge de *la Couronne*. On me servit une soupe verte printannière au persil, du chou violet, un rôti de veau, grand comme le Chimboraço en miniature, et une sorte de harengs fumés qu'on appelle bückinge, du nom de leur inventeur Wilhelm Bücking, mort en 1447, et qui, pour cette invention, fut tenu en si grand honneur par Charles-Quint, qu'en 1556 celui-ci vint de Middelbourg à Bievlied, en Zélande, seulement pour voir la tombe de ce grand homme. Quel admirable goût a un pareil mets, quand on connaît les données historiques qui s'y rapportent ! Seulement une fatalité envieuse me priva de mon café, parce qu'un jeune homme s'établit auprès de moi pour pérorer, et tonna d'une façon si orageuse, que le lait tourna dans le vase. C'était un jeune commis voyageur qui portait vingt-cinq gilets de couleurs variées, et autant de cachets, de bagues et d'épingles d'or. Il savait par cœur une foule de charades, ainsi que des anecdotes qu'il citait justement très-mal à propos. Il me demanda ce qu'il y avait de nouveau à Gœttingue, et je lui racontai qu'avant mon départ un décret du sénat académique venait de défendre qu'on coupât la queue aux chiens, sous peine de trois thalers d'amende, attendu que, dans la canicule, les chiens enragés portaient la queue entre les jambes ce qui les fait distinguer de ceux qui ne le sont pas, et ce qu'on ne pourrait faire s'ils n'avaient pas de queue. Après dîner, je me mis en route pour visiter les fonderies d'argent, la Monnaie et les mines.

Dans les fonderies d'argent, comme souvent dans la vie, je dus me contenter de la vue seule de l'argent. Je ne fus pas plus heureux à la Monnaie, où je pus voir comment on fait les écus. A la vérité, je n'ai pu aller plus loin en aucun temps. En pareille occasion, je n'ai jamais eu que la vue, et je crois que, si les thalers pleuvaient du ciel, je n'en attraperais que des trous à la tête pendant que les enfants d'Israël ramasseraient

joyeusement la manne argentine. Avec un sentiment où s'alliaient comiquement le respect et une tendre émotion, je considérai les thalers nouveau-nés et brillants; j'en pris dans la main un qui sortait de dessous le balancier, et lui dis : " Jeune thaler! quelle destinée t'attend! que de bien et de mal tu feras! Combien de fois iras-tu protéger le vice et raccommoder la vertu ! Que d'orgies, de honteux marchés, de mensonges et de meurtres se feront pour toi ! Avec quelle rapidité tu courras sans relâche par des mains sales et propres, pendant des siècles, jusqu'à ce qu'enfin, chargé de fautes et fatigué de péchés, tu te réunisses aux tiens dans le sein d'Abraham, qui te fondra, t'épurera, et t'appellera à une nouvelle et meilleure existence."

Je trouvai fort intéressante la manière de descendre dans les deux mines principales de Clausthal, la Dorothée et la Caroline, et veux vous en faire un récit détaillé.

A une demi-lieue de la ville, on arrive à deux grands édifices noirâtres. Là, on est reçu tout de suite par les mineurs. Ceux-ci portent des jaquettes larges, de couleur foncée, d'ordinaire bleu noirâtre, qui leur tombent sur les cuisses, des pantalons de même couleur, un tablier de peau, et de petits chapeaux de feutre vert, tout à fait sans bords, comme un cône tronqué. Le visiteur est revêtu d'un semblable costume, sauf le tablier, et un mineur, un maître, après avoir allumé sa lampe souterraine, vous conduit à une sombre ouverture qui ressemble à un tuyau de cheminée, y descend le premier jusqu'à la poitrine, vous donne des règles pour vous tenir aux échelles, et vous invite à le suivre sans inquiétude. La chose en elle-même n'est rien moins que dangereuse ; mais on ne le croit pas d'abord, quand on ne connaît rien aux mines. On éprouve déjà une impression toute particulière quand il faut se déshabiller et revêtir comme un sombre costume de criminel. Et maintenant il vous faut aller sur vos quatre membres, et le trou est bien noir, et Dieu sait quelle longueur a l'échelle. Mais bientôt on s'aperçoit que ce n'est pas la seule qui conduise dans la noire éternité, et qu'il y en a beaucoup de quinze à vingt échelons, dont chacune conduit à une petite planche où l'on peut s'arrêter, et où s'ouvre un nouveau trou pour une nouvelle échelle. J'avais commencé par descendre dans la Caroline. C'est la plus sale et la plus maussade Caroline que j'aie jamais

connue ! Les échelons sont couverts de boue liquide, et l'on va d'une échelle à l'autre, le mineur descendant le premier, et vous assurant toujours qu'il n'y a pas de danger, seulement qu'il faut se tenir ferme aux échelons, ne pas regarder à ses pieds, ne pas gagner le vertige, et prendre garde de mettre le pied sur la planche voisine, le long de laquelle remonte en grondant la corde des tonneaux, et d'où, il y a quinze jours, un homme imprudent a été précipité, et s'est rompu le cou. Là-bas, au fond, c'est un bruit et un murmure confus ; on se frotte continuellement à des poutres et à des cordes en mouvement pour reporter en haut les tonnes remplies de minerai ou de l'eau qui suinte dans la mine. On arrive, de temps en temps, à des allées transversales nommées galeries, où l'on voit croître le métal, où le mineur solitaire reste tout le jour, occupé à détacher avec son marteau les morceaux de métal de la galerie. Je ne suis pas descendu jusqu'à la dernière profondeur, où l'on peut déjà, au dire de quelques-uns, entendre les antipodes crier en Amérique : *Hourrah*, *Lafayette !* Entre nous soit dit, je trouvai déjà assez profond l'endroit jusqu'où j'étais descendu. Ce n'était que murmure et bourdonnement continuels, jeu mystérieux de machines, ruissellement de sources souterraines, bouffées de vapeurs terrestres, et la lumière de notre lampe tremblotait, de plus en plus pâle, dans la nuit solitaire. En vérité, c'était étourdissant ; la respiration me devenait difficile, et c'est avec peine que je me tenais aux échelons glissants. Je n'ai pas éprouvé d'accès d'inquiétude, mais, chose étrange, à cette profondeur, je me rappelai que, l'année précédente, à peu près à la même époque, j'avais vu une tempête sur la mer du Nord, et je pensais en ce moment qu'il était bien doux de sentir le vaisseau ballotté çà et là, d'entendre les vents exécuter leur fanfare de trompettes, et, au milieu de ce bruit, le tapage amusant des matelots, et tout cela fraîchement baigné par l'air délicieux et libre du ciel. Ah ! oui, de l'air ! Altéré d'air, je remontai quelques douzaines d'échelles, et mon mineur me conduisit par une étroite et très-longue galerie taillée dans la montagne jusqu'à la mine Dorothée. Là, il fait plus frais et plus gai, les échelles sont aussi plus propres, mais plus longues et plus raides que dans la Caroline. Je m'y trouvai aussi plus à mon aise, surtout quand j'y rencontrai beaucoup plus de traces

d'hommes vivants. On voyait dans le fond, des lumières marcher; des mineurs, avec leurs lampes, remontaient insensiblement jusqu'à nous, en nous saluant par leur amical : *Bonne montée !* recevaient de nous le même souhait, et nous dépassaient. Je fus frappé comme par un souvenir calme et doux, mais singulier et énigmatique, en rencontrant les regards clairs et pensifs, et les figures un peu pâles, mais gravement pieuses de ces hommes jeunes et vieux, mystérieusement éclairées par les lueurs douteuses des lampes. Après avoir travaillé tout le jour dans leurs crevasses sombres et solitaires, ils remontaient alors vers la douce clarté du jour et des yeux de leurs femmes et de leurs enfants.

Mon cicerone lui-même était une brave et loyale nature d'Allemand, fidèle comme un caniche. Ce fut avec un sentiment de félicité intime qu'il me montra la galerie où le duc de Cambridge, le jour où il visita la mine, avait dîné avec toute sa suite, et où l'on conserve la longue table du festin, et le grand siége de minerai sur lequel le duc s'est assis. — Cela doit rester comme un souvenir éternel, — me dit le bon mineur, et il me raconta avec enthousiasme tout ce qu'on avait donné de fêtes en cette occasion, comment toute la galerie avait été décorée de lumières, de fleurs et de feuillages, comme quoi un garçon mineur avait pris une guitare et chanté, comment le cher gros duc avait bu beaucoup de santés, et comme tous les mineurs, et lui surtout, se feraient tuer de grand cœur pour le cher gros duc et pour toute la maison de Hanovre.

Comme la fidélité allemande, la petite lampe du mineur venait de nous conduire, sans éclat flamboyant, mais calme et sûre, par le labyrinthe des excavations et des galeries. Nous sortîmes de la pesante nuit souterraine ; la lumière du soleil brillait..... Bonne montée !

Presque tous les ouvriers des mines demeurent à Clausthal, et dans la petite ville de Zellerfeld, qui est contiguë. Je visitai plusieurs de ces bonnes gens, j'observai leur arrangement intérieur, j'entendis quelques-uns de leurs chants, qu'ils accompagnent fort joliment avec la guitare, leur instrument favori ; je me fis raconter par eux de vieux contes des montagnes, et répéter aussi les prières qu'ils ont coutume de réciter ensemble avant de descendre dans leurs sombres souterrains, et j'ai dit avec eux plus d'une bonne prière. Un vieux maître mineur

était même d'avis que je restasse avec eux, et m'engageait à me faire mineur. Lorsque cependant je pris congé d'eux, il me donna une commission pour son frère, qui demeure dans le voisinage de Goslar, et me chargea d'embrasser bien des fois sa chère nièce.

Toute calme et immobile que paraisse la vie de ces gens, c'est pourtant une vie véritable, animée. La femme, vieille et tremblotante, qui était assise derrière le poêle, en face de la grande armoire, avait peut-être passé un quart de siècle à la même place, et ses sentiments et ses idées sont profondément identifiés sans doute avec toutes les angulosités de ce poêle, avec toutes les ciselures de cette armoire. Et, alors, armoire et poêle vivent, car un homme leur a donné une partie de son âme.

Ce n'est que des profondeurs d'une pareille coexistence avec le monde extérieur qu'ont pu naître les vieux contes de nourrice en Allemagne, dont le propre est de faire parler et agir, non pas seulement les animaux et les plantes, mais aussi une foule d'objets inanimés. C'est à des gens rêveurs et tranquilles que devait se révéler, dans le secret calme et paisible de ces petites cabanes dans les montagnes et dans les bois, la vie intérieure de tous ces objets. Ils leur découvrirent un caractère nécessaire et conséquent, un doux mélange de caprice fantastique et de vrais sentiments humains ; et c'est ainsi que nous voyons, dans ces contes, des choses merveilleuses, rapportées comme toutes naturelles. L'aiguille et l'épingle, par exemple, reviennent de la maîtrise des tailleurs, et se perdent dans l'obscurité ; le brin de paille et le charbon veulent passer le ruisseau, et chavirent ; la pelle et le balai se querellent sur l'escalier, et se battent ; le miroir interrogé vous montre l'image de la plus belle femme ; des gouttes de sang même commencent à parler, paroles sinistres de la pitié la plus inquiète... C'est la même cause qui fait que notre vie a, dans l'enfance, une importance si infinie. A cette époque, tout nous est significatif ; nous entendons tout, nous voyons tout ; toutes nos sensations sont de proportions égales, tandis que, plus tard, nous agissons plus de propos délibéré. Oui, plus tard, nous nous vouons plus exclusivement à telle ou telle chose isolée ; nous échangeons alors péniblement l'or pur de l'intuition contre le

papier-monnaie des définitions des livres, et notre vie gagne en étendue ce qu'elle perd en profondeur. Alors aussi, nous sommes des hommes faits et distingués; nous changeons souvent de demeure, la servante y met en ordre et change à volonté la place des meubles, qui nous intéressent peu, ou parce qu'ils sont neufs, ou parce qu'ils appartiennent aujourd'hui à Jean, demain à Isaac. Nos vêtements même nous demeurent étrangers ; nous savons à peine combien de boutons sont attachés au frac que nous portons à cette heure. Ces habits, nous les changeons aussi souvent que possible, aucun ne demeure en rapport nécessaire avec notre histoire intime et extérieure. A peine pouvons-nous nous rappeler quel air avait ce gilet brun qui nous a valu jadis tant d'éclats de rire, et sur les larges raies jaunes duquel se posa pourtant avec tant de charme la douce main de la bien-aimée !

La vieille femme en face de l'armoire, derrière le poêle, portait une robe à fleurs, d'une étoffe passée, l'habit de noce de sa grand'mère. Son arrière-petit-fils, petit garçon blond aux yeux étincelants et déjà habillé en mineur, était assis aux pieds de sa bisaïeule, et comptait les fleurs de cette robe, et elle lui a peut-être raconté sur cette robe beaucoup d'historiettes, beaucoup d'historiettes sérieuses et jolies, que l'enfant n'oubliera certainement pas de si tôt, et qui flotteront souvent encore dans son imagination quand, devenu homme, il travaillera solitairement dans les galeries sombres de la Caroline, et il les redira peut-être longtemps après que la bonne grand'mère sera morte, et que lui-même, vieillard éteint et blanchi, sera assis dans le cercle de ses petits-enfants, en face de la grande armoire, derrière le poêle.

Je couchai à l'auberge de la *Couronne*, où le conseiller aulique Bouterweck était arrivé de Gœttingue dans la journée. J'eus le plaisir de faire ma cour au vieillard. Quand je m'inscrivis dans le livre des étrangers, et que je feuilletai le mois de juillet, j'y trouvai le nom bien cher d'Adalbert de Chamisso, le biographe célèbre de l'immortel Pierre Schlemiehl. L'hôte me raconta que ce monsieur était arrivé par un temps effroyable, et était reparti avec un temps pareil.

Le lendemain, je dus alléger encore mon havre-sac ; je jetai par-dessus le bord la paire de bottes que j'y avais enfermée ; je

levai les pieds, et partis pour Goslar. Je me dirigeai sans trop savoir comment. Je me rappelle seulement que je me remis à flâner par monts et par vaux. J'enfonçai souvent mes regards dans de jolies et riantes vallées ; les sources argentines murmuraient, les oiseaux des bois gazouillaient délicieusement, les clochettes des troupeaux tintaient, les arbres à la verdure variée étaient dorés par les doux rayons du soleil, et le dais de soie bleue du ciel était si transparent, qu'on pouvait voir au travers bien loin, et jusqu'aux profondeurs du sanctuaire, où les anges sont assis aux pieds de Dieu et étudient dans ses yeux la base fondamentale. Pour moi, je vivais encore dans le songe de la nuit précédente, que je ne pouvais chasser de ma mémoire. C'était le vieux conte du chevalier qui descend dans un puits profond, où la plus belle des princesses est engourdie dans un sommeil enchanté. J'étais moi-même le chevalier, et le puits me paraissait la mine obscure de Clausthal. Tout à coup parurent beaucoup de lumières, et de toutes les crevasses du puits jaillirent les nains vigilants qui me firent des grimaces courroucées, s'escrimèrent contre moi avec leurs petits sabres, tirèrent de leurs cors des sons perçants qui en firent venir sans nombre et sans cesse, et ils remuaient d'une manière effrayante leurs larges têtes. Au moment où je les frappai, le sang coula, et je m'aperçus que c'étaient les têtes des rouges chardons à longue barbe que j'avais abattues avec mon bâton sur la grande route le jour précédent. Tous disparurent effrayés, et j'arrivai dans une salle brillante et splendide. Au milieu, se tenait, couverte d'un voile blanc, la bien-aimée de mon cœur, mais raide et immobile. Je lui baisai la bouche, et, par le Dieu vivant ! je sentis le souffle vivifiant de son âme et le doux tressaillement de ses lèvres. Ce fut pour moi comme si j'eusse entendu Dieu dire : — Que la lumière soit !... Un rayon éblouissant de la lumière éternelle vint me frapper ; mais au même instant, il fit nuit de nouveau, et tout se précipita, avec le pêle-mêle du chaos, dans une mer furieuse et désordonnée. Quelle furie, quel désordre ! Sur l'eau bouillonnante volaient avec terreur les fantômes des morts, leurs blancs suaires flottant au gré du vent. Derrière eux, se précipitait avec colère un arlequin à casaque bariolée, qui les excitait avec un fouet retentissant, et, l'arlequin, c'était encore moi... Mais, tout d'un coup, des flots sombres sortirent avec leurs

têtes difformes, les monstres marins qui allongèrent sur moi leurs griffes ouvertes, et, de frayeur, je m'éveillai.

Comme on gâte quelquefois les plus beaux contes ! Selon la tradition véritable, il faut que le chevalier, alors qu'il a trouvé la princesse endormie, coupe un morceau de son voile ; et quand, par l'effet de sa hardiesse, le sommeil magique est détruit, et que la belle se retrouve dans son palais, assise sur son siége d'or, il faut que le chevalier se présente devant elle et lui dise : — Mon admirable princesse, me connais-tu ? — A quoi elle répond : — Mon très-vaillant chevalier, je ne te connais pas. Et celui-ci lui montre alors le morceau coupé sur son voile et qui s'y rattache parfaitement à l'instant même, et tous deux s'embrassent tendrement, et les trompettes sonnent, et l'on célèbre le mariage.

C'est vraiment un malheur particulier que mes songes d'amour aient rarement une aussi belle fin.

Le nom de Goslar résonne si agréablement, et d'antiques souvenirs impériaux s'y rattachent en si grand nombre, que je m'attendais à voir une ville imposante et magnifique. Mais voilà ce qui arrive quand on voit de près les célébrités ! Je n'y trouvai qu'un nid à rues étroites, tortueuses comme un labyrinthe. Au milieu, coule un peu d'eau, probablement la Gose ; tout est déchu et boueux, et le pavé aussi rocailleux que les hexamètres des poètes de Berlin. Les antiquités de sa clôture, les restes des murs des tours et des créneaux donnent seuls à la ville quelque chose de piquant. Une de ces tours, nommée le *Zwinger*, a des murs tellement épais qu'on y a creusé des appartements entiers. La place devant la ville où se tient le célèbre jeu de l'arquebuse, est une belle grande prairie, ceinte de hautes montagnes. Le marché est petit ; au milieu jaillit une fontaine dont l'eau s'épanche dans une grande cuve de métal. En cas d'incendie, on frappe plusieurs coups sur cette cuve, qui rend alors un son retentissant au loin. On ne sait rien de l'origine de cette cuve ; quelques-uns disent que le diable l'a autrefois établie, une nuit, sur le marché. A cette époque les gens étaient encore bêtes et le diable bête aussi, et ils se faisaient réciproquement des cadeaux.

La maison de ville de Goslar est un corps de garde badigeonné en blanc. La maison des Guildes, qui est auprès, a déjà meil-

leure façon. A peu près à égale distance du sol et du toit se détachent les statues des empereurs allemands noircis comme par la fumée et dorés en partie, le globe terrestre dans une main et le sceptre dans l'autre. Ils ont l'air d'huissiers d'université rôtis. L'un de ces empereurs tient une épée au lieu de sceptre. Je n'ai pu deviner ce que veut dire cette différence, qui doit pourtant avoir sans aucun doute un sens, vu que les Allemands ont la remarquable habitude d'avoir une idée dans tout ce qu'ils font.

J'avais lu dans le Manuel de Gottschalk beaucoup de choses sur le dôme antique de Goslar et sur le célèbre trône des empereurs. Quand je voulus voir ces deux objets, on me répondit que le dôme avait été abattu et le trône impérial transporté à Berlin. Nous vivons dans un temps cruellement significatif : des dômes millénaires sont brisés, et des trônes impériaux jetés au garde-meuble.

On montre maintenant dans l'église de Saint-Étienne quelques curiosités du défunt dôme : des vitraux admirables quelques mauvais tableaux, parmi lesquels il en est un, dit-on, de Lucas Cranach, puis un Christ sur la croix, sculpté en bois, et un autel de sacrifices païen, d'un métal inconnu. Ce dernier objet a la forme d'un long coffre carré, et est supporté par des cariatides accroupies, qui joignent les mains sur la tête, et font une bien laide grimace.

Je logeai auprès du marché, dans une auberge où le dîner m'aurait paru meilleur si M. l'hôte, avec son visage long et superflu, et ses questions ennuyeuses, ne s'était venu asseoir auprès de moi. Heureusement que je fus bientôt délivré par l'arrivée d'un autre voyageur, qui eut à subir le même interrogatoire, toujours dans l'ordre suivant : *Quis ? Quid ? Ubi ? Quibus auxilliis ? Cur ? Quomodo ? Quando ?* Cet étranger était un homme vieux, fatigué, usé, qui, à en juger par ses discours, avait parcouru tout le globe, avait surtout longtemps vécu à Batavia, gagné beaucoup d'argent, qu'il avait ensuite perdu, et qui alors revenait, après trente ans d'absence, à Quedlimbourg, sa ville natale : — Car, ajoutait-il, notre famille y a sa sépulture héréditaire. — M. l'aubergiste fit la remarque fort philosophique que le lieu où était enterré notre corps était fort indifférent à l'âme. — Êtes-vous bien sûr de cela ? répondit

l'étranger; et, en même temps, des courbes douloureusement fines se dessinèrent autour de ses lèvres chagrines et de ses petits yeux éteints. — Mais, reprit-il d'un air péniblement radouci, je n'ai pas voulu dire pour cela du mal des tombeaux étrangers;... les Turcs enterrent leurs morts bien plus agréablement que nous autres ; leurs cimetières sont de véritables jardins; ils s'y asseyent sur leurs pierres tumulaires blanches et coiffées d'un turban, à l'ombre d'un cyprès, s'y caressent gravement la barbe, et fument tranquillement leur tabac turc dans leurs longues pipes turques... Et les Chinois ! c'est un vrai plaisir de voir comme ils dansent cérémonieusement autour des sépultures de leurs morts, comme ils y prient, boivent du thé, jouent du violon, et savent orner les tombes qui leur sont chères avec toutes sortes d'ouvrages en laque, de figures en porcelaine, de chiffons de soie bariolés, de fleurs artificielles et de lanternes de couleur... Ah ! tout cela est très joli !... — Combien ai-je encore d'ici à Quedlimbourg ? —

Le cimetière de Goslar m'a plu médiocrement. Mais j'ai été d'autant plus charmé par l'aspect de cette délicieuse petite tête blonde qui, lors de mon entrée dans la ville, regardait en souriant du haut de la fenêtre d'un rez-de-chaussée un peu élevé. Après dîner, je cherchai à retrouver cette chère fenêtre, mais il ne s'y trouva pour le moment qu'un verre d'eau où rafraîchissait un bouquet de blanches clochettes. Je grimpai jusqu'à la fenêtre, enlevai les jolies fleurs, et les mis tranquillement à mon chapeau, sans me soucier le moins du monde des bouches béantes, des nez pétrifiés et des yeux de bœuf avec lesquels les passants et surtout les vieilles femmes regardaient ce vol qualifié. Quand, une heure plus tard, je repassai devant la même maison, la belle était à la fenêtre. En voyant ses clochettes à mon chapeau, elle devint rouge pourpre, et se retira précipitamment. J'avais, cette fois, vu avec plus d'attention cette charmante figure : c'était une douce et transparente incarnation de clair de lune, de chant de rossignol et de parfum de rose. Plus tard, encore, quand la nuit sombre fut venue, elle vint à la porte de la maison. J'arrive,... je m'approche ;... elle se retire lentement dans le corridor... Je la prends par la main, et lui dis : — Je suis un amateur de belles fleurs et de baisers, et ce qu'on ne me donne pas de bon gré, je le vole. Et je l'em-

brasse rapidement ;... et, comme elle veut fuir,... je la retiens en lui disant à voix basse : — Demain, je pars, et ne reviendrai jamais... Et je sens en retour la tendre pression de ses lèvres et de ses douces mains,... et je me sauve en riant. Oui, j'ai bien sujet de rire, quand je pense que, sans le savoir, j'ai prononcé cette formule magique qui sert à nos habits bleus et rouges, plus encore que leur amabilité barbue, à triompher du cœur des femmes : " Je pars demain, et ne reviendrai jamais. "

Mon logis avait une vue magnifique sur le Rammesberg. Il faisait une belle soirée ; la nuit volait sur son coursier noir, dont les longues crinières se jouaient dans le vent ; je me mis à la fenêtre et regardai la lune. Y a-t-il réellement un homme dans la lune ? Les Slaves disent que cet homme s'appelle Clotar, et qu'il fait allonger la lune en y versant de l'eau. Quand j'étais tout petit, j'avais entendu dire que la lune était un fruit que le Bon Dieu cueillait quand il était mûr, et qu'il mettait avec les autres pleines lunes dans la grande armoire qui est au bout du monde, à l'endroit où il est fermé par des planches. Quand je devins plus grand, je remarquai que le monde n'est pas borné aussi étroitement, et que l'esprit humain a brisé les barrières de bois, et qu'il a ouvert les sept cieux avec une clef ingénieuse qu'on appelle l'idée de l'immortalité. Immortalité ! belle idée ! quel est celui qui t'inventa ? Était-ce un gros bourgeois de Nüremberg, son bonnet blanc sur la tête et la pipe de terre blanche dans la bouche, qui, assis par une tiède soirée d'été devant sa porte, réfléchissait bien à son aise que ce serait pourtant une jolie chose de pouvoir ainsi continuer sans perdre sa bonne petite pipe et son petit souffle de vie, à végéter dans la plus douce éternité ! Ou bien était-ce un jeune amant, qui rêva dans les bras de sa maîtresse cette idée d'immortalité, et la rêva, parce qu'il la sentait, et parce qu'il ne pouvait sentir ni penser autre chose... Amour ! immortalité ! Mon sein devint tout d'un coup si brûlant, que je crus que les géographes avaient déplacé l'équateur, et qu'ils le faisaient passer justement alors dans mon cœur. Et de mon cœur s'épanchèrent les sentiments d'amour, ils s'épanchèrent avec désir dans la vaste nuit. Les fleurs du jardin, sous ma fenêtre, répandaient des parfums plus puissants. Les parfums sont les

sentiments des fleurs, et de même que les émotions du cœur humain sont plus profondes dans la nuit, quand il se croit seul et sans témoins, les fleurs semblent aussi, avec la raison de la pudeur, attendre le voile de l'obscurité pour s'abandonner tout entières à leurs sentiments odoriférants, et les exhaler dans l'espace... Répandez-vous, parfums de mon cœur ! et cherchez derrière ces montagnes ma bien-aimée. Elle est déjà couchée et endormie : à ses pieds sont agenouillés les anges ; et quand elle sourit dans le sommeil, c'est une prière que les anges répètent. Dans son sein est le ciel avec toutes ses félicités, et quand elle respire, mon cœur tressaille au loin. Derrière ses paupières soyeuses s'est couché le soleil, et quand elle rouvrira les yeux, il fera jour, et l'on entendra les oiseaux chanter et les clochettes des troupeaux retentir, et les montagnes étincelleront dans leurs vêtements d'émeraude, et moi j'attacherai mon havre-sac, et je partirai.

Dans cette nuit que je passai à Goslar, il m'est arrivé quelque chose de très extraordinaire. Je n'y puis penser encore aujourd'hui sans effroi. Je ne suis pas autrement peureux de ma nature, mais je crains les esprits presque autant que l'*Observateur autrichien*. Qu'est-ce que la peur ? vient-elle de l'esprit ou de la sensibilité ? Je disputais souvent sur cette question avec le docteur Saül Ascher, quand je le rencontrais au Café-Royal à Berlin, où je dînai pendant longtemps. Il soutenait toujours que nous craignons quelque chose, parce que les conclusions de la raison nous le font reconnaître pour effrayant ; que la raison seule était une force, et non la sensibilité. Pendant que je mangeais et buvais bien, il me démontrait continuellement les excellences de la raison. A la fin de sa démonstration, il ne manquait jamais de regarder à sa montre et de conclure ainsi : — " La raison est le premier de tous les principes !..." La raison ! quand j'entends ces mots aujourd'hui, je vois toujours le docteur Saül Ascher avec ses jambes abstraites, son habit étroit et d'un gris transcendantal, son visage raide et d'un froid glacial, qui aurait pu servir de planche à figures pour un manuel de géométrie. Ce personnage fort avancé dans la cinquantaine était une ligne droite incarnée. Dans sa tendance continuelle vers le positif, le pauvre homme, à force d'analyse, avait perdu toutes les splendeurs de l'existence, tous

les rayons de soleil, toutes les fleurs, toute croyance, et il ne lui restait rien que la tombe froide et positive. Il avait à l'endroit de l'Apollon du Belvédère et du christianisme une malice spéciale. Il avait écrit contre le dernier une brochure dans laquelle il démontrait l'absurdité et la fin prochaine de cette religion. Il a surtout fait une foule de livres où la raison s'exprime sans cesse pour prouver sa propre excellence, et comme le pauvre docteur était d'assez bonne foi, il ne méritait que respect sous ce rapport. Mais c'était là ce qui le rendait si plaisant et lui faisait faire une figure si sérieusement sotte quand il ne pouvait comprendre ce que comprend un enfant, par cela même qu'il est enfant. Je visitais quelquefois le docteur de la raison chez lui, où je trouvais de jolies filles, car la raison ne défend pas la sensualité. Un jour que j'allais pour lui faire encore une visite, son domestique me dit : — M. le docteur vient de mourir. Cela ne me fit guère plus que s'il m'eût dit : — M. le docteur a délogé.

Mais revenons à Goslar. — Le premier de tous les principes, c'est la raison, me disais-je pour me calmer, quand je me mis au lit. Cependant cette formule resta sans effet. Je venais de lire dans les *Contes allemands* de Varnhagen de Ense, que j'avais emportés de Clausthal, comme quoi un fils que son propre père voulait assassiner, fut averti pendant la nuit par l'esprit de sa mère défunte. La merveilleuse composition de cette histoire m'émut pendant la lecture, au point de me donner le frisson. Et puis les histoires de revenants excitent un sentiment de terreur bien autrement grand, quand on les lit en voyage, la nuit, dans une ville, dans une chambre où l'on n'a jamais été. — Que d'horreurs, dans cette maison, ont déjà pu se passer à la place même où je suis ! se dit-on involontairement. En outre la lune jetait une lumière très-douteuse dans la chambre, toutes sortes d'ombres sinistres s'agitaient sur le mur, et quand je me mis sur mon séant dans le lit, pour regarder autour de moi, j'aperçus... Il n'est rien de plus effrayant que de voir tout à coup, par un clair de lune, fortuitement son propre visage dans une glace. Au même instant, sonna une pesante et bâillante horloge, si longtemps et si lentement, que je crus certainement, après le douzième coup, que douze heures pleines avaient eu le loisir de s'écouler pendant ce temps, et que j'allais

nécessairement entendre encore sonner douze fois ; entre l'avant-dernier et le dernier coup de marteau, une autre horloge tinta, mais vive, claire, presque grondeuse, et comme impatientée par la lenteur de madame sa commère. Quand les deux langues de fer se turent, et qu'un profond silence de mort régna dans toute la maison, il me sembla tout à coup que j'entendais dans le corridor, devant la porte de ma chambre, quelque chose traîner et chanceler, comme la démarche incertaine d'un vieillard. Enfin, ma porte s'ouvrit, puis entra lentement le défunt docteur Saül Ascher. Une fièvre froide ruissela dans la moelle de tous mes os ; je tremblai comme la feuille du peuplier, et à peine osai-je regarder le fantôme. Il avait le même air qu'autrefois, le même habit gris transcendantal, les mêmes jambes abstraites et la même figure mathématique ; elle était seulement plus jaune, et sa bouche aussi, qui formait jadis deux angles de 22 degrés et demi, était toute ratatinée : ses yeux décrivaient un orbite plus vaste. Chancelant, et s'appuyant, comme autrefois, sur un jonc d'Espagne, il s'approcha de moi et me dit d'un ton amical, avec son ordinaire dialecte scorbutique : — « Ne craignez rien, et ne croyez pas que je sois un revenant. C'est une illusion de votre imagination quand vous croyez ne voir que mon spectre. Qu'est-ce qu'un spectre? Donnez-m'en une définition ! Déduisez-moi les conditions de la possibilité d'un spectre ! Dans quel rapport raisonnable une telle apparition pourrait-elle se trouver avec la raison ? La raison, je dis la raison... » Et alors le fantôme commença une analyse de la raison, cita Kant, *Critique de la raison pure*, 2^me^ partie, 1^re^ division, 2^me^ livre, 3^me^ paragraphe, la différence des phénomènes et des noumènes, construisit alors la croyance problématique aux fantômes, entassa syllogismes sur syllogismes, et conclut par la preuve logique qu'il n'existe pas de spectres du tout. Cependant la sueur froide me coulait le long du dos, mes dents claquaient comme des castagnettes ; par terreur, je faisais de la tête un signe d'assentiment absolu à chaque passage par lequel le docteur revenant démontrait l'absurdité de la peur des revenants, et il démontrait avec tant de chaleur qu'à la fin, par distraction, au lieu de sa montre d'or, il tira de son gousset une poignée de vers, qu'il y remit avec une inquiète et grotesque précipitation, et en répétant plus vivement : « La raison

est le premier "... L'horloge sonna une heure, et le fantôme disparut.

Le lendemain je partis de Goslar, allant moi-même à l'aventure, et en partie dans le dessein de visiter le frère du mineur de Clausthal. Il faisait un beau temps, un temps de dimanche. Je gravis collines et montagnes, j'observai le soleil s'efforçant de dissiper le brouillard, et m'avançai sous les bois, la joie dans le cœur et sur la tête les joyeuses clochettes de la jeune fille de Goslar. Les montagnes se montraient dans leurs blancs peignoirs de nuit; les sapins secouaient le sommeil de leurs membres, l'air frais de l'aurore frisait leur verte chevelure; les petits oiseaux chantaient les prières du matin; la prairie du vallon étincelait comme un tapis d'or semé de diamants et le berger la foulait avec son troupeau sonore. Je courais risque de m'égarer: on prend toujours des chemins de traverse et des sentiers, et l'on croit arriver ainsi plus promptement au but. Les choses se passent pour nous sur le Hartz comme dans la vie; mais il y a toujours de bonnes âmes qui nous remettent dans le droit chemin. Ces braves gens le font volontiers et puis ils trouvent un plaisir particulier à nous expliquer d'un air satisfait, et en appuyant fortement d'une voix bienveillante, quel grand détour nous avons fait, et dans quels précipices, dans quels marécages nous aurions pu tomber, et quel bonheur ç'a été que nous ayons rencontré encore à temps des gens aussi instruits des chemins qu'ils le sont. Je trouvai un pareil redresseur non loin de la Hartzbourg. C'était un bourgeois bien nourri de Goslar, un visage brillamment joufflu et sottement avisé; il semblait avoir inventé l'épizootie. Nous fîmes un bout de chemin ensemble, et il me raconta toutes sortes d'histoires de revenants, qui auraient pu être charmantes, si elles n'eussent conclu toutes à démontrer qu'au fond il n'y avait pas eu de revenant, mais que la figure blanche était un braconnier, que les voix hennissantes appartenaient à des marcassins nouveau-nés, et que le bruit qu'on avait entendu dans la cave provenait du chat mourant. "Ce n'est que lorsque l'homme est malade, ajoutait-il, qu'il croit voir des fantômes." Quant à lui, il était rarement malade; seulement il avait quelquefois des éruptions cutanées, et alors il se guérissait avec la salive à jeun. Il me fit remarquer le système d'utilité de

toutes choses dans la nature: par exemple, les arbres sont verts, parce que le vert est bon pour les yeux. Je lui donnai raison, et j'ajoutai que le Bon Dieu avait créé le gros bétail, parce que le bouillon de viande fortifie l'homme, et mis les ânes sur la terre pour qu'ils pussent servir aux hommes de terme de comparaison, enfin qu'il avait créé l'homme pour qu'il mangeât de bonne soupe, et ne fût point un âne. Mon compagnon fut ravi d'avoir trouvé quelqu'un de son avis; sa face s'épanouit d'une satisfaction plus grande, et en me quittant, il était ému.

Tant qu'il fut près de moi, toute la nature était comme privée de sa magie; mais, à peine était-il parti, que les arbres recommencèrent à parler, les rayons de soleil redevinrent sonores, les fleurs des prairies dansèrent, et le ciel bleu embrassa la terre verdoyante. Oui, je le sais bien mieux, Dieu a créé l'homme pour qu'il admire la magnificence du monde. Tout auteur, quelque grand qu'il soit, désire que son œuvre soit louée. Et dans la Bible, les Mémoires de Dieu, il est dit expressément qu'il a créé les hommes pour sa glorification et pour sa louange.

Après avoir erré longtemps çà et là, j'arrivai à la demeure du frère de mon ami de Clausthal; j'y passai la nuit, où j'eus le bonheur d'être le héros des beaux quatrains que vous allez lire :

## I

*Sur la montagne est assise la cabane où demeure le vieux mineur; au-dessus murmure le vert sapin, et brille la lune dorée.*

*Dans la cabane est un fauteuil à bras richement et merveilleusement ciselé; il est heureux, celui qui s'assied dans ce fauteuil et l'heureux mortel c'est moi.*

*Sur l'escabelle est assise la jeune fille; la petite appuie son bras sur mes genoux; ses yeux sont comme deux étoiles bleues, sa bouche comme la rose purpurine.*

*Et les charmantes étoiles bleues me regardent avec toute leur candeur céleste; et elle met son doigt de lis finement sur la rose purpurine.*

*Non, la mère ne nous voit pas, car elle file du lin avec ardeur, et le père pince la guitare et chante la vieille chanson.*

*Et la petite raconte tout bas, bien bas, et d'une voix étouffée; elle m'a déjà confié maint secret important :*

" *Mais depuis que la tante est morte, nous ne pouvons plus aller à la fête des arquebuses de Gosıar, et là-bas, c'est bien beau.*

" *Ici, au contraire, tout est triste, sur la hauteur froide de la montagne; et l'hiver nous sommes tout à fait comme enterrés dans la neige.*

" *Et je suis une fille craintive, et j'ai peur comme un enfant des méchants esprits de la montagne qui travaillent pendant la nuit.* "

*Tout à coup la petite se tait, comme effrayée de ses propres paroles, et elle a, de ses deux petites mains, couvert ses jolis yeux.*

*Le sapin murmure plus bruyant au dehors, et le rouet jure et gronde, et la guitare résonne au milieu de ces bruits, et la vieille chanson bourdonne :*

" *Ne crains rien, chère enfant, de la puissance des méchants esprits; jour et nuit, chère enfant, les anges célestes te gardent.* "

II

*Le sapin avec ses doigts verts frappe aux vitraux de la petite fenêtre, et la lune, aimable curieuse, verse sa jaune lumière dans la chambrette.*

*Le père, la mère, ronflent doucement dans la pièce voisine; mais nous deux, jasant comme des bienheureux, savons-nous tenir éveillés :*

" *Tu ne me fais pas l'effet de prier trop souvent, mon ami; cette moue de tes lèvres ne vient certainement pas de la prière.*

" *Cette moue méchante et froide m'effraie à chaque instant; pourtant mon inquiétude est calmée aussitôt par le pieux rayon de tes yeux.*

"*Je doute aussi que tu aies ce qui s'appelle avoir la foi ; — n'est-ce pas que tu ne crois pas en Dieu le père, ni au Fils, ni au Saint-Esprit ?*"

*Ah ! ma chère enfant, quand tout petit j'étais assis aux genoux de ma mère, je croyais déjà en Dieu le père, qui plane en haut dans la bonté et dans la grandeur ;*

*Je croyais en lui qui a créé la belle terre et les beaux hommes qui sont dessus, en lui qui a assigné leur marche aux soleils, aux lunes, aux étoiles.*

*Quand je devins plus grand, ma chère enfant, je commençai à comprendre bien davantage, et je compris et devins raisonnable, et je crus aussi au Fils ;*

*Au Fils chéri qui, en aimant, nous a révélé l'amour, et en récompense, comme c'est l'usage, a été crucifié par le peuple.*

*Aujourd'hui, que je suis homme, que j'ai beaucoup lu, beaucoup voyagé, mon cœur se dilate, et de tout mon cœur je crois au Saint-Esprit.*

*Celui-ci a fait les plus grands miracles, et il en fait de plus grands encore à présent ; il a brisé les donjons de la tyrannie et il a brisé le joug de la servitude.*

*Il guérit de vieilles blessures mortelles, et renouvelle le droit primitif : que tous les hommes, nés égaux, sont une race de nobles.*

*Il dissipe les méchantes chimères et les fantômes ténébreux, qui nous gâtaient l'amour et le plaisir, en nous montrant à toute heure leurs faces grimaçantes.*

*Mille chevaliers, bien harnachés, ont été choisis par le Saint-Esprit pour accomplir sa volonté, et il les a armés d'un fier courage.*

*Leurs bonnes épées étincellent, leurs bonnes bannières flottent. N'est-ce pas que tu voudrais bien, ma chère enfant voir de ces vaillants chevaliers ?*

*Eh bien, regarde-moi, ma chère enfant! Embrasse-moi et regarde-moi ; car, moi-même, je suis un vaillant chevalier du Saint-Esprit.*

## III

*Au dehors, la lune se cache en silence derrière le vert sapin, et dans la chambrette notre lampe flamboie faiblement et éclaire à peine.*

*Heureusement, mes étoiles bleues rayonnent d'une lumière plus claire; la rose purpurine éclate comme le feu, et la bonne jeune fille dit :*

" *Des follets, de petits follets, volent notre pain et notre lard ; la veille il est encore dans le buffet, et le lendemain il a disparu.*

" *Ces petits démons mangent la crême sur notre lait, et laissent les vases découverts, et la chatte boit le reste.*

" *Et la chatte est une sorcière ; car elle se glisse, pendant la nuit, sur la montagne des revenants, où est la vieille tour.*

" *Il y eut jadis un château plein de plaisir et d'éclat d'armures ; de preux chevaliers, des dames et des écuyers y tournoyaient dans la danse aux flambeaux.*

" *Alors une méchante sorcière maudit le château et les gens ; les ruines seules sont restées debout, et les hiboux y font leurs nids.*

" *Pourtant ma défunte tante assurait : que si l'on dit la parole juste, la nuit, à l'heure juste, là-haut, à la vraie place,*

" *Les ruines se changent de nouveau en un château brillant, et l'on y voit gaiement danser preux chevaliers, dames et écuyers ;*

" *Et celui-là qui a prononcé ce mot, le château et les gens lui appartiennent ; les timbales et les trompettes célèbrent sa jeune magnificence.* "

*C'est ainsi que parle la bonne jeune fille, et ses yeux, les étoiles bleues, versent sur son babil les lueurs de leur azur féerique.*

*Ses cheveux d'or, la petite les enlace autour de ma main ; elle donne de jolis noms à mes doigts, rit et les baise, et se tait à la fin.*

*Et dans cette chambre tranquille tout me regarde avec des yeux si familiers. La table et l'armoire sont comme si je les avais vues bien des fois auparavant.*

*Le tic-tac du coucou a un ton amical, et la guitare, à peine sensible, commence à résonner d'elle-même, et je me trouve comme dans un songe.*

*C'est l'heure juste maintenant, nous sommes aussi sur la vraie place ; tu t'étonnerais bien, ma chère enfant, si, moi, je prononçais la parole juste...*

*Et je dis cette parole... Vois-tu, tout devient jour, tout s'agite ; les sources et les sapins deviennent plus bruyants, et la vieille montagne s'éveille.*

*Le son des mandolines et les chants des nains retentissent dans les crevasses de la montagne et comme un insensé printemps sort de la terre une forêt de fleurs ;*

*Des fleurs, d'audacieuses fleurs, aux feuilles larges et fabuleuses, odorantes, diaprées et vivement agitées comme par la passion ;*

*Des roses, ardentes comme de rouges flammes, jaillissent du milieu de cette végétation ; des lis, semblables à des piliers de cristal, s'élancent jusqu'au ciel ;*

*Et les étoiles, grandes comme des soleils, jettent en bas des rayons de désir ; dans le calice gigantesque des lis coulent en torrent les flots de ces lumières.*

*Et nous-mêmes, ma chère enfant, sommes métamorphosés bien plus encore : l'éclat des flambeaux, l'or et la soie resplendissent gaiement autour de nous.*

*Toi, tu es devenue une princesse, et cette cabane est devenue un château ; et ici se réjouissent et dansent preux chevaliers, dames et écuyers.*

*Mais moi, j'ai acquis toi et tout cela, château et gens ; les timbales et les trompettes célèbrent ma jeune magnificence.*

Le soleil se levait. Les brouillards s'évanouirent comme les fantômes au chant du coq. Je me remis en route par monts et par vaux, et devant moi planait le beau soleil, éclairant toujours de nouvelles beautés. L'esprit de la montagne me favorisait visiblement. Il savait bien qu'un voyageur poète comme moi peut rapporter beaucoup de jolies choses, et il me fit voir, ce matin-là son Hartz, comme certainement peu de gens l'ont vu ; mais, en revanche, le Hartz me vit aussi comme m'ont vu très-peu de gens : à mes paupières brillaient des perles des plus précieuses. Une rosée sentimentale humectait mes joues. Les sapins me comprenaient, leurs branches s'écartaient, s'agitaient en haut et en bas, comme des hommes muets qui expriment leur joie avec leurs mains ; et dans le lointain retentissaient des sons mystérieux, comme ceux d'une cloche de chapelle perdue dans les bois. On dit que ce sont les clochettes des troupeaux qui, dans le Hartz, sont accordées avec autant de charme, d'éclat et de pureté.

D'après la hauteur du soleil, il était midi quand je rencontrai un de ces troupeaux, et le berger, jeune homme blond, à figure avenante, me dit que la grande montagne au pied de laquelle je me trouvais était le vieux et célèbre Brocken. Il n'existe aucune maison à plusieurs lieues à la ronde, et je fus assez content que le jeune homme m'invitât à manger avec lui. Nous nous assîmes devant un déjeuner dînatoire qui consistait en pain et fromage. Les petits moutons ramassaient les miettes, et les jolies génisses sautaient autour de nous, faisaient gaiement sonner leurs clochettes, et nous souriaient avec de grands yeux. Nous festinâmes comme des rois. Mon hôte surtout me parut un vrai roi, et comme il est jusqu'ici le seul roi qui m'ait donné du pain, je veux, en récompense, le chanter royalement :

*Il est roi, le jeune berger ; la verte colline est son trône : le soleil sur sa tête est sa couronne pesante, sa couronne d'or.*

*A ses pieds sautillent les moutons, doux flatteurs, marqués de croix rouges. Les veaux sont ses chambellans, et se pavanent avec orgueil.*

*Ses comédiens ordinaires sont les petits boucs ; et les oiseaux et les vaches, avec leurs flûtes, avec leurs clochettes, sont les musiciens de la chapelle royale.*

*Et tout cela sonne et chante si gentiment, si gentiment murmurent de concert les cascades et les sapins, que le roi se laisse endormir.*

*Pendant ce temps gouverne le ministre, ce mauvais chien dont l'aboiement grondeur retentit tout alentour.*

*Dans son sommeil, le jeune roi balbutie :* " *Régner est une chose bien difficile. Ah ! déjà je voudrais être à la maison près de ma reine !*

" *Dans les bras de ma reine ma tête royale repose si mollement ! et dans ses beaux yeux s'étend mon royaume infini.* "

Nous prîmes amicalement congé l'un de l'autre, et je me remis à grimper. Bientôt je fus reçu sous les voûtes d'une forêt de pins hauts comme le ciel, et qui m'inspiraient, sous tous les rapports, un grand respect ; car ces arbres doivent avoir eu beaucoup de peine à pousser, et leur jeunesse a été laborieuse. La montagne est semée ici de blocs de granit en grand nombre, et les arbres ont été pour la plupart obligés de tourner avec leurs racines ces pierres ou d'en élargir les crevasses, et de chercher péniblement le sol dont ils peuvent tirer leur nourriture. Çà et là sont jetées les pierres, l'une sur l'autre, formant comme un portique, et pardessus se dressent des arbres dont les racines nues descendent du haut de ces portes et n'atteignent la terre qu'au pied des roches, de sorte qu'elles semblent se nourrir d'air pur. Et cependant élancés à cette hauteur immense, et comme grandis avec les pierres qu'ils tiennent embrassées, ils sont plus solides que leurs frères qui croissent à l'aise dans le sol mou des forêts de la plaine. Ainsi se dressent dans la vie ces grands hommes qui sont devenus forts en surmontant de bonne heure les difficultés et les obstacles. Sur les

branches des pins couraient de petits écureuils, et dessous se promenaient les cerfs au poil doré. Quand je vois un tel animal, si gracieux et si noble, je ne puis comprendre comment des gens bien élevés trouvent plaisir à le pourchasser et à le tuer. Un de ces animaux fut plus charitable que les hommes, et allaita le fils de la sainte Geneviève de Brabant.

Les rayons du soleil perçaient d'une manière joyeuse le vert sombre des pins. Les racines des arbres formaient un escalier naturel. Partout des bancs moelleux ; car les pierres sont revêtues, à la hauteur d'un pied, des plus belles espèces de mousses, et semblent des coussins de velours. On respirait une douce fraîcheur, et l'on entendait le murmure des sources qui jette dans la rêverie. On voit çà et là l'eau sourdre en filets argentés sous les pierres et baigner les racines et les fibrilles dépouillées des arbres. Quand on se penche, en approchant l'oreille, on croit surprendre l'histoire secrète de la formation des plantes, et entendre palpiter le cœur de la montagne. En plusieurs endroits, l'eau jaillit plus fortement d'entre les pierres et les racines, et forme de petites cascades. C'est là qu'il fait bon s'asseoir. On entend des sons tout merveilleux : les oiseaux chantent d'amoureuses mélodies, entrecoupées comme par le désir ; les arbres babillent comme avec mille langues de jeunes filles ; les fleurs languissantes étendent vers nous leurs larges feuilles étrangement découpées ; les joyeux rayons du soleil scintillent capricieusement ; les petites orties violettes semblent se raconter tout bas des contes bleus ; tout paraît enchanté, tout devient de plus en plus fabuleux ; un vieux rêve surgit dans l'âme ; la bien-aimée apparaît... Hélas ! quel malheur qu'elle s'évapore si vite ?

Plus on monte, et plus les pins se présentent rabougris ; et, semblables à des nains, ils se ratatinent par degrés jusqu'à ce qu'il ne reste plus que les ronces, les framboisiers et les bruyères de montagnes. L'air commence à devenir sensiblement plus froid. C'est là seulement qu'on voit bien la bizarrerie des groupes de blocs granitiques. Il en est quelques-uns d'une grandeur stupéfiante. Peut-être sont-ce là les balles que se jettent par passe-temps les méchants esprits dans la nuit du sabbat, quand les sorcières arrivent galopant en l'air sur des balais et sur des fourches, et que commencent les orgies téné-

breuses et maudites comme les raconte notre bonne nourrice, et comme on peut les voir dans les jolis dessins de *Faust* par maître Retsch.

En effet, lorsqu'on arrive à la partie supérieure du Brocken, on ne peut s'empêcher de penser aux ravissantes histoires du Blocksberg, et surtout à notre grande et mystique tragédie nationale du docteur Faust. Il me semblait toujours voir grimper à côté de moi un pied de cheval, et entendre quelqu'un respirer d'une façon ironique. Et je crois que Méphistophélès lui-même doit respirer avec peine quand il gravit sa montagne favorite ; c'est une route horriblement fatigante, et je ne fus pas fâché quand j'aperçus enfin l'auberge du Brocken.

Cette maison, qui est connue par les nombreux dessins qui en ont été faits, ne consiste qu'en un rez-de-chaussée. Elle est située au sommet de la montagne, et fut bâtie en 1800 par le comte de Stolberg-Wernigerode, pour le compte duquel on en administre aussi les produits. Les murs sont d'une épaisseur extraordinaire, à cause du vent et du froid en hiver : le toit est bas ; au milieu s'élève un belvédère en forme de tour, et près de la maison sont deux autres petits bâtiments, dont l'un servait, dans des temps plus reculés, d'abri aux visiteurs du Brocken.

L'entrée dans la maison du Brocken produisit sur moi une impression extraordinaire et féerique. Après une longue marche solitaire et tortueuse à travers les pins et les rochers, on se trouve soudainement transporté sous des lambris dans les nuages ; les villes, les montagnes et les vallées sont restées au-dessous de vos pieds, et ici, à cette hauteur, l'on trouve une société d'étrangers singulièrement réunis, dont on est reçu, comme il est naturel en semblable lieu, presque comme un convive attendu, moitié avec curiosité, moitié avec indifférence. Je trouvai la maison pleine de monde, et, en homme prudent, je pensai tout d'abord à la nuit, à l'incommodité d'un lit de paille. D'une voix mourante, je demandai tout de suite du thé, et M. l'aubergiste du Brocken fut assez raisonnable pour comprendre qu'étant malade, il me fallait pour la nuit un lit complet. Il m'en procura donc un dans une chambre étroite, où un jeune marchand, espèce de vomitif en longue redingote brune, s'était établi déjà.

Dans la salle commune tout était vie et mouvement. Beau-

coup d'étudiants d'universités différentes. Les uns viennent d'arriver, et se restaurent ; les autres se préparent à repartir, bouclent les courroies de leurs havre-sacs, écrivent leurs noms dans l'album de la montagne, et plantent sur leurs bonnets les bouquets que chacun reçoit des servantes de la maison. Là, on pince les joues, on chante, on saute, on tyrolise, on interroge, on répond ! "Beau temps ! bon chemin ! bon voyage ! adieu !" Quelques-uns des partants sont un peu trop abreuvés ; à ceux-là revient une double jouissance de la belle vue, puisqu'un homme gris voit tout double.

Après m'être un peu refait, je montai à la plate-forme du belvédère, et j'y trouvai un petit monsieur avec deux dames, l'une jeune, l'autre plus âgée. La jeune dame était fort belle. Une admirable figure, et sur sa tête bouclée un chapeau de satin noir en forme de casque, dont les plumes blanches se jouaient avec le vent. Ses membres délicats étaient si étroitement serrés sous un manteau de soie noire, qu'on voyait toutes les belles proportions de ses nobles formes, et son œil grand et pur plongeait dans le grand et pur horizon.

Lorsque j'étais encore tout jeune, je ne pensais qu'aux histoires d'enchantements et de merveilles, et chaque belle dame que je voyais avec des plumes d'autruche sur la tête était pour moi une reine de sylphes, et si je remarquais que le bas de sa robe était mouillé, je la tenais pour une fée ondine. Je pense aujourd'hui tout autrement, depuis que je sais par l'histoire naturelle que ces plumes symboliques viennent du plus sot des oiseaux, et que le bord du vêtement d'une dame peut se mouiller d'une manière toute naturelle. Si j'eusse vu avec mes yeux d'enfant la susdite jeune dame dans la susdite situation sur le Brocken, je me serais certainement dit : "C'est la fée de la montagne, et c'est elle qui vient de dire les mots magiques qui font que tout paraît là-bas si merveilleux." Oui, tout nous apparaît merveilleux, quand nous regardons pour la première fois du haut du Brocken : toutes les faces de notre esprit reçoivent des impressions nouvelles, différentes pour la plupart, et même contradictoires, qui remplissent notre âme d'un sentiment sublime encore confus et obscur. Mais, si nous parvenons à en débrouiller l'idée nette, nous reconnaissons le caractère de la montagne. Ce caractère est tout allemand sous le rapport des

défauts comme sous celui des qualités. Le Brocken est un véritable Allemand. C'est avec une exactitude allemande qu'il nous montre clairement et distinctement, comme dans un panorama colossal, les plusieurs centaines de villes, bourgs et villages, situés pour la plupart au nord, et tout autour, les montagnes, les forêts, les rivières, les plaines, à perte de vue. Mais aussi tout cela prend l'air d'une carte spéciale de géographie sèchement dessinée, coloriée avec pureté ; nulle part l'œil n'est réjoui par des paysages véritablement beaux. La même chose nous arrive à nous autres, compilateurs allemands, par suite de cette consciencieuse exactitude avec laquelle nous voulons tout rapporter, sans pouvoir penser jamais à faire ressortir le détail avec un charme particulier. Le Brocken a aussi quelque chose du calme, de l'intelligence et de la tolérance allemandes, parce qu'il peut voir les choses de haut et avec clarté. Et quand une pareille montagne ouvre ses yeux gigantesques, elle peut bien voir un peu mieux que nous autres nains, qui lui grimpons sur le dos, avec notre vue débile. Force gens prétendent que le Brocken tient beaucoup du philistin, et Claudius chanta : "Le Blocksberg est un grand philistin !" Mais c'est une erreur. Sa tête chauve, qu'il couvre quelquefois d'un blanc bonnet de nuages, lui donne bien une teinte de philistinerie ; mais, comme chez beaucoup d'autres grands Allemands, c'est de sa part ironie toute pure. Il est même notoire que le Brocken a ses époques d'espiéglerie universitaire, ses temps fantastiques, la première nuit de mai, par exemple. Alors il jette, en belle humeur, son bonnet de nuages par-dessus les moulins, et devient, aussi bien que nous autres tous, timbré et complétement romantique.

Je cherchai tout de suite à engager la belle dame dans un entretien ; car on ne jouit bien des beautés de la nature que lorsqu'on en parle sur le lieu même. Elle n'avait pas un grand esprit, mais beaucoup de bon sens. Ses manières étaient vraiment distinguées. Je ne parle pas de cette distinction vulgaire, raide et négative, qui sait exactement ce qu'il faut s'interdire, mais bien de cette distinction plus rare, aisée, positive, qui nous dit juste ce que nous devons faire, et nous donne, avec l'absence de tout embarras, l'abandon le plus complet. Je développai, à mon grand étonnement, de vastes connaissances en géographie ; je nommai à la belle, désireuse de

s'instruire, les villes qui se trouvaient sous nos yeux, les cherchai et les lui montrai sur ma carte, que je déployai avec une mine toute doctorale sur la table de pierre qui se trouve au milieu du belvédère. Il y eut plus d'une ville que je ne pus trouver, peut-être parce que je la cherchais plus avec le doigt qu'avec mes yeux, qui s'orientaient pendant ce temps sur le visage de la jolie dame, et y trouvaient de plus belles contrées que *Schierke* et *Elend*. Ce visage était de ceux qui n'exaltent jamais, ravissent rarement, et plaisent toujours. J'aime de tels visages, parce que leur sourire calme les fâcheuses impétuosités de mon cœur.

Dans quelle position le petit monsieur qui accompagnait ces dames se trouvait-il vis-à-vis d'elles, je ne pus le deviner. C'était une mince, étonnante figure. Petite tête parcimonieusement garnie de maigres cheveux gris, qui tombaient sur un front déprimé, jusqu'aux yeux verdâtres, semblables à des libellules ; nez rond, fort saillant ; bouche et menton rentrant au contraire en toute hâte jusqu'aux oreilles. Cette petite figure semblait être faite de cette argile tendre et jaunâtre dont les statuaires se servent pour leurs premières ébauches ; et quand les lèvres minces se contractaient, elles tiraient sur les joues quelques milliers de rides en demi-cercle. Le petit bonhomme ne disait pas un mot, et seulement, de temps à autre, quand la dame la plus âgée lui chuchotait quelque chose d'amical, il souriait comme un carlin qui a le cerveau enrhumé.

Cette dame plus âgée était la mère de la jeune, et elle avait aussi les manières les plus comme il faut. Son œil trahissait une profondeur d'âme rêveuse et maladive. Il y avait autour de la bouche quelque chose de rigoureusement dévot, mais je crus voir que cette bouche avait été très belle autrefois, qu'elle avait beaucoup ri, et reçu et rendu beaucoup de baisers. Son visage ressemblait à un manuscrit palimpseste, où, sous les pieux et durs caractères de quelque bréviaire gothique, apparaissent les vers à demi éteints d'un poète érotique grec. Les deux dames avaient voyagé, cette année, en Italie avec leur compagnon, et me racontèrent toutes sortes de belles choses de Rome, Florence et Venise. La mère parla beaucoup des tableaux de Raphaël dans l'église de Saint-Pierre ; la fille, beaucoup plus de l'opéra au théâtre *della Fenice*.

Pendant que nous causions, le jour commençait à tomber; l'air devint encore plus froid, le soleil s'abaissa de plus en plus, et la plate-forme de la tour se couvrit d'étudiants, de compagnons ouvriers et de quelques respectables bourgeois avec leurs femmes légitimes et leurs filles bien élevées, lesquels venaient tous voir le coucher du soleil. C'est un aspect sublime, qui porte l'âme à la prière. Tous restèrent bien un quart d'heure dans un silence solennel, à regarder le beau globe de feu qui disparaissait peu à peu à l'occident. Les figures furent enluminées par la pourpre du couchant, les mains sé joignirent involontairement; c'était comme si nous eussions été une communauté silencieuse dans la nef d'une cathédrale gigantesque, et que le prêtre élevât alors le corps du Seigneur, et que du haut de l'orgue se répandît le divin choral de Palestrina.

Pendant que je me laisse ainsi absorber par la piété, j'entends quelqu'un s'écrier à côté de moi : — Que la nature est donc belle en général ! — Cette exclamation partait du sensible cœur de mon camarade de chambre, le jeune marchand. Cela me rendit aux dispositions de la vie commune, et je me trouvai alors en état de dire aux dames beaucoup de jolies choses sur le coucher du soleil, et de les conduire à leur chambre aussi tranquillement que si rien ne se fût passé. Elles me permirent aussi de causer encore une heure avec elles. Comme la terre elle-même, notre conversation tourna autour du soleil. La mère prétendit que le soleil qui se perdait dans la vapeur avait l'air d'une rose purpurine que le ciel galant avait jetée d'en haut dans le voile blanc de la terre, sa fiancée chérie. La fille souriait et pensait que la vue fréquente de ces beaux phénomènes en affaiblissait l'impression. La mère rectifia cette opinion fausse par un passage des lettres de voyage de Gœthe, et me demanda si j'avais lu *Werther*. Je crois que nous parlâmes aussi de chats angoras, de vases étrusques, de châles turcs, de macaroni et de lord Byron, dont la vieille dame récita quelques couchers de soleil avec un gazouillement et des soupirs fort gracieux. Je recommandai à la jeune, qui ne savait pas l'anglais et voulait connaître ces poésies, la traduction de ma belle et spirituelle compatriote, la baronne Elise de Hohenhausen. Je n'eus garde non plus en cette occasion, comme en toutes celles où j'ai à parler de Byron avec de

jeunes dames, de me récrier sur l'impiété de ce poète, sur ses blasphèmes sceptiques, ses doutes désolants, sa frivolité, et Dieu sait quoi encore.

Cette affaire terminée, je retournai me promener sur le Brocken; car il n'y fait jamais complètement obscur. La vapeur n'était pas très épaisse, et j'observai les contours des deux collines qu'on nomme l'autel des sorcières et la chaire du diable. Je déchargeai mes pistolets, il n'y avait aucun écho. Mais tout d'un coup, j'entends des voix connues et je me sens enlacé et embrassé. C'étaient mes camarades qui avaient quitté Gœttingue quatre jours plus tard, et qui n'étaient pas peu surpris de me retrouver seul sur le Brocken. Il y eut alors des récits, des étonnements et des projets, des rires et des souvenirs, et nous nous retrouvâmes en esprit dans notre bonne ville de Gœttingue.

On servit le souper dans la grande salle. Une longue table s'étendait avec deux rangées d'étudiants affamés. On commença par la conversation ordinaire des universités. Des duels, puis des duels, puis encore des duels. La réunion se composait en grande partie d'étudiants de Halle, et Halle devint en conséquence le sujet principal de l'entretien. Les vitres cassées des fenêtres du conseiller aulique Schütz furent commentées d'une manière exégétique. On raconta ensuite que la dernière réception de cour du roi de Chypre avait été fort brillante, qu'il avait choisi un fils naturel, qu'il voulait faire un mariage de la jambe gauche avec une princesse de Lichtenstein, qu'il avait renvoyé sa maîtresse d'Etat officielle, et que tout le ministère ému en avait pleuré, selon les conditions du programme. Je n'ai pas besoin de dire que ceci a rapport à des dignités de cabaret à bière de Halle. On mit ensuite sur le tapis les deux Chinois qui se firent voir l'an passé à Berlin, et dont on a fait à Halle des professeurs extraordinaires d'esthétique chinoise. Ce fut alors que vinrent les bons mots. On supposa le cas qu'un Allemand se fit montrer en Chine pour de l'argent, et l'on rédigea à cet effet une affiche où les mandarins Tching-Tchang-Tchoung et Hi-Ha-Ho exprimaient l'avis que c'était un véritable Allemand ; puis on y énumérait ses tours d'adresse, qui consistaient surtout à philosopher, fumer du tabac et patienter, et l'on faisait observer au public chinois qu'il fallait bien se

garder, à midi, heure où l'Allemand prenait sa nourriture, d'amener des chiens, parce que ces animaux volaient d'ordinaire au pauvre Allemand le meilleur morceau.

Un jeune membre de la Burschenschaft, qui était allé récemment se faire purifier à Berlin, parla beaucoup de cette ville, mais presque sous un seul point de vue. Il avait visité la guinguette de Wisotzki et le Théâtre du Roi, et les jugeait faussement. " La jeunesse est prompte aux paroles," dit Schiller. Il parla de luxe, de costumes et de frais de coulisses. Le jeune homme ignorait qu'à Berlin l'apparence étant la chose la plus importante, ce règne de la fiction doit surtout établir son trône sur les planches, et qu'il faut, en conséquence, que l'intendance royale des spectacles prenne bien garde à la couleur de la barbe avec laquelle tel rôle est joué, à la fidélité du costume qui est dessiné par des historiographes assermentés, et cousu par des tailleurs savants. Et cela est bien nécessaire. Car, si Marie Stuart portait par hasard une jupe du temps de la reine Anne, le banquier Christian Gumpel se plaindrait à bon droit qu'on lui ôte toute illusion ; et si lord Burleigh avait mis par mégarde les culottes de Henri IV, certainement madame la conseillère de guerre de Steinzopf, née Lilienthau, ne perdrait pas de vue cet anachronisme pendant toute la soirée. Cette recherche d'illusion de la part de l'intendance n'a pas seulement pour objet les jupes et les culottes, mais comprend aussi les personnes qui s'y trouvent enveloppées. Ainsi Othello doit, à l'avenir, être représenté par un nègre véritable, dont le professeur Lichtenstein a fait à cet effet la commande en Afrique. Dans *Misanthropie et Repentir*, le rôle d'Eulalie sera joué désormais par une vraie femme perdue, celui de Pierre par un sot de nature, et l'inconnu par un mari réellement trompé, personnage qu'on n'aura pas besoin cette fois de faire venir d'Afrique. Si le susdit jeune homme avait mal compris le théâtre tragique de Berlin, il avait moins encore deviné que l'Opéra et la musique de Spontini, avec cymbales, éléphants, trompettes et tamtams, est un moyen héroïque pour fortifier les nerfs de notre nation amollie, et pour en faire de vigoureux guerriers, moyen que Platon et Cicéron, rusés politiques, avaient déjà recommandé. Ce que le jeune homme entendait le moins, c'était l'importance diplomatique du ballet. Ce rut avec peine que je

lui démontrai qu'il y a dans les pieds de Hoguet-Vestris plus de politique que dans la tête de M. Buchholtz, que toutes ses pirouettes sont des combinaisons diplomatiques, que chacun de ses mouvements a un sens politique ; par exemple, qu'il a en vue notre cabinet prussien quand, sentimentalement penché, il étend ses mains le plus loin possible ; qu'il veut désigner la diète germanique, quand il tourne cent fois sur un seul pied sans avancer ; qu'il fait allusion aux petits princes, quand il sautille comme avec les pieds liés ; qu'il montre l'équilibre européen, quand il chancelle comme un homme ivre ; qu'il figure un congrès, quand il embrouille ses bras en forme d'écheveau de fil, et, enfin, qu'il représente notre grand ami de l'Est, quand, par un développement successif, il arrive à une grande hauteur, demeure longtemps tranquille dans cette position, et, soudain, s'élance par bonds effrayants. La berlue du jeune homme se dissipa, et il vit clairement alors pourquoi les danseurs sont mieux rétribués que les grands poètes, pourquoi le ballet est pour le corps diplomatique un inépuisable sujet d'entretien, et pourquoi souvent une belle danseuse est en outre entrenue pour le compte particulier du ministre, qui s'efforce sans doute jour et nuit de lui faire comprendre son système politique. Par Apis ! le nombre des habitués exotériques du théâtre est énorme, mais le nombre des amateurs ésotériques est bien petit ! La foule inintelligente s'y presse, bâille et admire des sauts et des tours, étudie l'anatomie dans les poses de madame Lemière, applaudit les entrechats de la Rœnisch, et babille de grâce, d'harmonie et de reins, tandis qu'aucun d'eux ne s'aperçoit qu'il a dans ces chiffres dansés le sort de la patrie devant les yeux.

Pendant que se croisaient toutes sortes d'entretiens de cette espèce, on ne perdait pourtant pas de vue l'utile, et l'on faisait aussi une conversation animée avec les grands plats loyalement remplis de viandes, choucroûte, pommes de terres, etc. Cependant la chère était mauvaise. J'en fis doucement l'observation à mon voisin, qui, avec un accent auquel je reconnus le Suisse, me répondit fort impoliment que nous autres Allemands, qui ne connaissions pas la véritable liberté, connaissions aussi peu la tempérance républicaine. Je haussai les épaules et fit la remarque que les laquais des princes et les pâtissiers sont

partout des Suisses, et qu'ils sont spécialement désignés sous ce nom.

Le fils des Alpes n'avait sans doute aucune mauvaise intention. « C'était un gros homme, par conséquent un bon homme, » dit Cervantes. Mais mon voisin de l'autre côté, prussien de Greifswald, fut très piqué de cette observation. Il assura que la simplicité et la force allemandes n'étaient pas encore éteintes, se frappa, à s'ébranler, sur la poitrine, et vida là-dessus une énorme cruche de bière blanche. Le Suisse disait : « Allons ! allons ! » mais plus il prenait le ton conciliant, plus l'homme de Greifswald s'échauffait. Celui-ci appartenait encore à ces temps patriotiques où la vermine vivait à souhait, et où les coiffeurs couraient risque de mourir de faim : il portait une longue chevelure tombante, la barrette d'un écuyer du moyen âge, un habit noir teutonique, une chemise sale qui servait également de gilet, et par-dessus un médaillon contenant quelques crins blancs du cheval de Blücher. C'était un niais de grandeur naturelle. J'aime assez me donner du mouvement à souper ; je me laissai donc engager par lui dans une controverse patriotique. Il pensait que l'Allemagne devait être divisée en trente-trois *gauen* ou vallées. Je soutins, moi, qu'il en fallait quarante-huit, parce qu'on pourrait alors écrire un manuel plus systématique sur l'Allemagne, et qu'il était bien nécessaire de mettre d'accord la vie pratique avec la science. Mon ami de Greifswald était aussi un barde allemand, et il me confia qu'il travaillait à un poème héroïque national à la louange d'Arminius, et de la bataille de Teutobourg. Je lui donnai plus d'un bon conseil pour la confection de cette épopée. Je lui fis remarquer qu'il pouvait donner une idée très-onomatopéique des marécages et des chemins raboteux de la forêt de Teutobourg par des vers rocailleux ou flasques, et que ce serait une finesse patriotique de ne prêter à Varus et aux Romains que de véritables sottises. J'espère que cet artifice du métier lui aura réussi comme aux autres poètes de Berlin, de manière à produire l'illusion la plus effrayante.

Le bruit et l'intimité croissaient de plus en plus à notre table ; le vin chassa la bière, les bols de punch fumèrent ; on but, on trinqua, on chanta. Le grand chant des étudiants et les poésies de Müller, Ruckert, Uhland et autres, retentirent avec

de belles mélodies de Methfessel. Mais ce qui fit le plus d'effet ce furent les paroles de Arndt : " Le dieu qui créa le fer n'a pas voulu d'esclaves ! " Des hurlements se faisaient entendre également au dehors, comme si la vieille montagne eût fait aussi sa partie, et quelques amis chancelants prétendaient même qu'elle agitait joyeusement sa tête chauve, et que notre salle en était ébranlée. Les bouteilles se vidèrent et les têtes se remplirent. L'un hennissait, l'autre roucoulait, un troisième déclamait des vers tragiques, un quatrième parlait latin, un cinquième prêchait la tempérance ; un sixième se posa comme en chaire, et commença ainsi sa leçon : " Messieurs, la terre est un cylindre, les hommes sont de petites pointes répandues à la surface, en apparence sans dessein ; mais le cylindre tourne, les petites pointes sont heurtées çà et là, et rendent une vibration sonore, les unes souvent, d'autres rarement ; cela produit une musique merveilleuse, compliquée, qui s'appelle l'histoire universelle. Nous allons donc parler d'abord de la musique, puis de l'univers, enfin de l'histoire. Celle-ci, nous la diviserons en positive et en cantharides... " Et il continua ainsi avec un mélange d'esprit et de folie.

Un sentimental Mecklembourgeois, qui plongeait son nez dans un verre de punch, et en aspirait la vapeur avec un sourire de bienheureux, fit la remarque qu'il se sentait comme devant le buffet du théâtre à Schwerin ! un autre tenait devant ses yeux son verre comme une lorgnette, et semblait nous observer attentivement pendant que le vin vermeil lui coulait, le long de ses joues, dans la bouche ouverte. Le Prussien, subitement pris d'enthousiasme, se jeta sur mon sein, et dit avec un épanchement délirant : — Oh ! que ne peux-tu me comprendre ! Je suis un amoureux. Je suis heureux, je suis payé de retour, et Dieu me damne ? ma bien-aimée est une personne comme il faut, car elle a une belle gorge, elle porte une robe blanche, et touche du piano. — Pour le Suisse, il pleurait et baisait tendrement mes mains en gémissant sans cesse : — O Bæbeli ! ô Bæbeli !

Au milieu de ce désordre, où les assiettes apprenaient à danser, et les verres à voler, deux jeunes gens restaient assis en face de moi. Ils étaient beaux et pâles comme des statues de marbre, l'un ressemblant à Adonis, l'autre plutôt à Apollon.

La nuance rosée que le vin avait imprimée à leurs joues, était à peine sensible. Ils se regardaient avec une affection immense, comme si l'un eût pu lire dans les yeux de l'autre, et ses yeux rayonnaient comme s'il y fût tombé quelques gouttes lumineuses de cette coupe flamboyante que l'ange de l'amour porte là-haut d'une étoile à l'autre. Ils parlaient à demi-voix, avec un accent de mélancolie, et se disaient toujours des histoires dans lesquelles vibrait un son étrangement douloureux. "Lise est morte aussi maintenant" dit l'un, et il soupira, et, après une pause, il conta l'aventure d'une jeune fille de Halle qui était devenue amoureuse d'un étudiant, et qui, lorsque celui-ci quitta la ville, ne parla plus à personne, mangeait peu, pleurait jour et nuit, et contemplait sans cesse le serin des Canaries dont son amant lui avait fait don : "L'oiseau mourut, et bientôt Lise mourut aussi !" Telle fut la fin du récit et les deux jouvenceaux recommencèrent à se taire et à soupirer comme si leur cœur allait éclater. Enfin, l'un dit à l'autre : — Mon âme est triste ! Sors avec moi dans la nuit obscure, je veux respirer l'haleine des nuages et les rayons de la lune. Compagnon de ma douleur, je t'aime ! Tes paroles résonnent à mes oreilles comme les murmures des ruisseaux, comme les torrents qui coulent; elles résonnent toujours dans mon sein, mais mon âme est triste !

Alors se levèrent les deux jouvenceaux; l'un passa son bras autour du col de l'autre, et ils quittèrent la salle bruyante. Je les suivis et les vis entrer dans une chambre sombre, l'un ouvrir, au lieu d'une fenêtre, une grande amoire d'habits, et tous les deux se tenir devant cette armoire, les bras sentimentalement étendus, et je les entendis parler tour à tour. — "O vents de la nuit nébuleuse, dit l'un, que votre souffle rafraîchit délicieusement mes joues! Que vous jouez agréablement avec les ondes mobiles de mes cheveux ! Je suis sur le sommet nuageux de la montagne : sous mes pieds sont les cités endormies des hommes et les eaux bleues élèvent leurs regards. Ecoute ! là-bas dans la vallée bruissent les sapins ! là-bas sur la colline glissent en formes nuageuses les esprits de nos pères. Oh ! que ne puis-je être emporté avec vous, sur le coursier des nuages, dans la nuit orageuse, sur la mer bondissante jusqu'à la hauteur des étoiles! Mais hélas ! je suis accablé d'un poids de douleur et mon âme est triste !"

L'autre jeune homme avait aussi étendu sentimentalement ses bras vers l'amoire aux habits : des larmes ruisselaient de ses yeux, et d'une voix mélancolique il apostropha ainsi une culotte de peau jaune qu'il prit pour la lune : — Tu es belle, fille du Ciel ! Bienfaisant est l'aspect de ton visage calme ! tu marches dans la grâce et l'amabilité ! Les étoiles suivent ta voie bleuâtre à l'Orient. A ta vue se réjouissent les nuages, et s'éclairent leurs figures assombries. Qui te ressemble dans le ciel, ô fille de la nuit ? En ta présence les étoiles sont confondues de honte et détournent leurs têtes vertes. Où vas-tu t'égarer quand l'aube pâlit ta face ? As-tu, comme moi, ton château ? Habites-tu dans l'ombre de la douleur ? Tes sœurs sont-elles tombées du ciel ? Elles qui traversaient joyeusement la nuit avec toi, ne sont-elles donc plus ? Oui ! elles sont tombées, et toi, belle lumière ! tu te caches souvent pour les pleurer. Mais à la fin viendra la nuit, et toi, tu auras passé aussi, et tu auras quitté là-haut ta voie bleue. Alors les étoiles élèveront leurs têtes vertes; elles que ta présence confondait jadis, elles se réjouiront. Mais aujourd'hui tu es encore vêtue de l'éclat de tes rayons et tu nous regardes par les portes du ciel. Déchirez-les nuages, ô vents ! afin que la fille de la nuit puisse resplendir, couvrir d'éclat les montagnes boisées, et que la mer roule dans la lumière ses vagues écumantes ! "

Un de mes bons amis, chargé d'un embonpoint plus que raisonnable, et qui avait plus bu que mangé, quoiqu'il eût ce soir-là englouti, comme à l'ordinaire une portion de viande qui aurait rassasié six lieutenants des gardes et trois enfants, passa en courant avec une gaieté trop pétulante, c'est à dire en zig-zag culbuta quelque peu durement dans l'armoire les deux amis élégiaques, rebondit jusqu'à la porte de la maison et y fit un vacarme effroyable. Le vacarme continuait aussi à croître dans la salle avec une confusion toujours plus grande. Les deux jouvenceaux culbutés dans l'armoire s'écriaient en gémissant qu'ils gisaient brisés au pied de la montagne. La noble liqueur vermeille leur ressortait de la bouche, ils s'inondaient réciproquement et l'un dit à l'autre : " Adieu ! je sens que je perds tout mon sang ! Pourquoi m'éveilles-tu, souffle du printemps ? Tu me caresses et dis : Je te rafraîchis avec la rosée du ciel. Cependant il est proche le temps où je vais me faner, proche

l'ouragan qui me dépouillera de mon feuillage ! Demain viendra le voyageur; lui qui m'a vu dans ma beauté, son regard me cherchera dans tout le champ, et ne me trouvera plus..." — Mais tout était dominé par la voix de basse du gros ami, qui dehors devant la porte, parmi les jurons et les blasphèmes, se plaignait de ce qu'il n'y avait pas dans toute la sombre rue de Weende une seule lanterne allumée, et qu'on ne pouvait pas voir chez qui l'on avait cassé les vitres.

Je puis porter beaucoup... La modestie ne me permet pas de dire le nombre des bouteilles... Enfin j'arrivai assez bien conditionné dans ma chambre à coucher ; le jeune marchand était déjà au lit avec son bonnet de coton blanc et sa veste safranée en flanelle de santé. Il ne dormait pas encore, et chercha à entrer en conversation avec moi.

Il me prit envie de le mystifier, et je lui dis que j'étais somnambule et que je devais lui demander d'avance pardon pour le cas où je pourrais troubler son sommeil. Le pauvre homme m'avoua le lendemain qu'il n'avait pu, pour cette raison, fermer l'œil de toute la nuit, parce qu'il craignait que je ne fisse, en état de somnambulisme, quelque malheur avec mes pistolets, placés à côté de mon lit. Au fond, je ne me trouvai guère mieux que lui, car j'avais dormi très-mal. Des images fantastiques, désolantes et oppressives, m'avaient assailli. J'en fus délivré par la voix de l'hôte du Brocken, qui venait m'éveiller pour me faire voir le lever du soleil. Je trouvai déjà sur la tour quelques curieux impatients qui frottaient leurs mains glacées ; d'autres, le sommeil encore dans les yeux, montaient en chancelant ; enfin toute la paisible communauté de la veille se trouva de nouveau réunie au complet, et nous vîmes avec un religieux silence sortir à l'horizon le petit globe rouge cramoisi. Un jour en demi-teinte, lumière hivernale, se répandit partout. Les montagnes nageaient comme dans une mer à vagues écumeuses, et leurs sommets seuls sortaient du milieu de la vapeur, de sorte qu'on se croyait sur une petite colline au milieu d'une plaine inondée dans laquelle il n'est resté à sec que quelques mamelons. Pour fixer, à l'aide de paroles, cet aspect et mes impressions, je crayonnai le morceau suivant :

*Il fait déjà plus clair à l'orient par une petite étincelle du soleil; au loin, bien loin, les sommets des monts nagent dans une mer de vapeurs.*

*Si j'avais des bottes de sept lieues, je courrais avec la rapidité du vent de sommets en sommets, jusqu'à la maison de la bien-aimée.*

*Du petit lit où elle sommeille, je tirerais doucement les rideaux, je baiserais doucement son front, doucement les rubis de sa bouche.*

*Plus doucement encore je voudrais murmurer dans ses petites oreilles blanches : " Pense en songe que nous nous aimons encore, et que nous ne nous sommes jamais perdus. "*

Cependant j'éprouvai un sentiment non moins vif pour un déjeuner, et, après avoir dit quelques politesses à mes dames, je me hâtai de redescendre dans la salle pour boire le café. C'était bien nécessaire, car mon estomac ne ressemblait pas mal à l'église vide de Saint Étienne à Goslar. Mais, avec le breuvage d'Arabie, l'Orient courut avec sa chaleur par mes veines, ses parfums m'enveloppèrent, les doux chants de Bulbul retentirent, les étudiants se métamorphosèrent en chameaux, les servantes du Brocken, avec leurs regards à la Congrève, devinrent des houris, les nez des philistins des minarets, etc., etc.

Le livre placé auprès de moi n'était pourtant pas le Coran. Il est vrai qu'il contient assez de sottises. C'était l'album du Brocken, où tous les voyageurs qui ont gravi la montagne inscrivent leurs noms, que la plupart accompagnent encore de quelques réflexions, à défaut desquelles ils consignent leurs sentiments respectifs. Beaucoup même s'expriment en vers. C'est dans ce livre qu'on voit ce qui arrive, quand le grand troupeau des philistins a pris dans les occasions d'usage, comme ici sur le Brocken, le parti de se faire poète. Le palais du prince de Pallagonie ne contient pas d'aussi grotesques absurdités que ce livre, où brillent surtout messieurs les receveurs de l'accise avec leurs nobles sentiments, les garçons de comptoir et leurs pathétiques épanchements de cœur, les vieux teutomanes avec leurs lieux communs du gymnase patriotique, les maîtres d'école de Berlin avec leurs phrases d'extase avortées, etc. M. Pepin veut se

montrer écrivain au moins une fois en sa vie. Ici on décrit la majestueuse magnificence du lever du soleil ; là on se plaint du mauvais temps, des désappointements, du brouillard qui voile toute la vue. — Monté avec ivresse et descendu ivre ! est un bon mot permanent que se repassent ici des centaines d'inscripteurs.

Enfin, le livre entier exhale une odeur de fromage, de bière et de tabac ; on croit lire un roman de M. Clauren.

Pendant que je buvais ainsi mon café, et que je feuilletais dans l'album du Brocken, le Suisse entra, les joues toutes rouges, et nous raconta, bouffi d'enthousiasme, le sublime aspect dont il avait joui sur la tour, quand la pure et calme lumière du soleil, symbole de la vérité, avait combattu avec les vapeurs de la nuit. Il avait cru voir, comme un combat d'esprits, où des géants courroucés avaient tiré leurs longues épées, où s'élançaient des chevaliers bardés de fer sur des chevaux impétueux, des chars de bataille, des bannières flottantes, des animaux fabuleux qui surgissaient au milieu de ce chaos, jusqu'à ce qu'enfin tout eût tournoyé dans la bagarre la plus fantasque, et, devenant de plus en plus pâle, se fût évanoui complétement. Cette émeute d'éléments, cette apparition démagogique, je l'avais manquée, et si l'on fait une enquête à ce sujet, je puis assurer sous serment que je n'ai rien appris, rien connu que le goût d'un excellent café. Hélas ! ce café avait été cause que j'avais oublié ma belle dame, qui, à ce moment, était devant la porte avec sa mère et leur compagnon, s'apprêtant à monter en voiture. A peine eus-je encore le temps d'accourir, et de l'assurer qu'il faisait froid. Elle parut mécontente de ce que je n'étais pas venu plus tôt ; mais j'aplanis bientôt les plis chagrins de son front, en lui donnant une fleur admirable que j'avais cueillie le jour précédent sur une roche escarpée, au risque de me rompre le cou. La mère désira connaître le nom de la fleur, comme si elle eût trouvé inconvenant qu'on attachât une fleur étrangère et inconnue sur le sein de sa fille ; car la fleur obtint cette place digne d'envie, sort qu'elle n'avait probablement pas rêvé la veille dans son élévation solitaire. Leur compagnon silencieux ouvrit alors la bouche, compta les étamines de la fleur, et dit très sèchement : — Elle appartient à la huitième classe.

Je suis chagriné quand je vois partager les jolies fleurs en

castes, tout comme nous, d'après leurs différences extérieures. S'il faut pourtant une classification, elle devrait se faire d'après le système de Théophraste, qui proposait de les classer selon leur esprit, c'est-à-dire selon leur odeur. Pour moi, j'ai, en histoire naturelle, mon système particulier ; en conséquence, je ne fais que deux catégories : je partage tout en ce qui se mange, et ce qui ne se mange pas.

Cependant la mystérieuse nature des fleurs n'était rien moins que lettre close pour la dame plus âgée, et elle dit involontairement qu'elle avait grand plaisir à voir des fleurs sur pied, dans un jardin ou en pot ; mais un sentiment de peine inquiétant lui faisait tressaillir le cœur à la vue d'une fleur cueillie, parce qu'alors c'était véritablement un cadavre, et qu'un tel cadavre de fleur semblait pencher tristement sa petite tête flétrie comme un enfant mort. La dame fut presque effrayée par un triste souvenir que lui rappelait cette remarque, et je me fis un devoir de détruire cet effet avec quelques vers de Voltaire. Chose étonnante, que quelques mots français nous puissent remettre tout de suite dans une situation d'humeur convenable ! Nous rîmes, des mains furent baisées, on rendit des sourires pleins de bienveillance, les chevaux hennirent, et la voiture cahota lentement et pesamment sur la descente de la montagne.

Les étudiants firent alors leurs préparatifs de départ. Les havre-sacs furent bouclés ; les comptes, qui parurent, contre toute attente, fort modérés, furent soldés ; les servantes hospitalières apprêtèrent, comme d'usage, les bouquets de fleurs du Brocken, aidèrent à les fixer sur les bonnets, et en furent récompensées par quelques baisers ou par quelques bons groschen ; et nous descendîmes tous ensuite la montagne, les uns, parmi lesquels le Suisse et le Prussien de Greifswald, prenant le chemin de Schierke, et une vingtaine d'autres, au nombre desquels mes camarades et moi, s'en furent, conduits par un guide, dans la direction d'Ilsenbourg.

Notre descente se fit à toutes jambes. Des étudiants de Halle marchent plus vite que la landwehr autrichienne. Avant que j'y prisse garde, la partie chenue de la montagne, avec ses groupes de rochers dispersés, était déjà derrière nous, et nous entrâmes sous un bois de pins comme celui que j'avais vu le

jour précédent. Le soleil dardait déjà ses plus beaux rayons de fête, et éclairait les joyeux *Burschen* avec leurs costumes bariolés et capricieux, qui pénétraient vivement dans le fourré, disparaissaient ici, reparaissaient plus loin, couraient sur les troncs d'arbres renversés en guise de pont sur les endroits marécageux, se coulaient dans les descentes abruptes, le long des racines rampantes, chantaient les mélodies les plus joviales, et recevaient une réponse aussi gaie des oiseaux gazouilleurs, des sapins murmurants, des invisibles sources babillardes et des échos sonores. Quand la jeunesse joyeuse et la belle nature se rencontrent, elles se mettent réciproquement en belle humeur.

Plus nous descendions, plus les sources souterraines ruisselaient harmonieusement. Ce n'était que de temps à autre que l'une d'elles se montrait furtivement entre les broussailles et les roches, comme pour voir si elle pouvait se risquer au grand jour, et enfin jaillissait un petit flot qui avait pris sa résolution. Alors arrivait ce qui se passe toujours en telle occasion : le plus hardi commence, et le grand troupeau des timides se sent, à son grand étonnement, soudainement pris de courage et court se joindre au premier téméraire. Une foule d'autres sources se hâtaient déjà de bondir hors de leurs cachettes, et formaient bientôt entre elles un petit ruisseau assez fort qui descend en murmurant dans la vallée de la montagne en faisant d'innombrables chutes et d'admirables détours. C'est alors l'Ilse, l'aimable, la douce Ilse. Elle court au travers d'une riche vallée encaissée des deux côtés par des montagnes qui s'élèvent insensiblement et sont jusqu'à leur base couvertes en grande partie de hêtres, de chênes et d'arbres à large feuillage, et non plus de pins et autres arbres à feuilles aciculaires ; car les espèces à feuillage ordinaire prédominent dans le *Hartz inférieur*, comme on appelle le versant oriental du Brocken en opposition avec le versant occidental, nommé le *Hartz supérieur*, qui est réellement beaucoup plus élevé et par conséquent plus propice aux arbres résineux.

On ne saurait décrire l'enjouement, la naïveté, la grâce avec lesquels l'Ilse descend follement sur les groupes bizarres de roches qu'elle rencontre dans son cours. L'eau siffle sauvagement ici, ou se roule en écumant, jaillit plus loin en arcs purs par une foule de crevasses, comme par les yeux d'un arrosoir, et

plus bas court, en sautillant, sur les petites pierres comme une jeune fille pimpante. Oui, la tradition a raison, l'Ilse est une princesse qui descend avec le rire et la fraîcheur de la jeunesse les pentes de la montagne. Comme sa blanche robe d'écume éclate au soleil ! comme les rubans argentés de son sein voltigent au gré du vent ! comme ses diamants étincellent ! Les grands hêtres sont debout, près d'elle, comme des pères sérieux qui sourient intérieurement aux espiègleries de l'aimable enfant ; les bouleaux blanchâtres se balancent avec la satisfaction de bonnes tantes qui redoutent pourtant les sauts périlleux ; le chêne orgueilleux regarde tous ces jeux comme un oncle chagrin qui doit payer les frais de la partie de campagne ; les petits oiseaux de l'air applaudissent en chants joyeux, et les fleurs du rivage murmurent tendrement : — Oh ! emmène-nous, emmène-nous avec toi, bonne petite sœur !... Mais la folâtre jeune fille s'éloigne en sautant sans relâche, et, tout d'un coup, elle s'empare du poète rêveur, et il pleut sur moi une cascade de rayons sonores et de sons étincelants, et ma raison s'égare devant toute cette magnificence, et je n'entends plus que cette douce voix flûtée :

*Je suis la princesse Ilse, et j'habite la roche Ilsenstein. Viens avec moi dans mon château, nous y serons heureux.*

*Je veux guérir ta tête avec mes vagues transparentes. Tu oublieras tes chagrins, pauvre garçon malade de soucis !*

*Dans mes bras blancs comme la neige, sur mon sein blanc comme la neige, tu reposeras et tu rêveras le bonheur des vieux contes.*

*Je veux t'embrasser et te serrer comme j'ai serré et embrassé le cher empereur Henri, qui est mort maintenant.*

*Les morts sont morts. Et il n'est que les vivants qui vivent, et je suis belle et florissante ; mon cœur rit et palpite.*

*Mon cœur rit et palpite... Viens chez moi, dans mon palais de cristal. Mes damoiselles et mes chevaliers y dansent ; la troupe des écuyers se livre à la joie.*

*Les longues robes de soie bruissent, les éperons d'or résonnent, les nains font retentir les timbales, jouent du violon et sonnent du cor.*

*Mais toi, mon bras t'enlacera comme il enlaça l'empereur Henri: De mes mains blanches je lui bouchai les oreilles, quand dehors la trompette sonna.*

On éprouve un sentiment de volupté infinie quand le monde extérieur se fond avec le monde de notre âme, et que les arbres verts, les pensées, le chant des oiseaux, la mélancolie, le bleu du ciel, les souvenirs et les parfums des plantes s'enlacent en douces arabesques. Les femmes connaissent le mieux ce sentiment ; c'est pourquoi un sourire d'une incrédule amabilité peut errer sur leurs lèvres, quand nous célébrons, avec un scolastique orgueil, nos hauts faits logiques, et que nous nous vantons d'avoir si joliment divisé tout en objectif et en subjectif, meublé nos têtes, comme une boutique d'apothicaire, de quelques milles tiroirs, dans l'un desquels nous rangeons la raison, dans l'autre l'entendement, dans un troisième le bon sens, dans le quatrième le sens commun, et dans le cinquième le vide, c'est-à-dire l'idée.

Marchant comme enveloppé par un rêve, je n'avais presque pas remarqué que nous avions quitté le fond de la vallée de l'Ilse, et que nous remontions. Le chemin devint escarpé et fatigant, et plus d'un parmi nous se trouva hors d'haleine. Mais, à l'exemple de feu notre cousin qui est enterré à Mœlln, nous pensions par avance au plaisir de redescendre ; cela nous entretenait en bonne humeur. Enfin nous arrivâmes sur l'Ilsenstein.

C'est un énorme rocher de granit qui s'élève longuement et hardiment du fond de l'abîme. Il est entouré de trois côtés par de hautes montagnes couvertes de bois ; mais le quatrième, celui du nord, est entièrement dégagé, et l'on voit de là, sous ses pieds, Ilsenbourg et l'Ilse, qui se déroule dans la plaine. Sur la cime la plus élevée du rocher, qui a la forme d'une tour, on a scellé une grande croix de fer, et il y a de plus, au besoin, encore place pour quatre pieds d'homme.

A l'exemple de la nature, qui a revêtu, par sa position et par sa forme, l'Ilsenstein de charmes fantastiques, la tradition

n'a pas oublié non plus de le colorer avec son prisme de roses. Gottschalk dit: On raconte qu'il y exista jadis un château enchanté, dans lequel habitait la riche et belle princesse Ilse, laquelle se baigne encore aujourd'hui chaque matin dans l'Ilse, et que celui qui est assez heureux pour saisir le moment favorable, est conduit par elle dans son château, et royalement récompensé ! D'autres rapportent, sur les amours de la belle damoiselle Ilse et du chevalier de Westenberg une jolie histoire, qu'un de nos poètes les plus connus a chanté dans l'*Abendzeitung*. D'autres encore redisent que ce fut l'ancien empereur saxon Henri qui passa avec Ilse, la belle fée des eaux, dans son château enchanté des rochers, les heures les plus impériales du monde. Un nouvel écrivain, le très respectable M. Niemann, qui a écrit dernièrement un livre de voyage du Hartz, dans lequel il a rapporté, avec un zèle louable et des chiffres exacts, la hauteur des montagnes, les variations de l'aiguille aimantée, les dettes des villes, et autres semblables renseignements, prétend néanmoins que " tout ce qu'on raconte sur la belle princesse Ilse est du domaine de la fable ". Ainsi parlent tous ces gens auxquels n'est jamais apparue une semblable princesse; mais nous, qui sommes particulièrement protégés par les belles dames, nous en savons plus qu'eux là-dessus. L'empereur Henri en savait aussi davantage. Ce n'était pas pour rien que les anciens empereurs saxons tenaient tant à leur Hartz chéri. On n'a qu'à feuilleter la belle chronique de Lünebourg, où les braves vieux princes sont représentés au naturel, en admirables estampes sur bois, couverts du harnais, assis sur leurs hauts coursiers de bataille, caparaçonnés de blason, la sainte couronne impériale sur leur tête sacrée, tenant d'une main ferme le sceptre et le glaive. On peut lire clairement sur leurs bonnes figures barbues, combien ils ont soupiré fréquemment au souvenir tendre de leurs princesses du Hartz, et du murmure intime de leurs forêts du Hartz, quand ils séjournaient à l'étranger, même dans l'Italie, riche de citrons et de poisons, où les attira si souvent le désir de s'appeler empereurs romains, manie de titres vraiment allemande, qui perdit empereur et empire.

Au surplus, je conseille à quiconque se trouve au sommet de l'Ilsenstein, de ne penser ni aux empereurs ni au saint-empire, ni à la belle Ilse, mais seulement à ses propres pieds. Car au

moment où j'y étais, perdu dans mes rêveries, j'entendis tout à coup la musique souterraine du château enchanté, et je vis autour de moi les montagnes se renverser sur la tête, les rouges toits d'Ilsenbourg danser, et les arbres verts faire la ronde dans le ciel bleu, de sorte que tout devint bleu et vert devant mes yeux, et que, certainement, ce vertige m'aurait précipité dans l'abîme, si je ne m'étais, dans ma frayeur, fermement cramponné à la croix de fer.

* * *

Le *Voyage dans le Hartz* est et demeure un fragment, et les fils variés que j'y ai entremêlés avec tant de complaisance pour en former un tissu harmonieux, sont coupés tout d'un coup comme par le ciseau de la Parque inexorable. Peut-être les rattacherai-je à des chants futurs, et ce que ma discrétion tait aujourd'hui, sera dit alors sans nulle réserve. Après tout, cela revient au même de dire les choses en tel ou tel temps, dans telle forme ou dans telle autre, pourvu qu'on les dise. Il n'y a aucun mal à ce que des ouvrages isolés restent fragments, alors que de leur réunion résulte un ensemble. Par une semblable réunion, on peut compléter çà et là les parties défectueuses, éviter quelques aspérités, et adoucir les passages trop durs...

Je dois faire remarquer que cette partie du Hartz que j'ai décrite jusqu'au commencement de la vallée de l'Ilse est d'un aspect beaucoup moins agréable que le romantique et pittoresque Hartz inférieur, et, dans son âpre beauté, dans sa sobre verdure de sapins, contraste même fort avec cet autre Hartz. De même les trois vallées traversées par l'Ilse, par la Bode et par la Selke, dans le pays inférieur, et nommées d'après ces rivières, contrastent entre elles avec beaucoup de charme, quand on sait personnifier le caractère de chaque vallée. Ce sont trois femmes entre lesquelles il est difficile de décider qu'elle est la plus belle.

J'ai déjà chanté la gentille et douce Ilse et le gentil et doux accueil que j'en ai reçu. La Bode, beauté sombre, m'a accueilli moins gracieusement, et quand je l'aperçus d'abord dans la noire contrée du Rübeland, elle avait l'air boudeur, et s'enveloppa dans un voile de pluie d'un gris argenté ; mais elle se

hâta de le rejeter avec passion, quand j'arrivai sur la hauteur de la Rosstrappe, et ses traits éclatèrent à mes yeux au milieu d'une magnificence de lumière. Toute sa physionomie respirait une tendresse colossale, et de son sein de rochers s'exhalaient comme des soupirs amoureux et des accents de langueur mélancolique. Moins tendre, mais plus gaie, parut à mes yeux la belle Selke, belle et aimable dame, dont la noble simplicité et le calme serein éloignent toute idée de familiarité sentimentale, mais qui trahit pourtant par un sourire à demi caché quelques dispositions taquines. Ainsi je serais tenté d'attribuer à ces dispositions une foule de petits désagréments que j'essuyai dans la vallée de la Selke ; par exemple, voulant sauter le cours d'eau, je suis tombé tout juste au milieu ; puis, ayant changé ma chaussure mouillée contre des pantoufles, l'une d'elles se perdit ; puis le vent emporta ma casquette ; puis les ronces me déchirèrent les jambes, puis, etc., etc. En dépit de toutes ces petites contrariétés, je pardonne de grand cœur à la dame, car elle est belle. Aujourd'hui elle s'offre à mon imagination avec tous ses charmes, et semble me dire : — Quoique je sois rieuse, je vous veux pourtant du bien ; faites-moi des vers, chantez-moi, je vous prie.

L'imposante Bode se présente aussi à mon souvenir, et ses yeux sombres me disent : — Tu as avec moi une conformité d'orgueil et de douleur, et je veux que tu m'aimes. Arrive aussi en sautillant la jolie Ilse, toute grâce, toute séduction dans la physionomie, dans la tournure et dans le geste : elle ressemble tout à fait à la charmante créature qui vivifie mes songes, et, tout comme elle, me regarde avec une irrésistible indifférence et pourtant avec tant de profondeur, avec un air si infini, si transparent, si vrai... Eh bien ! je suis Pâris, les trois déesses sont devant moi, et je donne la pomme à la belle Ilse !

C'est aujourd'hui le premier mai ; comme un océan de vie, le printemps submerge la terre, la blanche écume des jets de fleurs demeure suspendue aux arbres ; une immense et chaude splendeur vaporeuse se répand partout ; dans la ville, étincellent joyeusement les fenêtres des maisons ; les passereaux rebâtissent leurs nids sous les toits ; les gens vont par les rues, et admirent que l'air soit si saisissant, et qu'eux-mêmes se trouvent dans une disposition toute singulière, les paysannes bariolées apportent

des bouquets de violette ; les enfants trouvés, avec leurs jaquettes bleues et leurs jolies petites figures illégitimes, passent dans le Jungfernstreg, et se réjouissent comme s'ils devaient retrouver aujourd'hui un père ; le mendiant, au coin du pont, a l'air aussi ravi que s'il avait gagné le gros lot ; il n'est pas jusqu'au courtier mulâtre, dont la pendable figure se promène là-bas, qui ne soit coloré par les rayons les plus tolérants du soleil... Il faut que je sorte hors des portes.

C'est le premier mai, et je pense à toi, belle Ilse (ou bien Agnès, car ce nom est celui qui te plaît le plus), et je pense à toi, et je voudrais bien voir encore avec quel éclat scintillant tu descends de la montagne ; je voudrais surtout être tout en bas de la vallée et te recevoir dans mes bras. — C'est un beau jour; partout je vois la couleur verte, la couleur de l'espérance. Partout, comme de riantes merveilles, s'épanouissent les fleurs, et mon cœur veut s'épanouir en même temps. Ce cœur est aussi une fleur, une fleur bien singulière. Ce n'est pas une modeste violette, pas une rose riante, pas un lis pur, pas une de ces fleurettes qui réjouissent par leur gentillesse le cœur des jeunes filles, et se laissent placer complaisamment contre le sein. Ce cœur ressemble plutôt à cette grosse et fabuleuse fleur des forêts du Brésil, qui, selon la tradition, ne fleurit qu'une fois tous les cent ans. Je me souviens d'avoir vu dans mon enfance une semblable fleur. Nous entendîmes dans la nuit comme un coup de pistolet, et le lendemain matin les enfants du voisin me racontèrent que c'était leur aloès qui s'était soudainement épanoui avec une telle détonation. Ils me conduisirent dans leur jardin, et je vis, à ma grande surprise, que la plante basse et dure, avec ses feuilles si extravagamment larges, si dentelées, si aiguës, auxquelles on pouvait facilement se blesser, s'était élancée alors toute en hauteur, et qu'elle portait au faîte de sa tige, comme une couronne d'or, une fleur magnifique. Nous autres enfants ne pouvions pas regarder à une telle hauteur, et le vieil et bon Christian, qui nous aimait, nous fit autour de la plante un escalier de bois sur lequel nous grimpâmes comme des chats, et de là nous contemplâmes curieusement l'intérieur du calice ouvert d'où les jaunes étamines et des parfums sauvagement étranges sortaient avec une magnificence inouïe.

Non, Agnès, ce cœur ne fleurit ni souvent ni facilement. Je ne me souviens que d'une seule fois, et il y a de cela bien longtemps, certainement un siècle. Avec quelque magnificence que sa fleur se déployât alors, je crois pourtant qu'elle eut à souffrir bien cruellement du défaut de soleil et de chaleur, si elle ne fut même pas violemment détruite par un ouragan d'hiver. Aujourd'hui elle s'agite de nouveau et pousse son enveloppe dans mon sein, et quand tu entendras le coup..., ne t'effraie pas, jeune fille ! je ne me suis pas brûlé la cervelle, mais c'est mon amour qui fait éclater son bourgeon et détonne en chansons rayonnantes, en dithyrambes éternels, en joyeuses harmonies.

Mais si cet amour élevé est trop haut pour toi, jeune fille, prends tes aises et monte l'escalier de bois pour regarder le calice de mon cœur épanoui.

Nous sommes encore au matin ; le soleil a parcouru à peine la moitié de sa carrière, et les parfums de mon cœur sont si énergiques qu'ils me montent à la tête en vapeurs enivrantes, et je ne sais où cesse l'ironie et où le ciel commence. Je peuple l'air de mes soupirs, et je voudrais me dissoudre en délicieux atomes, me perdre dans la divinité incréée... Mais qu'arrivera-t-il quand viendra la nuit et que les étoiles se montreront dans le ciel, les étoiles infortunées qui peuvent te dire...

C'est le premier mai ; le plus misérable courtaud de boutique a aujourd'hui le droit d'être sentimental, et ce droit, tu voudrais le refuser au poète !

# LE
# TAMBOUR LEGRAND
## IDÉES

— Écrit en 1826. —

## I

> **— Elle était aimable et il l'aimait ; mais lui, il n'était pas aimable et elle ne l'aimait pas.**
>
> — *Ancienne pièce de théâtre.* —

Madame, connaissez-vous cette vieille pièce ? c'est une pièce tout à fait distinguée, seulement un peu trop mélancolique. J'y ai une fois joué le rôle principal, et toutes les dames pleuraient. Une seule ne pleura point, elle ne versa pas une larme, et ce fut là justement la pointe de la pièce, la véritable catastrophe.

Oh ! cette seule larme ! elle me tourmente toujours, elle fait l'objet de toutes mes pensées. Satan, lorsqu'il veut perdre mon âme, me murmure à l'oreille un chant malicieux sur cette larme qui n'a pas été pleurée, une fatale chanson, avec une mélodie encore plus fatale. — Ah ! ce n'est que dans l'enfer qu'on entend cette mélodie. . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Vous pouvez vous figurer comment on vit dans le ciel, madame, d'autant plus que vous êtes mariée. Là, on s'amuse d'une façon vraiment exquise, on a tous les divertissements possibles, on passe ses jours dans la joie et les plaisirs, absolument comme Dieu en France. On dîne du matin au soir, les volailles rôties volent çà et là, la saucière au bec, et se sentent très flattées lorsqu'on veut bien les prendre ; des tourtes au

beurre, dorées, poussent droites comme des tournesols ; partout des ruisseaux de bouillon et du vin de Champagne ; partout des arbres auxquels flottent des serviettes ; on mange, on s'essuie la bouche, et l'on mange de nouveau sans fatiguer son estomac. On chante des psaumes, ou l'on joue et l'on badine avec les tendres petits anges, ou l'on va se promener sur la verte prairie de l'Alléluia, et les belles robes blanches flottantes vous habillent commodément, vous parent à merveille, et rien ne trouble votre sérénité. Nulle douleur, pas un déplaisir. Même lorsqu'un autre marche par hasard sur les cors de vos pieds, et vous dit : — Excusez ! vous lui répondez en souriant et avec satisfaction : — Tu ne m'as point fait mal, frère; au contraire, mon corps en a ressenti une plus douce et plus céleste volupté.

Mais de l'enfer, madame, vous n'en avez aucune idée. De tous les diables vous ne connaissez que le plus petit, le gentil croupier de l'enfer. L'enfer, vous ne le connaissez que d'après l'opéra de Don Juan, et il ne vous paraît jamais assez brûlant pour ce trompeur de femmes, qui donne un si mauvais exemple, bien que nos honorables directeurs de théâtre emploient en sa faveur autant de flammes bleues, de pluies de feu, de poudre et de colophonium que peut en désirer un bon chrétien en enfer.

Cependant, en enfer, les choses vont beaucoup plus mal que ne se le figurent les directeurs de théâtre. Il y règne une chaleur infernale, et dans les jours caniculaires où je le visitai, c'était à ne pas la supporter. Vous ne pouvez avoir une idée de l'enfer, madame ; nous en recevons peu de nouvelles officielles. — Mais que les pauvres âmes qui sont là-bas soient obligées de lire tous les mauvais sermons qu'on imprime en haut, ceci est une calomnie. La vie de damné n'est pas aussi dure, Satan n'inventera jamais des tortures aussi raffinées. En revanche, la peinture du Dante est trop modérée dans son ensemble, elle est par trop poétique. L'enfer se présenta à moi comme une grande cuisine bourgeoise, avec un poêle immense sur lequel se trouvaient trois rangées de pots de fer, et dans ces pots étaient les damnés. Ils y cuisaient.

Dans la première rangée étaient les pêcheurs chrétiens, et, le croirait-on ? leur nombre n'était pas trop petit, et les diables attisaient le feu sous eux avec une activité toute particulière. Dans une autre rangée étaient les juifs, qui criaient sans cesse,

et que les diables taquinaient de temps en temps, comme il arriva à un gros prêteur sur gages tout essoufflé, qui se plaignait de cette chaleur insupportable, et sur lequel un petit diable versa quelques seaux d'eau glacée, afin qu'il vit que le baptême est un bienfait rafraîchissant. Dans la troisième rangée étaient les païens qui, ainsi que les juifs, ne peuvent prendre part à la félicité éternelle, et qui doivent brûler éternellement. J'entendis un de ceux-ci, sous lequel un diable à quatre griffes mettait de nouveaux charbons, s'écrier du fond de son pot : — Épargnez-moi ; j'étais Socrate, le plus sage des mortels ! J'ai enseigné la vérité et la justice, et j'ai sacrifié ma vie pour la vertu ! Mais le butor de diable ne se laissait pas troubler dans son office, et murmurait : — Bah ! il faut que tous les païens brûlent, et nous ne pouvons pas faire d'exception pour un seul homme. — Je vous assure, madame, que c'était une chaleur épouvantable, et des cris, des soupirs, des gémissements, des contorsions, des grincements, des hurlements à faire frémir... Et à travers tous ces bruits effroyables, on entendait distinctement cette fatale mélodie de la chanson " sur la larme qui n'a pas été pleurée. "

## II

Madame, l'ancienne pièce de théâtre que j'ai citée est une tragédie, bien que le héros n'y soit pas égorgé, et qu'il n'y égorge pas. Les yeux de l'héroïne sont beaux, très beaux... Madame, ne sentez-vous pas l'odeur de violette ? Ses yeux sont si beaux et si bien aiguisés, qu'ils me pénétrèrent dans le cœur comme des poignards, et sortirent certainement par le dos, regardant de l'autre côté. — Mais je ne mourus pas de ces yeux assassins. La voix de l'héroïne est aussi très belle... Madame, n'entendez-vous pas chanter un rossignol ? Une belle voix, une voix soyeuse, un doux tissu des tons les plus ravissants, et mon âme en fut enveloppée, et s'étrangla et se tourmenta. Moi-même (c'est le comte du Gange qui parle maintenant, et l'histoire se passe à Venise), moi-même je me sentis plus d'une fois las de tous ces tourments, et je pensais déjà à mettre fin à l'histoire dès le premier acte, et à me faire sauter mon bonnet de fou avec la tête. Je me rendis à cet effet dans un magasin

de nouveautés situé strada Bursta, où je trouvai une paire de beaux pistolets exposés dans la montre. Je m'en souviens encore très bien, ils étaient placés à côté de riants joujoux en nacre et or, de cœurs de fer suspendus à des chaînes d'or, de tasses de porcelaine avec de tendres devises, de tabatières à jolies peintures : par exemple, la divine histoire de Susanne, Léda avec le cygne, l'enlèvement des Sabines, Lucrèce, grosse vertu, le sein nu, et se frappant avec un poignard après coup, la belle Féronnière, enfin tous visages séducteurs... Mais je n'en achetai pas moins les pistolets, sans beaucoup marchander ; j'achetai aussi de la poudre et des balles ; je m'en fus ensuite à la taverne du signor Zampetto, et me fis apporter des huîtres et un grand verre de vin du Rhin.

Je ne pouvais manger, je pouvais encore moins boire. Des larmes brûlantes tombèrent dans le verre, et dans ce verre je vis ma douce patrie, le Gange sacré aux eaux bleues, l'Himalaya éternellement resplendissant, les gigantesques forêts de bananiers, où passaient avec calme les prudents éléphants et les blancs pèlerins ; des fleurs, étranges comme les produits d'un rêve, me regardaient avec une pitié secrète, de merveilleux oiseaux au plumage d'or criaient leur joie, les rayons du soleil et les singes lutins se jouaient autour de moi, des lointaines pagodes arrivaient les pieuses harmonies des prières sacerdotales, et, au travers de ces bruits, dominait la voix douloureusement plaintive de la sultane de Delhi... Sur les tapis de son harem elle courait comme une folle, déchirait ses voiles d'argent, culbutait l'esclave noir qui tient l'éventail de paon, pleurait, tempêtait, criait... Mais je ne pouvais la comprendre : la taverne du signor Zampetto est éloignée de trois mille lieues du harem de Delhi, et puis la belle sultane était morte depuis trois mille ans... Et je bus coup sur coup, je bus ce vin, lumineux et rayonnant, et cependant il fit de plus en plus sombre dans mon âme, qui devint toujours plus triste... Je fus condamné à mort. . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Quand je remontai l'escalier de la taverne, j'entendis sonner la cloche des suppliciés ; les flots de la foule s'écoulaient dans la rue ; mais, moi, je me mis au coin de la strada San-Giovanni, et récitai le monologue suivant :

*Dans les vieux contes il y a des châteaux d'or, où résonnent les harpes, où dansent les jeunes filles, où brillent les riches livrées, où le jasmin, et le myrte et la rose épandent leurs parfums... Et pourtant une seule parole de désenchantement fait en un instant tomber tout cet éclat en poudre, et il ne reste rien que de vieilles ruines, des oiseaux nocturnes et des marécages. C'est ainsi que moi, par une seule parole, j'ai désenchanté toute la nature fleurie. Elle est maintenant étendue, inanimée, froide et livide comme le cadavre paré d'un roi, auquel on a fardé les os des joues et mis encore un sceptre dans la main. Mais les lèvres sont jaunes et fanées, parce qu'on a oublié de les peindre également en rouge; et les souris s'ébattent autour du nez royal, et insultent insolemment au grand sceptre.*

Il est généralement reçu, madame, qu'on se tient un monologue avant de se brûler la cervelle. La plupart des hommes profitent, dans cette occasion, de celui de Hamlet: *Être ou n'être pas.* C'est un bon passage, et je l'aurais volontiers cité ici ; mais chacun se préfère; et quand on a écrit, comme moi, des tragédies où se trouvent de tels discours d'adieux, comme, par exemple, dans mon immortelle tragédie d'*Almanzor*, il est bien naturel que l'on donne la préférence à ses propres vers, même sur ceux de Shakespeare. Dans tous les cas, ces sortes de sermons sont un usage très louable. On gagne au moins du temps par là. — C'est ainsi que je m'arrêtai quelque temps au coin de la strada San-Giovanni, et lorsque j'étais là, comme un criminel condamné à mourir, tout à coup je la vis venir, elle !

Elle portait une robe de soie bleu de ciel, et son chapeau rose; et ses yeux me regardaient si doucement, son regard chassait si bien la mort, il donnait si bien la vie ?... Madame, vous avez lu dans l'histoire romaine que, dans la vieille Rome, lorsque les vestales rencontraient sur leur chemin un criminel que l'on conduisait au supplice, elles avaient droit de lui faire grâce, et le pauvre malheureux conservait sa vie... D'un seul regard elle m'avait sauvé de la mort, et j'était devant elle, animé d'une nouvelle existence, et comme ébloui de l'éclat de sa beauté... Elle passa et me laissa vivre.

## III

Elle me laissa vivre, et je vis, et c'est l'affaire principale. Que d'autres jouissent de la pensée que leur bien-aimée viendra orner leur tombeau de fleurs et l'arroser de ses larmes. — O femmes! haïssez-moi, riez de moi, bafouez-moi, mais laissez-moi vivre. La vie est trop follement douce, et le monde est si agréablement sens dessus dessous! C'est le rêve d'un dieu pris de vin, qui s'échappe, sans prendre congé, du banquet divin, et s'en va dormir dans une étoile solitaire, igorant qu'il crée tout ce qu'il rêve... Et les images de son rêve se présentent tantôt avec une extravagance bigarrée, tantôt harmonieusement raisonnables... L'Iliade, Platon, la bataille de Marathon, la Vénus de Médicis, le Münster de Strasbourg, la révolution française, Hégel, les bateaux à vapeur, sont de bonnes pensées détachées de ce grand rêve du dieu... Mais cela ne durera pas longtemps : le dieu se réveillera ; il frottera ses paupières endormies ; il sourira, et notre monde s'écroulera dans le néant... Il n'aura jamais existé.

N'importe ; je vis. Ne serais-je qu'une ombre, qu'une image d'un songe, cela vaut encore mieux que le froid noir, et le vide néant de la mort. La vie est le plus grand de tous les biens , et le pire de tous les maux, c'est la mort. Que les lieutenants des gardes de Berlin en rient et traitent de lâche le prince de Hombourg parce qu'il recule devant sa tombe ouverte... Henri Kleist avait autant de courage que ses camarades bombés et bien lacés, et malheureusement il l'a prouvé. Mais tous les esprits vigoureux aiment la vie. L'Egmont de Gœthe ne se sépare pas volontiers " des amicales habitudes de l'existence." L'Edwin d'Immermann tient à la vie "comme un petit enfant se tient au sein de sa mère, " et bien qu'il lui semble dur d'exister par la grâce d'autrui, il demande cependant grâce :

*Car vivre, respirer est après tout le bien suprême.*

Quand Ulysse trouve Achille dans les enfers, à la tête de la phalange des héros morts, et qu'il lui vante sa renommée parmi les vivants et sa gloire parmi les morts, celui-ci répond :

*Ne me parle pas de la mort pour me consoler, Odysseus ! J'aimerais mieux labourer les champs comme un journalier, être un pauvre homme sans patrimoine et sans héritage, que de commander à tous les morts qui ont disparu de la terre !*

Dieu merci, je vis ! Dans mes veines fermente la rouge liqueur de la vie, sous mes pieds tressaille la terre ; j'embrasse dans une ardeur amoureuse les arbres et les statues de pierre, et ils s'animent sous mes baisers. Chaque femme est pour moi le don d'un monde entier ; je nage dans les mélodies enchanteresses de ses traits, et d'un seul de mes regards je la possède plus que d'autres avec toute leur puissance pendant toute leur vie. Car chaque instant est pour moi une éternité. Je ne mesure point le temps avec l'aune de Brabant ni avec la petite aune de Hambourg, et n'ai point besoin de me faire promettre par un prêtre une seconde vie, puisque j'ai déjà assez à jouir en celle-ci, quand je vis en arrière, dans la vie des ancêtres, et que je me conquiers une éternité dans l'empire du passé.

Je vis ! L'artère de la nature fait battre ma poitrine, et quand je respire avec joie, des milliers d'échos me répondent. J'entends les voix de mille rossignols. Le printemps les envoie pour tirer la terre de son sommeil, et la terre frissonne de plaisir ; ses fleurs sont des hymnes que, dans son enthousiasme, elle chante au soleil... Le soleil se meut trop lentement ; je voudrais fouetter ses chevaux de feu afin qu'ils s'élançassent avec plus d'ardeur. Mais lorsqu'il se plonge dans la mer, et que la puissante nuit s'élève avec ses yeux pleins de désirs, oh ! alors un bonheur inouï me pénètre... Les vents du soir se jouent contre mon cœur rugissant comme des jeunes filles caressantes ; les astres m'appellent à eux, et je m'élève, et je m'élance au-dessus de cette petite terre et des petites pensées des hommes.....

## IV

Mais un jour viendra, et le feu sera éteint dans mes veines. L'hiver habitera dans mon sein, et ses blancs et rares flocons voltigeront autour de ma tête et ses brouillards voileront mes

yeux. Mes amis reposeront dans des tombeaux moussus, je serai resté seul, comme un épi solitaire qu'a oublié le moissonneur. Cependant une nouvelle génération a surgi avec de nouveaux vœux et de nouvelles idées. J'entends avec étonnement retentir de nouveaux noms et de nouveaux chants, les vieux noms sont oubliés, moi-même je suis oublié, tout au plus honoré encore par un petit nombre, je suis un objet de moquerie pour beaucoup, et ne suis aimé par personne ! Alors accourent les enfants aux joues de roses, ils mettent ma vieille harpe dans mes mains tremblantes et disent en riant : Il y a déjà bien longtemps que tu te tais, grison paresseux, chante-nous encore les songes de ta jeunesse.

Alors je saisis la harpe, et les vieilles joies et les vieilles douleurs se réveillent, les brouillards se fondent, les larmes reviennent fleurir sur mes paupières, le printemps est revenu dans mon sein, de doux accents de mélancolie vibrent dans les cordes de la harpe, je revois le fleuve bleu et les palais de marbre, et les beaux visages de femmes et de jeunes filles, et je chante les fleurs de la Brenta.

Ce sera mon dernier chant : les étoiles me contemplent comme dans les nuits de ma jeunesse, la lune amoureuse imprime encore ses baisers sur mes joues, les esprits des rossignols morts sanglotent dans le lointain, mes yeux se ferment dans l'ivresse, mon âme s'échappe comme une vibration de ma harpe,... je respire les parfums des fleurs de la Brenta.

Un arbre ombragera ma pierre tumulaire. J'aimerais assez un palmier, mais les palmes ne réussissent pas dans le Nord. Ce sera sans doute un tilleul, et dans les soirs d'été les amants s'y réuniront et causeront. Le serin qui se bercera dans les branches en écoutant est discret, et mon tilleul murmure amicalement sur les têtes des heureux qui sont si heureux, qu'ils n'ont pas même le temps de lire ce qui est écrit sur la blanche tombe. Mais si plus tard, l'amant perd sa maîtresse, il revient sous le tilleul, soupire et pleure, regarde la pierre funéraire longtemps et souvent, et y lit cette inscription : — Il aima les fleurs de la Brenta.

## V

Madame, je vous ai trompé ; je ne suis point le comte du Gange. Jamais de ma vie je n'ai vu le fleuve sacré, jamais les fleurs de lotus qui se mirent dans ses flots pieux. Jamais je n'ai rêvé étendu sous les palmiers de l'Inde, jamais je ne me suis prosterné en prière devant le dieu de Jagernaut, dont les diamants sont si respectables. J'ai été aussi peu dans l'Inde que le karrick indien que j'ai mangé hier. Mais je suis originaire de l'Hindoustan, et c'est pourquoi je me sens comme chez moi dans les immenses forêts mélodieuses de Valmiki ; les souffrances héroïques du divin Ramo remuent mon cœur comme une douleur connue ; dans les chants de Kalidasa s'épanouissent pour moi les plus doux souvenirs ; et, il y a quelques années, quand une excellente dame me montra à Berlin les charmants dessins qu'elle avait rapportés de l'Inde, ces figures délicatement peintes et si saintement calmes me parurent si connues, que c'était comme si je considérais la suite des portraits de ma propre famille.

Franz Bopp, madame (vous avez sans doute lu son Nalus et son système de conjugaisons du sanscrit), m'a donné beaucoup de renseignements sur mes ancêtres, et je sais aujourd'hui positivement que je suis sorti de la tête de Bramah, et non des cors de ses pieds ; je présume même que le Mahabarata tout entier, avec ses deux cent mille vers, n'est qu'un amoureux poulet allégorique que mon millième aïeul a écrit à ma millième aïeule... Oh ! ils s'aimaient beaucoup, leurs âmes se donnaient des baisers, ils se couvraient de baisers avec les yeux, ils n'étaient à deux qu'un seul baiser...

Un rossignol enchanté est perché sur un rouge arbre de corail dans le silencieux Océan, et chante une chanson sur l'amour de mes aïeux ; les perles regardent du fond de leurs coquilles, les merveilleuses fleurs marines frissonnent de tendresse, les prudents limaçons, avec leur petite tour de porcelaine sur le dos, arrivent en rampant, les jaunes étoiles de mer et les mollusques diaprés s'agitent et s'étendent, et tout cela fourmille, remue et écoute...

Cependant, madame, ce chant de rossignol est beaucoup trop long pour le rapporter ici : il est aussi étendu que le monde

lui-même ; la seule dédicace à Anangas, dieu de l'amour, est aussi longue que tous les romans de Walter Scott ensemble, et c'est à cela que fait allusion ce passage d'Aristophane, qui se traduit en allemand :

> " Tiotio, tiotio, tiotinx,
> Totototo, totototo, tototinx. "
>
> — *Traduction de Voss.* —

Non ! je ne suis pas né dans l'Inde. J'ai vu le jour sur les rives de ce beau fleuve où la folie pousse sur de vertes montagnes ; on la cueille en automne, on la presse, on la met en cave, en tonneaux, et on l'envoie à l'étranger. En vérité j'entendis hier, à table, quelqu'un dire une folie qui a été en l'an 1811 dans une grappe de raisin que moi-même je vis alors pousser sur le Johannisberg. — Mais on consomme aussi beaucoup de folies dans le pays même, et les hommes y sont comme partout. Ils naissent, mangent, boivent, rient, pleurent, calomnient, sont très affairés de la reproduction de leur espèce, cherchent à paraître ce qu'ils ne sont pas, et à faire ce qu'ils ne peuvent pas, ne se font pas raser avant d'avoir de la barbe, et ils ont souvent de la barbe avant d'avoir du jugement, et quand ils ont le jugement, ils s'enivrent avec de la folie blanche et rouge.

Mon Dieu, si j'avais assez de foi pour transporter les montagnes, le Johannisberg serait justement celle que j'emmènerais toujours à ma suite. Mais puisque ma foi n'est pas assez forte, il faut que mon imagination vienne à mon aide, et qu'elle me transporte moi-même sur les bords du Rhin.

Oh ! c'est là un beau pays, plein de grâce, et échauffé par un brillant soleil. Les montagnes se mirent dans les flots bleus et étincelants, avec leurs vieilles ruines de châteaux, leurs forêts et leurs cités gothiques. Là les bons bourgeois se tiennent sur le seuil de leurs portes, au déclin d'un jour d'été ; ils boivent dans de grandes cruches, et causent amicalement entre eux, devisant du vin qui viendra bien, des tribunaux dont les audiences doivent rester publiques, de la décapitation de Marie-Antoinette, de la cherté du tabac, des exactions de la régie, se disant que les hommes sont égaux, et que Goerres est un fameux compère.

Je ne me suis jamais occupé de tous ces discours. J'aimais mieux prendre place sous l'ogive de la fenêtre, près des jeunes filles, rire de leur rire, me faire jeter leurs fleurs au visage, et jouer le fâché jusqu'à ce qu'elles m'eussent conté leurs secrets ou d'autres importantes histoires. La belle Gertrude, comme elle se réjoussait quand je venais m'asseoir auprès d'elle ! C'était une fille qui ressemblait à une rose épanouie, et lorsqu'elle se jeta un jour à mon cou, je crus qu'elle allait brûler et s'évaporer dans mes bras. La belle Catherine, que sa douceur avait d'harmonie quand elle me parlait, et que ses yeux étaient d'un bleu pur et intime, d'un bleu que je n'ai jamais trouvé ni dans les hommes ni dans les animaux, et bien rarement dans les fleurs ! On pouvait, en regardant ces yeux, rêver à tant de choses tendres ! Mais la belle Hedwige m'aimait ; car, dès que je m'approchais d'elle, sa tête s'inclinait vers la terre, et sa chevelure noire, tombant sur son visage, qui rougissait, ne laissait voir que ses yeux brillants comme des étoiles qui percent un ciel sombre. Ses lèvres pudibondes ne prononçaient pas un mot, et moi je ne pouvais non plus rien dire. Je toussais, elle tremblait. Quelquefois elle me faisait dire par ses sœurs de ne pas gravir si rapidement les rochers, et de ne pas me baigner dans le Rhin quand j'avais chaud et quand j'avais bu. J'écoutais un jour sa pieuse prière devant la petite image de la Vierge ornée de clinquants d'or, et éclairée par une lampe qui brûlait dans une niche au-dessus de la porte, je l'entendais distinctement qui priait la mère de Dieu de *lui* défendre de grimper, de se baigner et de boire. Je serais certainement devenu amoureux de cette belle fille, si elle avait été indifférente, mais je fus indifférent, parce qu'elle m'aimait... Madame, lorsqu'on veut se faire aimer de moi, il faut me traiter comme un chien.

La belle Johanna était la cousine des trois sœurs, et je venais m'asseoir avec plaisir auprès d'elle. Elle savait les plus belles légendes, et lorsque, de sa main blanche, elle désignait, par la fenêtre, les montagnes où s'étaient passées toutes ces choses qu'elle racontait, j'étais tout à fait sous le prestige : les vieux chevaliers sortaient distinctement des ruines de leurs châteaux, et leurs habits de fer retentissaient sous les coups qu'ils portaient ; la fée du Rhin, la belle Loreley, apparaissait sur le sommet de la montagne, et chantait sa douce et dangereuse

chanson, et le Rhin murmurait d'un ton si grave, si calme, et à la fois si effrayant, et la belle Johanna me regardait si singulièrement, d'un air si intime et si mystérieux, qu'elle semblait appartenir elle-même au monde fantastique dont elle contait les merveilles. C'était une fille pâle et élancée ; elle était mortellement malade, et toujours rêveuse ; ses yeux étaient clairs comme la vérité elle-même, ses lèvres pieusement arrondies, et, dans les traits de son visage, on lisait une grande histoire, mais c'était une sainte histoire ! Quelque légende d'amour ? Je l'ignore, et je n'eus pas le courage de la lui demander. Quand je la contemplais longtemps, je devenais serein et tranquille : c'était comme un paisible dimanche dans mon cœur.

En de tels moments, je lui contais des historiettes de mon enfance, et elle m'écoutait toujours sérieusement ; et, chose étrange ! lorsque je ne pouvais me rappeler les noms, elle m'en faisait souvenir. Et lorsque je lui demandais avec étonnement d'où elle savait ces noms, elle me répondait en souriant qu'elle les avait appris des oiseaux qui venaient becqueter aux vitres de sa croisée, et elle voulait me faire croire que c'étaient les mêmes oiseaux que, dans mon enfance, j'avais achetés de mes épargnes aux impitoyables petits paysans qui les dénichaient, et que j'avais rendus à la liberté. Mais je crois qu'elle savait tout parce qu'elle était si pâle ; et véritablement elle mourut bientôt. Elle savait aussi quand elle mourrait, et elle voulait que je la quittasse auparavant. En nous séparant, elle me donna ses deux mains... C'étaient de blanches, de douces mains, et pures comme une hostie... Et elle me dit : — Tu es bon, mais quand tu deviendras méchant, songe à la petite Véronique qui est morte.

Les oiseaux babillards lui avaient-ils aussi trahi ce nom ? Je m'étais souvent cassé la tête dans mes heures de souvenir, je n'avais jamais pu retrouver ce cher petit nom.

Maintenant que je l'ai retrouvé, ma première enfance refleurit avec toute sa fraîcheur dans ma mémoire. Je suis redevenu un enfant, et je joue avec d'autres enfants sur la place du château, à Dusseldorf, au bord du Rhin.

## VI

Oui, madame, là je suis né, et je fais expressément cette remarque pour le cas où, après ma mort, sept villes, — Schilda, Kraehwinkel, Polkwitz, Bockum, Dülken, Gœttingue et Schœppenstaedt, — se disputeraient l'honneur d'être ma patrie.

Dusseldorf est une ville sur le Rhin, où vivent seize mille personnes, où se trouvent en outre enterrées quelques centaines de mille autres personnes, et parmi ces dernières, comme disait ma mère, il s'en trouve qui feraient mieux de vivre ; par exemple, mon grand-père et mon oncle, le vieux baron de Geldern, et le jeune baron de Geldern, qui étaient tous deux des docteurs si célèbres, qui guérirent tant de gens, et qui se virent cependant forcés de mourir eux-mêmes. Et la pieuse Ursule, qui me portait enfant sur ses bras, elle y est aussi enterrée, et un rosier pousse sur sa tombe... Elle aimait tant l'odeur des roses dans sa vie, et son cœur n'était que douceur et parfum de roses ! Le vieux et prudent chanoine est aussi là-bas, enterré. Dieu ! quelle mine chétive il avait lorsque je le vis pour la dernière fois ! Il n'était plus qu'esprit et emplâtre ; cependant il étudiait jour et nuit, comme s'il eût craint que les vers trouvassent quelques idées de moins dans son cerveau. Et toi, petit Wilhelm, tu reposes aussi là, et moi j'en suis cause. Nous étions camarades d'école dans le cloître des Franciscains, et nous passions le temps à jouer de ce côté du cloître où la Düssel coule entre des murs de pierre, et je dis : « Wilhelm, va donc chercher ce petit chat qui vient de tomber dans la rivière. » — et joyeusement, il mit le pied sur la planche qui traversait le ruisseau, tira le petit chat de l'eau, mais il y tomba lui-même, et lorsqu'on le retrouva, il était mouillé et mort... Le petit chat a vécu encore bien longtemps.

La ville de Dusseldorf est très-belle ; et lorsqu'on y pense de loin, et que par hasard on y est né, on éprouve un singulier sentiment. Moi j'y suis né, et il me semble alors que j'ai besoin de retourner tout de suite dans ma patrie. Et quand je dis la patrie, je parle de la rue de Bolker et de la maison où j'ai vu le jour. Cette maison sera un jour très remarquable, et j'ai fait dire à la vieille femme qui la possède, qu'elle ne la vende pas

pour rien au monde. Elle n'obtiendrait pas aujourd'hui, pour toute sa maison, les profits que feront les servantes seulement avec les nobles anglaises voilées de vert, qui viendront voir la chambre où je vis pour la première foi la lumière, et le poulailler où mon père m'enfermait lorsque j'avais volé des raisins, et la porte brune sur laquelle ma mère m'apprenait à écrire les lettres avec de la craie... Ah! mon Dieu, madame si je suis devenu un grand écrivain, il en a coûté assez de peines à ma pauvre mère.

Mais ma renommée dort encore dans un bloc de marbre de Carrare. Le jeune laurier dont on a orné mon front n'a pas encore répandu son parfum dans l'univers, et quand les nobles anglaises voilées de vert viennent à Dusseldorf, elles passent sans s'arrêter devant la célèbre maison, et vont directement à la place du Marché, regarder la noire et colossale statue équestre qui s'élève au milieu. Cette statue est censée représenter l'électeur Jean Wilhelm. Il porte une armure noire et une longue perruque pendante... Dans mon enfance, j'ai entendu conter que l'artiste chargé de fondre cette statue ayant remarqué avec effroi, pendant l'opération, que la quantité du métal n'était pas suffisante, les bourgeois de la ville étaient alors accourus et avaient apporté leurs cuillers d'argent pour compléter la fonte... Et moi, je m'arrêtais souvent des heures entières devant l'image de ce cavalier, et je me cassais la tête à calculer combien de cuillers d'argent pouvaient avoir été jetées là dedans, et combien de tourtes aux pommes on aurait pu se procurer pour le prix de toutes ces cuillers. Les tourtes aux pommes étaient alors ma passion... Maintenant c'est l'amour, la vérité, la liberté et la soupe à la tortue... Et non loin de la statue de l'électeur, au coin du théâtre, se tenait d'ordinaire un drôle singulièrement pétri, aux jambes en forme de sabre, avec un tablier blanc, et portant suspendue devant lui une corbeille remplie de ces savoureuses tourtes aux pommes, qu'il savait vanter avec une voix de soprano et d'un accent irrésistible : — Les tourtes sont toutes fraîches sorties du four. Sentez, sentez les tourtes !... Vraiment, dans mes années de maturité, chaque fois que le tentateur a voulu me surprendre, il a emprunté cette voix séduisante... Je n'aurais jamais passé douze heures chez la signora Giulietta, si elle n'avait pris ce doux et

odorant accent des tourtes aux pommes. Et en vérité les tourtes aux pommes ne m'auraient pas aussi fortement tenté, si le cagneux Hermann ne les avait si mystérieusement couvertes de son tablier blanc. Ce sont les tabliers qui..... Mais les tabliers m'entraîneraient hors de mon texte. Je parlais de la statue équestre qui avait tant de cuillers d'argent dans le ventre et pas de soupe, et qui représente l'électeur Jean Wilhelm.

Ce dut être un brave seigneur, aimant beaucoup les arts, et lui-même très habile. Il fonda la galerie de tableaux de Dusseldorf; et à l'Observatoire on montre encore une coupe en bois qu'il a artistement ciselée dans ses heures de loisir... Il en avait vingt-quatre par journée.

Dans ce temps-là, les princes n'étaient pas des personnages tourmentés comme ils le sont aujourd'hui. La couronne leur poussait sur la tête, et y tenait fermement. La nuit ils mettaient un bonnet de coton pardessus et dormaient tranquillement, et tranquillement à leurs pieds dormaient les peuples; et quand ceux-ci se réveillaient le matin, ils disaient : — Bonjour! père. Et les princes répondaient : — Bonjour! chers enfants.

Mais tout à coup les choses changèrent. Un matin, à Dusseldorf, lorsque nous nous réveillâmes, et que nous voulûmes dire : — Bonjour, père! le père était parti, et dans toute la ville régnait une sourde stupéfaction. Tout le monde avait une mine funèbre, et les gens s'en allaient silencieusement sur le marché, et y lisaient un long papier, affiché sur la porte de la maison de ville. Le temps était sombre, et cependant le mince tailleur Kilian portait sa veste de nankin, qu'on ne lui voyait jamais qu'au logis, et ses bas de laine bleue tombaient sur ses talons, de manière à laisser passer tristement ses petites jambes nues; et ses lèvres minces tremblaient, tandis qu'il lisait le papier affiché sur cette porte. Un vieil invalide du Palatinat lisait à peu près à haute voix, et, à chaque mot, une larme bien claire découlait sur sa blanche et loyale moustache. J'étais près de lui et je pleurais avec lui, et je lui demandai pourquoi nous pleurions. Il me répondit : — L'électeur remercie ses sujets de leur loyal attachement pour lui. Puis il continua de lire, et à ces mots : " et il les dégage de leur serment de fidélité ", il se mit à pleurer encore plus fort. C'est une chose inexprimable, que de voir ainsi pleurer si fort tout à coup un

vieil homme, avec un uniforme passé et un visage de soldat couvert de cicatrices. Pendant que nous lisions, on enleva l'écusson électoral qui décorait l'hôtel de ville. Tout prit un aspect inquiétant et désolé : on eût dit qu'on s'attendait à une éclipse. MM. les conseillers municipaux se promenaient lentement avec des figures dégommées ; même le tout puissant commissaire de police semblait n'avoir rien à interdire, et regardait tout avec une indifférence pacifique, quoique le fou Aloïsius dansât, selon son habitude, sur sa jambe droite en faisant des grimaces et psalmodiant les noms des généraux français. Pendant ce temps l'ivrogne Gumpertz se vautrait dans le ruisseau et chantait : " Malborough s'en va-t-en guerre. "

Pour moi, je m'en allai à la maison, où je me mis à pleurer en disant : L'électeur nous remercie. Ma mère chercha tendrement à me calmer, moi je savais ce que je savais, je ne me laissai pas persuader ; j'allai me coucher en pleurant, et dans la nuit je rêvai que le monde allait finir. Les beaux jardins de fleurs et les prairies vertes étaient enlevées de la terre et roulées comme des tapis ; le commissaire de police était montée sur une haute échelle, et décrochait le soleil comme un réverbère ; le tailleur Kilian était là tout proche, et il se disait : — Il faut que j'aille à la maison et que je fasse une belle toilette, car je suis mort et on va m'enterrer aujourd'hui. Et le ciel devenait de plus en plus sombre, quelques étoiles brillaient parcimonieusement, et encore tombèrent-elles sur la terre, comme des feuilles jaunies dans l'automne ; peu à peu tous les hommes disparaissaient ; moi, pauvre enfant, j'errais de côté et d'autre avec inquiétude. Je m'arrêtai enfin près d'une métairie, et je vis un homme qui remuait la terre avec une pelle, et auprès de lui une laide femme qui portait dans son tablier quelque chose de semblable à une tête d'homme coupée. C'était la lune ; elle la plaça avec soin dans la fosse ouverte, et derrière moi j'entendis le vieil invalide qui sanglotait et qui épelait ces mots : " L'électeur remercie ses sujets. "

Lorsque je me réveillai, le soleil reparaissait comme d'ordinaire sur la fenêtre, dans la rue on entendait les tambours, et lorsque j'entrai dans la chambre de mon père pour lui donner le bonjour, je le trouvai en manteau à poudrer, et j'entendis son perruquier qui lui disait que ce matin même on devait

prêter serment au nouveau grand-duc Joachim, dans la maison de ville ; que celui-ci était de la meilleure famille, qu'il avait épousé la sœur de l'empereur Napoléon ; qu'il avait vraiment bonne tournure avec ses belles boucles de cheveux noirs, qu'il ferait bientôt son entrée et plairait certainement à toutes les femmes. Pendant ce temps le tambour se faisait toujours entendre dans la rue; je sortis devant la porte de la maison, et je vis la marche des troupes françaises, ce joyeux peuple de la gloire qui traversa le monde en chantant et en faisant sonner sa musique, les visages graves et sereins des grenadiers, les bonnets d'ours, les cocardes tricolores, les baïonnettes étincelantes, les voltigeurs pleins de jovialité et de point d'honneur, et le grand et immense tambour-major tout brodé d'argent qui savait lancer sa canne à pomme dorée jusqu'au premier étage, et ses regards jusqu'au second aux jeunes filles qui regardaient par les croisées. Je me réjouis de voir que nous aurions des soldats logés à la maison (ce qui ne réjouissait pas ma mère), et je courus à la place du marché. Elle avait un aspect tout différent. Il semblait que l'univers eût été badigeonné à neuf. Un nouvel écusson était appendu à la maison de ville, le balcon était recouvert de draperies de velours brodé, des grenadiers français montaient la garde, messieurs les vieux conseillers avaient revêtu des visages réintégrés et leurs habits des dimanches ; ils se regardaient à la française et se disaient : *bonjour !* De toutes les fenêtres regardaient les dames ; des bourgeois curieux et des soldats bien luisants couvraient la place ; et moi, ainsi que d'autres enfants nous grimpâmes sur le grand cheval de l'électeur pour regarder à notre aise toute cette foule tumultueuse du marché.

Pierre, le fils du voisin, et le long Kurz faillirent se casser le cou dans cette circonstance, et c'eût été une bonne affaire ; car l'un s'enfuit plus tard de la maison de ses parents, s'en alla avec les soldats, déserta, et fut fusillé à Mayence. L'autre fit des découvertes géographiques dans les poches d'autrui, fut nommé en cette considération membre actif d'une filature de correction, rompit un jour les chaînes qui l'attachaient à cette maison et à la patrie, passa la mer, et mourut à Londres par l'effet d'une cravate trop étroite, qui se serra d'elle-même quand un fonctionnaire royal retira la planche qui lui soutenait les pieds.

Le long Kurz nous dit qu'il n'y aurait pas d'école ce jour-là

à cause de la prestation de serment. Il nous fallut longtemps attendre que le serment parût. Enfin le balcon se remplit de messieurs bariolés, de drapeaux, de trompettes, et M. le bourgmestre, dans son célèbre habit rouge, lut un discours qui s'allongeait comme un bonnet de coton tricoté dans lequel on jette une pierre... mais non pas la pierre philosophale. J'entendis les derniers mots : il dit distinctement qu'on voulait nous rendre heureux ; et, à ces mots, les trompettes sonnèrent, les drapeaux s'agitèrent, les tambours roulèrent, et les *vivat* retentirent de toutes parts. Et moi-même je criai *vivat*, tout en m'accrochant de toutes mes forces à la perruque du vieil électeur. Cette précaution était nécessaire, car la tête me tournait ; je croyais déjà voir tous ces gens marcher sur la tête, parce que le monde s'était renversé, lorsque le vieil électeur me dit tout bas : — Tiens-toi ferme à la vieille perruque. Et ce ne fut qu'au bruit du canon qui résonnait sur le rempart que je revins à moi, et je descendis lentement du cheval électoral.

En revenant à la maison, je revis le fou Aloïsius qui dansait sur une jambe en psalmodiant les noms des généraux français, et l'ivrogne Gumpertz courir les rues en hennissant : — " Malborough s'en va-t-en guerre ! " Je dis à ma mère : — On veut nous rendre heureux, c'est pourquoi il n'y a pas d'école.

## VII

Le jour suivant le monde était rentré dans l'ordre, et l'école était ouverte comme auparavant, et comme auparavant, on y apprenait par cœur les rois de Rome, les dates chronologiques les *nomina* en *im*, les verbes irréguliers, le grec, l'hébreu, la géographie, la langue allemande et le calcul... Dieu ! la tête m'en tourne encore. Tout cela, il fallait l'apprendre par cœur. Toutefois plus d'une de ces choses me servit beaucoup dans la suite. Car si je n'avais pas su par cœur l'histoire des rois de Rome, il m'eût été plus tard fort indifférent de savoir si Niebuhr a prouvé ou n'a pas prouvé qu'ils n'ont jamais existé ; et si je n'avais pas su les dates chronologiques, comment aurais-je pu me retrouver par la suite dans la grande ville de Berlin, où toutes les maisons se

ressemblent comme des gouttes d'eau, ou comme des grenadiers les uns aux autres, et où l'on ne peut trouver ses connaissances si l'on n'a leurs numéros dans la tête ? A chaque visite, je songeais à un événement historique dont la date correspondît avec le numéro de la maison ; aussi chaque personne me rappelait-elle un fait de l'histoire. Par exemple, quand mon tailleur me rencontrait, je pensais à la bataille de Marathon, si je voyais en grande parure le banquier Christian Gumpel, la destruction de Jérusalem me revenait tout de suite en mémoire; en apercevant un de mes amis fortement endetté, je songeais à la fuite de Mahomet ; en voyant le commissaire de l'université, homme dont la sévère droiture est bien connue, je pensais à la pendaison d'Aman, etc., etc. Comme je l'ai dit, la chronologie est la science la plus utile. Je connais des hommes qui n'avaient dans la tête que quelques dates, et qui s'en servaient adroitement pour trouver certaines maisons à Berlin, et qui sont aujourd'hui professeurs ordinaires. Pour moi, la science des chiffres faisait mon grand embarras à l'école. Le calcul proprement dit allait encore plus mal. Je comprenais peu l'addition ; la soustraction, en arithmétique, allait déjà mieux : il y a dans cette opération une règle principale : “ Quatre de trois ne se peut ; il faut emprunter une dizaine...” Mais je conseille à chacun, dans ce cas, d'emprunter toujours quelques sous de plus, car on ne sait ce qui peut arriver.

Pour le latin, vous ne pouvez vous faire une idée, madame, de la complication de cette chose. Si les Romains avaient été obligés d'apprendre d'abord le latin, ils n'auraient pas eu de temps de reste pour conquérir le monde. Ce peuple heureux savait déjà au berceau quels substantifs prennent *im* à l'accusatif; moi, au contraire, il me fallait l'apprendre à la sueur de mon front. Mais il est toujours bon que je le sache ; car, par exemple, si en soutenant, le 20 juillet 1825, dans la grande salle publique, une thèse latine à Gœttingue (madame, cela valait la peine d'être entendu), j'avais dit *sinapem* au lieu de *sinapim*, quelques pédants nouveaux débarqués qui écoutaient l'auraient peut-être remarqué, et c'eût été pour moi une honte éternelle. *Vis*, *buris*, *tussis*, *cucumis*, *amussis*, *cannabis*, *sinapis*... Ces mots, qui ont fait si grande sensation dans le monde, en sont redevables à ce qu'ils appartenaient à une classe déterminée, et formaient

cependant une exception. C'est pourquoi je les estime fort ; et les avoir toujours sous ma main quand j'en ai besoin, me donne, dans bien des moments tristes de la vie, du calme et une grande consolation.

Mais, madame, les verbes irréguliers sont horriblement difficiles : ils se distinguent des verbes réguliers en ce qu'ils nous attirent beaucoup plus de coups. Sous les sombres arcades du cloître des Franciscains, non loin de la classe, pendait alors un grand crucifix de bois peint en gris, une image de désolation qui s'approche encore quelquefois de moi dans mes rêves, et qui me regarde tristement, avec ses yeux fixes et sanglants. Je m'arrêtais souvent devant cette image, et je priais : — O toi, pauvre Dieu, également tourmenté, si cela t'est possible, fais donc, ô mon Dieu, que je retienne les verbes irréguliers dans ma mémoire !

Du grec, je ne veux pas seulement en parler. Les moines du moyen âge n'avaient pas tout à fait tort lorsqu'ils prétendaient que le grec est une invention du diable. Dieu connaît les souffrances que j'en ai éprouvées. Avec l'hébreu, cela allait mieux, car j'ai eu toujours une grande préférence pour les juifs, bien qu'ils aient crucifié jusqu'à cette heure ma réputation ; mais je ne m'accommodais pas avec l'hébreu aussi bien que ma montre, qui avait beaucoup de relations intimes avec les prêteurs sur gages, et qui a dû s'accoutumer dans ses longs séjours chez eux, aux mœurs juives. Par exemple, elle ne marchait pas le samedi, et elle apprit la langue sacrée, et elle l'apprit grammaticalement. Je l'entendis plus tard avec surprise pendant plus d'une insomnie répéter continuellement : — pokat, pokadeti, pikat... pik pik...

Pourtant je compris beaucoup mieux la langue allemande, et ce n'est pas un jeu d'enfant, car nous autres pauvres Allemands, qui sommes déjà accablés de logements militaires, de services militaires, d'impôts personnels et de mille autres corvées, il nous faut encore nous charger d'Adelung et nous tourmenter avec l'accusatif et le datif. J'appris beaucoup d'allemand du vieux recteur Schallmeyer, brave ecclésiastique qui s'intéressa à moi dès mon enfance. Mais je reçus aussi quelques bonnes leçons du professeur Schramm, homme qui a écrit un livre sur la paix éternelle et dans la classe duquel mes camarades se gourmaient le plus.

En écrivant tout d'un trait et en pensant à toutes sortes de choses, je vous ai rapporté, sans le vouloir, toutes les vieilles histoires de l'école, et je saisis cette occasion pour vous démontrer que ce ne fut pas ma faute si j'appris alors si peu de géographie que je n'ai pu ,dans la suite, bien m'orienter dans le monde. A cette époque les Français avaient bouleversé toutes les frontières. Tous les jours les pays étaient enluminés de nouveau ; ceux qui étaient bleus auparavant devinrent tout d'un coup verts, beaucoup se couvrirent même d'un rouge de sang ; les âmes, dont le manuel donnait le nombre exact, furent tant de fois troquées et mêlées, que le diable n'aurait pu les reconnaître. Les produits des pays changèrent également. La chicorée à café et les betteraves à sucre poussèrent là où l'on ne voyait auparavant que des lièvres et des gentillâtres qui couraient après. Les caractères des peuples se modifièrent aussi ; les Allemands se donnèrent de l'aisance, les Français ne firent plus de cérémonies, les Anglais ne jetèrent plus l'argent par les fenêtres, et les Vénitiens cessèrent d'être les plus rusés. Il y eut beaucoup d'avancement parmi les princes, les anciens rois reçurent de nouveaux uniformes. On pétrit de nouvelles royautés qui eurent autant de débit que les petits pains tout chauds ; plusieurs potentats au contraire furent mis à la porte de leur pays, et durent chercher à gagner leur pain d'une autre manière. Quelques-uns même apprirent d'avance un métier, et, par exemple, firent de la cire à cacheter, ou bien... Bref, en des temps pareils, on ne peut se pousser bien loin dans la géographie.

On est en meilleure position relativement à l'histoire naturelle. Il ne peut arriver là autant de changements ; d'ailleurs il y a des gravures bien précises de singes, cangourous, zèbres, rhinocéros, etc., etc. Comme ces sortes d'images me sont restées dans la mémoire, il arriva très souvent par la suite que beaucoup d'hommes m'ont, à la première vue, semblé de vieilles connaissances.

La mythologie alla bien aussi. J'avais beaucoup de plaisir à connaître ces beaux dieux tout nus, qui gouvernaient si joyeusement le monde. Je ne crois pas que jamais dans l'ancienne Rome un écolier ait su par cœur mieux que moi les principaux articles de son catéchisme, les amours de Vénus, par exemple. Pour parler franchement, puisque nous devions

apprendre par cœur les anciens dieux, nous aurions aussi dû les conserver, et nous n'avons peut-être pas trouvé grand avantage à nos dieux modernes, tristes et ennuyeux. Peut-être cette mythologie n'était-elle pas au fond aussi immorale qu'on a affecté de le dire. Par exemple, c'est une idée fort décente d'Homère d'avoir pourvu d'un mari cette Vénus qui eut tant d'adorateurs.

Mais je me trouvai tout à fait bien dans la classe de français de l'abbé d'Aulnoi, émigré français qui avait écrit une foule de grammaires et portait une perruque rouge, et qui se démenait d'une façon toute comique quand il expliquait son *Art poétique* et son *Histoire allemande.* C'était dans toute l'école le seul qui enseignât l'histoire d'Allemagne. Pourtant le français a bien ses difficultés aussi, et pour l'apprendre, il faut beaucoup de logements militaires, beaucoup de tambours, et avant tout il ne faut pas être une *bête allemande*, comme disaient nos maîtres de langue aux grosses épaulettes d'or.

*Parbleu !* madame, j'ai poussé très loin le français ! Je comprends non-seulement le patois, mais encore le français des cuisiniers et de la noblesse allemande. Dernièrement encore, dans une noble société, j'ai compris la moitié de la conversation de deux comtesses allemandes, dont chacune comptait plus de soixante-quatre ans et autant d'aïeux. Oui, au café Royal à Berlin, j'entendis une fois M. Hans-Michel Martens parler français, et j'ai compris chaque mot quoiqu'il n'y eût pas de sens. Il faut connaître l'esprit de la langue, et cet esprit on l'apprend parfaitement à l'aide du tambour.

Parbleu ! que ne dois-je pas au tambour français qui logea si longtemps chez mon père, par billet de logement, qui avait la mine d'un diable, et qui était bon comme un ange, et surtout qui tambourinait si bien !

C'était une petite figure mobile, avec une noire et terrible moustache, sous laquelle s'avançaient fièrement deux grosses lèvres rouges, tandis que ses yeux de feu tiraillaient de tous côtés.

Moi, petit enfant, je tenais à lui comme un grateron, et je l'aidais à rendre ses boutons luisants comme des miroirs, et à blanchir son gilet avec de la craie ; car M. Legrand voulait plaire. — Et je le suivais au corps de garde, à l'appel, à la

parade... Ce n'était alors que joie et retentissement des armes... Les jours de fête sont passés.

M. Legrand ne savait que des lambeaux d'allemand, seulement les expressions principales : — Du pain... Un baiser... Honneur... Mais il savait parfaitement se faire comprendre sur sa caisse. Ainsi, quand je ne savais pas ce que signifiait le mot *liberté*, il me tambourinait la *Marseillaise*, et je comprenais. Si j'ignorais la signification du mot *égalité*, il me jouait la marche : *Ça ira, ça ira ! les aristocrates à la lanterne !* et je comprenais. J'ignorais le mot SOTTISE, il jouait la marche de *Dessau*, que nous autres Allemands, pendant la révolution, nous avons tambourinée en Champagne, et je comprenais. Il voulut un jour m'expliquer le mot *Allemagne*, et il joua cette simple et primitive mélodie que l'on joue, les jours de foire, devant des chiens dansants, et qui retentit ainsi: *Dum*, *dum*, *dum !* [1] Je me fâchai ; mais je compris cependant.

Il m'enseigna de la même manière l'histoire moderne. Je ne comprenais pas, il est vrai, les mots qu'il me disait ; mais comme il tambourinait toujours en parlant, je savais ce qu'il voulait dire. Au fond, c'est la meilleure méthode d'enseignement. On comprend très bien l'histoire de la prise de la Bastille, des Tuileries, etc., quand on sait ce que les tambours dirent en ces occasions. Dans notre compendium scolaire, on lit seulement :

" Leurs excellences les barons et comtes et mesdames leurs épouses furent décapitées.

" Leurs altesses les ducs et princes et leurs altesses leurs épouses furent décapitées.

" Sa majesté le roi et la reine son épouse furent décapités."

Mais lorsqu'on entend retentir le roulement de la sanglante marche de la guillotine, on comprend parfaitement toutes ces choses, et l'on en sent les raisons. Madame, c'est une marche terrible. Elle me faisait frissonner jusqu'à la moelle des os, lorsque je l'entendais, et je fus très satisfait lorsque je l'oubliai. On oublie ces choses-là en vieillissant. Les jeunes gens ont maintenant tant de choses à retenir dans leurs têtes ! Whist, boston, blason, protocoles de la diète, dramaturgie, liturgie,

[1] *Dumm*, en allemand, signifie *bête*.

danser, découper à table! et vraiment j'aurais beaucoup de peine à retenir longtemps une mélodie. Mais pensez donc, madame! Un jour j'étais assis à table avec toute une ménagerie de comtes, de marquis, de princes, de chambellans, de gentils-hommes de la chambre, d'échansons, de grands maîtres de la cour, d'officiers de bouche et de vénerie, comme se nomment tous ces domestiques de distinction, et leurs sous-domestiques s'empressaient derrière leurs chaises, et leur présentaient les assiettes pleines. Moi, qui passais inaperçu, j'étais assis tout désœuvré, sans la moindre occupation pour mes mâchoires, pétrissant de la mie de pain et tambourinant des doigts par ennui. Tout à coup, à mon grand étonnement, je tambourine la sanglante marche de la guillotine, oubliée depuis si longtemps!

— Et qu'arriva-t-il ?

Madame, ces gens ne se laissent pas troubler dans leur repas, et ne savent pas que d'autres gens quand ils n'ont rien à manger se mettent tout à coup à tambouriner de ces marches qu'on croyait tout à fait oubliées.

Est-ce un talent inné en moi que celui du tambour, ou l'ai-je perfectionné de bonne heure ? Bref, il est dans tout mon corps, dans tous mes membres, dans mes mains, dans mes pieds, et il se fait jour involontairement. J'étais une fois assis à Berlin au cours du conseiller intime Schmalz, homme qui a sauvé l'Etat par son livre sur le danger des manteaux noirs et des manteaux rouges... Vous vous rappelez, madame, avoir lu dans Pausanias qu'un complot aussi dangereux fut jadis découvert par les cris d'un âne ; vous savez aussi par Tite-Live, ou par le manuel de Becker, que les oies ont sauvé le Capitole, et par Salluste qu'une courtisane bavarde, madame Fulvia, éventa cette terrible conspiration de Catilina... Cependant, pour revenir à mon susdit mouton, je suivais au cours du conseiller intime Schmalz une explication du droit des nations, cela par une ennuyeuse après-midi de l'été, et j'étais assis sur le banc, et j'entendais toujours de moins en moins... Ma tête était endormie... quand soudain je suis réveillé par le bruit de mes propres pieds, qui étaient restés éveillés, et avaient probablement entendu qu'on professait justement l'opposé du droit des nations, et qu'on insultait aux idées libérales ; et mes pieds, indignés, ces pauvres pieds, muets, incapables d'exprimer par des paroles

leur opinion, voulurent se faire comprendre en tambourinant, et tambourinèrent si fort qu'il m'en arriva presque malheur.

Jeunes imprudents ! pieds étourdis ! ils me jouèrent un semblable tour un jour qu'à Gœttingue j'assistais à une leçon du professeur Saalfeld, qui, dans sa raide mobilité, sautait de côté et d'autre dans sa chaire, et s'échauffait, afin de pouvoir injurier avec chaleur l'empereur Napoléon... Non, pauvres pieds, je ne puis vous en vouloir, et je ne vous saurais même pas mauvais gré si vous vous étiez exprimés plus énergiquement ; mais avec quelle ardeur on vous entendit tambouriner sur le parquet ! Moi, l'élève de Legrand, pouvais-je entendre injurier l'empereur ! l'empereur ! l'empereur ! le grand empereur ?

Dès que je pense au grand empereur, ma mémoire se charge d'images dorées et vertes comme le printemps ; une longue allée de tilleuls s'élève subitement devant moi; sous les branches touffues chantent de joyeux rossignols ; une chute d'eau murmure ; sur des parterres arrondis des fleurs éclatantes courbent d'un air pensif leurs petites têtes ; les tulipes semblent me saluer fièrement dans leur balancement, les lis se penchent d'un air mélancolique, les roses me sourient, la violette soupire...; je suis transporté dans le jardin de la cour à Dusseldorf, où j'étais si souvent couché sur le gazon écoutant pieusement M. Legrand, qui me racontait les faits héroïques du grand empereur, et me tambourinait les marches qui avaient accompagné ces faits ; si bien que je voyais et que j'entendais tout en réalité... Je vis ainsi la marche à travers le Simplon..., l'empereur en avant et derrière ses braves grenadiers, qui grimpent, tandis que les oiseaux de proie effrayés s'envolent avec un croassement, et que les glaciers tonnent dans l'éloignement... Je vis l'empereur, le drapeau à la main, sur le pont de Lodi... Je vis l'empereur en manteau gris, à Marengo... Je vis l'empereur à cheval, à la bataille des Pyramides... Rien que fumée de poudre, que Mamelucks !... Je vis l'empereur à la bataille d'Austerlitz... Oh ! comme les balles sifflaient sur la plaine glacée ?... Je vis, j'entendis la bataille d'Iéna : *Dum ! dum ! dum !*... Je vis et j'entendis les batailles d'Eylau, de Wagram... Non, je pus à peine le soutenir ! M. Legrand tambourinait de manière à déchirer mon propre tympan.

## VIII

Mais que devins-je, lorsque je le vis lui-même, de mes propres yeux, lui en personne, hosannah ! l'empereur ?

Il venait d'entrer dans cette même allée du jardin de la cour à Dusseldorf. En me pressant à travers la foule ébahie, je songeais aux faits et aux batailles que M. Legrand m'avait tant tambourinés ; mon cœur battait la générale,... et cependant, et en même temps, je pensais à l'ordonnance de police qui défend de passer à cheval dans les allées, sous peine de 5 thalers d'amende. Et l'empereur avec sa suite chevauchait au beau milieu de l'allée ; les arbres, interdits, se courbaient en avant, à mesure qu'il avançait, les rayons du soleil dardaient en tremblotant et d'un air de curiosité à travers le vert feuillage ; et sur le ciel bleu, on voyait distinctement étinceler une étoile d'or. L'empereur portait son simple uniforme vert, et le petit chapeau historique. Il montait un petit coursier blanc, et le cheval marchait si fier, si paisible, si sûrement, d'une manière si distinguée... Si j'avais été alors le prince royal de Prusse, j'aurais envié le sort de ce petit cheval. L'empereur se penchait négligemment sur sa selle, presque sans tenue ; d'une main il tenait sa bride élevée, de l'autre il frappait amicalement le cou du petit cheval... C'était une main de marbre qui éclatait au soleil, une main puissante, une de ces deux mains qui avaient dompté l'anarchie, le monstre aux mille têtes, et réglé le duel des peuples ; et elle frappait bonnement le cou de ce cheval. Sa figure avait aussi cette couleur que nous trouvons dans les têtes de marbre des statues grecques et romaines ; les traits étaient noblement réguliers comme ces figures antiques, et dans ses traits on lisait : " Tu n'auras pas d'autre Dieu que moi." Un sourire qui échauffait et donnait le calme voltigeait sur ses lèvres, et cependant on savait que ces lèvres n'avaient qu'à siffler, ET LA PRUSSE N'EXISTAIT PLUS. Elles n'avaient qu'à siffler ces lèvres, et le Vatican s'écroulait. Elles n'avaient qu'à siffler, et tout le saint empire romain entrait en danse. Et ces lèvres souriaient, et l'œil souriait aussi. C'était un œil clair comme le ciel, il pouvait lire dans le cœur des hommes ; il voyait rapidement, d'un regard, toutes les choses de ce monde, tandis que nous, nous ne les voyons que l'une après l'autre, et que souvent

nous n'en apercevons que les ombres colorées. Le front n'était pas aussi serein : là planait le génie des batailles ; là se rassemblaient ces pensées aux bottes de sept lieues, avec lesquelles le génie de l'empereur traversait le monde, et je crois que chacune de ces pensées eût fourni à un écrivain allemand de l'étoffe pour écrire sa vie durant.

L'empereur chevauchait paisiblement au milieu de l'allée. Aucun agent de police ne lui disputait le passage. Derrière lui, montée sur des chevaux écumants, chargée d'or et de plumes, galopait sa suite. Les tambours retentissaient, les trompettes sonnaient. Près de moi dansait le fou Aloïsius, qui psalmodiait les noms de ses généraux ; plus loin, l'ivrogne Gumpertz beuglait son Malborough, et le peuple criait de ses mille voix : — Vive l'empereur !

## IX

L'empereur est mort ! Sur une petite île de la mer des Indes est sa tombe solitaire, et LUI pour qui la terre était trop étroite, il repose tranquillement sous un chétif monticule, où cinq saules pleureurs laissent pendre avec désespoir leur longue chevelure verte, où un pieux ruisselet s'écoule en laissant échapper un plaintif murmure. On ne voit pas d'inscription sur sa pierre tumulaire ; mais Clio y a gravé en caractères invisibles des paroles qui retentiront dans les siècles les plus reculés.

Grande-Bretagne ! à toi appartient la mer ; mais la mer n'a pas assez d'eau pour laver la honte que cet illustre défunt t'a léguée en mourant. Ce n'est pas ton sir Hudson, c'est toi qui fus le sbire sicilien que les rois conjurés apostèrent pour venger secrètement sur cet homme venu du peuple ce que les peuples avaient exercé publiquement à l'égard d'un des leurs. — Et il était ton hôte, et il s'était assis à ton foyer !

Jusque dans les siècles les plus reculés, les enfants en France chanteront et rediront la terrible hospitalité du *Bellérophon*, et lorsque ces chants d'ironie et de larmes retentiront au delà du canal, les joues de tous les honnêtes Anglais se couvriront de rougeur. Mais un jour viendra où ce chant se fera entendre, et alors il n'y aura plus d'Angleterre. Il sera couché dans la

poussière le peuple de l'orgueil ; les tombes de Westminster seront en ruines et dispersées ; la royale poussière qu'elles renferment, livrée aux vents et oubliée. Et Sainte-Hélène sera le Saint-Sépulcre où les peuples de l'Orient et de l'Occident viendront en pèlerinage sur des vaisseaux pavoisés, et leur cœur se fortifiera par le grand souvenir du Christ temporel qui a souffert sous Hudson Lowe, ainsi qu'il est écrit dans les évangiles de Las Cases, O'Méara et Antommarchi.

Chose remarquable ! les trois plus grands adversaires de l'empereur ont éprouvé un sort également misérable Londonderry s'est coupé la gorge ; Louis XVIII a pourri sur son trône et le professeur Saalfeld est toujours professeur à Gœttingue.

## X

C'était par un clair et froid jour d'automne. Un jeune homme, ayant l'aspect d'un étudiant, se promenait lentement dans les allées du jardin de la cour à Dusseldorf. Quelquefois, comme par humeur enfantine, il repoussait du pied les feuilles roulées qui couvraient le sol ; mais d'autres fois il levait douloureusement les yeux vers les branches desséchées des arbres qui soutenaient encore quelques petites feuilles jaunies. Cette vue lui rappelait les paroles de Glaucus :

*Comme les feuilles dans les bois, ainsi vont les races des hommes : le vent jette à terre et dessèche les feuilles, et au printemps il vient d'autres feuilles, d'autres bourgeons ; ainsi la race humaine ! celui-là vient, l'autre passe.*

En des jours écoulés le jeune homme avait levé ses regards sur ces arbres avec d'autres pensées : c'était alors un petit garçon, cherchant des nids d'oiseaux et des hannetons, qui lui plaisaient fort lorqu'ils bourdonnaient et se réjouissaient de cette belle vie, contents d'une savoureuse feuille verte, d'une goutte de rosée, d'un chaud rayon de soleil et de la douce odeur des herbes. Dans ce temps-là, le cœur de l'enfant était aussi joyeux que ces légers insectes. Depuis, son cœur était devenu vieux : le soleil n'y pénétrait plus, les fleurs n'y répandaient plus de parfum ; le doux rêve de l'amour y était même effacé. Dans ce

pauvre cœur ne se trouvait plus rien que courage et chagrin, et pour tout dire, pour dire ce qu'il y a de plus douloureux, ce cœur, c'était le mien.

Ce même jour, j'étais revenu dans ma vieille ville natale ; mais je ne voulais pas y passer la nuit, et mes désirs m'appelaient à Godesberg, pour m'asseoir aux pieds de mon amie, et parler de la petite Véronique. J'étais venu visiter mes chers tombeaux. De tous mes amis, de tous mes parents je n'avais plus retrouvé personne : ils étaient morts ou ils avaient quitté la ville. Si je retrouvais d'anciennes figures dans les rues, elles ne me reconnaissaient pas, et la ville elle-même semblait me regarder avec des yeux étrangers. Un grand nombre de maisons avaient été repeintes ; des visages nouveaux se montraient aux croisées ; autour des vieilles cheminées voltigeaient des moineaux décrépits. Tout semblait aussi mort et cependant aussi frais que les herbes qui poussent dans un cimetière ! Où jadis on parlait français, on entendait la langue prussienne; une petite cour prussienne s'était même nichée en ce lieu, et les gens portaient des titres singuliers. Le coiffeur de ma mère était devenu le coiffeur de la cour. On voyait surtout des tailleurs de cour, des cordonniers de cour, des cabaretiers de la cour. Toute la ville semblait un hôpital pour des fous de la cour. Le vieil électeur seul me reconnut. Il était toujours à son ancienne place, mais il semblait devenu plus maigre ; c'est que, sur cette place, il avait vu toutes les misères du temps, et qu'un pareil aspect n'engraisse pas. J'étais comme au milieu d'un rêve, et je pensais à la légende des villes enchantées. Je courus à la porte de la ville pour ne pas m'éveiller trop tôt. Il manquait plus d'un arbre au jardin de la cour, plus d'un était pourri, et les quatre grands peupliers, qui m'apparaissaient autrefois comme des géants verts, étaient devenus petits. Quelques jolies filles se promenaient, parées, bariolées et semblables à des tulipes ambulantes. Je les avais connues, ces tulipes, quand elles n'étaient que de petits ognons. Nous étions enfants du même voisinage, et j'avais joué avec elles au jeu de *Madame monte à sa tour*. Mais les belles filles, que j'avais vues comme des boutons de roses, hélas ! elles étaient devenues des roses fanées, et sur plus d'un front élevé dont la fierté charmait mon cœur, Saturne avait découpé avec sa faux de profondes rides. L'humble salut d'un homme que

j'avais connu riche et distingué, et qui était tombé jusqu'à la condition de mendiant, m'émut profondément. Comme partout, dès que les hommes sont en train de tomber, ils subissent les lois de Newton, et gravitent vers la misère avec une rapidité toujours croissante. Un seul personnage paraissait peu changé. C'était le petit baron, qui sautillait gaiement, comme jadis, le long du jardin de la cour, levant d'une main la basque de son habit, et agitant de l'autre sa mince canne de jonc. Il avait toujours la même petite figure amicale, dont les couleurs s'étaient concentrées sur le nez ; c'était aussi le petit chapeau rond, la petite queue d'autrefois, seulement de petits cheveux blancs avaient remplacé les petits cheveux noirs dont elle se composait ; mais, quelle que fût sa gaieté apparente, j'appris cependant que le pauvre baron avait essuyé beaucoup de traverses. Son visage avait beau vouloir le cacher, les petits cheveux blancs de sa petite queue le trahissaient par derrière ; mais la petite queue elle-même semblait cependant vouloir dissimuler, tant elle frétillait avec aisance.

Je n'étais pas fatigué, mais j'éprouvai l'envie de m'asseoir encore une fois sur le banc de bois où jadis j'avais gravé le nom de la jeune fille que j'aimais. J'eus peine à retrouver ces lettres, tant on y avait inscrit de nouveaux noms. Hélas ! un jour je m'étais endormi sur ce banc, et j'y avais rêvé d'amour et de bonheur : "les songes sont des mensonges." Les anciens jeux de mon enfance revinrent tous à ma pensée, et les anciennes et belles légendes ; mais un jeu nouveau et faux, une nouvelle et affreuse légende se mêlait à tous ces souvenirs. C'était l'histoire de deux pauvres âmes qui devinrent infidèles l'une et l'autre, et qui poussèrent dans la suite la déloyauté au point de trahir le bon Dieu même. C'est une fâcheuse histoire, et quand on n'a rien de mieux à faire, on pourrait bien en pleurer. O Dieu ! autrefois la terre était si belle, et les oiseaux chantaient tes louanges éternelles, et la petite Véronique me regardait d'un œil tranquille, et nous allions nous asseoir devant la statue de marbre, sur la place du château... D'un côté s'élevait le vieux château dévasté, où il revient des spectres, où, la nuit, se promène une dame sans tête, vêtue de soie noire avec une longue queue flottante ; de l'autre côté est un grand édifice blanchi, dont les appartements supérieurs sont remplis

de tableaux aux cadres éclatants, et en bas sont rangés des milliers de livres que moi et la petite Véronique nous examinions avec curiosité, lorsque la pieuse Ursule nous élevait sur ses bras à la hauteur des fenêtres... Plus tard, ayant grandi, je gravis les hautes échelles, je descendis les livres, et j'y lus si longtemps que je ne craignis plus rien, surtout fort peu les femmes sans tête ; et je devins si savant, que j'oubliai tous les anciens jeux, et les légendes, et les images, et la petite Véronique, et même jusqu'à son nom.

Tandis qu'assis sur le vieux banc du jardin de la cour, je rétrogradais en rêvant dans le passé, j'entendis derrière moi des voix confuses qui s'apitoyaient sur le sort des pauvres Français pris dans la guerre de Russie, qui avaient été traînés comme prisonniers en Sibérie, qu'on y avait retenus plusieurs années, bien que la paix fût faite, et qui s'en revenaient seulement alors dans leur patrie. Lorsque je levai les yeux, j'aperçus en effet ces orphelins de la gloire. La misère nue apparaissait à travers les trous de leurs uniformes déchirés ; mais avec leurs visages défaits, leurs yeux enfoncés et plaintifs, dans leur démarche chancelante, et quoique mutilés et boitant pour la plupart, ils gardaient cependant toujours la marche et le pas militaire, et, chose bizarre ! un tambour avec sa caisse marchait se traînant à leur tête. Ma première pensée se reporta avec une terreur secrète à l'histoire merveilleuse des soldats qui, tombés le jour dans les combats, se lèvent à minuit sur les champs de bataille et reprennent, tambour en tête, la route de leur pays ; à cette vieille et triste chanson populaire :

*A minuit, les ossements se lèvent, tous ces morts reprennent leurs rangs, le tambour battant marche en tête, tran, tran, trall, trall, trall, ils passent la maison de la belle.*

Vraiment le pauvre tambour français semblait sortir à demi consumé de la tombe. Ce n'était qu'une petite ombre couverte d'une capote grise, sale et grasse; un visage jaune et mort, avec une grande moustache qui tombait douloureusement sur des lèvres livides ; les yeux semblaient des tisons éteints où pointaient encore quelques étincelles, et cependant, à une seule de ces étincelles, je reconnus M. Legrand.

Il me reconnut aussi ; il m'attira près de lui sur le gazon, et nous nous y retrouvâmes assis comme jadis, lorsqu'il me professait sur le tambour la langue française et l'histoire moderne. C'était toujours la vieille caisse bien connue, et je ne pouvais assez admirer comment il avait pu la défendre contre la rapacité russe. Il tambourina encore comme autrefois, sans parler toutefois. Mais si les lèvres restaient sévèrement serrées, ses yeux, qui brillaient d'un air vainqueur lorsqu'il jouait les anciennes marches, ne s'exprimaient qu'avec plus d'éloquence. Les peupliers près de nous tremblèrent lorsqu'il fit de nouveau retentir la sanglante marche de la guillotine. Il tambourina aussi comme autrefois les vieux combats de la liberté, les anciennes batailles, les exploits de l'empereur, et il semblait que la caisse fût un être animé qui se réjouissait d'exprimer son bonheur intime. J'entendis de nouveau le grondement du canon, le sifflement des balles, le bruit des armes ; je revis le courage héroïque de la garde, les drapeaux tricolores, je revis l'empereur à cheval... Mais insensiblement se glissa un ton sinistre au milieu de tous ces joyeux roulements ; du fond du tambour s'échappaient des sons où l'allégresse la plus vive et le deuil le plus profond étaient confondus ; il semblait que ce fût à la fois une marche triomphale et une marche funèbre : les yeux de Legrand s'ouvraient largement comme des yeux de spectre, et j'y voyais un vaste champ de glaces, blanc et uni, et couvert de cadavres... Il battait la bataille de la Moskowa.

Je n'aurais jamais pensé que cette vieille et rude caisse de tambour pût rendre des accents aussi plaintifs que ceux qu'en tirait en ce moment M. Legrand. C'étaient des larmes tambourinées, et elles résonnèrent toujours plus doucement, et, comme un sombre écho, elles se répétèrent en profonds soupirs dans la poitrine de Legrand. Et celui-ci devint de plus en plus faible ; il prit de plus l'apparence d'un spectre, ses minces mains tremblaient de froid ; il semblait rêver, et n'agitait plus que l'air avec ses baguettes. Enfin il tendit l'oreille, comme pour écouter des voix dans l'éloignement, puis me regarda d'un œil profond, inquiet et suppliant... Je le compris... Puis, sa tête tomba sur le tambour.

M. Legrand n'a plus jamais battu le tambour dans cette vie. Son tambour n'a plus rendu un seul son dans ce monde. Il ne

devait pas servir à rallier les ennemis de la liberté... J'avais très bien compris le dernier regard, le regard suppliant de Legrand. Je tirai aussitôt l'épée que je porte dans ma canne, et je perçai la peau du tambour.

## XI

Du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas, madame !

Mais la vie est si fatalement sérieuse, qu'elle ne serait pas supportable sans cette alliance du pathétique et du comique. Nos poètes savent cela. Aristophane ne nous montre les plus épouvantables images du délire humain que dans le riant miroir de la raillerie ; le grand désespoir du penseur qui comprend sa propre nullité, Gœthe ne se hasarde à le montrer que dans les vers burlesques d'un jeu de marionnettes, et Shakespeare place les plus tristes complaintes sur les malheurs de l'humanité dans la bouche d'un fou, pendant qu'il fait sonner joyeusement ses grelots.

Ils ont tous pris modèle sur le grand poète primitif, qui, dans sa tragédie universelle aux mille actes, a poussé à l'extrême cet HUMOR, comme nous le voyons tous les jours. Après le départ des héros viennent les Clowns et les Graciosos, avec leurs bonnets de fous et leur marotte ; après les scènes sanglantes de la république et les hauts faits de l'empereur, reparaissent les gros Bourbons, avec leurs vieilles facéties légitimes et leurs mauvais bons mots, et gracieusement gambade la vieille noblesse avec son sourire affamé, et, derrière, les dévots hypocrites, avec leurs cierges, leurs croix et leurs bannières. Même dans le plus sublime de la tragédie du monde, se glissent des traits comiques ; et le républicain désespéré qui se plonge, comme Brutus, un couteau dans le cœur, s'est peut-être assuré auparavant que la lame ne sentait pas le hareng. Sur cette grande scène du monde, tout va comme sur nos misérables planches de théâtre : là il y a aussi des héros ivrognes, des rois qui ne savent pas leur rôle, des coulisses qui restent en l'air, des souffleurs qui soufflent trop haut, des costumes qui sont l'affaire principale... Et au ciel, là-haut, au premier rang, est assise, pendant ce temps, la bonne compagnie des anges qui nous lorgnent, nous autres comédiens, et le bon Dieu se tient

gravement dans sa grande loge, qui s'y ennuie peut-être, ou bien qui calcule que ce théâtre ne peut durer longtemps, parce que certains acteurs ont trop de gages, et d'autres trop peu, et aussi parce qu'ils jouent tous trop mal.

Du sublime au ridicule, madame, il n'y a qu'un pas. Tandis que j'écrivais la fin du chapitre précédent, et que je vous racontais comment mourut M. Legrand, et comment j'exécutai fidèlement le *testamentum militare* que j'avais lu dans son dernier regard, on frappa à la porte de ma chambre, et une pauvre vieille femme entra en me demandant amicalement si je n'étais pas docteur. Sur ma réponse affirmative, elle me pria fort amicalement encore de me rendre chez elle pour couper les cors des pieds à son mari.

## XII

Les censeurs allemands. . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . imbéciles . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

## XIII

Madame, sous les chaleureux hémisphères de Léda se couvait déjà toute la guerre de Troie, et jamais vous ne pourrez comprendre les célèbres larmes de Priam, si je ne vous raconte d'abord la vieille histoire des œufs de cygne. C'est pourquoi je vous engage à ne pas vous plaindre de mes digressions. Il n'y a dans les chapitres précédents pas une seule ligne qui ne se rapporte à notre histoire ; j'écris serré, j'évite le superflu, je me prive même souvent du nécessaire ; par exemple, je n'ai pas

cité une fois convenablement (je ne dirai pas des esprits, je veux parler au contraire des écrivains), et pourtant les citations des écrivains anciens et nouveaux sont le plaisir favori d'un jeune auteur, et quelques citations bien savantes parent bien leur homme. N'allez pourtant pas croire, madame, que c'est chez moi faute de connaître assez de titres de livres. Je possède d'ailleurs les finesses des grands esprits qui s'entendent très bien à dépiquer les raisins dans le *baba*, et les citations dans les cahiers de collége. En cas de besoin, je pourrais faire un emprunt de citations auprès de mes savants amis. Mon ami Gans est, pour ainsi dire, un petit Rothschild, en fait de citations, et il m'en prêterait de bon cœur quelques millions, et s'il ne les avait pas chez lui, il pourrait facilement les emprunter chez quelques autres capitalistes intellectuels. Cependant je n'ai pas besoin, pour le moment, de faire un emprunt, je suis un homme solide; j'ai mes dix mille citations à manger par an; j'ai même trouvé le moyen de passer, comme de bon aloi, des citations fausses. Si quelque grand et riche savant, Michaël Beer, de Berlin, par exemple, veut m'acheter ce secret, je le lui céderai volontiers pour 19,000 thalers courant; je consentirai même à en rabattre. Dans l'intérêt de la littérature, je ne veux pas taire une autre invention, et vais la publier gratis :

Je dis donc que je regarde comme chose utile de citer tous les auteurs inconnus avec le numéro de leur maison.

Ces " braves gens et détestables musiciens " (c'est ainsi que Ponce de Léon apostrophe l'orchestre), ces pauvres auteurs possèdent toujours au moins un petit exemplaire de leur livre oublié depuis longtemps, et pour retrouver ce livre, il faut bien qu'on sache le numéro de leur maison. Si je veux, par exemple, citer le *Petit livre de Chants pour les compagnons de métiers par Spitta*, comment feriez-vous pour le trouver, vous, madame ? Si je cite ainsi: Vid. *Petit livre de Chants pour les compagnons de métiers, par M. Spitta, Lünebourg, Lüner-Strasse, n⁰ 2, à droite à côté de l'épicier*, vous pouvez, madame, si vous trouvez que cela en vaille la peine, déterrer ce petit livre. Mais cela n'en vaut pas la peine.

D'ailleurs, madame, vous n'avez pas d'idée de ma facilité à citer. Partout je trouve occasion de placer ma profonde érudition. Parlé-je, par exemple, de manger, je remarque dans

une note que les Romains, les Grecs et les Hébreux ont mangé aussi ; je cite tous les plats succulents apprêtés par la cuisinière de Lucullus.... Malheur à moi d'être né près de dix-huit siècles trop tard !... Je remarque également que les repas en commun, chez les Grecs, s'appelaient de telle ou telle façon, et que les Spartiates ont mangé de mauvaises soupes noires... Il est bon pour moi cependant de n'avoir pas encore vécu dans ce temps-là.... Je ne connais pas de pensée plus affreuse que celle d'être devenu, moi, pauvre homme, un Spartiate, car la soupe est mon mets favori... Madame, j'ai l'intention de faire bientôt un voyage à Londres ; mais s'il est vrai qu'on n'y mange pas de soupe, le mal du pays me ramènera bientôt près du pot au feu de la patrie. Quant à la cuisine des anciens Hébreux, je pourrais m'étendre avec prolixité, et redescendre jusqu'à la cuisine judaïque des temps modernes... Je citerais, à cette occasion, toute la rue de la Juiverie... Je pourrais encore rapporter avec quelle tolérance beaucoup de savants Berlinois se sont exprimés sur la table des Juifs ; j'arriverais aux autres avantages et excellences des Juifs, aux inventions dont on leur est redevable, par exemple, les lettres de change, le christianisme... Mais, halte-là ! Il ne faut pas trop élever leur mérite à l'égard de l'invention du christianisme, parce que nous l'avons véritablement encore peu pratiquée... Je crois que les Juifs eux-mêmes y ont moins trouvé leur compte qu'à l'invention des lettres de change. Je pourrais, à l'occasion des Juifs, citer aussi Tacite. Il dit qu'ils adoraient des ânes dans leurs temples, et, à propos des ânes, quel vaste champ de citations s'ouvre devant moi ! Que de choses remarquables on peut dire sur les ânes antiques opposés aux modernes ! Combien raisonnables étaient ceux-là, et que ceux-ci sont stupides ! avec quel bon sens parle, par exemple, l'âne de Baarlam, fils de Boër :

*Vid.* Pentat., lib. . . . . . . .

Madame, je n'ai pas précisément le livre sous la main, et je laisse la place en blanc. Mais pour l'insipide insignifiance des ânes modernes, je puis citer :

*Vid.* . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . .

Non, je veux laisser aussi en blanc cette citation ; autrement je serais cité à mon tour, mais pour cause de diffamation. Les ânes modernes sont des ânes. Les ânes antiques, qui avaient un si haut degré de civilisation,

*Vid.* Gesneri : *De antiqua Honestate Asinorum.*
— In comment : Gœtting. t. II, p. 32. —

se retourneraient dans leur tombeau, s'ils entendaient comme on parle de leurs descendants. Jadis le mot *âne* était un titre d'honneur, et avait autant de valeur qu'à présent conseiller aulique, baron, docteur en philosophie, etc. Jacob compare à un âne son fils Isaschar, Homère son héros Ajax, tandis qu'aujourd'hui on compare à cet animal M. Stuhr, qui veut se tuer pour un désespoir d'amour !... Madame, à propos de semblables ânes, je pourrais m'enfoncer bien avant dans la littérature, citer tous les grands hommes qui ont été amoureux ; par exemple Abailardus, Picus Mirandulanus, Borbonius, Cartesius, Angelus Politianus, Raymundus Lullus et Henricus Heineus... A propos de l'amour, je pourrais encore citer tous les grands hommes qui n'ont pas fumé de tabac, par exemple: Cicéron, Justinien, Gœthe, Justizrath Hugo, moi... Nous nous trouvons par hasard tous les cinq quelque peu jurisconsultes. Mabillon ne pouvait supporter la fumée d'une pipe étrangère, et, dans son *Iter Germanicum*, il se plaint en parlant des auberges allemandes : *Quòd molestus ipsi fuerit tabaci graveolentis foetor.* En revanche, on attribue à d'autres grands hommes une prédilection pour le tabac. Raphaël Thorus a écrit un hymne sur le tabac (vous ne savez peut-être pas, madame, qu'Isaac Elseverius l'a imprimé à Leide, *anno* 1628, format in-4°), et Ludovicus Kinschot y a fait une préface en vers. Grævius a même fait un sonnet sur le tabac. Le grand Boxhornius aimait le tabac. Bayle, dans son *Dictionnaire critique et historique*, rapporte de lui qu'il s'était laissé dire que le grand Boxhornius avait, pour fumer, un grand chapeau avec un trou dans le bord de devant, par lequel il faisait souvent passer sa pipe, afin qu'elle ne l'incommodât pas alors qu'il étudiait . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Vous voyez, madame, que je ne manque ni de solidité ni de profondeur. Seulement, je ne suis pas encore très à mon aise avec la systématique. En véritable Allemand, j'aurais dû commencer ce livre par une explication de son titre, comme il est d'usage et de tradition dans le saint empire romain. Il est vrai que Phidias n'a pas fait de préface à son Jupiter, pas plus qu'on ne trouve de citation sur la Vénus de Médicis, que j'ai considérée sous toutes les faces... Mais les anciens Grecs étaient des Grecs, et nous sommes, nous autres, d'honnêtes Allemands; nous ne pouvons renier tout à fait la nature allemande, et il me faut donc m'expliquer, après coup, sur le mot *Idées* que j'ai écrit sur le titre de mon livre.

Madame, je parlerai donc

1° Des idées,

A. Des idées en général,

α. Des idées raisonnables,

β. Des idées déraisonnables,

a. Des idées ordinaires,

b. Des idées reliées en cuir de cochon.

Ces sections seront subdivisées en... ; mais tout cela se trouvera en temps et lieu.

## XIV

Madame, avant tout, avez-vous l'idée d'une idée ? Qu'est-ce qu'une idée ? Il y a quelques bonnes idées dans cet habit, me disait mon tailleur en considérant avec un sérieux regard de connaisseur la redingote qui date de mes jours d'élégance à Berlin, et dont on devrait maintenant faire une respectable robe de chambre. Ma blanchisseuse se plaint de ce que le pasteur Strauch a mis des idées dans la tête de sa fille, qu'elle en est devenue folle et ne veut plus entendre raison. Le cocher Pattensen grommèle en toute occasion ces mots: — C'est une idée, c'est une idée ! Mais, hier, il s'est fâché bien fort quand je lui ai demandé ce qu'il se figurait par une idée. Et, dans sa mauvaise humeur, il grommelait: — "Eh bien, eh bien, une idée est une idée ! Une idée, c'est une bêtise qu'on se fourre dans sa tête..." C'est dans ce sens que ce mot est employé comme titre d'un livre par M. le conseiller aulique Heeren, à Gœttingue.

Le cocher Pattensen est un homme qui, dans les vastes landes de Lunebourg, sait trouver son chemin la nuit et par le brouillard. Le conseiller aulique Heeren est un homme dont l'instinct, également subtil, retrouve les anciens chemins des caravanes de l'Orient, et qui les parcourt depuis un demi-siècle avec la même sûreté et la même patience qu'un chameau de l'antiquité. On peut se fier à de telles gens, on peut les suivre en toute assurance, et c'est pourquoi j'ai intitulé ce livre : " Idées. "

Le titre du livre signifie donc aussi peu que le titre de l'auteur. Celui-ci ne l'a pas choisi par suite d'un orgueil d'érudit, et ce titre ne doit nullement le faire accuser de vanité. Recevez-en l'assurance la plus douloureuse, madame, je ne suis pas vain. Cette remarque est nécessaire, comme vous le verrez plus bas ; je ne suis point vain, et il pousserait un bois de lauriers sur ma tête, et une mer d'encens inonderait mon jeune cœur, que je ne deviendrais point vain pour cela. Mes amis et autres contemporains ont soigneusement pourvu à détruire ce vice. Vous savez, madame, que les vieilles commères dénigrent d'ordinaire un peu leurs enfants chéris, quand on les loue de leur beauté, afin que la louange ne gâte pas les chères petites créatures... Vous savez, madame, qu'à Rome, lorsque le triomphateur, arrivant du Champ-de-Mars, couronné de gloire, revêtu de la pourpre, faisait son entrée sur un char d'or, traîné par des coursiers blancs, et dominait, comme un dieu, le cortége solennel des licteurs, musiciens, danseurs, prêtres, esclaves, éléphants, porte-trophées, consuls, sénateurs, soldats, la canaille chantait derrière lui des fescennes, des satires insultantes ; et vous savez, madame, qu'il y a beaucoup de vieilles commères et de canaille dans notre chère Allemagne.

Vous comprenez bien, madame, les idées dont il est question ici sont aussi éloignées des idées platoniques, qu'Athènes l'est de Gœttingue, et vous pouvez attendre aussi peu de bien de ce livre que de l'auteur lui-même. En vérité, que celui-ci ait pu faire concevoir de telles espérances, cela est inconcevable pour moi comme pour mes amis. La comtesse Julie prétend expliquer la chose, et assure que, lorsqu'il arrive au susdit auteur de dire quelque chose de vraiment spirituel et de vraiment neuf, ce n'est que feinte de sa part, et qu'au fond il est aussi sot que les autres.

Cela est faux ; je ne dissimule pas, je parle selon la nature de mon bec, j'écris en toute innocence, en toute simplicité ce qui me vient à l'esprit, et ce n'est pas ma faute si cela a le sens commun. Mais j'ai, en littérature, eu toujours plus de bonheur qu'à la loterie d'Altona (je voudrais que ce fût l'inverse), et il me sort souvent de la plume maint ambe de sentiments, maint quaterne de pensées, et c'est Dieu qui fait cela ; car LUI, qui refuse aux pieux chantres d'Éloha et aux poètes édifiants, les belles pensées et la gloire littéraire, pour qu'ils ne soient pas trop loués par la créature, ce qui leur ferait oublier le ciel où les anges leur préparent déjà des logements..... LUI nous gratifie, nous autres écrivains profanes, pécheurs et hérétiques, pour lesquels le ciel reste fermé, IL nous gratifie d'autant plus de pensées remarquables et de gloire terrestre, le tout par grâce et miséricorde divines, afin que notre pauvre âme ne s'en aille pas tout à fait à jeun, et goûte sur cette terre un peu de ces délices qui lui sont refusées en haut.

*Vid.* Gœthe et la Société des bons livres.

Vous voyez donc, madame, que vous pouvez sans danger lire mes écrits, qui témoignent précisément de la grâce et de la miséricorde de Dieu. J'écris dans une confiance aveugle en sa toute-puissance, je suis sous ce rapport un écrivain tout à fait religieux, et pour avouer la vérité, au moment où je commence cette période, je ne sais pas encore comment je la terminerai, et ce que je dois dire, et j'en laisse le soin au bon Dieu. Et comment aussi pourrais-je écrire sans cette pieuse confiance dans la volonté divine ! Dans ma chambre se tient maintenant l'apprenti de l'imprimeur Langhoff, qui attend de la copie ; la parole à peine née court, brûlante et humide, vers la presse, et ce que je pense, ce que je sens en cet instant, peut, ce soir, être déjà de la maculature.

Il vous est bien facile, madame, de me rappeler le *nonumque prematur in annum* d'Horace. Cette règle peut, comme tant d'autres, être fort bonne en théorie, mais, en pratique, elle ne vaut rien. Quand Horace donnait à l'auteur sa fameuse règle de laisser un ouvrage dormir pendant neuf ans dans le secrétaire, il aurait dû lui donner en même temps une recette pour

vivre neuf ans sans manger. Quand Horace imagina cette règle, il était peut-être assis à la table de Mécène, et mangeait des chapons truffés, du pudding de faisan à la sauce de venaison, des alouettes persanes aux navets de Teltow, des langues de paon, des nids d'oiseaux indiens, et Dieu sait quoi encore, et tout cela gratis. Mais nous, infortunés tard venus, nous vivons dans un autre temps ; nos Mécènes ont des principes tout autres : ils croient que les auteurs et les nèfles se bonifient quand on les laisse pendant quelque temps sur la paille ; ils croient encore que les chiens littéraires ne valent rien pour la chasse aux images et aux idées quand ils sont trop gras ; et quand par hasard ils nourrissent bien un pauvre chien, c'est, hélas ! celui qui le mérite le moins, le bichon, par exemple, qui lèche la main, ou le petit épagneul bolonais, qui sait se blottir dans le sein parfumé de la dame de la maison, ou le caniche patient, qui sait rapporter, danser et battre le tambour... Au moment où j'écris ces lignes, mon petit carlin se dresse derrière moi et aboie... — Tais-toi, mon ami, je n'ai pas voulu parler de toi ; car tu m'aimes, et tu accompagnerais ton maître dans l'infortune et au milieu des dangers, et tu mourrais sur sa tombe aussi fidèlement que maint autre chien allemand qui, exilé sur la terre étrangère, se couche devant les portes de l'Allemagne, y gémit et meurt... Pardonnez-moi, madame, si j'ai fait une digression pour faire une réparation à mon pauvre chien ; je reviens à la règle d'Horace et à son impraticabilité dans le dix-neuvième siècle, où les poètes doivent manger... Ma foi, madame, je ne pourrais y tenir vingt-quatre heures, encore moins attendre neuf ans : mon estomac a peu de goût pour l'immortalité. Tout bien considéré, je ne veux être immortel qu'à demi, et avoir un dîner tout entier ; et si Voltaire consentait à céder, pour la bonne digestion d'un dîner, trois cents ans de sa gloire éternelle, moi, j'offre le double pour le dîner même. Hélas ! et quels beaux, quels appétissants dîners on peut faire en ce monde ! Le philosophe Pangloss a raison : c'est le meilleur des mondes possibles ! Mais il faut avoir de l'argent dans ce meilleur des mondes, de l'argent dans sa poche, et non pas un manuscrit dans son secrétaire. L'aubergiste du *Roi d'Angleterre* est lui-même un écrivain, et connaît la règle d'Horace, mais je ne crois pas qu'il me

donnât à manger pendant neuf ans, si je voulais l'appliquer, cette règle.

Au fond, pourquoi l'appliquerais-je ! j'ai tant de bonnes choses à écrire, que je n'ai pas besoin de choisir longtemps. Tant que mon cœur sera plein d'amour, et la tête de mon prochain pleine de sottises, je ne manquerai pas de matière pour écrire. Et mon cœur ne cessera d'aimer tant qu'il existera des femmes ; s'il se refroidit pour celle-ci, il s'enflammera pour celle-là, et comme, en France, le roi ne meurt jamais, ainsi jamais ne meurt la reine en mon cœur, et j'y entends crier : La reine est morte ! vive la reine ! Il en est de même de la sottise de mon prochain, laquelle ne périra jamais ; car il n'y a qu'une sagesse, et celle-ci a des limites déterminées, mais il y a mille folies incommensurables. Le savant casuiste et confesseur Schupp va même jusqu'à dire : « Il y a dans le monde plus de sots que d'hommes... »

*Vid.* Schuppii docta Opera, p. 1121.

Quand on se rappelle que le grand Schuppius a vécu à Hambourg, on ne trouve point exagérée cette donnée statistique. J'habite la même ville, et puis dire que j'éprouve une satisfaction complète quand je pense que de tous ces sots que je vois ici, je puis tirer parti dans mes ouvrages ; ce sont des honoraires comptant, de l'or en lingots. Je me trouve maintenant en pleine récolte. Le Seigneur m'a béni ; les sots ont abondamment rendu cette année, et en bon économe, je n'en consomme que peu à la fois, je choisis la plus belle espèce, et la mets en réserve pour l'avenir. On me voit souvent à la promenade, gai et de belle humeur. Tel qu'un riche négociant, qui, de ravissement, se frotte les mains en passant entre les rangs de caisses, de tonnes et de ballots de son magasin, je me promène au milieu de mon monde. Vous êtes tous à moi, vous m'êtes tous également chers, et je vous aime comme vous aimez votre argent, ce qui est beaucoup dire. J'ai ri de bien bon cœur en apprenant dernièrement qu'un de mes sots avait dit avec inquiétude qu'il ne savait comment je ferais pour vivre... ; et pourtant, il est lui-même un sot tellement capital que je pourrais déjà vivre sur lui seul comme sur un capital consolidé. Il y a maint sot de cette

espèce qui n'est pas seulement pour moi de l'argent comptant, mais j'ai destiné à un usage déterminé l'argent qu'il peut me rapporter. Par exemple avec le prix d'un certain millionnaire gras et bien rembourré, je me ferai faire un certain siège bien coussiné que les Françaises nomment chaise percée. Pour sa grosse millionnaire, j'aurai un cheval. Quand je vois le gros.... (un chameau entrerait plutôt dans le royaume des cieux que cet homme ne passerait par un trou d'aiguille), quand je le vois se dandiner pesamment à la promenade, je deviens d'une humeur singulière, et quoique je lui sois totalement inconnu, je le salue involontairement, et il me rend mon salut d'un air si cordial, si engageant, que je mettrais sur-le-champ sa bonté à profit, si ce n'était l'embarras que me causent tous ces hommes endimanchés qui passent. Madame son épouse n'est pas une femme à dédaigner ... Elle n'a qu'un œil, mais il n'en est que plus vert. Son nez est comme la tour qui regarde vers Damas. Son sein est grand comme la mer, et il y flotte toutes sortes de rubans comme les banderoles des vaisseaux qui flottent sur cette mer... On sent le mal de mer rien qu'à la voir. Sa nuque est grasse et bombée comme un... (L'image comparative se trouve un peu plus bas.) Et pour tisser le rideau violet qui couvre cette image comparative, des milliers de vers à soie ont filé toute leur vie. Vous voyez, madame, quel cheval je puis me donner ! Quand je rencontre la dame à la promenade, le cœur me bondit tout à fait ; il me semble que j'enfourche, je fais siffler le fouet, claquer les doigts, j'appelle de la langue, je m'aide des jambes... Hopp ! hopp !... burr !... burr !... et l'excellente créature me regarde avec tant d'âme, d'un air si intelligent, elle hennit des yeux, souffle avec les naseaux, coquette de la croupe, fait des courbettes, et prend tout d'un coup le petit trot... Et moi, les bras croisés, de la regarder complaisamment, et de délibérer si je dois la conduire en bride ou avec le filet, lui donner une selle anglaise ou une selle polonaise, etc., etc. Les gens qui me voient ainsi ne comprennent pas ce qui, dans cette femme, peut me charmer ainsi. Des langues rapporteuses voulaient déjà inquiéter monsieur son époux, et lui donner à entendre que je regardais sa compagne avec les yeux d'un roué. Mais ma respectable et douillette chaise percée a répondu, dit-on, qu'il me tenait pour un jeune homme innocent et même un peu timide,

qui le regardait avec une certaine bénignité, comme quelqu'un qui sentirait le besoin de se mettre à l'aise avec lui, et qu'un embarras un peu gauche retiendrait. Mon noble coursier pensait au contraire que j'avais l'air aisé et cavalier, et que ma politesse prévenante annonçait seulement le désir d'être invité une fois à dîner chez eux.

Vous voyez, madame, que je puis utiliser tous les hommes; que l'almanach des adresses est, à vrai dire, l'inventaire de mon actif. Je ne puis non plus, et par la même raison, faire banqueroute, car je changerais en sources de produits mes créanciers eux-mêmes. En outre, comme je l'ai dit, je vis réellement avec beaucoup d'économie, une désespérante économie. Par exemple, au moment où j'écris ceci, je suis logé dans une chambre sombre et triste de la rue des Ténèbres, mais je m'en accommode volontiers ; d'ailleurs, je pourrais, si je voulais, m'établir dans le plus beau jardin tout aussi bien que mes amis et cousins : je n'aurais qu'à réaliser mes pratiques du matin. Ceux-ci, madame, se composent de coiffeurs défrisés, d'entremetteurs déchus, de restaurateurs qui eux-mêmes n'ont plus rien à manger, tous véritables canailles qui savent fort bien trouver ma maison, et pour un pourboire comptant me racontent la chronique scandaleuse de leur quartier. Vous vous étonnez, madame, que je n'aie pas jeté, une fois pour toutes, à la porte une telle engeance ?... Mais à quoi pensez-vous, madame ? Ces gens-là sont mes fleurs. Je les décrirai un jour dans un beau livre qui me rapportera de quoi acheter un beau jardin ; et dans leurs visages rouges, jaunes, bleus et panachés, je crois déjà voir les fleurs de ce jardin. Que m'importe que le nez d'autrui prétende que ces fleurs ne sentent que l'eau-de-vie, le tabac, le fromage et le vice ! Mon nez, à moi, qui est la cheminée de ma tête, où l'imagination monte et descend en guise de ramoneur, soutient le contraire, et ne trouve à ces gens que l'odeur de rose, de jasmin, de violette, d'œillet, de giroflée... Oh ! que je me trouverai bien le matin dans mon jardin, écoutant le chant des oiseaux, réchauffant mes membres au doux soleil, respirant la fraîche haleine de la verdure, et à l'aspect des fleurs, me rappelant mes canailles du matin !

Pour le moment je suis encore logé dans la sombre rue des Ténèbres, dans ma sombre chambrette, et je me contente d'accrocher au milieu le plus grand obscurant du pays. —

*Mais, y verrez-vous plus clair alors ?* — A l'instant même, madame... Mais ne vous y trompez pas, ce n'est pas l'homme en personne que je pends, mais seulement la lampe de cristal qu'il me rapporte. Cependant, je crois que ce serait mieux, et qu'il se ferait soudain une grande clarté dans le pays, si l'on pendait *in natura* les obscurants.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . .

Madame, il me prend une subite et grande envie de déjeuner, car depuis sept heures je suis assis à écrire, et il commence à faire froid dans mon estomac et dans ma tête. Je ne me sens plus ce matin aussi heureusement en train d'écrire ; je remarque que le bon Dieu m'abandonne... Madame, je crains que vous ne l'ayez remarqué encore plus tôt que moi... Oui, je m'aperçois que l'assistance divine ne m'a pas encore soutenu une seule fois ce matin... Madame, je vais déjeuner, et après déjeuner je commencerai un nouveau chapitre, et vous raconterai comment, après la mort de Legrand, j'arrivai à Godesberg.

J'ai une faim colossale. Il me semble que je pourrais dévorer à mon déjeuner tous les éléphants de l'Indoustan, et que le Munster de Strasbourg pourrait me servir de cure-dent. J'ai toujours plus faim le matin que l'après-midi. Mais le soir il me prend une soif si sentimentale, que je humerais volontiers toute la voie lactée du ciel.

## XV

En arrivant à Godesberg, je m'assis aux pieds de ma belle amie, et près de moi se coucha son grand chien brun ; et tous deux, nous regardions dans ses yeux.

Grand Dieu ! dans ses yeux se trouvaient toute la félicité de la terre et un ciel tout entier. J'aurais pu mourir de bonheur en contemplant ces yeux, et si j'étais mort dans ce moment, mon âme se serait envolée droit sous ses paupières. Non, je ne puis décrire ces yeux ! Je veux faire venir de la maison des fous un poète dont la tête s'est dérangée par amour, afin qu'il me cherche dans l'abîme de sa folie une image à laquelle je puisse comparer ces yeux... Soit dit entre nous, je suis moi-

même assez fou pour n'avoir pas besoin d'aide en cette affaire.

Godd—m! quand elle vous regarde, disait un jour un Anglais, ainsi tranquillement du haut en bas, ses regards feraient fondre les boutons de cuivre de l'habit et le cœur tout ensemble.

F—e! disait un officier français, ce sont des yeux du plus gros calibre, qui vous lancent des regards de trente-six; et quand cela vous touche, crac! vous tombez amoureux. Il y avait là un avocat de Mayence, à cheveux rouges, qui dit : Ses yeux ont l'air de deux tasses de café noir. Il croyait dire quelque chose de très doux, parce qu'il mettait toujours une horrible quantité de sucre dans son café.

Mauvaises comparaisons!

Moi et le chien brun, nous étions silencieusement assis aux pieds de la belle dame; nous la regardions et nous écoutions. Elle était assise près d'un vieux soldat grisonnant, une figure chevaleresque, dont le redoutable front était couvert de cicatrices. Ils parlaient tous deux des sept montagnes que colorait d'une teinte rouge le soleil couchant, et devant lesquelles les flots bleus du Rhin, passaient majestueusement et paisiblement. Que nous importaient les sept montagnes, et le soleil couchant et les flots bleus du Rhin, et les barques aux voiles blanches qui flottaient à leur surface, et la musique qui retentissait sur une de ces embarcations, et l'étudiant moutonnier qui chantait si amoureusement sur cette barque... Moi et le chien brun nous regardions dans l'œil de notre amie, nous admirions son visage qui brillait au milieu de ses tresses et de ses boucles noires, comme la lune lorsqu'elle se montre rose et argentée au milieu des nuages sombres. C'étaient de grands traits grecs, des lèvres hardiment arrondies, empreintes de mélancolie, de tendresse et de gaieté enfantine, et lorsqu'elle parlait, les paroles retentissaient profondément, comme des soupirs, et s'échappaient cependant vivement et avec impatience. Et quand elle parla, et que les paroles tombèrent de sa bouche comme une chaude et riante pluie de fleurs, oh! alors, les rayons rouges du soir colorèrent mon âme, les souvenirs de mon enfance défilèrent tous, musique en tête; enfin, par-dessus tout, la voix de la gentille Véronique retentissait comme le son d'une clochette;

je pris la main de la belle amie, et je la pressai contre mes yeux jusqu'à ce que ces accords se turent dans mon âme. Puis, je me levai en riant, le chien en aboyant, et le front du vieux général, de s'assombrir davantage.

Et je m'assis de nouveau, je repris la petite main, je la baisai, et je me mis à parler de la petite Véronique.

## XVI

Madame, vous désirez que je vous décrive la tournure de la petite Véronique ; mais je ne veux pas. Vous, madame, on ne peut pas vous forcer de lire dans ce livre une ligne de plus que vous ne voulez ; moi, de mon côté, j'ai le droit de n'écrire que ce qui me plaît. Il me plaît donc de vous décrire en ce moment la belle main que j'ai baisée dans le précédent chapitre.

Avant tout, je dois en convenir, je n'étais pas digne de baiser cette main. C'était une belle main, si tendre, si transparente, si éclatante, si douce, si parfumée, si soyeuse, si veloutée... En vérité, j'ai envie d'envoyer chez l'apothicaire chercher pour dix sous d'épithètes.

Au doigt du milieu, était un anneau avec une perle... Je n'ai jamais vu perle jouer un si misérable rôle ! A l'annulaire, elle avait un anneau avec une antique pierre bleue sur laquelle j'ai étudié l'archéologie pendant des heures entières. A l'index elle portait un diamant ; c'était un talisman, tant que je le voyais, j'étais heureux, car là où il était était aussi le doigt, conjointement avec ses quatre collègues. Et souvent avec les cinq doigts elle me frappait la bouche. Depuis que j'ai été ainsi manipulé, je crois fort et ferme au magnétisme. Mais elle ne frappait pas fort, et je l'avais toujours mérité par quelque parole impie. Quand elle m'avait frappé, elle s'en repentait aussitôt ; elle prenait un gâteau, le rompait en deux, m'en donnait une moitié, et donnait l'autre moitié au chien brun, en disant avec un doux sourire: — Vous deux, vous n'avez pas de religion, et vous ne serez pas élus ; aussi faut-il vous donner des gâteaux dans ce monde, car il n'y aura pas de table mise pour vous dans le ciel. — Elle avait un peu raison ; j'étais alors très irréligieux ; je lisais Thomas Payne, le Système de la Nature, l'Indicateur westphalien et Schleiermacher ; je me

laissais pousser la barbe et la raison, et je voulais m'enroler parmi les rationalistes. Mais lorsque la belle main passait sur mon front, ma raison s'arrêtait, je me sentais rempli de doux rêves, je croyais entendre chanter des cantiques, et je pensais à la petite Véronique.

Madame, vous ne pouvez pas vous figurer combien Véronique paraissait jolie dans son petit cercueil. Les cierges allumés qui étaient dressés autour d'elle, jetaient leur clarté sur son petit visage pâle et souriant, et sur les rosettes de soie rouge et les feuilles de clinquant d'or dont sa petite tête et sa petite chemise mortuaire étaient ornées. La pieuse Ursule m'avait conduit le soir dans cette chambre tranquille, et en voyant ce petit cercueil, les cierges et les fleurs disposés sur la table, je crus d'abord que c'était une belle image de sainte en cire; mais bientôt, je reconnus cette figure chérie, et je demandai en riant pourquoi la petite Véronique était si tranquille? Et Ursule me répondit: — C'est la mort qui fait cela.

Lorsqu'elle dit: — C'est la mort qui fait cela... Mais je ne veux pas conter à présent cette histoire, elle traînerait trop en longueur. Il me faudrait parler d'abord de la pie boiteuse qui sautillait sur la place du château et qui avait plus de trois cents ans, et tout cela me rendrait mélancolique.

Il me prend envie de conter une autre histoire. Elle est fort intéressante et convient parfaitement à cette place; car c'est précisément l'histoire que je voulais conter en commençant.

## XVII

Ce n'était que ténèbres et douleur dans le sein du chevalier. Le dard de la calomnie ne l'avait que trop bien frappé, et comme il traversait la place San-Marco, il lui sembla que son cœur allait répandre du sang et se briser. Ses jambes chancelaient de lassitude; et il faisait une lourde journée d'été. La sueur coulait de son front, et lorsqu'il entra dans la gondole il soupira profondément. Il resta assis machinalement dans la chambre noire de la gondole, regarda d'un air distrait les vagues molles des lagunes, qui le transportèrent dans un lieu bien connu sur la Brenta, et lorsqu'il descendit devant ce

palais, qu'il connaissait si bien, il entendit qu'on lui disait : — La signora Laura est dans le jardin.

Elle était debout, appuyée contre la statue de Laocoon, près d'une touffe de roses rouges, à l'extrémité de la terrasse, non loin des saules pleureurs qui se penchent mélancoliquement sur le fleuve : elle était là, riante et douce image de l'amour, entourée de roses. Pour lui, il s'éveilla comme d'un mauvais rêve, et se trouva plongé dans les délices et les désirs.

— Signora Laura, dit-il, je suis un infortuné poursuivi par la haine, la misère et le mensonge. Puis il hésita et balbutia : — Mais je vous aime. Puis une larme de joie roula dans ses yeux, et les yeux humides, les lèvres brûlantes, il s'écria : — Sois à moi ! aime-moi !

Un voile mystérieux a été jeté sur cette heure. Nul mortel ne sait ce que la signora Laura a répondu, et lorsqu'on interroge à ce sujet son bon ange gardien dans le ciel, il se couvre la tête, soupire et se tait.

Le chevalier resta longtemps seul près de la statue de Laocoon. Sa figure était blanche et défaite comme elle. Il effeuillait machinalement toutes les roses, et brisa même les jeunes boutons... L'arbre n'a plus jamais porté de fleurs... Au loin, un rossignol malade faisait entendre des mélodies plaintives ; les saules étaient agités ; les vagues noires de la Brenta murmuraient sourdement ; la nuit s'éleva dans le ciel avec sa lune et ses étoiles, et une belle étoile, la plus belle de toutes, tomba le long du ciel et disparut.

## XVIII

Vous pleurez, madame ?

Oh ! puissent ces yeux, qui versent de si belles larmes, éclairer encore longtemps le monde de leurs rayons, et puisse une tendre main les fermer un jour, à l'heure de la mort. Un doux oreiller est encore une bonne chose à l'heure de la mort, madame, et puisse-t-il ne pas vous manquer ; et, lorsque votre belle tête fatiguée s'y affaissera, et que vos cheveux noirs se répandront sur vos joues pâles, veuille alors Dieu vous rendre les pleurs qui ont coulé pour moi... ; car je suis moi-même le

chevalier pour qui vous avez pleuré, je suis moi-même le chevalier errant de l'amour, le chevalier de l'étoile tombée.

Vous pleurez, madame !

Oh, je connais ces larmes ! Pourquoi feindre plus longtemps? Vous, madame, vous êtes vous-même la belle dame qui a déjà pleuré si amèrement à Godesberg, au récit de ce conte triste de ma vie... Comme des perles sur des roses coulaient vos pleurs sur vos joues... Le chien brun restait immobile ; l'*angelus* tintait à Kœnigswinter ; le Rhin murmurait plus doucement ; la nuit couvrait la terre avec son manteau noir ; et j'étais assis à vos pieds, madame, regardant le ciel étoilé. Un moment, je pris vos yeux pour deux étoiles. Mais comment peut-on confondre de si beaux yeux avec des étoiles ? Ces froides lumières du ciel ne peuvent pas pleurer sur la misère d'un homme, d'un homme qui est si misérable qu'il n'a plus de larmes.

Et j'avais encore des raisons particulières pour ne pas méconnaître ces yeux. Dans ces yeux, habitait l'âme de la petite Véronique.

J'ai calculé, madame, que vous êtes née juste le jour où mourut la petite Véronique. Johanna d'Andernacht m'avait promis que je retrouverais la petite Véronique à Godesberg,... et je vous ai aussitôt reconnue. Ç'a été jadis une mauvaise pensée à vous, madame, de mourir, lorsque nos jolis jeux commençaient à aller si bien. Depuis que la pieuse Ursule m'avait dit : — C'est la mort qui fait cela, — je me promenais seul et gravement dans la grande galerie de tableaux. Mais ces figures ne me plaisaient plus autant qu'autrefois : elles me semblaient tout à fait décolorées. Un seul tableau avait conservé son coloris et son éclat... Vous savez, madame, de quel tableau je parle.

C'est celui du sultan et de la sultane de Delhi.

Vous souvenez-vous, madame, comme nous nous arrêtions durant des heures entières devant ce tableau ? Et comme la pieuse Ursule ricanait d'une manière singulière, lorsque les gens remarquaient que les figures du tableau ressemblaient tant aux nôtres ? Madame, je trouve que vous étiez fort ressemblante, et il est inconcevable que le peintre ait saisi jusqu'au costume que vous portiez alors à Delhi. On dit qu'il

était fou, et qu'il avait rêvé cette image. Ou bien son âme résida-t-elle donc jadis dans ce grand singe sacré, qui se tenait derrière vous comme un jockey ? En ce cas, il dut se souvenir de ce voile gris d'argent sur lequel il répandit du vin, et qu'il tacha. Je fus content de le voir enlever : il ne vous habillait pas très bien. En général le costume de l'Europe vous va mieux que le costume indien... Sans doute les jolies femmes sont jolies dans tous les costumes.....

Vous souvenez-vous, madame, qu'un galant Bramin (il ressemblait à Ganesa, le dieu à la trompe d'éléphant, monté sur une souris) vous fit un jour ce compliment : — La divine Maneca, lorsqu'elle descendit de la cité d'or d'Indrah auprès du roi Wiswamitra, n'était certainement pas plus belle que vous, madame.

Vous ne vous en souvenez plus ! Trois mille ans se sont à peine écoulés depuis que cela vous a été dit, et les jolies femmes d'ordinaire n'oublient pas si vite un tendre compliment.

Quant aux hommes, le costume indien leur sied mieux que le costume d'Europe. O mes pantalons de Delhi, mes pantalons couleur de rose, brodés de fleurs de lotus ! si je vous avais portés lorsque j'étais aux genoux de la signora Laura, et que je la suppliais de m'aimer, le précédent chapitre eût fini autrement. Mais, hélas ! je portais alors des pantalons couleur de paille, qu'un prosaïque Chinois avait tissus à Nankin... Ma perte y était tissue... Et je fus malheureux.

Souvent un jeune homme est assis à la table d'un petit café allemand ; il boit tranquillement sa tasse de café, et, pendant ce temps, dans le lointain empire de la Chine, pousse et fleurit son malheur ; on le tisse, on le teint, et, en dépit de la grande muraille, il trouve son chemin jusqu'au jeune homme, qui le prend pour un pantalon de Nankin, qui le passe innocemment, et qui devient infortuné pour le reste de sa vie... Oui, madame, une grande infortune peut se nicher dans le cœur étroit de l'homme, et s'y cacher si bien, que le pauvre homme n'en sent rien pendant des jours entiers, et il va, il vient, il siffle, il chante, tra la la, tra la la, la la !

# XIX

> — **Elle était aimable et il l'aimait ; mais lui il n'était pas aimable et elle ne l'aimait pas.**
>
> — *Ancienne pièce de théâtre.* —

— Et c'est à cause de cette sotte histoire que vous avez voulu vous brûler la cervelle ?

— Madame, lorsqu'un homme veut se brûler la cervelle, il a toujours de bonnes raisons, vous pouvez le croire. Mais connaît-il lui-même ces raisons ? C'est là une question. Jusqu'au dernier moment, nous jouons la comédie avec nous-mêmes. Nous masquons notre misère, et tandis que nous expirons d'une blessure à la poitrine, nous nous plaignons d'un mal de dents.

Madame, vous avez certainement un remède pour le mal de dents ?

Moi, j'avais un mal de dents dans le cœur. C'est un terrible mal, et le meilleur remède, c'est le plomb et la poudre noire, qui a été inventée par Barthold Schwartz.

Le mal, comme un ver, rongeait et dévorait mon cœur... Ce n'est pas la faute du pauvre Chinois : j'avais moi-même apporté ce mal au monde. Il germait déjà dans mon berceau, et lorsque ma mère me berçait, il se berçait avec moi, et quand elle chantait pour m'endormir, il s'endormait avec moi, et il se réveillait dès que j'ouvrais les yeux. Lorsque je devins plus grand, mon mal grandit, et enfin brisa mon...

Parlons d'autres choses, de couronnes de fleurs, de jeunes filles, de bals masqués, de plaisirs et de joies... Trala la, trala la la, la la la, — la, — la, — la...

# ANGLETERRE

— 1828 —

## I

### SUR LA TAMISE

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

L'homme jaune était debout avec moi sur le pont, quand j'aperçus les rivages verdoyants de la Tamise, et que, dans tous les coins de mon cœur, les rossignols s'éveillèrent. — Terre de la liberté, m'écriai-je, je te salue !... Salut, liberté ! jeune soleil du monde rajeuni ! Ces vieux soleils, l'amour et la foi, sont ternis et froids, et ne peuvent plus ni éclairer ni réchauffer. Ils sont abandonnés, ces vieux bois de myrtes, qui jadis regorgeaient de population, et il n'y reste plus que quelques colombes timides qui nichent dans ces bosquets de la tendresse. Elles tombent, les vieilles cathédrales qu'élevèrent autrefois, à une hauteur gigantesque, des races hardiment pieuses qui voulaient édifier leur foi jusque dans le ciel ; elles se démolissent pièce à pièce, et leurs dieux ne croient plus à eux-mêmes. Ces dieux sont décrépits, et notre siècle n'a plus assez d'imagination pour en créer de nouveaux. Toute la force qu'enferme le cœur de l'homme devient aujourd'hui amour de la liberté, et la liberté est peut-être la religion de notre temps, et c'est encore une religion qui se prêche, non aux riches, mais aux pauvres, et elle aussi, a ses apôtres, ses martyrs et ses Ischariotes.

— « Jeune enthousiaste, me dit l'homme jaune, vous ne trouverez pas ce que vous cherchez. Vous pouvez avoir raison en disant que la liberté est une religion nouvelle qui se répandra sur toute la terre. Mais comme, jadis, chaque peuple, en adoptant le christianisme, le modifia suivant ses besoins et son propre

caractère, ainsi chaque peuple ne prendra de la nouvelle religion que ce qui s'accordera avec les exigences locales et le caractère de la nation.

“ Les Anglais sont un peuple d'intérieur ; ils vivent d'une vie de famille bornée, enfermée, de paix. Au milieu des siens, l'Anglais cherche cette satisfaction de l'âme que sa gaucherie naturelle, sous le rapport social, lui interdit hors de chez lui. L'Anglais se contente donc de cette liberté qui garantit ses droits personnels et protège sans restriction son corps, sa propriété, son lit conjugal, sa croyance et même ses caprices. Chez lui, personne n'est plus libre que l'Anglais, et, pour me servir d'une expression célèbre, il est roi et pontife entre ses quatre murs, et sa devise ordinaire : *My house is my castle*, n'a rien d'inexact.

“ Mais si l'Anglais a principalement besoin de liberté personnelle, le Français peut, à la rigueur, s'en passer, pourvu qu'on lui donne cette partie de la liberté que nous nommons égalité. Les Français ne sont nullement un peuple d'intérieur, mais un peuple sociable ; ils ne peuvent souffrir ces réunions silencieuses qu'ils appellent *conversations anglaises ;* ils courent en bavardant du café au cercle, et du cercle aux salons ; leur léger sang de Champagne et leur habileté innée dans le commerce habituel, les portent à la vie de sociabilité, dont la première et dernière condition, et même l'âme, est l'égalité. Du perfectionnement de la société en France dut résulter le besoin d'égalité, et, quelles que soient les causes de la révolution, cette révolution trouva ses principaux organes parmi ces spirituels roturiers qui vivaient dans les salons de Paris sur un pied d'égalité apparente avec la haute noblesse, mais à qui de temps à autre un sourire féodal, même à peine sensible, et d'autant plus blessant, rappelait la grande, l'outrageante inégalité. Et quand la *canaille roturière* prit la liberté de décapiter cette haute noblesse, ce fut peut-être pour hériter moins de leurs biens que de leurs aïeux. Que cette soif d'égalité fût le grand levier de la révolution, nous devons le croire, d'autant plus que les Français se sentirent bientôt heureux et contents sous la domination de leur grand empereur, qui, prenant en considération l'incapacité de ces prodigues, garda toute leur liberté sous sa sévère curatelle, et ne leur laissa que la joie d'une entière et glorieuse égalité.

" L'Anglais supporte donc avec bien plus de patience que le Français la vue d'une aristocratie privilégiée. Il se console avec la pensée que les droits qu'il possède empêchent cette aristocratie de le troubler dans la jouissance de ses conforts intérieurs et dans ses projets d'existence. Ces aristocrates ne portent pas non plus leurs priviléges en étalage comme sur le continent. Dans les rues et dans les lieux de divertissements publics, on ne voit de rubans bariolés que sur les chapeaux des femmes, et d'insignes d'or et d'argent que sur le dos des laquais. D'ailleurs ces belles livrées de toutes couleurs qui, chez nous, annoncent une caste militaire exclusivement privilégiée, en Angleterre ne sont rien moins qu'une distinction honorifique. Comme un acteur qui essuie son fard après la représentation, l'officier anglais, une fois l'heure du service passée, se hâte de se dépouiller de son habit rouge, et, dans la redingote d'un gentleman, redevient un gentleman. Ce n'est qu'au théâtre de Saint-James qu'on tient à ces décorations et à ces costumes qu'on a conservés des vieux chiffons du moyen âge; c'est là que flottent les rubans d'ordres, que les étoiles étincellent, que bruissent les culottes de soie et les longues queues de satin, là que retentissent les éperons d'or et les locutions d'un français suranné, là que le chevalier se gonfle et que la noble demoiselle se pavane. Mais qu'importe à un Anglais libre la comédie de la cour de Saint-James! Cela ne le gêne en rien, après tout, et personne ne lui défend de jouer aussi cette même comédie chez lui, d'y faire agenouiller devant lui ses domestiques, de s'amuser avec la jarretière de sa cuisinière... *Honny soit qui mal y pense.*

" Pour les Allemands, ceux-là n'ont besoin de liberté ni d'égalité. C'est un peuple spéculatif, idéologue, penseur, rêveur, qui ne vit que dans le passé et dans l'avenir, et n'a pas de présent. Les Anglais et les Français ont un présent; chex eux chaque jour a son combat, sa résistance et son histoire. L'Allemand n'a rien pour quoi il dût combattre; et comme il commençait à soupçonner qu'il pouvait pourtant y avoir des choses dont la possession serait désirable, ses philosophes lui ont sagement appris à douter de l'existence de ces choses. On ne peut nier que les Allemands n'aiment aussi la liberté; mais c'est différemment des autres peuples. L'Anglais aime la liberté comme sa femme légitime; il la possède, et quoiqu'il ne

la traite pas avec une tendresse particulière, il sait pourtant au besoin la défendre comme un homme, et malheur à l'habit rouge qui pénètre dans le sanctuaire de sa chambre à coucher, qu'il soit galant ou sergent. Le Français aime la liberté comme la fiancée de son choix ; il brûle pour elle, il s'enflamme, il se jette à ses pieds avec les protestations les plus exagérées, il se bat pour elle à mort, et pour elle il fait mille folies. L'Allemand aime la liberté comme il aime sa vieille grand'mère."

Les hommes sont d'étranges créatures. Dans la patrie, nous grommelons. Chaque sottise, chaque maladresse nous révolte ; nous voudrions, comme des enfants, échapper à tout cela et courir au large dans le monde. Sommes-nous enfin réellement dans ce monde si large, nous le trouvons alors trop large pour nous, et nous soupirons secrètement après ces étroites sottises et ces mesquines maladresses de la patrie, et nous voudrions encore être assis dans notre vieille chambre si bien connue, et, si cela se pouvait, nous bâtir une cabane derrière le poêle, nous y accroupir bien chaudement et y lire l'*Indicateur universel des Allemands*. C'est ce qui m'arriva en allant en Angleterre. A peine avais-je perdu de vue les côtes d'Allemagne, qu'il s'éveilla en moi un bizarre amour posthume pour les bonnets de nuit teutoniques et pour les forêts de perruques que je venais de quitter avec humeur, et quand mes yeux eurent perdu la patrie, je la retrouvai dans mon cœur.

Ma voix put donc avoir un léger accent d'attendrissement quand je répondis à l'homme jaune : — Mon cher monsieur, ne médisez pas des Allemands ; s'ils sont rêveurs, il en est beaucoup d'entre eux qui ont rêvé de si belles choses que je les échangerais à peine contre la réalité tout éveillée de nos voisins. Puisque nous tous dormons et rêvons, nous pouvons peut-être nous passer de liberté, car nos tyrans dorment aussi et ne font que rêver la tyrannie. Ce fut seulement alors que les Romains catholiques nous eurent confisqué notre liberté de rêver, que nous nous réveillâmes, nous devînmes hommes d'action, nous fûmes vainqueurs ; après quoi nous nous recouchâmes pour rêver sur nouveaux frais. Oh ! monsieur, ne vous moquez pas de nos rêveurs, car de temps à autre, comme des somnambules, ils disent des choses admirables dans leur sommeil, et leur parole devient alors semence de liberté.

Personne ne peut prévoir la tournure des choses. Peut-être que l'Anglais spleenique, dégoûté de sa femme, lui mettra un jour une corde au col, et l'ira vendre au marché à Smithfield. Le léger Français deviendra peut-être infidèle à sa fiancée, la quittera et s'en ira chantant et dansant faire la cour aux dames de son Palais-Royal. Mais l'Allemand ne poussera jamais tout à fait à la porte sa vieille grand'mère, il lui donnera toujours une petite place au foyer, où elle pourra conter aux enfants attentifs ses contes de fées. Si, un jour, ce qu'à Dieu ne plaise, la liberté avait disparu du monde entier, ce serait un rêveur allemand qui la retrouverait dans ses rêves.

Pendant que le paquebot, et avec lui notre conversation, remontaient le courant du fleuve, le soleil disparaissait, et ses derniers rayons éclairaient l'hospice de Greenwich, édifice imposant, semblable à un palais, qui consiste, à proprement parler, en deux ailes, et dont l'espace intermédiaire, qui est vide, laisse voir aux passants une montagne verte et boisée, couronnée par un joli petit château. Sur l'eau, la foule des bâtiments s'épaississait à chaque instant, et j'admirais l'habileté avec laquelle s'évitaient ces gros vaisseaux. On est salué en passant par mainte figure sérieusement amicale qu'on n'a jamais vue, et qu'on ne reverra peut-être jamais. On passe si près les uns des autres qu'on pourrait se donner la main pour le bonjour et pour l'adieu tout à la fois; le cœur se gonfle à l'aspect de tant de voiles enflées, et se sent étrangement ému quand arrive du rivage le bourdonnement confus, la musique des danses lointaines et le bruit étouffé des matelots. Mais peu à peu s'évanouissent sous le voile blanc du brouillard du soir les contours des objets, et il ne reste visible qu'une forêt de mâts chauves et élancés.

L'homme jaune était toujours près de moi, et regardait pensif dans le ciel, comme s'il voulait découvrir, à travers la vapeur, les pâles étoiles ; les yeux toujours en l'air, il mit sa main sur mon épaule, et du ton d'un homme dont les pensées intimes deviennent involontairement des paroles, il dit : — La liberté et l'égalité ! on ne les trouve pas ici-bas, ni même là-haut. Ces étoiles ne sont pas égales ; l'une est plus grosse et plus brillante que l'autre ; aucune ne marche en liberté ; toutes obéissent à des lois prescrites, à des lois de fer... L'esclavage est dans le ciel comme sur la terre.

— Voilà la Tour ! s'écria tout d'un coup l'un de nos compagnons de voyage, en montrant un édifice élevé qui sortait de Londres embrumé comme un spectre sombre et mystérieux.

## II

### LONDRES

J'ai vu la chose la plus étonnante que puisse montrer le monde à l'esprit stupéfait ; je l'ai vue et ne cesse de m'étonner encore... Toujours se dresse devant ma pensée cette forêt de brique traversée par ce fleuve agité de figures humaines vivantes, avec leurs mille passions variées, avec leur désir frémissant d'amour, de faim et de haine... Je parle de Londres.

Envoyez un philosophe à Londres ; mais, pour Dieu, n'y envoyez pas un poète ! Amenez-y un philosophe et placez-le au coin de Cheapside, il y apprendra plus de choses que dans tous les livres de la dernière foire de Leipzig ; et à mesure que ces flots d'hommes murmureront autour de lui, une mer de pensées se gonflera aussi devant lui, l'esprit éternel qui flotte au-dessus le frappera de son souffle, les secrets les plus cachés de l'ordre social se révéleront à lui soudainement, il entendra et verra distinctement les pulsations vitales du monde... Car si Londres est la main droite du monde, main active et puissante, cette rue qui conduit de la Bourse à Downing-Street peut être regardée comme la grande artère.

Mais n'envoyez pas un poète à Londres ! Ce sérieux d'argent comptant, dont tout porte l'empreinte, cette colossale uniformité, cet immense mouvement mécanique, cet air chagrin de la joie elle-même, ce Londres exagéré écrase l'imagination et déchire le cœur ; et si par hasard vous voulez y envoyer un poète allemand, un rêveur, qui s'arrête devant la moindre apparition, peut-être devant une mendiante déguenillée ou devant une brillante boutique d'orfèvre, oh ! alors, il lui en arrivera grand mal : il sera bousculé de tous les côtés, ou même renversé avec un aimable *goddam*. *Goddam!* les damnées bourrades ! Je remarquai bientôt que ce peuple a beaucoup à faire. Il vit sur un grand pied, et quoique la nourriture et les habits soient chez lui plus chers que chez nous, il veut pourtant être mieux nourri

et mieux habillé que nous. Il a aussi de grosses dettes, comme il convient à tous gens de qualité, ce qui ne l'empêche pas quelquefois de jeter par ostentation ses guinées par la fenêtre, et de payer les autres peuples afin qu'ils se boxent pour sa satisfaction particulière ; alors, il donne encore à leurs rois respectifs quelque bon pourboire... Aussi faut-il que John Bull travaille jour et nuit à se procurer de l'argent pour de pareilles dépenses ; jour et nuit il lui faut mettre son cerveau à la torture et inventer de nouvelles machines. Il est assis et calcule à la sueur de son front ; il court, il vole, sans prendre garde à rien, du port à la Bourse, et de la Bourse au Strand, et alors quand au coin de Cheapside, un pauvre poète allemand lui barre le chemin en bâillant devant une boutique de gravures, il est très pardonnable qu'il le jette un peu rudement de côté : *goddam !*

Or le tableau que je regardais, bouche béante, au coin de Cheapside, était le passage de la Bérésina par les Français.

Quand, arraché à cette contemplation, je reportai les yeux sur la rue bruyante, où une bagarre bariolée d'hommes, de femmes, d'enfants, de *gigs*, de voitures de poste, entre autres aussi un convoi funèbre, se déroulait en grondant, criant, gémissant et craquant, il me sembla que tout Londres n'était qu'un pont de la Bérésina, où chacun, dans une inquiétude délirante, veut se frayer un passage pour prolonger un petit reste de vie, où l'insolent cavalier écrase le pauvre fantassin, où celui qui tombe est perdu pour toujours, où les meilleurs camarades courent sans pitié sur les cadavres les uns des autres, où des milliers, mourant de lassitude et tout sanglants, ayant voulu, mais en vain, se cramponner aux planches du pont, tombent dans la fosse glaciale de la mort.

Combien notre chère Allemagne au contraire a l'air plus serein et plus habitable ! avec quelle lenteur rêveuse, quelle paix de dimanche, s'y meuvent toutes choses ! La garde monte avec calme, c'est sous un soleil calme que resplendissent les uniformes et les maisons ; autour des pigeons voltigent les hirondelles, aux fenêtres sourient de grasses conseillères de justice, dans les rues sonores, tout a autant de place qu'on en peut désirer, les chiens s'y peuvent flairer à l'aise, les hommes s'arrêter commodément et discourir sur le théâtre, et saluer profondément, très profondément, quand passe quelque faquin

ou vice-faquin de distinction avec un bout de ruban bigarré sur un habit râpé, ou un petit maréchal de cour tout poudré, tout doré, qui daigne rendre un salut gracieux.

J'avais bien fait le projet de ne pas m'étonner sur l'imposante grandeur de Londres, dont j'avais ouï tant de choses. Mais il m'arriva de même qu'à ce pauvre écolier qui était bien décidé à ne pas sentir la correction qu'il allait recevoir. Il y eut seulement cette différence qu'il s'attendait à recevoir sur son dos les quelques coups du bâton ordinaire, selon l'usage ordinaire, et qu'on lui administra à leur place une mesure extraordinaire de coups qu'il reçut à un endroit extraordinaire au moyen d'une petite baguette. Moi, je m'attendais à voir de grands palais, et je ne vis rien que de petites maisons ; mais l'uniformité et l'incalculable foule de ces habitations impose par cela même avec d'autant plus de puissance.

Ces maisons de briques reçoivent de l'air humide et de la vapeur du charbon une couleur uniforme de teinte olive foncée. Elles sont toutes de la même architecture ; ordinairement deux ou trois fenêtres en large et trois en hauteur, et sur le faîte, de petites cheminées rouges qui ont l'air de dents fraîchement arrachées et saignantes. Les rues, larges et tirées au cordeau, ont ainsi l'air d'être formées seulement par deux longues maisons sans fin bâties en forme de caserne. La raison est que chaque famille anglaise, ne se composât-elle que de deux personnes, veut pourtant habiter une maison seule, son château fort à elle, et que de riches spéculateurs, pour satisfaire ce besoin, bâtissent des rues entières dont ils revendent les maisons en détail. Dans les rues principales de la Cité, partie de Londres où est le siège du commerce et de l'industrie, où des maisons encore anciennes séparent les nouvelles, où les devantures sont couvertes jusqu'au toit de noms longs d'une aune et de chiffres presque toujours dorés et en relief, cette uniformité caractéristique des maisons frappe moins, d'autant moins, que l'œil de l'étranger est sans cesse occupé par l'aspect merveilleux de tant d'objets beaux et nouveaux étalés aux fenêtres des boutiques. Ces objets en eux-mêmes produisent déjà un très grand effet, parce que l'Anglais achève complètement tout ce qu'il confectionne, et que chaque article de luxe, une lampe astrale, une botte, une boîte à thé, une robe de femme, nous

engagent par leur brillant et par leur air *finished* ; mais c'est aussi l'art de l'étalage, le contraste des couleurs et la variété qui donnent un attrait particulier aux boutiques anglaises ; même les choses destinées aux besoins de tous les jours, se montrent avec une étonnante magie d'éclat ; des comestibles ordinaires nous attirent par une nouvelle combinaison d'éclairage ; même les poissons crus sont présentés avec un art piquant qui nous charme par les reflets d'arc-en-ciel de leurs écailles, la viande crue est comme peinte sur des assiettes de porcelaine bien nettes et enluminées de toute façon, avec une riante couronne de persil. Enfin tout a la coquetterie d'une peinture, et nous rappelle les tableaux si brillants et pourtant si naturels de Franz Mieris. Il n'y a que les hommes qui n'aient pas l'air aussi gai que sur ces tableaux hollandais ; c'est avec les figures les plus sérieuses qu'ils vendent les joujoux les plus drôles, et la coupe et la couleur de leur habillement sont uniformes comme leurs maisons.

Du côté opposé de Londres qu'on nomme l'extrémité occidentale, *the west-end of the town*, où vit le monde distingué et moins occupé, cette uniformité domine encore davantage ; en effet, il y a des rues entières, longues et larges, où toutes les maisons, grandes comme des palais, ne sont pourtant pas autrement distinguées extérieurement, si ce n'est qu'ici on voit, comme à presque toutes les habitations qui ne sont pas tout à fait ordinaires, les fenêtres du premier étage décorées de balcons en fer, et qu'on trouve aussi au rez-de-chaussée un noir grillage en fer qui protége un étage souterrain. On rencontre anssi dans cette partie de la ville de grands *squares*, qui sont des rangées de maisons semblables à celles précédemment décrites, lesquelles forment un carré où se trouve au milieu un jardin fermé par une grille en fer noir avec quelques statues. Sur ces places et dans ces rues, l'œil de l'étranger n'est jamais blessé par l'aspect des cabanes croulantes de la misère. Partout se raidissent la richesse et la distinction : c'est dans de petites rues écartées et dans de sombres et humides passages que s'entasse la pauvreté avec ses haillons et ses larmes.

L'étranger qui parcourt les grandes rues de Londres, et ne tombe pas justement dans les véritables quartiers du petit peuple, ne voit rien ou très peu de l'immense misère qui se

trouve en cette ville. Seulement de loin en loin, à l'entrée de quelque ruelle obscure, une femme déguenillée se tient en silence avec un nourrisson sur son sein flétri, et demande l'aumône avec les yeux. Peut-être quand ces yeux sont encore beaux, les regarde-t-on par hasard avec plus d'attention, et l'on s'effraie du monde de douleur qu'on y a entrevu. Les mendiants ordinaires sont de vieilles gens, nègres pour la plupart, qu'on voit au coin des rues, où ils balaient un passage pour les piétons, ce qui est fort utile dans la boue de Londres, et demandent pour leur peine une pièce de cuivre. La pauvreté, ainsi que le vice et le crime, ne sort de ses repaires que vers le soir. Elle évite la lumière du jour d'autant plus timidement que sa misère contraste d'une manière plus affreuse avec l'arrogance de la richesse qui resplendit partout. Il arrive pourtant quelquefois que la faim la pousse dans la journée hors de ses sombres ruelles, et alors elle s'arrête avec ses yeux muets et éloquents, et tend une main suppliante au riche marchand qui passe affairé et faisant sonner ses écus, ou au lord oisif qui, tel qu'un Dieu rassasié, traverse, monté sur un haut coursier, cette foule au-dessous de lui, sur laquelle il jette de temps en temps un regard noblement indifférent, comme si ce fussent de petites fourmis ou un tas de chétives créatures dont la joie ou la douleur n'ont rien de commun avec ses sentiments. La noblesse anglaise, semblable à des êtres d'une nature supérieure, plane en effet au-dessus de cette canaille qui reste attachée au sol, et regarde la petite Angleterre comme son pied-à-terre seulement, l'Italie comme sa maison de campagne, Paris comme son salon de compagnie, enfin le monde entier comme sa propriété ; ne connaissant ni inquiétudes ni limites, ces gens volent où bon leur semble, et leur or est un talisman qui réalise leurs désirs les plus insensés.

Malheureuse pauvreté ! que ta faim doit être cruelle là où d'autres regorgent d'un insolent superflu ! Et quand on te jette par hasard d'une main indifférente une croûte de pain, combien amères doivent être les larmes dont tu l'arroses ! Tu t'empoisonnes avec tes propres larmes. Tu as bien raison de chercher la compagnie du vice et du crime. Des criminels repoussés portent souvent plus d'humanité dans le cœur, que ces froids et irréprochables épiciers de la vertu chez qui toute force est

éteinte pour le mal, mais aussi pour le bien. Et même le vice n'est pas toujours vice : j'ai vu des femmes sur la joue desquelles le vice était peint en rouge, et dans leur cœur habitait la pureté du ciel ; j'ai vu les femmes... Je voudrais les revoir encore !

## III

### LES ANGLAIS

Chaque nation a sa place assignée sous les arcades de la Bourse de Londres, et on y lit sur des écriteaux élevés les noms : *Russes*, *Espagnols*, *Suédois*, *Allemands*, *Danois*, *Maltais*, *Juifs*, *Hambourgeois*, *Turcs*, etc., etc. Autrefois, chaque marchand se tenait sous l'écriteau qui désignait sa nation ; aujourd'hui ce serait peine inutile de l'y chercher : les hommes ont avancé. Là où étaient les Espagnols se tiennent actuellement les Hollandais, les Hambourgeois ont remplacé les Juifs ; là où l'on cherche les Turcs on trouve maintenant les Russes, les Italiens se tiennent où furent les Français : il n'y a pas jusqu'aux Allemands qui n'aient fait quelques pas.

Comme à la Bourse de Londres, les anciens écriteaux sont aussi demeurés en place dans le reste du monde pendant que les hommes établis au-dessous ont été poussés en avant, et que d'autres hommes sont venus à leur place, dont les têtes nouvelles vont très mal avec le vieil écriteau. Les anciens traits caractéristiques des différents peuples, tels qu'on les a stéréotypés dans les *compendia* et dans les cabarets à bière, ne peuvent plus nous servir à rien, sinon à nous jeter dans des erreurs déplorables. De même que nous avons vu pendant les quinze dernières années se changer sensiblement sous nos yeux le caractère de nos voisins d'Occident, nous pouvons, depuis la levée du blocus continental, reconnaître de l'autre côté du canal une semblable métamorphose. Les roides et silencieux Anglais vont par troupes en pèlerinage en France, pour y apprendre à parler et à se mouvoir, et, à leur retour, on voit avec étonnement que leur langue s'est déliée, qu'ils n'ont plus, comme auparavant, deux mains gauches, et ne se contentent plus de beefsteak et de plumpudding. J'ai vu de mes propres yeux un semblable

Anglais qui a demandé dans la Tawistock-Tavern un peu de sucre pour ses choux-fleurs, hérésie contre la vieille et sévère cuisine anglicane, dont l'hôtelier faillit tomber à la renverse, vu qu'il est notoire que, depuis l'invasion romaine, le chou-fleur ne s'est jamais mangé en Angleterre que cuit à l'eau et sans aucun condiment doucereux. Ce fut ce même Anglais qui, encore que je ne l'eusse jamais vu auparavant, s'assit près de moi, et commença un discours français si prévenant, que je ne pus m'empêcher de lui avouer que je me réjouissais fort de trouver enfin un Anglais qui ne fût pas réservé avec les étrangers; à quoi il répondit, avec autant de franchise et sans sourire, qu'il parlait avec moi pour s'exercer dans la langue française.

C'est une chose digne de remarque, que les Français deviennent tous les jours plus pensifs, plus sérieux, plus profonds, à mesure que les Anglais s'efforcent de s'approprier un caractère léger, superficiel et riant, tendance qui se manifeste dans leur littérature comme dans leur vie. Les presses de Londres ne sont occupées qu'à reproduire des écrits fashionables, des romans dont l'action est toujours dans la sphère brillante de la *high life*, ou en réfléchit l'image, comme, par exemple, *Almaks*, *Vivian Grey*, *Tremaine*, *The Guards*, *Flirtation*. Le nom de ce dernier roman désignerait le mieux ce genre tout entier, cette coquetterie de manières et de façons de parler exotiques, cette grosse délicatesse, cette lourde légèreté, ce doucereux acide, cette grossièreté raffinée, bref, toutes les niaiseries pesantes de ces papillons de bois qui voltigent dans les salons du West-End de Londres.

Quelle littérature nous offre au contraire aujourd'hui la presse française, cette véritable représentante de l'esprit et de la volonté des Français ! De même que leur grand empereur, qui employa les loisirs de sa captivité à dicter sa vie, à nous révéler les décrets les plus cachés de son âme divine, et changea les rochers de Sainte-Hélène en une chaire d'histoire du haut de laquelle les contemporains étaient jugés et leurs descendants instruits, les Français ont commencé à utiliser aussi glorieusement que possible leurs jours de revers, le temps de leur inactivité politique. Eux aussi écrivent l'histoire de leurs faits. Ces mains qui ont manié si longtemps le glaive redeviennent

l'effroi de leurs ennemis, quand elles prennent la plume ; toute la nation est pour ainsi dire occupée de l'édition de ses mémoires, et, si elle suit mon conseil, elle fera encore une édition toute particulière, *ad usum Delphini*, avec de très jolies vues coloriées de la prise de la Bastille, de l'attaque des Tuileries, du 21 janvier, etc.

Mais si j'ai dit que les Anglais tâchent aujourd'hui à devenir légers et pimpants, et à revêtir cette défroque frivole dont les Français se dépouillent, je dois faire remarquer que cette recherche est surtout propre à la *nobility* et à la *gentry*, au beau monde, beaucoup plus qu'à la bourgeoisie. Au contraire, la partie industrielle de la nation, les marchands des villes de fabrique, et surtout les Écossais, portent le cachet intérieur du piétisme, je pourrais même dire du puritanisme, de sorte que cette portion béate du peuple forme, avec les mondains comme il faut, le même contraste que jadis les Cavaliers et les Têtes Rondes peints avec tant de vérité par Walter Scott dans ses romans.

On fait au barde écossais trop d'honneur, quand on croit que son génie a recréé, d'après des études historiques, l'extérieur et les pensées intimes de ces deux partis, et qu'il a, libre de préjugés comme un dieu poète, traité ces deux partis avec la même impartialité, avec la même affection. Mais qu'on jette un regard dans les réunions dévotes de Liverpool ou de Manchester, et ensuite dans les *saloons* fashionables du West-End, et l'on verra clairement que Walter Scott n'a eu qu'à copier son siècle, et qu'il a revêtu les figures d'aujourd'hui de costumes d'autrefois. Si l'on pense ensuite que, d'un côté, lui-même, comme Ecossais, a sucé, par l'éducation et par l'esprit national, des sentiments puritains, et que de l'autre, comme tory, qui se croirait volontiers un rejeton des Stuarts, il doit être de tout son cœur royaliste et aristocrate, et qu'il a par conséquent embrassé avec un égal amour ces deux tendances, qui se sont neutralisées par le contraste, on s'explique facilement son impartialité dans la peinture des nobles et des démocrates du temps de Cromwell, impartialité qui nous a fait croire à tort que nous devions attendre de lui, dans son histoire de Napoléon, une aussi fidèle (*fairplay*) peinture des héros de la révolution française.

Celui qui observe l'Angleterre avec attention, trouve chaque jour l'occasion de reconnaître ces deux tendances, la frivole et

la puritaine, dans leur développement le plus repoussant, et cela va sans dire, dans leur lutte. Une occasion semblable s'est rencontrée, surtout dans le fameux procès de M. Wakefield, joyeux cavalier, qui avait enlevé à l'improviste la fille du riche M. Turner, marchand de Liverpool, et l'avait épousée à Gretna-Green devant le fameux forgeron qui forge les chaînes les plus solides. Toute la séquelle bigote, le peuple entier des élus de Dieu, cria anathème sur une pareille abomination ; dans tous les oratoires de Liverpool on demanda au ciel de faire tomber sa colère sur la tête de Wakefield et de son complice que l'abîme de la terre devait engloutir comme la clique de Korah, Dathan et Abiram, et pour être encore plus sûr de la vengeance divine, on plaida en même temps dans les tribunaux de Londres pour attirer sur les profanateurs du plus saint des sacrements, le courroux du *king's bench*, du grand chancelier et même de la chambre haute... ; pendant que dans les salons fashionables on savait fort bien plaisanter et rire avec tolérance du hardi ravisseur de filles. Ce contraste des deux opinions se manifesta encore à moi de la manière la plus divertissante, un jour que je me trouvais à l'Opéra auprès de deux grosses dames de Manchester qui voyaient pour la première fois ce lieu de réunion du beau monde : elles ne purent faire éclater assez fort l'horreur de leur cœur quand le ballet commença, et que les légères danseuses en jupon court montrèrent leurs poses voluptueusement gracieuses, déployèrent leurs belles, longues et impudiques jambes, et se précipitèrent tout d'un coup comme des bacchantes dans les bras de leurs danseurs. La musique brûlante, les vêtements primitifs en tricot couleur de chair, les bonds naturels, tout se réunit pour arracher aux pauvres dames une sueur d'angoisse ; leurs poitrines rougissaient d'indignation. *Shocking ! for shame ! for shame !* s'écriaient-elles toujours en gémissant, et elles furent tellement paralysées par l'effroi, qu'elles ne purent détacher leurs lorgnettes de leurs yeux, et que, jusqu'au dernier moment, jusqu'à la chute du rideau, elles demeurèrent dans la même situation.

Néanmoins, malgré ces oppositions dans les directions de l'esprit et de la vie pratique, on retrouve dans le peuple anglais une unité de sentiments qui consiste en ce qu'il se sent un peuple. Les Têtes Rondes et les Cavaliers modernes peuvent se

haïr et se mépriser réciproquement, mais ils ne cessent point d'être Anglais : comme tels, ils sont unis et rattachés les uns aux autres ainsi que des plantes qui ont poussé sur le même sol et qui y sont étroitement enracinées. De là ce secret accord de toute la vie et de tout le mouvement de l'Angleterre, qui nous semble, au premier coup d'œil, un dédale de confusion et de contradictions. Opulence fabuleuse et misère, orthodoxie et incrédulité, liberté et esclavage, cruauté et douceur, probité et filouterie ; ces contrastes, vus dans leurs extrêmes les plus délirants, et par-dessus le tout, le ciel de brouillards gris, ces machines bourdonnant de toutes parts, les chiffres, les lumières du gaz, les cheminées, les journaux gigantesques, les cruches de porter, les bouches serrées, tout cela se lie tellement ensemble que nous ne pouvons en supposer aucune partie sans l'autre, et ce qui, vu à part, exciterait l'étonnement ou le rire, nous apparaît, dans ce tout compacte, une chose tout ordinaire et sérieuse.

Je crois, du reste, que la même chose nous arrivera partout, et dans les pays même dont nous nous faisons des idées plus bizarres encore, et où nous espérons encore une plus riche moisson de rire et de surprise. Notre amour des voyages, notre envie de voir des pays étrangers, surtout comme nous éprouvons ces envies dans la jeunesse, naissent principalement de cette attente mal fondée de contrastes extraordinaires, de ce plaisir fantasque de mascarades où nous imaginons les hommes et les idées de notre patrie dans ces pays étrangers, et où nous déguisons ainsi nos meilleurs amis sous des costumes et des mœurs exotiques. Si nous pensons par exemple aux Hottentots, ce sont les dames de notre ville natale qui, peintes en noir et avec un supplément postérieur, dansent dans notre imagination, pendant que nos jeunes beaux esprits grimpent, avec toute l'agilité de sauvages, sur les palmiers. Pensons-nous aux habitants du pôle nord, nous y voyons encore toutes figures connues. Notre tante court sur la glace dans son traîneau attelé de chiens ; M. le correcteur est couché sur sa peau d'ours, et déguste tranquillement son huile du matin ; madame la receveuse de l'accise, madame l'inspectrice, et madame la conseillère d'infibulation sont accroupies ensemble et mâchent des chandelles, etc. Mais arrivons-nous réellement dans ces pays, nous

voyons bientôt que les hommes n'y font qu'un avec les mœurs et les costumes, que les figures s'y accordent avec les pensées, et les habits avec les besoins, et même que les plantes, les animaux, les hommes et le pays y forment un ensemble harmonieux.

## IV

### OLD-BAILEY

Le nom seul d'Old-Bailey remplit tout d'abord l'âme d'effroi. On se figure tout de suite un grand, noir et maussade bâtiment, un palais de la misère et du crime. L'aile gauche, qui forme le véritable Newgate, sert de prison criminelle, et l'on n'y voit qu'un grand mur de pierres de taille noircies par l'humidité, dans lequel sont deux niches avec des figures allégoriques tout aussi noires, dont l'une, si je ne me trompe, représente la Justice, et, comme d'ordinaire, la main qui tenait la balance est brisée, de sorte qu'il ne reste plus qu'une femme aveugle et tenant un glaive. A peu près au milieu de l'édifice est l'autel de cette déesse, c'est-à-dire la fenêtre où l'on attache l'échafaud du gibet, et enfin à droite se trouve la cour du tribunal criminel, où sont tenues les sessions trimestrielles. Ici est une porte qui devrait bien être surmontée, comme la porte de l'enfer du Dante, de l'inscription :

*Per me si va nella città dolente,*
*Per me si va nell'eterno dolore,*
*Per me si va tra la perduta gente.*

En passant par cette porte, on arrive à une petite cour où se rassemble l'écume de la populace pour voir passer les criminels; leurs amis et leurs ennemis s'y trouvent aussi ; parents, enfants, mendiants, idiots, et surtout de vieilles femmes qui traitent la cause du jour, peut-être avec plus de pénétration que les juges et le jury, avec leur risible solennité et leur ennuyeuse jurisprudence. J'ai vu devant la porte du tribunal une vieille femme qui, dans le cercle de ses commères, défendait mieux le pauvre William le Noir, que l'avocat fort savant de celui-ci dans la

salle d'audience. Quand elle essuya avec un tablier déguenillé la dernière larme de son œil rouge, il sembla que tout le crime de William était également effacé.

Dans la salle même, qui n'est pas remarquablement grande, il y a en bas, devant ce qu'on appelle la barre, peu de place pour le public ; mais en haut, des deux côtés, sont deux spacieuses galeries avec des bancs élevés, où les spectateurs sont empilés l'un sur l'autre.

Quand je visitai Old-Bailey, je trouvai place dans l'une de ces galeries, qui me fut ouverte par la vieille portière, moyennant gratification d'un shilling. J'arrivai au moment où le jury se levait pour aller juger si William le Noir était coupable ou non coupable du crime qui lui était imputé.

Les juges siégent ici, comme dans les autres cours de justice de Londres, en toges d'un noir bleuâtre, doublées de violet clair, et leur tête est couverte de la perruque poudrée à blanc avec laquelle les sourcils et les favoris noirs contrastent souvent d'une manière originale. Ils sont assis devant une longue table verte sur des siéges élevés, au bout haut de la salle où l'on a gravé en caractères d'or sur le mur un passage de la Bible qui leur recommande de se garder des jugements injustes. Sur les deux côtés, sont des bancs pour le jury et des places debout pour les accusateurs et les témoins. En face des juges, est la place des accusés : ceux-ci ne sont point assis sur une sellette de criminel, comme en France et dans les provinces du Rhin, mais ils se tiennent debout derrière une singulière planche qui est taillée en haut comme une porte à voûte étroite. Un miroir subtilement combiné y doit être ajusté pour mettre le juge à même d'observer tous les gestes et mouvements de la figure des accusés. On place aussi devant ces derniers des herbes odoriférantes fraîches pour fortifier leurs nerfs, et cela peut souvent être utile là où l'on dispute à l'accusation son corps et sa vie. Je vis sur la table des juges de semblables herbes et même une rose. Je ne sais comment cela se fit, mais la vue de cette rose me remua profondément ; cette rose rouge et riante, la fleur de l'amour et du printemps, sur la table du terrible tribunal d'Old-Bailey ! Une vapeur chaude et pesante circulait dans la salle. Tout portait l'air d'un chagrin indéfinissable, d'un délire sérieux. On croyait voir de grises araignées couler le long des

visages hébétés. Les terribles balances criaient distinctement sur la tête de William le Noir.

Un jury se forma aussi dans la galerie. Une grosse dame, dont les petits yeux scintillaient comme des vers luisants dans ses joues gonflées de rouge, fit remarquer que William le Noir était un très joli garçon. Pourtant sa voisine, âme tendre et gazouillante dans un corps de mauvais vélin, soutint, qu'il portait ses cheveux noirs trop longs et incultes, et que ses yeux menaçaient comme ceux de M. Kean dans Othello... — Quelle différence, continua-t-elle, avec Thompson ! celui-ci est bien un autre homme, avec ses cheveux blonds et peignés bien lisses à la mode, et puis, c'est un homme très adroit, il joue un peu de la flûte, il peint un peu, il parle un peu le français... — Et il vole un peu, ajouta la grosse dame. — Eh bien, quoi ! voler, répliqua sa mince voisine, cela n'est pas aussi barbare que de faire des faux ; car un voleur, si, par exemple, il a volé un mouton, est transporté à Botany-Bay, pendant que le scélérat qui a contrefait une signature est pendu sans pitié ni miséricorde. — Sans pitié ni miséricorde, dit en soupirant près de moi un homme maigre, avec un habit noir douteux. Pendre ! Aucun homme n'a le droit d'en faire mourir un autre ; des chrétiens devraient encore moins prononcer une sentence de mort, car ils devraient se souvenir que le fondateur de leur religion, notre maître et sauveur, a été condamné et exécuté, tout innocent qu'il fût ! — Quoi donc ! répondit la dame mince, en souriant de ses lèvres minces, si un pareil faussaire n'était pas pendu, aucun homme riche ne serait sûr de sa fortune ; par exemple, le gros banquier de Lombard-Street, Saint Swithin's-Lane, ou bien notre ami M. Scott, dont la signature a été imitée d'une manière si frappante. Et M. Scott a gagné son bien si durement ! On dit même qu'il n'est devenu riche qu'en se faisant payer pour prendre les maladies des autres, au point que les enfants courent encore aujourd'hui après lui dans la rue, et lui crient : Je te donne une pièce de six pence si tu me prends mon mal de dents, nous te donnons un shilling si tu veux prendre la bosse du petit George. — C'est vraiment curieux, dit en l'interrompant la grosse dame, c'est vraiment curieux que William le Noir et Thompson aient été auparavant les meilleurs amis, qu'ils aient demeuré, mangé et bu ensemble, et qu'aujour-

d'hui Edward Thompson accuse de faux son ancien camarade ! Mais pourquoi la sœur de Thompson n'est-elle pas ici, elle qui courait partout autrefois après son cher William ? — Alors une belle jeune femme sur la douce figure de laquelle était étendue une sombre affliction, comme un crêpe noir sur un rosier fleuri, chuchota une bien longue et pleureuse histoire, où je compris tout juste que son amie, la belle Mary, avait été cruellement battue par son frère, et qu'elle était à moitié morte dans son lit. — Ne dites donc pas : la belle Mary, grommela avec humeur la grosse dame ; bien trop maigre, ma foi, elle est bien trop maigre pour qu'on la nomme belle, et si son William est pendu... — En ce moment rentrèrent les membres du jury, qui déclarèrent que l'accusé était coupable de faux. Quand, sur ce verdict, on emmena William le Noir hors de la salle, il jeta un long, bien long regard sur Edward Thompson.

Suivant une légende de l'Orient, Satan était autrefois un ange, et vivait dans le ciel avec les autres anges, jusqu'au jour où il voulut les corrompre, ce qui fit que Dieu le précipita dans la nuit éternelle des enfers. Mais pendant qu'il tombait du ciel il ne cessa de regarder en haut, toujours vers l'ange qui l'avait accusé. Plus il s'enfonçait dans l'abîme, plus horrible et toujours plus horrible devenait son regard... Et il faut que ç'ait été un affreux regard, car l'ange qui en fut atteint devint pâle, et jamais la rougeur ne revint sur ses joues, et depuis ce temps il est appelé l'ange de la mort.

Edward Thompson devint pâle comme l'ange de la mort.

## V

### LE NOUVEAU MINISTÈRE

J'ai fait l'été dernier, à Bedlam, la connaissance d'un philosophe qui, avec des clignotements mystérieux, et à demi-voix, m'a donné d'excellentes et importantes explications sur l'origine du mal. Comme beaucoup d'autres philosophes de ses collègues, il pensait aussi, lui, qu'on devait à cet égard admettre quelque chose d'historique. Moi, je penchais volontiers vers cet avis, et j'expliquai l'origine du mal par ce fait que le bon Dieu avait créé trop peu d'argent.

— Bien parlé ! répondit mon philosophe ; le bon Dieu avait le gousset vide quand il créa le monde. Il fut obligé d'emprunter à cet effet de l'argent au Diable, auquel il assigna comme hypothèque toute la création. Comme le bon Dieu, de par Dieu et la justice, lui doit encore les frais du monde, il ne peut, par délicatesse, lui défendre d'y rôder partout, et d'y semer le désordre et le mal. Mais, de son côté, le Diable est fort intéressé à ce que le monde ne périsse pas tout entier, ce qui lui ferait perdre son hypothèque ; donc, il se garde bien d'y mettre tout sens dessus dessous ; et le bon Dieu, qui n'est pas plus bête, et sait bien qu'il a dans l'intérêt du Diable une secrète garantie, s'aventure quelquefois à lui confier tout le gouvernement du monde, c'est-à-dire qu'il charge le Diable de former un ministère. Alors, il va sans dire que Samiel reçoit le commandement des armées infernales, Belzébuth devient chancelier, Astaroth secrétaire d'Etat, la vieille grand'mère de Satan a les colonies, etc. Ces associés administrent alors à leur manière, et comme, malgré tout le mauvais vouloir de leur cœur, ils sont forcés, par leur propre intérêt, de faire le bien du monde, ils se dédommagent de cette contrainte en employant à bonnes fins les moyens les plus détestables. Dernièrement encore, ils ont fait tant de tours de cette espèce, que Dieu n'a pu contempler plus longtemps de son ciel de pareilles horreurs, et qu'il a ordonné à un bon ange de former un nouveau ministère. Celui-ci rassembla donc autour de lui tous les bons esprits ; une chaleur joyeuse pénétra de nouveau le monde, la lumière parut, et les démons de s'évanouir. Mais ils ne se sont pas pour cela croisé tranquillement les bras ; ils travaillent en secret contre toute amélioration, empoisonnent les nouvelles sources salutaires, déchirent méchamment chaque bouton de rose du nouveau printemps, détruisent avec leurs amendements l'arbre de vie. Le chaos menace de tout engloutir, et le bon Dieu sera forcé à la fin de rendre au Diable le gouvernement du monde pour que la création puisse au moins subsister, même au prix des plus détestables moyens. C'est là, vois-tu, le fâcheux effet d'une dette.

Cette révélation de mon ami de Bedlam expliquerait peut-être le dernier changement du ministère anglais. Ils ont dû succomber, les amis de Canning, que je nomme les bons

esprits de l'Angleterre, parce que leurs adversaires sont ses démons. Ceux-ci, le sot diable Wellington à leur tête, poussent maintenant leur cri de victoire. Que personne n'insulte le pauvre George, il lui a fallu céder aux circonstances. On ne peut nier qu'après la mort de Canning, les whigs n'étaient pas en état de maintenir la tranquillité en Angleterre, car les mesures qu'ils avaient à prendre dans ce but étaient traversées par les torys. Le roi, auquel le maintien de la tranquillité publique, c'est-à-dire de son trône, paraît la chose la plus importante, a dû remettre en conséquence aux torys l'administration de l'État. Et c'est maintenant qu'ils vont recommencer à administrer pour le bien de leur propre bourse, tous les fruits du travail du peuple ; ces gouvernants accapareurs vont hausser le prix de leurs grains ; John Bull va souffrir la faim à en maigrir, et finira par se vendre, corps et âme, à ces hauts et puissants seigneurs, pour un morceau de pain ; ils l'attacheront à leur charrue et le fouetteront ; il ne lui sera même pas permis de gronder, car d'un côté le duc de Wellington le menace avec son sabre, et de l'autre l'archevêque de Cantorbery le frappera de la Bible sur la tête,... et l'ordre régnera en Angleterre.

La source de ce mal est la dette, *the national debt*, ou, comme dit Cobbett, *the king's debt*. Cobbett remarque en effet avec raison que, pendant qu'on fait précéder du nom du roi le nom de toutes les institutions, par exemple, *the king's army*, *the king's navy*, *the king's courts*, *the king's prisons*, etc., la dette, qui provient pourtant de toutes ces institutions, n'est jamais appelée *king's debt*, la dette royale, et que c'est la seule chose qu'on ait fait à la nation l'honneur de baptiser de son nom.

Le plus grand des maux est donc la dette : elle a pourtant cet effet que l'État anglais se maintient, et que même ses diables les plus méchants ne veulent pas sa ruine ; mais elle a fait aussi de toute l'Angleterre un grand *treadmill* (moulin à pied) où le peuple est obligé de travailler jour et nuit pour entretenir ses créanciers, au point que l'Angleterre vieillit et grisonne de soucis, et oublie toutes les folles joies de la jeunesse; que l'Angleterre, ainsi que cela arrive aux gens fortement endettés, est affaissée jusqu'à la plus stupide résignation, et ne sait quel parti prendre, quoiqu'il y ait à la Tour de Londres neuf cent mille fusils et autant de sabres et de baïonnettes.

# VI

## WELLINGTON

Cet homme a eu le malheur d'être heureux partout où les plus grands hommes du monde ont été malheureux, et cela nous révolte et nous le fait haïr. Nous ne voyons en lui que la victoire de la sottise sur le génie... Arthur Wellington triomphe là où Napoléon Bonaparte succombe ! Jamais homme n'a été plus favorisé par la fortune d'une façon plus ironique ; et en l'élevant sur le pavois de la victoire, c'est comme si elle eût voulu montrer sa creuse petitesse. La fortune est femme, et, selon la manière féminine, elle garde peut-être une secrète rancune à l'homme qui renversa son ancien favori, quoique cette chute fût le résultat de sa volonté à elle. Aujourd'hui, elle le fait encore triompher dans l'émancipation des catholiques, combat où échoua George Canning. On l'aurait peut-être aimé si le pitoyable Londonderry eût été son prédécesseur au ministère ; mais il succédait au noble Canning, à Canning le regretté, l'adoré, au grand Canning... Et il triomphe là où Canning se perdit. Sans un pareil malheur de bonheur, Wellington passerait peut-être pour un grand homme, on ne penserait pas à le haïr, à le mesurer exactement, pas du moins avec la mesure héroïque dont on mesure un Napoléon et un Canning, et l'on n'aurait pas découvert combien il est petit comme homme.

C'est un homme petit et moins encore que petit. Les Français n'ont rien pu dire de plus cruel sur Polignac, sinon que c'était Wellington sans gloire. Dans le fait, que reste-t-il si l'on ôte à Wellington son grand uniforme de gloire ?

J'ai donné ici la meilleure justification de lord Wellington... Mais on s'étonnera quand j'avouerai sincèrement que j'ai fait une fois un éloge étonnant de ce héros. C'est une excellente histoire, et je la veux raconter ici.

Mon barbier à Londres était un radical nommé Mister White, pauvre petit homme dans un habit noir râpé qui rendait un reflet blanchâtre. Il était si chétif, que sa figure, vue de face, semblait n'être qu'un profil, et qu'on voyait ses soupirs dans sa poitrine avant de les entendre ; surtout il ne manquait pas de

soupirer sur le malheur de la vieille Angleterre, et sur l'impossibilité de jamais payer la dette nationale.

— Hélas! disait-il d'ordinaire en soupirant, qu'est-ce que cela faisait aux Anglais que tel ou tel régnât en France, et que les Français fissent telle ou telle chose dans leur pays? Mais la haute noblesse et le haut clergé craignirent les principes de la révolution française, et pour étouffer ces principes, il fallut que John Bull donnât son sang et son argent, et puis qu'il fit des dettes par-dessus le marché. Le but de la guerre est atteint aujourd'hui, la révolution est étouffée, on a coupé en France les ailes aux aigles de la liberté, la haute noblesse et le haut clergé peuvent être bien assurés maintenant que pas un de ces aigles ne pourra passer le canal. Du moins la haute noblesse et le haut clergé devraient payer à présent les dettes qui ont été faites pour leur propre intérêt et non pour le pauvre peuple. Ah! le pauvre peuple!...

Quand il arrivait à son pauvre peuple, Mister White soupirait encore plus profondément, et son refrain était que le pain et le porter étaient bien chers, qu'il fallait bien que le pauvre peuple mourût de faim pour engraisser de gros lords, des chiens de chasse et des prêtres, et qu'il n'y avait qu'une ressource. A ces mots, il avait l'habitude de repasser son rasoir, et pendant qu'il le faisait aller et venir sur le cuir huileux, il grommelait lentement et avec colère : Des lords, des chiens et des prêtres!

Mais c'était contre le *duke of Wellington* que son courroux radical bouillonnait le plus violemment. Il crachait poison et bile aussitôt qu'il venait à en parler, et quand il me savonnait en ce moment, c'était avec une mousse de rage. Un jour je fus pris d'une inquiétude complète, alors qu'il me rasait justement au cou, pendant qu'il se déchaînait si violemment contre Wellington, et murmurait sans cesse : — Si je le tenais seulement sous mon rasoir, je lui épargnerais la peine de se couper lui-même la gorge, comme son confrère et compatriote Londonderry, qui s'est ouvert le cou à Nord-Kray dans le comté de Kent... Que Dieu le damne!

Je sentais déjà la main de l'homme trembler, et dans la crainte qu'il se figurât tout d'un coup que j'étais le *duke of Wellington*, je cherchai à calmer sa violence et à l'adoucir peu à peu. Je fis appel à son orgueil national : je lui représentai que

Wellington avait accru la gloire des Anglais, qu'il avait toujours été une machine innocente dans des mains tierces, qu'il aimait fort les beefsteaks, et qu'enfin il... Dieu sait ce que j'ajoutai encore à la louange de Wellington, pendant que j'avais le couteau sur la gorge. . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Ce qui me chagrine le plus est la pensée qu'Arthur Wellington sera aussi immortel que Napoléon Bonaparte ; car en vérité le nom de Ponce-Pilate est resté de la même manière, aussi immortel que le nom du Christ. Wellington et Napoléon! c'est un bizarre phénomène que l'esprit humain puisse penser à tous les deux en même temps. Il n'existe pas de plus grand contraste qu'entre ces deux hommes, même à l'extérieur. Wellington, mannequin imbécile, avec une âme grise et terne dans un corps de toile cirée, sourire de bois sur une figure glacée... Qu'on se figure auprès l'image de Napoléon !

Jamais cette image ne disparaîtra de ma mémoire. Je le vois toujours, sur son haut coursier, ses yeux éternels dans cette face impériale de marbre, regardant, calme comme le destin, ses gardes qui défilaient au-dessous de lui. Il les envoyait alors en Russie, et les vieux grenadiers élevaient leurs regards vers lui avec un sombre dévouement, un sérieux d'initiés, et un orgueil de mourants :

Te Cæsar, morituri salutant.

Souvent j'arrive étrangement à douter que je l'aie réellement vu, que nous soyons réellement ses contemporains, et il me semble alors que sa figure, détachée du cadre étroit du présent, recule toujours plus fière et plus majestueuse dans la demi-teinte du passé. Son nom retentit déjà pour nous comme une tradition des temps primitifs, sonore d'antiquité et d'héroïsme comme les noms d'Alexandre et de César. Il est à cette heure devenu un mot de ralliement entre les peuples, et quand l'Orient et l'Occident se rencontrent, ils s'entendent au moyen de ce seul nom.

Le puissant et magique effet de ce nom, je le reconnus ainsi de la manière la plus frappante un jour que je montai dans le port de Londres, où sont les docks indiens, à bord d'un navire

des Indes, tout nouvellement arrivé du Bengale. C'était un vaisseau gigantesque, avec un nombreux équipage de l'Hindoustan. Les figures et les groupes grotesques, les costumes bizarrement bariolés, les mines énigmatiques, d'étonnantes habitudes de corps, les accents sauvagement étranges du langage, de la gaîté et du rire, et tout à côté, le sérieux sur quelques visages d'un jaune doux, dont les yeux, comme des fleurs noires, me considéraient avec une tristesse fabuleuse, tout cet ensemble excita en moi un sentiment semblable à l'enchantement. Je me trouvai comme soudainement transporté dans les contes de Schéhérazade, et je pensais déjà que j'allais infailliblement voir apparaître les palmiers aux larges feuilles, avec les chameaux aux longs cous, les éléphants couverts d'or, et autres arbres et animaux fantasques. Le subrécargue, qui se trouvait alors sur le navire et qui comprenait aussi peu que moi la langue de ces hommes, ne put assez me raconter, avec ses idées britanniques toutes exclusives, quel drôle de peuple cela faisait, presque tous mahométans, ramassés au hasard de tous les coins de l'Asie, depuis les frontières de la Chine jusqu'à la mer d'Arabie ; il se trouvait même dans le nombre des noirs d'Afrique à chevelure laineuse.

Passablement ennuyé de l'existence lourde et humide de l'Occident, fatigué de l'Europe comme je l'étais alors, ce petit bout d'Orient qui se déroulait avec sa sérénité et son éclat devant mes yeux, fut pour moi un délicieux rafraîchissement, et mon cœur se sentit soulagé du moins par quelques gouttes de ce ciel après lequel j'avais si souvent soupiré pendant les nuits brumeuses d'hiver en Hanovre ou en Prusse ; et ces hommes étrangers purent voir combien leur vue m'était agréable, et quel plaisir j'aurais eu à leur dire un petit mot d'amitié. Je pus reconnaître dans l'air cordial de leurs yeux, qu'eux aussi m'auraient dit volontiers quelque chose d'agréable, et c'était une grande affliction, qu'aucun ne comprît la langue de l'autre. A la fin, j'avisai un moyen de leur faire connaître par un seul mot mes sentiments de bienveillance, et, m'inclinant avec respect en étendant la main comme pour un salut amical, je prononçai le nom de Mohammed.

La joie éclaira tout aussitôt les figures foncées de ces étrangers, ils croisèrent respectueusement les bras ; et, pour me rendre un salut aussi agréable, ils s'écrièrent : Bonaparte !

# VII

## L'ÉMANCIPATION

### (FRAGMENT)

Si je retrouve jamais le loisir pour d'oisives recherches, je prouverai radicalement et assez ennuyeusement que ce n'est pas l'Inde, mais l'Egypte qui a produit cet esprit de caste qui, depuis deux mille ans, a su se déguiser sous les costumes de tous les pays, et toujours prendre le langage de chaque siècle pour tromper chaque siècle ; qui, peut-être mort aujourd'hui, simule encore l'apparence de la vie, marche parmi nous avec des yeux envieux et malfaisants, empoisonne de ses exhalaisons cadavéreuses la brillante fraîcheur de notre vie, et suce, vampire du moyen âge, le sang et la chaleur du cœur des peuples. La fange du Nil n'a pas seulement engendré des crocodiles qui peuvent si bien pleurer ; mais aussi ces prêtres qui le savent encore mieux, et cette caste privilégiée et héréditaire de guerriers qui surpassent encore les crocodiles en soif de meurtre et en gloutonnerie.

Deux hommes profonds, Allemands de nation, ont découvert les talismans les plus bienfaisants contre la pire de toutes les plaies d'Egypte, et au moyen de la véritable magie noire (la poudre et l'imprimerie) ont brisé la puissance de cette hiérarchie spirituelle et temporelle qui s'était formée de l'alliance de la prêtrise et de la caste des guerriers, c'est-à-dire, de l'église romaine et de la noblesse féodale, et qui asservit toute l'Europe temporellement et spirituellement. La presse de l'imprimerie écrasa l'édifice des dogmes où le grand prêtre de Rome emprisonnait les esprits, et le nord de l'Europe respira de nouveau librement, délivré de ce clergé qui ne se continuait plus, il est vrai, par l'hérédité comme la tribu égyptienne, mais pouvait rester d'autant plus fidèle au système des prêtres d'Egypte, qu'il se perpétuait d'une manière plus certaine, non par reproduction naturelle, mais artificiellement, en corporation de célibataires et par un recrutement à la manière des mameluks. Nous voyons en même temps comme la caste des guerriers perd sa puissance depuis que la vieille

routine du métier ne sert plus dans la nouvelle manière de guerroyer : car les canons font écrouler aujourd'hui les châteaux les plus forts, aussi facilement qu'autrefois les trombones de Jéricho ; le harnais de fer du chevalier protège aussi peu contre la pluie de plomb que la jaquette de toile du paysan ; la poudre rend tous les hommes égaux, un fusil bourgeois tue tout aussi bien qu'un fusil noble... Le peuple se lève.

***

Les efforts antérieurs que nous retrouvons dans l'histoire des républiques lombardes et toscanes, des communes espagnoles, des villes libres d'Allemagne et en d'autres pays, ne méritent pas l'honneur d'être appelés réveils du peuple. On ne demandait pas la liberté, mais des libertés, aucun combat pour un affranchissement, mais pour des franchises ; les corporations luttaient pour des privilèges, et tout demeurait dans les solides limites de la Guilde et de la maîtrise. Ce n'est qu'au temps de la réformation que le combat devint plus général et plus intellectuel, et la liberté fut réclamée, non comme chose traditionnelle, mais originelle, comme un droit non pas acquis, mais naturel. Ce ne furent plus alors des parchemins qu'on produisit, mais des principes ; et le paysan en Allemagne et le puritain en Angleterre, invoquèrent l'Évangile dont les sentences tenaient alors lieu de raison, c'est-à-dire de bien plus, d'une raison divine révélée. Il y était dit en termes clairs, que les hommes étaient de naissance également nobles, que l'orgueil devait être damné, que la richesse était un péché, et que les pauvres étaient appelés aussi à jouir dans le magnifique jardin de Dieu, le père de tous.

La Bible dans une main, et le sabre dans l'autre, les paysans parcoururent l'Allemagne méridionale, et firent dire à l'opulente bourgeoisie de la ville de Nuremberg aux tours orgueilleuses, qu'il ne devait plus à l'avenir rester dans l'empire aucune maison qui fût plus haute qu'une maison de paysan. C'était jusqu'à ce point de vérité et de piété qu'ils avaient compris l'égalité. Nous apercevons encore aujourd'hui en Franconie et en Souabe les traces de cette leçon d'égalité, et un respect plein d'effroi, comme en présence du Saint-Esprit, saisit le voyageur quand il voit au clair de la lune les sombres ruines

des châteaux forts, renversés dans la guerre des paysans. Tant mieux pour celui qui, d'esprit sobre, ne voit pas autre chose; mais si l'on est un voyant, et chacun l'est qui sait l'histoire, on y voit aussi la grande chasse que la noblesse allemande, la plus grossière du monde, a menée contre les vaincus; on voit comment les malheureux désarmés ont été par milliers sabrés, torturés, roués, martyrisés; et, sur les vagues ondoyantes des champs de blés, s'élèvent les têtes sanglantes des paysans qui font des signes mystérieux, puis au-dessus l'on entend siffler une prodigieuse alouette avec un chant de vengeance, comme le fifre d'Helfenstein.

Les frères réussirent un peu mieux en Angleterre et en Ecosse; leur ruine ne fut pas aussi ignominieuse et si peu féconde, et nous voyons encore aujourd'hui les fruits de leur gouvernement; mais ils ne parvinrent pas à fonder quelque chose de bien solide; les cavaliers élégants règnent encore comme jadis, et se laissent charmer par les plaisantes histoires des vieilles et dures Têtes Rondes que le barde leur allié a si joliment rédigées pour l'amusement de leur loisir. Il n'y a pas eu de révolution sociale en Angleterre, l'édifice des institutions civiles et politiques est resté debout, la domination des castes et l'esprit de corporation s'y sont maintenus jusqu'au jour d'aujourd'hui, et, quoique saturée par la lumière et par la chaleur de la civilisation moderne, l'Angleterre demeure en état de moyen âge, c'est-à-dire de moyen âge fashionable. Les concessions faites là-bas aux idées libérales n'ont été que péniblement arrachées à ce raide moyen âge, et toutes les améliorations modernes y ont été le résultat, non d'un principe, mais d'une nécessité de fait, et toutes portent le sceau maudit de cette duplicité qui produit toujours nécessairement de nouvelles souffrances et un nouveau combat à mort avec tous ses dangers. La réformation religieuse n'est accomplie qu'à moitié en Angleterre, et, au milieu de la nudité des quatre murs de prison de l'église épiscopale anglicane; on se trouve encore beaucoup plus mal que dans la geôle intellectuelle du catholicisme, laquelle est au moins vaste, très agréablement peinte et mollement coussinée. La réformation politique n'a pas mieux tourné; la représentation du peuple est aussi défectueuse que possible. Si les classes ne se distinguent plus par l'habit, elles se

différencient cependant toujours par des juridictions séparées, par le patronage, les présentations à la cour, la prérogative, les privilèges coutumiers, et par d'autres misères de ce genre ; et, si la propriété et la personne du peuple ne dépendent plus de l'arbitraire aristocratique, mais de la loi, ces lois ne sont pourtant qu'une autre espèce de dents à l'aide desquelles l'engeance aristocratique saisit son butin, et une autre espèce de poignard dont elle assassine le peuple ; car, en vérité, aucun tyran du continent ne prescrirait par caprice d'arbitraire autant de taxes que le peuple anglais en doit payer à la volonté de la loi, et jamais tyran n'a été aussi cruel que ces lois criminelles d'Angleterre, qui tuent journellement pour la valeur d'un shilling, et avec toute la froideur de la lettre. Quoiqu'on prépare depuis quelque temps en Angleterre beaucoup d'améliorations à ce triste état de choses, qu'on mette çà et là des bornes à la cupidité temporelle et spirituelle, qu'on veuille remédier jusqu'à un certain point au grand mensonge d'une représentation du peuple, en transférant çà et là à quelque grande localité manufacturière la capacité électorale, éteinte dans quelque bourg pourri, qu'on adoucisse de temps à autre les effets de la dure intolérance, en privilégiant aussi quelques autres sectes... tout cela n'est pourtant qu'un malheureux rapiécetage qui ne peut durer longtemps, et le plus sot tailleur en Angleterre peut prévoir que tôt ou tard le vieux vêtement politique s'en ira en pitoyables lambeaux.

* * *

" Personne ne coud une pièce de drap neuf sur un vieil habit ; car la pièce neuve emportera la vieille étoffe, et la déchirure en deviendra plus grande. Personne ne met de vin nouveau dans de vieilles outres : autrement le moût fait crever les outres, et le vin se répand et les outres sont perdues. Mais il faut prendre soin d'enfermer le moût dans des outres neuves." (*Évangile.*)

La profonde vérité ne sort que du profond amour ; et de là vient cette conformité des vues entre l'ancien prédicateur de la montagne qui parla contre l'aristocratie de Jérusalem, et nos prédicateurs montagnards plus modernes qui, de la hauteur de la Convention, à Paris, annoncèrent un évangile tricolore, par quoi non seulement la forme de l'Etat, mais toute la vie sociale devaient être non pas replâtrées, mais refaites à

neuf avec des fondements neufs ou complètement régénérés. Je parle de la révolution française, cette ère universelle où la doctrine de la liberté et de l'égalité sortit victorieuse de cette source de toute connaissance que nous nommons la raison, révélation continuelle qui se reproduit dans la tête de chaque homme; où elle fonde le savoir, et doit être de beaucoup préférable à cette révélation traditionnelle qui ne se manifeste que chez un petit nombre d'élus, et doit être aveuglément crue par la foule. Ce dernier mode de révélation étant par lui-même d'une nature aristocratique, n'a pu combattre le règne des privilèges, l'institution des castes privilégiées aussi sûrement que la raison, qui est de nature démocratique. L'histoire de la révolution est l'histoire guerrière de ce combat auquel nous avons tous pris plus ou moins de part: c'est le combat mortel avec l'esprit égyptien.

Quoique les glaives des ennemis s'émoussent chaque jour davantage, quoique nous ayons occupé les meilleures positions, nous ne pouvons néanmoins entonner le chant du triomphe, avant que l'œuvre soit totalement accomplie. Nous ne pouvons que nous rendre dans l'intervalle des nuits, avec une lanterne, sur le champ de bataille pour enterrer les morts.... Nos courtes allocutions funéraires profitent peu! La calomnie, spectre éhonté, s'assied sur les tombeaux les plus nobles......

Ah! il s'agit de combattre aussi ces ennemis héréditaires de la vérité, qui savent si adroitement empoisonner la bonne réputation de leurs adversaires, et qui ont même eu l'art de rabaisser ce premier prédicateur de la montagne, le héros le plus pur de la liberté; car, ne pouvant nier qu'il fût le plus grand homme de la terre, ils en ont fait le dieu le plus petit du ciel. Quiconque combat les prêtres doit s'attendre à ce que le meilleur mensonge et la calomnie la mieux ourdie déchireront sa pauvre bonne renommée, et la noirciront. Mais, à l'exemple de ces drapeaux déchirés le plus cruellement dans le combat par les balles, et noircis par la fumée de la poudre, qu'on respecte plus que les drapeaux éclatants et intacts des recrues, et que l'on expose enfin dans les cathédrales comme des reliques nationales, les noms de nos héros, plus ils auront été déchirés et noircis, plus ils seront un jour vénérés avec enthousiasme dans le Panthéon de la liberté.

Ainsi que les héros de la révolution, la révolution elle-même a été calomniée, et représentée dans des libelles de toute sorte, comme un effroi des rois et un épouvantail des peuples. On a fait apprendre par cœur aux enfants, dans les écoles, les massacres de la révolution, et l'on ne vit, pendant longtemps dans les foires, que des images affreusement colorées de la guillotine. On ne peut nier sans doute qu'on ait employé trop souvent cette machine qu'inventa un médecin, célèbre orthopédiste, M. Guillotin, mais du moins on n'a pas longtemps tourmenté, torturé, roué les patients, comme on avait jadis tourmenté, torturé et roué mille et mille roturiers, vilains, bourgeois, et paysans dans le bon vieux temps. Que les Français aient, à l'aide de cette machine, amputé le chef suprême de leur État, cela est certainement affreux, et l'on ne sait si l'on doit, à raison de ce fait, les accuser de parricide ou de suicide; mais, en réfléchissant aux circonstances atténuantes, nous trouvons que Louis de France fut moins une victime des passions que des événements, et que ces mêmes gens qui poussèrent le peuple à une pareille action, et qui ont eux-mêmes en tout temps versé le sang des princes en plus grande abondance, ne devaient pas paraître comme des bruyants accusateurs. Le peuple n'a sacrifié que deux rois, tous deux plutôt rois de la noblesse que du peuple, et cela non dans un temps de paix, non pour de vils intérêts, mais au milieu des plus affreuses calamités de la guerre, quand il se vit trahi, et pendant qu'il épargnait le moins son propre sang ; mais certainement plus de mille princes tombèrent traîtreusement sacrifiés à la cupidité ou à de frivoles intérêts, par le poignard, par le glaive et par le poison de la noblesse et des prêtres. On dirait que ces castes mettent le régicide au nombre de leurs privilèges, et qu'elles étaient par cela même intéressées à déplorer la mort de Louis XVI et de Charles Ier. Oh ! si les rois pouvaient reconnaître enfin que, rois du peuple, ils vivraient beaucoup plus en sûreté sous la protection des lois que sous la garde meurtrière de leurs barons et gentillâtres.

***

Mais ce ne sont pas seulement les héros de la révolution et la révolution elle-même, c'est tout notre siècle aussi qu'on a calomnié, c'est toute la liturgie de nos idées les plus saintes

qu'on a parodiée, avec une audace inouïe ; et, quand on entend ou qu'on lit nos misérables détracteurs, le peuple s'appelle, dans leur jargon, la canaille, la liberté est la licence effrénée ; et c'est avec des yeux élancés au ciel et de pieux soupirs qu'on se plaint et qu'on déplore que nous soyons frivoles et que nous n'ayons malheureusement pas de religion. Des sournois hypocrites, qui se traînent tout courbés sous le poids de leurs secrets péchés, osent calomnier un siècle qui est peut-être le plus saint de tous les siècles qui l'ont précédé et le suivront, un siècle qui se sacrifie pour les péchés du passé et pour le bonheur de l'avenir, le Messie parmi les siècles, un Messie qui aurait peine à porter sa couronne d'épines sanglante et le pesant fardeau de sa croix, s'il ne fredonnait de temps à autre un joyeux vaudeville, et ne lâchait pas quelque plaisanterie contre les modernes Pharisiens et Saducéens. Il serait impossible de supporter des douleurs aussi colossales sans de tels délassements d'esprit et sans le persiflage ! Le sérieux apparaît avec bien plus de puissance quand c'est la plaisanterie qui l'annonce. Le siècle ressemble tout à fait à ceux de ses enfants parmi les Français qui ont écrit des livres très badins et très légers, et qui pourtant pouvaient être sévères et sérieux là où la vérité et le sérieux étaient nécessaires ; par exemple, Laclos et Louvet de Couvrai qui, tous deux, combattirent, quand il le fallut, pour la liberté avec la hardiesse et l'abnégation des martyrs, mais, du reste, écrivirent des livres très frivoles et très licencieux, et n'avaient, hélas ! aucune religion.

Comme si la liberté n'était pas une tout aussi bonne religion que les autres ! Comme c'est la nôtre, nous pourrions donc, employant la même mesure, déclarer ses contempteurs frivoles et irreligieux.

Oui, je renouvelle la déclaration par laquelle j'ai commencé ces feuilles. La liberté est une religion nouvelle, la religion de notre temps. Si le Christ n'en est pas le Dieu, il en est au moins un prêtre sublime, et son nom illumine d'un éclat bienheureux le cœur des disciples. Les Français sont le peuple élu de la nouvelle religion, c'est dans leur langue qu'en ont été formulés les premiers évangiles et les premiers dogmes ; Paris est la nouvelle Jérusalem, et le Rhin est le Jourdain qui sépare du pays des Philistins la terre consacrée de la liberté.

# VOYAGE

## DE

# MUNICH À GÊNES

## I

Je suis l'homme le plus poli du monde. Je me vante de n'avoir jamais été grossier sur cette terre où se trouvent tant d'impertinents insupportables qui s'accrochent aux gens, et leur racontent leurs souffrances ou déclament leurs vers. J'ai toujours écouté avec une patience vraiment chrétienne toutes les misères de ce genre sans trahir par la plus petite grimace le profond ennui de mon âme. Tel qu'un Bramin pénitent qui livre son corps à la vermine pour que ces créatures de Dieu fassent aussi curée, j'ai souvent prêté le flanc des jours entiers aux plus implacables insectes humains; j'écoutais avec calme, et mes soupirs intérieurs n'étaient entendus que de LUI, qui récompense la vertu.

Et puis la prudence pratique nous recommande aussi d'être honnête et de ne point garder un silence offensant, ni de rien répondre de fâcheux, quand, par aventure, un spongieux conseiller de commerce ou un sec débitant de fromage s'attache à nous et commence une conversation généralement européenne par ces mots : — Nous avons aujourd'hui une belle *température*. On ne peut savoir où l'on se retrouvera avec un semblable Philistin, et il peut nous faire payer bien cher de ne lui avoir pas répondu poliment : — La *température* est fort belle. Il peut même arriver, cher lecteur, que tu viennes à t'asseoir à table d'hôte, à Cassel, à la gauche dudit Philistin, et qu'il ait justement devant lui et serve avec une amabilité charmante le plat

de carpes au brun. Qu'il conserve une vieille dent contre toi, et l'assiette fera le tour de la table sans qu'il t'arrive le plus petit reste de queue : car, hélas ! tu es justement le treizième à la table, ce qui est toujours inquiétant lorsque tu es à gauche du découpeur, et qu'on commence à servir par la droite. Et ne pas avoir de carpe est un grand malheur, peut-être le plus grand après celui d'être condamné à perdre la cocarde prussienne. Le Philistin qui te joue ce tour se moque de toi par-dessus le marché, et t'offre les lauriers qui restent nageant dans la sauce noire : hélas ! à quoi servent les lauriers, quand il ne s'y joint point de carpe ! Et le Philistin cligne de l'œil, ricane et murmure entre ses dents : — Il fait aujourd'hui une belle *température.*

Hélas, pauvre âme ! il peut encore arriver que tu sois couchée au cimetière auprès du même Philistin, et qu'au jour du jugement, quand tu entendras retentir le grand trombone, tu dises à ce voisin : — Mon cher ami, donnez-moi la main, je vous prie, pour que je puisse me relever, car ma jambe gauche est engourdie par cette damnée de position que nous gardons depuis si longtemps ! Alors tu vois tout d'un coup le fameux ricanement du Philistin, et tu entends sa voix goguenarde dire : — Il fait aujourd'hui une belle *température.*

## II

— Il fait aujourd'hui une belle température !

Que n'as-tu, cher lecteur, entendu le ton, l'incomparable fausset de basse, dont furent dites ces paroles! que n'as-tu vu le parleur lui-même, cette face archi-prosaïque, ces petits yeux subtilement sots, ce nez retroussé, finement investigateur ! tu aurais reconnu sur-le-champ que cette fleur n'était pas le produit d'un sable ordinaire, et que ces accents étaient la langue de Charlottenbourg, où l'on parle le berlinois beaucoup mieux encore qu'à Berlin même.

Je suis l'homme le plus poli du monde, j'aime les carpes au brun, je crois quelquefois à la résurrection, et je répondis : — En effet, la température est très belle.

Quand l'enfant de la Sprée eut canardé de la sorte, il m'entreprit vivement, et je ne pus me délivrer de ses questions

et des réponses qu'il y faisait le premier, et surtout de ses parallèles entre Berlin et Munich, la nouvelle Athènes, à laquelle il ne laissa pas un cheveu sur la tête . . . . . .

Sans doute, qu'on nomme Munich une nouvelle Athènes, cela est, entre nous, passablement ridicule, et j'ai beaucoup de mal quand il me faut la défendre sous ce rapport. C'est ce que j'ai vivement éprouvé dans le dialogue avec le Philistin berlinois, lequel fut assez impoli, encore qu'il eût discouru avec moi depuis quelque temps, pour ne trouver aucun sel attique dans la nouvelle Athènes.

— Il n'y en a qu'à Berlin, cria-t-il assez haut. Là seulement vous trouverez l'esprit et l'ironie. Il y a bien ici de la bière blanche, mais véritablement aucune ironie.

— Nous n'avons pas d'ironie, nous cria Nannerl, la svelte sommelière, qui passait alors en courant ; mais vous pouvez demander ici toute autre espèce de bière.

J'eus grand regret que Nannerl eût pris l'ironie pour une bière particulière, peut-être pour la meilleure de Stettin, et afin qu'elle ne s'exposât plus désormais à une pareille méprise, je commençai à l'endoctriner ainsi : — Belle Nannerl, l'ironie n'est point une bière, mais une invention des Berlinois, les gens les plus avisés du monde, qui étaient fort contrits d'être nés trop tard pour pouvoir inventer la poudre : ils cherchèrent donc à se faire une invention aussi importante, fort utile à ceux-là même qui n'ont pas inventé la poudre. Autrefois, ma chère enfant, quand quelqu'un avait fait ou dit une sottise, qu'y pouvait-on ? Ce qui était fait était fait, et l'on disait : — Cet homme est un stupide animal. C'était désagréable. A Berlin, où l'on est fort sensé et où l'on fait néanmoins le plus de sottises, on sentait grandement ce désagrément. Le ministre de l'instruction publique essaya d'y remédier par des mesures sérieuses : il ordonna que les grosses sottises pussent seules être imprimées. Les petites ne sont permises que dans la conversation, permission qui n'a été accordée qu'aux professeurs et aux fonctionnaires élevés. Les petites gens ne doivent émettre leurs sottises qu'en secret. Malheureusement toutes ces précautions ne servirent à rien. Les sottises comprimées se firent jour avec d'autant plus de force dans les occasions extraordinaires, elles furent même secrètement protégées d'en haut, et surgirent

publiquement d'en bas. L'embarras était grand, quand enfin fut trouvé un moyen rétroactif par lequel on peut défaire toute sottise ou même la transformer en chose raisonnable. Ce moyen est tout simple, et consiste à déclarer qu'on n'a fait ou dit la sottise en question que par ironie. Ainsi, ma chère enfant, tout avance dans ce monde ; la sottise devient ironie ; la flagornerie manquée, satire ; la lourdeur naturelle, persiflage adroit ; la folie réelle, verve comique ; l'ignorance, esprit brillant ; et tu finiras toi-même par devenir l'Aspasie de la nouvelle Athènes.

J'en aurais bien dit davantage si la belle Nannerl, que je retenais par son tablier, ne se fût violemment dégagée quand elle entendit un orage de voix qui demandaient de toutes parts de la bière. Quant au Berlinois, il avait l'air de l'ironie, même en considérant avec quel enthousiasme furent reçus les grands pots écumants ; et, désignant un groupe de buveurs qui savouraient de tout leur cœur le nectar de houblon, sur l'excellence duquel ils se disputaient, il dit en ricanant : — Et ce sont là vos Athéniens !

Les remarques que cet homme lâcha tout d'une file me firent naturellement peine, vu que j'ai un grand faible pour notre nouvelle Athènes. Je m'efforçai en conséquence de faire comprendre au pétulant censeur que l'idée de nous poser en nouvelle Athènes nous était venue seulement depuis peu ; que nous n'étions que de jeunes commençants, et que nos grands esprits, voire notre public poli, n'étaient pas encore bien établis à se laisser voir de près. Tout est encore au berceau, et nous sommes loin d'être complets. — Nous n'avons, mon cher ami, ajoutai-je, guère que les emplois inférieurs qui soient remplis, et il ne vous est pas échappé que les hiboux, par exemple, les sycophantes et les Phrynés ne nous manquaient pas. Mais il n'y a disette que pour les premiers rôles, au point qu'un seul individu est souvent obligé d'en jouer plusieurs à la fois. Ainsi notre poète, qui chante le tendre amour grec des jeunes garçons s'est vu forcé de se charger également de l'insolence d'Aristophane ; mais il peut tout faire, il a tout ce qu'il faut à un grand poète, à l'exception peut-être de l'imagination et de l'esprit, et, s'il avait beaucoup d'argent, ce serait un homme riche. Ce qui nous manque en quantité, nous le compensons

par la qualité. Nous n'avons qu'un grand sculpteur, mais c'est M. Le Lion. Nous n'avons qu'un grand orateur, mais je suis convaincu que Démosthène ne pouvait pas tonner aussi bien que lui sur l'impôt de la drêche dans l'Attique. Si nous n'avons pas encore empoisonné de Socrate, ce n'est vraiment pas le poison qui nous a manqué. Et si nous ne possédons pas encore un *Démos*, une population entière de démagogues, nous pouvons cependant vous offrir un exemplaire de luxe de cette espèce, un démagogue qui vaut à lui seul tout un Démos, une troupe complète de grands bavards, de gobe-mouches, de poltrons et autres semblables va-nus-pieds, et, tenez, vous le voyez en personne !

Je ne puis résister à la tentation de donner un signalement plus détaillé du personnage qui se présentait à nous en ce moment. Je laisse à d'autres à décider si sa tête a quelque chose d'humain, et si elle est en conséquence fondée en droit à le donner pour un homme. Moi je tiendrais cette tête pour celle d'un singe, et c'est par courtoisie seulement que je la prends pour humaine. Son accoutrement consistait en un bonnet de drap dont la forme ressemblait à l'armet de Membrin, juché sur de raides cheveux noirs qui pendaient par derrière et se séparaient par une raie enfantine sur le devant. Sur la face de cette tête, qui se donnait pour une figure, la déesse de la trivialité avait imprimé son cachet, et si fort, que le nez qui s'y trouvait en était presque écrasé ; les yeux baissés semblaient tout affligés de chercher inutilement ce nez.

Son habillement était un pourpoint teutonique, modifié à la vérité selon les exigences impérieuses de la civilisation de l'Europe moderne, mais dont la coupe rappelait toujours celui qu'Arminius a porté dans la forêt de Teutobourg, et dont la forme originelle s'est conservée dans une association patriotique de tailleurs, par tradition aussi secrète que l'architecture gothique se conserva au milieu d'une confrérie mystique de maçons. Un chiffon blanc qui jurait avec un cou nu et grisâtre, recouvrait le collet de cet habit patriotique. De longues mains sales pendaient de ses manches ; au milieu descendait un long corps, sous lequel flageolaient deux petites jambes... Ce personnage faisait, à en mourir, une parodie de l'Apollon du Belvédère.

— Et c'est là le démagogue de la nouvelle Athènes ?

demanda avec un rire sardonique le Berlinois. Eh, bon Dieu ! c'est un compatriote à moi. J'en crois à peine mes yeux corporels... C'est justement celui qui..., non !... Est-il possible !

— Oui, Berlinois aveuglés, repris-je avec quelque chaleur, vous méconnaissez vos génies indigènes, et lapidez vos prophètes. Nous, au contraire, nous savons tout utiliser.

— Et à quel usage employez-vous ce malheureux insecte ?

— On peut l'employer partout où il faut sauter, ramper ; de la sensibilité, un grand appétit, de la piété, beaucoup de vieil allemand, peu de latin et pas de grec. Il saute réellement très bien sur une barre, fait des sommaires de tous les sauts imaginables, et des catalogues de toutes les variantes des poésies en vieux idiomes tudesques. Et puis, il représente l'amour de la patrie sans être le moins du monde dangereux ; car on sait très bien qu'après s'être trouvé par hasard au milieu des démagogues teutomanes, il s'en est retiré à temps, quand leur cause offrit quelques risques, et cessa ainsi de s'accorder avec les sentiments chrétiens de son tendre cœur. Mais depuis que le danger a disparu, que les martyrs ont souffert pour leur opinion, que presque tous y ont renoncé spontanément, et que même nos barbiers les plus chauds ont quitté leurs pourpoints teutoniques, de ce moment même a commencé l'ère prospère de notre prudent sauveur de la patrie. Lui seul a conservé le costume des démagogues teutomanes et les locutions qui en font partie ; il vante encore Arminius le Chérusque et madame Thusnelda, son épouse, comme s'il était leur blond descendant. Il nourrit toujours une haine patriotique germanique contre la Babylone française, contre l'invention du savon, contre la grammaire grecque païenne de Thiersch, contre Quinctilius Varus, contre les gants, et contre tous les hommes qui ont un nez décent. Il se présente ainsi, monument ambulant d'un temps évanoui, et, comme le dernier Mohican, lui aussi est resté seul de toute une horde sauvage et saugrenue, lui, le dernier démagogue teutomane. Vous voyez donc que, dans la nouvelle Athènes, qui manque encore tout à fait de démagogues, nous pouvons employer cet homme. Nous avons en lui un fort bon démagogue, qui en même temps est si doux, qu'il lèche tout ce qu'on lui donne, et comme il est unique dans son espèce, nous aurons encore plus tard, quand il sera crevé,

l'avantage spécial de le faire empailler et de pouvoir le conserver à la postérité comme le dernier démagogue, avec sa peau et ses cheveux. Gardez-vous pourtant, je vous prie, d'en rien dire au professeur Lichtenstein, de Berlin ; car celui-ci le ferait réclamer pour le musée zoologique de cette ville, ce qui pourrait occasionner une guerre entre la Prusse et la Bavière, vu que nous ne voulons en aucun cas le livrer. Déjà les Anglais l'ont estimé, et en ont offert sept mille sept cent septante-sept guinées ; déjà les Autrichiens ont voulu l'échanger contre la girafe ; mais notre ministère a répondu que le dernier démagogue est sans prix, et qu'il fera un jour l'orgueil de notre cabinet d'histoire naturelle, ainsi que l'ornement de notre ville.

Le Berlinois paraissait m'écouter avec quelque distraction. Des objets plus beaux avaient captivé son attention, et il me coupa tout à coup la parole en ces termes : — Mille pardons si je vous interromps ; mais dites-moi donc au moins ce que c'est que ce chien qui court là-bas ?

— C'est un autre chien.

— Ah ! vous ne comprenez pas. Je parle de ce grand chien à soies blanches et sans queue.

— Mon cher monsieur, c'est le chien du nouvel Alcibiade.

— Mais, reprit le Berlinois, pourriez-vous me dire où est ce nouvel Alcibiade ?

— Entre nous, répondis-je, la place est encore vacante dans la Nouvelle Athènes, et nous n'avons pour le moment que le chien.

## III

Le lieu où se tenait cet entretien s'appelle Bogenhausen, ou Neubourghausen, ou villa Hompesch, ou jardin de Montgelas, ou le Schlœssel. On n'a même pas besoin de le nommer quand on s'y veut faire conduire de Munich : le cocher vous comprend tout de suite à un certain clignement d'œil altéré, à un certain mouvement de tête de bienheureux, ou à d'autres grimaces indicatrices. Mille mots sont à la disposition de l'Arabe pour exprimer le sabre, du Français pour l'amour, de l'Anglais pour la pendaison, de l'Allemand pour boire, et du nouvel Athénien pour désigner les lieux où il boit. La bière est réellement fort

bonne en cet endroit; on n'en boit pas de meilleure au prytanée, vulgairement nommé Bockkeller. Elle a un goût parfait, principalement sur cette terrasse à escalier où l'on a devant les yeux les Alpes du Tyrol. J'allais souvent m'y établir l'hiver dernier; et je contemplais ces montagnes neigeuses, étincelantes sous la lumière du soleil, et qui semblaient coulées en argent pur.

L'hiver régnait alors aussi dans mon âme : les pensées et les sentiments étaient comme étouffés sous la neige, la vie inspiratrice était desséchée et morte en moi; ajoutez la déplorable politique, les regrets que m'arrachait la mort d'une ravissante créature, un vieux levain de chagrin et le rhume. Et puis, je buvais beaucoup de bière, parce qu'on m'assurait que cela rendait le sang léger. Pourtant la meilleure bière attique ne pouvait me réussir, à moi qui m'étais auparavant habitué au porter en Angleterre.

Enfin vint le jour où tout changea. Le soleil perça les nuages du ciel, et abreuva la terre, ce vieil enfant, du lait de ses rayons. Les montagnes frémirent de plaisir, et leurs larmes de neige coulèrent en abondance, les croûtes de glace des lacs craquèrent et se fendirent, la terre ouvrit ses yeux bleus, de son sein s'élancèrent les fleurs amoureuses et les forêts sonores, palais verdoyants des rossignols; toute la nature sourit, et ce sourire s'appelait le printemps. Alors commença aussi en moi un nouveau printemps, de nouvelles fleurs jaillirent de mon cœur, des sentiments de liberté, semblables à des roses, puis des désirs tendres comme de jeunes violettes, sans doute aussi dans le nombre mainte ortie inutile. L'espérance étendit de nouveau sa riante verdure sur les tombes de mes désirs éteints, les mélodies de la poésie revinrent, comme des oiseaux voyageurs qui ont passé l'hiver dans la chaleur du midi, et retournent visiter leur nid abandonné dans le nord, et ce cœur du nord délaissé résonna, et s'épanouit encore comme autrefois; seulement, j'ignore comment cela se fit. Est-ce un soleil blond ou brun qui a réveillé le printemps dans mon cœur, qui par ses baisers a rechauffé dans ce cœur les fleurs engourdies, et par son sourire a rendu la voix aux rossignols? Etait-ce la nature elle-même qui venait chercher son écho dans mon sein, et s'y mirer avec son nouvel éclat printanier? Je ne sais; mais je crois

que ce fut sur la terrasse, à Bogenhausen, en présence des Alpes tyroliennes, que mon cœur fut fasciné par ce nouvel enchantement. Quand j'étais assis là avec mes pensées, il me semblait souvent voir une belle jeune figure regarder du haut de ces Alpes, et je désirais avoir des ailes pour l'aller trouver dans le pays de sa résidence, l'Italie. Je me sentais souvent aussi caressé par les parfums des citronniers et des orangers qui descendaient en nuages des montagnes, avec leurs séductions et leurs promesses, pour m'attirer en Italie. Un soir même, dans l'or du crépuscule, je le vis bien distinctement sur la cime d'une montagne, le jeune dieu du printemps. Des fleurs et des lauriers couronnaient sa tête radieuse, et l'œil riant et la bouche épanouie il me dit : — Je t'aime ; viens à moi en Italie.

## IV

Mes yeux pouvaient donc bien étinceler de quelque flamme langoureuse quand, dans le désespoir où m'avait jeté mon interminable conversation avec le Berlinois, mon regard s'élançait vers les belles montagnes du Tyrol, et que je soupirais profondément. Mais mon Philistin berlinois ne vit dans ce regard et dans ce soupir qu'une nouvelle ressource de conversation ; alors, souriant de compagnie : — Ah ! oui, je voudrais bien aussi, moi, être à Constantinople ! Ah ! voir Constantinople fut toujours l'unique vœu de ma vie ! Et maintenant, hélas ! les Russes y sont certainement déjà entrés, à Constantinople... Avez-vous vu Saint-Pétersbourg ? Je répondis que non, et le priai de m'en dire quelque chose ; mais ce n'était pas lui qui y était allé l'été dernier, c'était M. son beau-frère, le conseiller de justice, et il paraît que ce doit être une ville unique. — Avez-vous vu Copenhague ? Comme j'eus encore répondu négativement à cette question, et demandé une description de la ville, il se mit à sourire d'un air bien fin, balança avec satisfaction sa tête çà et là, et m'assura sur l'honneur que je ne pouvais m'en faire une idée si je n'y avais été moi-même. — Ceci, répliquai-je, ne peut se faire encore pour le moment. Je veux entreprendre un autre voyage dont j'ai fait le projet ce printemps : je vais partir pour l'Italie.

En entendant ces mots, mon homme sauta tout à coup de

dessus son siège, pirouetta trois fois sur le même pied, et fredonna : — Tirily ! tirily ! tirily !

Ce fut pour moi le dernier coup d'aiguillon. — Je pars demain, me dis-je sur-le-champ. Je ne veux plus tarder ; il me faut voir aussitôt que possible le pays qui peut jeter le Philistin le plus sec dans une telle extase, qu'à entendre ce nom, il se met à chanter comme une caille. Pendant que je m'occupais chez moi à faire mes malles, le son de ce tirily me résonnait incessamment dans l'oreille, et mon frère, Maximilien Heine, qui m'accompagna le lendemain jusqu'à la frontière, ne pouvait comprendre pourquoi de toute la journée je ne pus dire un mot de sens commun, tandis que je ne cessais de tirilyser.

## V

Tirily ! tirily ! je vis, je sens la douce souffrance de l'existence, je sens toutes les joies et toutes les peines du monde, je souffre pour le salut de tout le genre humain, j'expie ses péchés, mais j'en jouis aussi.

Et ce n'est pas seulement avec les hommes, c'est encore avec les plantes que mes sentiments sont sympathiques ; celles-ci me racontent, avec leurs mille langues vertes, les plus charmantes histoires. Elles savent que je n'ai pas un orgueil d'homme, et que j'ai autant de plaisir à parler avec les humbles fleurs des prairies qu'avec les sapins les plus élevés. Hélas ! je ne sais que trop ce qu'il en est de ces superbes sapins ! Ils s'élancent du fond de la vallée jusqu'aux nuages, et dépassent presque les cimes des granits les plus hardis : mais combien dure toute cette grandeur ? Tout au plus quelques misérables siècles, après quoi ils tombent accablés de vieillesse et n'ont plus qu'à pourrir sur le sol. Puis, pendant la nuit, les hiboux sortent silencieusement de leurs crevasses, et viennent ajouter l'insulte au malheur : — Voyez ! sapins qui étiez si forts, vous avez cru pouvoir vous mesurer avec les montagnes, et maintenant vous voilà gisant brisés dans le vallon, et les montagnes sont toujours debout et immobiles.

Un aigle perché sur sa chère roche solitaire, et qui entend une si dure raillerie, doit faire de poignantes réflexions. Il pense au sort qui l'attend lui-même. Il ne sait pas non plus, lui, dans quelle profondeur, il sera jeté un jour. Mais les

étoiles lui envoient des scintillements si rassurants, les eaux des bois roulent des murmures si consolateurs, et la fière harmonie de son âme, à lui, couvre si puissamment la voix des pensées timides, qu'il oublie bientôt celles-ci. Que le soleil vienne à paraître, et il se retrouvera comme toujours ; il planera vers son astre, et quand il sera assez haut, il lui chantera ses joies et ses douleurs. Les animaux ses compagnons, surtout les hommes, croient que l'aigle ne peut chanter, et ils ne savent pas qu'il ne chante que lorsqu'il est hors de leur portée, et qu'il a trop d'orgueil pour vouloir être entendu d'un autre que le soleil. Et il a raison : il pourrait prendre ici-bas fantaisie à quelqu'un de la race emplumée, de rendre compte de son chant. Je sais moi-même par expérience ce que disent de pareils critiques : la poule se dresse sur une patte et caquète que le chanteur n'a pas d'âme ; le dindon glousse que le véritable sérieux lui manque ; la colombe roucoule qu'il ne connaît pas l'amour intime ; l'oie barbote qu'il n'est pas assez savant ; le chapon crie da sa voix aigre qu'il est trop sensuel ; le roitelet l'accuse de manquer totalement de croyance ; le passereau siffle qu'il n'est pas assez fécond ; les huppes, les pies, les linottes, tout cela gazouille, gémit et grasseye... Le rossignol seul ne mêle point sa voix à ces critiques : indifférent pour le reste du monde, son unique pensée, son unique chant est pour la rose purpurine ; il l'entoure de son vol amoureux, il se précipite enflammé au milieu des épines chéries, et il saigne et il chante.

## VI

A midi sonnant j'entrais à Innsbrück.

Innsbrück est en elle-même une ville mal habitable et assez niaise. Peut-être a-t-elle l'air plus spirituel et plus agréable en hiver quand les hautes montagnes qui l'enferment sont couvertes de neige, que les avalanches grondent, et que la glace craque et étincelle de toutes parts.

Je trouvai ces montagnes la tête ceinte de nuages comme de turbans grisâtres. On voit là le rocher de Saint-Martin, théâtre de la plus belle légende impériale, comme généralement le souvenir du chevaleresque Maximilien fleurit et retentit encore plein de vie par tout le Tyrol.

Dans l'église de la cour sont les statues tant vantées des princes et princesses de la maison d'Autriche et de leurs aïeux, parmi lesquels s'en trouvent plusieurs qui sont encore à comprendre comment a pu leur arriver cet honneur. Elles sont au-dessus de la grandeur naturelle, coulées en fer, et rangées autour du tombeau de Maximilien. Mais comme l'église est petite et la toiture peu élevée, on croit voir de noires figures de cire dans une baraque de foire. On lit sur le piédestal de quelques-unes le nom des augustes personnages qu'elles représentent. Pendant que je considérais ces statues, survinrent des Anglais : un homme maigre, à face ébahie, les pouces accrochés aux emmanchures de son gilet blanc, et, entre les dents, son *Guide des Voyageurs ;* derrière lui, sa longue compagne, dame dans la fleur de sa décadence, mais encore suffisamment épaisse ; derrière elle, une figure rouge de porter sur un collet blanc de poudre, marchant raide dans un habit dito, et les bras de bois entièrement chargés des gants de milady, de ses fleurs des Alpes, et de son carlin.

Ce trèfle monta en file jusqu'à la partie supérieure de l'église, et le fils d'Albion expliqua à sa compagne les statues, c'est-à-dire qu'il lut dans son *Guide des Voyageurs* ainsi qu'il suit : — " La première statue est celle du roi Clovis de France, l'autre celle du roi Arthur d'Angleterre, la troisième de Rodolphe de Habsbourg, etc. " Mais comme le pauvre Anglais avait commencé sa revue par en haut, et non d'en bas, comme le supposait le *Guide des Voyageurs*, il tomba dans des quiproquos des plus amusants, et qui devenaient plus comiques encore quand il arrivait à une statue de femme, qu'il prenait pour un homme, *et vice versa ;* de sorte qu'il ne comprenait point pourquoi Rodolphe de Habsbourg était représenté en jupes, tandis que l'impératrice Marie avait des culottes de fer et une barbe un peu longue. Moi, qui prête volontiers l'assistance de mon savoir, je remarquai en passant que c'était probablement une exigence du costume d'alors, ou bien que les augustes personnages avaient peut-être expressément demandé qu'on les coulât de la sorte, et pas autrement ; qu'ainsi, il pourrait prendre envie à l'empereur actuel de se faire représenter avec des paniers, ou même au maillot... Qui pourrait y trouver à redire ?

Le carlin poussait des aboiements critiques, le laquais ouvrait de grands yeux, le maître se frottait le nez, et milady disait : — *A fine exhibition, very fine indeed.*

## VII

Brixen fut la seconde ville un peu grande du Tyrol dans laquelle j'entrai. Elle est située dans une vallée, et quand j'arrivai elle était couverte de vapeur et des ombres du soir. Au milieu de ce calme du crépuscule vibrait le tintement mélancolique des cloches, les troupeaux de moutons trottaient vers leurs étables, les hommes vers les églises ; partout une odeur désagréable de saints fort laids et de foin sec.

— Les jésuites sont à Brixen, m'avait dit naguère l'*Hesperus*. Je les cherchai tout autour de moi dans les rues, mais je ne vis personne qui ressemblât à un jésuite, si ce n'est peut-être ce gros homme à tricorne ecclésiastique, avec un habit noir de coupe cléricale, vieux et râpé, qui contrastait d'autant plus avec ses culottes noires neuves et brillantes.

Ce ne peut être un jésuite, me dis-je enfin, car je me suis toujours figuré les jésuites un peu maigres. Et puis, y a-t-il encore réellement des jésuites ? Je crois souvent que leur existence n'est qu'une chimère, que c'est la peur que nous avons d'eux qui nous revient dans le cerveau, longtemps après que le danger est passé, et tout cet emportement contre les jésuites me rappelle alors ces gens qui vont par les rues avec un parapluie ouvert longtemps après qu'il a cessé de pleuvoir. Oui, il me semble parfois que le diable, la noblesse et les jésuites n'existent qu'autant qu'on y croit. Quant au diable, c'est chose certaine, puisque les croyants sont les seuls qui l'aient vu jusqu'à présent. Pour ce qui est de la noblesse, nous éprouverons dans quelque temps que *la bonne société* ne sera plus la bonne société, du moment où le brave bourgeois n'aura plus la bonté de la tenir pour la bonne société. Mais les jésuites ? Nous avons du moins cela de gagné qu'ils n'ont plus leurs vieilles culottes ! Les anciens jésuites sont dans la tombe avec leurs vieilles culottes, leurs ambitions, leurs plans universels, leurs discussions, leurs distinctions, leurs restrictions et leurs poisons, et ce que nous voyons se couler par le monde avec

des culottes neuves et lustrées, est moins leur esprit que leur spectre, spectre absurde et imbécile, qui prend chaque jour à tâche de nous prouver par sa parole et par ses actions combien peu il est à craindre. Et, en vérité, il nous rappelle l'histoire d'un revenant de cette espèce dans la forêt de Thuringe, lequel délivrait de toute frayeur les gens qui avaient peur de lui, en leur ôtant fort poliment sa tête de dessus ses épaules pour leur montrer qu'il était tout à fait creux et vide en dedans.

Je ne puis m'empêcher de raconter comment je trouvai l'occasion d'observer de plus près le gros homme aux culottes neuves et brillantes, et de me convaincre que ce n'était pas un jésuite, mais une tête ordinaire du bétail de Dieu. C'est dans la salle à manger de mon auberge que je le rencontrai venant souper en compagnie d'un homme long et maigre qu'on appelait Excellence, et qui ressemblait tellement à ce vieux gentilhomme célibataire dont Shakespeare nous a donné le portrait, qu'on eût dit que la nature avait commis un plagiat. Tous deux assaisonnaient leur repas en importunant la servante, charmante fille en vérité, de leurs caresses, qui paraissaient ne pas la dégoûter médiocrement, au point qu'elle se dégagea avec effort pendant que l'un lui tapotait sur les reins et que l'autre voulait l'embrasser. Ils vidèrent alors leur sac d'obscénités les plus grossières, auxquelles ils savaient bien que la pauvre fille ne pouvait échapper, obligée qu'elle était de rester dans la salle pour me servir, moi et les autres convives. Pourtant, quand cette inconvenance devint intolérable, elle planta tout là, se sauva, et revint, quelques minutes après, portant sur un bras un jeune enfant qu'elle garda pendant tout le temps, quoiqu'elle en fût fort gênée pour son service. Nos deux compagnons ne se permirent plus alors rien contre la pudeur de la jeune fille, qui les servit sans rancune, mais avec un rare sérieux. Leur conversation prit une autre direction. Tous deux revinrent à l'éternel radotage de la grande conjuration contre l'autel et le trône, tombèrent d'accord sur la nécessité de mesures rigoureuses, et se serrèrent plus d'une fois la main en signe de sainte alliance.

# VIII

Les ouvrages de Joseph du Hormayr sont indispensables pour l'étude de l'histoire du Tyrol : ils sont même encore, pour celle de nos jours, la meilleure et peut-être l'unique source.

La *Guerre des paysans tyroliens en* 1809, par Bartholdy, est un livre bien et spirituellement écrit, et si l'on y trouve des défauts, ils résultent nécessairement de ce que l'auteur, par suite de la noble faiblesse propre aux gens de cœur, avait pour le parti vaincu une prédilection particulière, et que la fumée de la poudre enveloppait encore les événements au moment où il les a décrits.

Beaucoup de faits mémorables de ce temps n'ont pas été recueillis et ne vivent que dans la mémoire du peuple, qui n'en parle guère aujourd'hui avec plaisir, parce qu'ils lui rappellent le souvenir de mainte espérance déçue. Les pauvres Tyroliens ont dû faire aussi toutes sortes d'expériences, et quand on leur demande s'ils ont obtenu, en récompense de leur fidélité, tout ce qu'on leur avait promis aux jours du danger, ils haussent avec bonhomie les épaules, et disent naïvement qu'on n'y attachait peut-être pas d'intentions bien sérieuses, et puis, que l'empereur a beaucoup à penser, et qu'il lui échappe bien des choses.

Consolez-vous, pauvres diables ! vous n'êtes pas les seuls auxquels on ait fait des promesses. Il arrive bien souvent sur les grands vaisseaux négriers que pendant les grosses tempêtes, et quand le navire est en péril, on a recours aux hommes noirs qui sont entassés dans l'obscurité à fond de cale. On brise alors leurs fers, on leur promet bien saintement de leur donner la liberté s'ils réussissent par leur zèle à sauver le bâtiment. Et mes pauvres simples noirs de remonter pleins d'allégresse sous la clarté du soleil, de s'attacher aux pompes, d'épuiser l'eau au prix de leurs forces, d'aider où il faut aider, de grimper, de sauter, de rouler les câbles, de couper des mâts, enfin de travailler jusqu'à ce que le danger soit passé. Alors on les ramène, comme il va sans dire, sous l'entrepont, où ils sont enchaînés de nouveau fort commodément, et abandonnés dans leur sombre prison à leurs réflexions démagogiques sur les promesses des marchands d'âmes, dont l'unique but, après la cessation du péril, est de troquer encore quelques âmes de plus.

O navis, referent in mare te novi
Fluctus . . . . . . . . .

Quand mon vieux professeur expliquait cette ode d'Horace, où l'État est comparé à un vaisseau, il avait toujours à faire bien des observations politiques, qu'il suspendit quand la bataille de Leipzig eut été livrée, et que toute la classe se dispersa.

Mon vieux professeur avait tout prévu. Quand nous reçûmes la première nouvelle de ce combat, il secoua sa tête grise, et je sais maintenant ce que cela voulait dire. Bientôt arrivèrent les rapports circonstanciés, et l'on se montrait mystérieusement les images bariolées où l'on avait représenté avec une maladresse fort édifiante, comme quoi les augustes chefs des armées s'agenouillèrent sur le champ de bataille, et remercièrent Dieu.

— Oui, ils pouvaient remercier Dieu, disait mon maître, et il riait comme il avait coutume de le faire quand il expliquait Salluste ; l'empereur Napoléon les a si souvent battus, qu'ils ont pu à la fin apprendre le métier.

Vinrent ensuite les alliés et les mauvaises poésies de délivrances, Hermann et Thusnelda, hurrah ! et l'association des dames patriotiques, et les glands du chêne national, et les interminables vanteries sur la bataille de Leipzig, puis encore la bataille de Leipzig, sans relâche, sans répit.

— Il arrive à ces gens-là, disait mon professeur, comme aux Thébains, quand ils eurent enfin battu à Leuctres ces invincibles Spartiates, et qu'ils ne cessèrent leurs forfanteries sur cette bataille, ce qui faisait dire d'eux à Antisthène, qu'ils étaient comme les enfants, qui ne se sentent pas de joie quand par hasard ils ont rossé leur maître d'école. Hélas ! mes pauvres enfants, il eût mieux valu que nous-mêmes eussions reçu les coups !

Le bon vieillard est mort quelque temps après. Sur son tombeau croît de l'herbe prussienne, que paissent les nobles destriers de nos chevaliers restaurés.

## IX

Les Tyroliens sont beaux, enjoués, probes, honnêtes, et d'esprit borné au-delà de toute idée. C'est une race d'hommes saine, peut-être parce qu'ils sont trop sots pour pouvoir être

malades. Je les appellerais volontiers aussi une noble race, parce qu'ils se montrent fort délicats dans le choix de leur nourriture, et fort propres dans leurs habitudes. Il n'y a que le sentiment de la dignité personnelle qui leur manque absolument. Le Tyrolien a une sorte de servilisme riant et humoristique qui porte presque une teinte d'ironie, et qui est pourtant réel et très sérieux. Les femmes tyroliennes *te* saluent d'une façon si amicalement avenante, les hommes *te* serrent si robustement la main, et gesticulent avec une cordialité si pittoresque, que tu pourrais croire qu'ils te traitent comme un proche parent, ou tout au moins comme leur égal ; mais, loin de là, ils n'oublient jamais qu'ils ne sont que de petites gens, et que tu es un monsieur comme il faut, qui voit certainement sans déplaisir que les petites gens se mettent un instant sans timidité sur le même pied que lui. Et ils agissent en cela d'après un instinct naturel fort juste. Les aristocrates les plus pétrifiés sont charmés de trouver une occasion de se rabaisser ; car c'est à cela même qu'ils sentent combien ils sont placés haut. Chez eux, les Tyroliens exercent ce servilisme gratis ; mais ils cherchent à en faire une source de gain à l'étranger. Ils trafiquent de leur personnalité, de leur nationalité. Ces marchands de couvertures, chamarrés de leur costume national, ces gais *Bua* tyroliens vous permettront de grand cœur une plaisanterie ; mais il faut alors leur acheter quelque chose. Cette famille Rainer, qui s'en alla en Angleterre, comprenait encore bien mieux cette spéculation, et puis ils avaient, en outre, un bon conseiller, qui connaissait bien l'esprit de la *nobility* anglaise. C'est là ce qui leur procura un si bon accueil dans le foyer de l'aristocratie européenne, *in the west end of the town*. Quand je vis, l'été précédent, dans les brillantes salles de concert du monde fashionable de Londres, ces chanteurs tyroliens, vêtus du costume national, monter sur les tréteaux, et faire retentir ces chants dont le *iodeln* résonne d'une façon si naïve et si aimable dans les Alpes du Tyrol, et qui trouvent un écho si complaisant aussi dans notre âme, à nous autres Allemands du nord, mon cœur se sentit suffoquer d'un amer déplaisir ; le sourire de toutes ces lèvres de qualité me mordait comme autant de serpents. C'était comme si j'eusse entendu insulter grossièrement la chasteté de la parole allemande, comme si les plus doux mystères de notre sensibilité nationale

eussent été profanés devant une populace étrangère. Je ne pus applaudir comme les autres à ce maquignonnage éhonté de ce que nous avons de plus pudique, et un Suisse, que ces sentiments agitaient aussi, quitta la salle en même temps, et me dit avec beaucoup de justesse : — Nous autres Suisses donnons sans doute beaucoup de choses pour de l'argent, le plus pur de notre sang et nos meilleurs fromages ; mais nous pouvons à peine entendre sonner hors du pays le *Ranz des vaches*, encore moins le sonner nous-mêmes pour de l'argent.

## X

Le Tyrol est fort beau ; mais les plus beaux paysages sont impuissants à nous charmer, quand le temps et l'âme sont maussades. La mauvaise humeur de celle-ci est toujours une suite de l'autre ; et comme il pleuvait dehors, il faisait aussi mauvais temps dans mon cœur. Seulement, je hasardais de temps à autre ma tête hors de la portière, et je contemplais les monts gigantesques qui me regardaient sérieusement, et, avec leurs têtes monstrueuses et leurs longues barbes de nuées, s'inclinaient pour me souhaiter bon voyage. J'apercevais çà et là quelque petite montagne peinte en bleu par le lointain, qui semblait se hausser sur la pointe des pieds, et regarder avec curiosité par-dessus des épaules des autres montagnes, sans doute pour me voir. De tous côtés juraient les ruisseaux des bois qui se précipitaient follement des hauteurs, et couraient se confondre dans les sombres torrents des vallées. Les hommes se tenaient à l'abri dans leurs maisons propres et jolies, accrochées çà et là aux pentes des collines, aux versants les plus abrupts, et jusque sur les cimes ; maisons jolies et nettes, qu'entoure ordinairement une longue galerie en forme de balcon, décorée à son tour de linge étendu, d'images de saints, de pots de fleurs et de sourires de jeunes filles. Ces maisonnettes sont, de plus, joliment, peintes, le plus souvent en vert et en blanc, comme si elles portaient aussi la livrée nationale : bretelles vertes sur chemise blanche. En voyant ces demeures au milieu de cette solitude pluvieuse, mes pensées m'entraînaient souvent vers elles, et je désirais aller joindre les hommes qui étaient assis au sec et sans doute bien à l'aise sous ces toits. — Ah ! me disais-je, la vie doit être là bien

douce et bien intime, et la vieille grand'mère y raconte certainement les contes les plus merveilleux. Pendant que la voiture passait impitoyablement, je reportais souvent la vue en arrière, pour voir monter les colonnes de fumée bleuâtre des petites cheminées, et il pleuvait toujours plus fort dehors et en moi, au point que les gouttes d'eau m'en tombaient presque des yeux.

Souvent mon cœur s'élevait aussi, et malgré le mauvais temps, grimpait jusqu'à ces gens qui habitent tout en haut, sur les montagnes, qui n'en descendent peut-être qu'une seule fois pendant leur vie, et apprennent peu de ce qui se passe ici-bas : ils n'en sont pourtant ni moins pieux ni moins heureux. De politique, ils n'en savent rien, sinon qu'ils ont un empereur qui porte un habit blanc sur culottes rouges. C'est ce que leur a raconté le vieil oncle, qui l'a appris lui-même à Innsbrück de Sepperl-le-Noir, qui est allé à Vienne. Quand les patriotes montèrent chez eux, et leur représentèrent avec grande éloquence qu'on leur donnait maintenant un prince qui avait un habit bleu sur culottes blanches, ils se saisirent de leurs carabines, embrassèrent femmes et enfants, descendirent de leurs montagnes, et se battirent à mort pour l'habit blanc et les chères vieilles culottes rouges.

Au fond, qu'importe la couleur de la chose pour laquelle on meurt, quand on meurt pour ce qu'on aime ? Et une telle mort chaude et fidèle vaut mieux qu'une vie froide et sans foi. Les chants d'une pareille mort, les douces rimes et les mots étincelants suffisent déjà pour réchauffer notre cœur quand l'air humide des brouillards et les soucis importuns veulent l'assombrir.

Beaucoup de ces chansons me vibrèrent dans le cœur quand je roulais au travers des montagnes du Tyrol. Les bois de sapins me rendaient par leur murmure mainte parole d'amour perdue dans l'oubli. Quelquefois, quand les lacs bleus me regardaient comme de grands yeux pleins d'un désir impénétrable, je pensais aux deux enfants qui s'aimaient tant et moururent ensemble. C'est une bien vieille histoire à laquelle personne ne croit plus aujourd'hui, et dont je ne sais moi-même que quelques rimes éparses :

*Il était deux enfants de roi qui s'aimaient d'amour bien tendre ;*
*ils ne pouvaient se réunir, car l'eau était trop profonde.*

Ces mots commencèrent à résonner spontanément en moi, quand, passant près d'un de ces grands lacs, je vis sur l'une de ces rives un petit garçon, et sur l'autre une petite fille, tous deux vêtus de façon fort gentille du costume national diapré, avec leurs chapeaux verts, pointus et enrubannés: ils s'envoyaient et se renvoyaient des saluts...

*Il ne pouvaient se réunir, car l'eau était trop profonde.*

## XI

Dans le Tyrol méridional le temps s'éclaircit, le soleil d'Italie commença à faire sentir son approche, les montagnes devinrent plus chaudes et plus brillantes de ton ; je vis déjà des vignes qui s'enlaçaient aux arbres, et je pus aussi regarder plus souvent à la portière. Mais quand ma tête est hors de voiture, mon cœur la suit, et, avec le cœur, tout son amour, ses mélancoliques élans et sa folie. Il m'est souvent arrivé que mon pauvre cœur se soit laissé déchirer par les épines, en s'approchant des buissons de roses, le long du chemin, et les roses du Tyrol ne sont pas laides. Quand je passai par Steinach, et que je vis le marché où Immermann a fait paraître dans son drame l'aubergiste André Hofer avec ses compagnons, je trouvai que le marché était beaucoup trop petit pour une réunion d'insurgés, mais pourtant assez grand encore pour y devenir amoureux. Il n'y a là que quelques petites maisons blanches. A une petite fenêtre se tenait aux aguets une petite insurgée, qui ajusta et fit feu avec ses grands yeux. Si la voiture n'eût passé aussi vite, et qu'elle eût eu le temps de me coucher encore une fois en joue, j'aurais certainement été atteint. En ma qualité de voyageur consciencieux, je dois consigner ici que madame l'aubergiste de Sterzing est par elle-même vieille femme, mais qu'elle a, en revanche, deux jeunes filles qui vous réchauffent le cœur d'une façon toute bienfaisante, alors que vous êtes descendu. Mais je ne Te dois point oublier, Toi, la plus belle de toutes, belle fileuse des frontières d'Italie ! Oh ! que ne m'as-tu, comme Ariane à Thésée, donné le fil de ton fuseau pour me conduire dans le labyrinthe de cette vie ! Le Minotaure serait dès à présent vaincu, et je te couvrirais de baisers, pour ne t'abandonner jamais !

C'est bon signe quand les femmes sourient, dit un écrivain chinois ; et un écrivain allemand était tout à fait de cet avis quand, dans le Tyrol méridional, où commence l'Italie, il passa devant une montagne, au pied de laquelle, sur une digue peu élevée, était assise une de ces petites maisons qui nous regardent d'une façon si aimable, avec leur galerie amicale et leurs naïves peintures. A une extrémité, s'élevait un grand crucifix de bois, qui servait d'appui à une vigne. Et c'était chose affreusement douce de voir comme la vie embrassait la mort, comme la verdure luxuriante de cette vigne festonnait le corps sanglant et les membres crucifiés du Sauveur. De l'autre côté était une volière remplie de tourterelles, dont les habitants ailés voltigeaient çà et là. Une colombe d'une blancheur merveilleuse était perchée sur la pointe du joli toit de la maison, qui s'avançait, pareil à la clef de voûte d'une niche de saint, sur la tête de la belle fileuse. Celle-ci était assise sur la petite galerie, et filait, non d'après la méthode allemande du rouet, mais d'après ce procédé immémorialement antique où la quenouille, chargée de chanvre, est retenue sous le bras, pendant que le fil court autour d'un fuseau librement suspendu. C'est ainsi que filaient les filles des rois en Grèce, c'est encore ainsi que filent les Parques et toutes les Italiennes. Elle filait et souriait. La colombe restait immobile au-dessus de sa tête, et tout au-dessus de la maison s'élançaient les hautes montagnes, dont le soleil faisait étinceler les cimes neigeuses, semblables à une sombre garde de géants, la tête armée de casques d'acier.

Elle filait et souriait, et je crois qu'elle enveloppa mon cœur avec son fil, pendant que la voiture marchait plus lentement, à cause du large torrent de l'Eisach, qui bondissait de l'autre côté du chemin. Ces traits charmants furent obstinément présents tout le jour à ma pensée ; je voyais partout cette gracieuse figure qu'un statuaire grec semblait avoir modelée avec le parfum d'une rose blanche, léger souffle aérien, apparition d'une noblesse toute divine, comme il l'avait peut-être rêvée en ses jeunes années, par une tiède nuit de printemps. Ces yeux, aucun Grec n'aurait certainement pu les rêver, et moins encore les comprendre. Moi, je les vis et les compris ces romantiques étoiles, dont les magiques feux éclairaient cette beauté antique. Tout le jour je vis ces yeux, et j'en rêvai la

nuit suivante. Elle était encore assise et souriait, les colombes voltigeaient çà et là, comme des anges d'amour; la colombe blanche étendait aussi mystérieusement ses ailes sur sa tête; derrière elle, s'élevaient plus imposants ses gardes, avec leurs casques de neige; sur le devant, le ruisseau s'élançait plus furieux et plus sauvage, les pampres enlaçaient avec une anxiété plus amoureuse l'image de bois crucifiée, qui s'agitait douloureusement, ouvrait des yeux souffrants, et saignait par toutes ses blessures...; mais elle filait et souriait, et, au bout de son fil, c'était mon cœur qui sautillait en guise de fuseau.

## XII

A mesure que le soleil rayonnait toujours plus beau et plus puissant dans l'immensité des cieux, et enveloppait de voiles d'or châteaux et montagnes, il faisait aussi plus chaud et plus clair dans mon cœur; mon sein se remplissait de nouveau de fleurs, dont la pousse vigoureuse se faisait jour au dehors, et dépassait ma tête, et, au milieu de ces fleurs de ma fantaisie, s'élevait encore la belle fileuse et son céleste sourire. Bercé par de tels rêves, rêve moi-même, j'arrivai en Italie; et comme, pendant la route, j'avais déjà souvent oublié que je m'y rendais, je fus presque effrayé quand je me trouvai tout d'un coup face à face avec ces grands yeux italiens, et que la vie italienne, avec ses mille et mille couleurs, accourut en personne, brûlante et babillarde, au-devant de moi.

Et cela m'arriva dans la ville de Trente, où j'entrai par une belle après-midi de dimanche, à l'heure où la chaleur tombe et où les Italiens se relèvent pour courir par les rues. Cette ville, vieille et cassée, est assise au milieu d'un large cercle de vertes et fraîches montagnes, qui, telles que des dieux éternellement jeunes, jettent des regards de pitié sur l'œuvre ruinée des humains. Cassé et ruiné, se repose tout à côté le fier château qui dominait autrefois la ville, fabuleux édifice d'un temps fabuleux, avec ses flèches, ses saillies, ses créneaux et une grosse tour ronde, qui n'a plus aujourd'hui d'autres habitants que les hiboux et des invalides autrichiens. La ville aussi est bâtie d'une manière fabuleuse, et l'on est singulièrement ému à la première vue de ces vieilles maisons lombardes, avec

leurs fresques éteintes, leurs images de saints mutilées, leurs petites tours, leurs guérites, leurs petites fenêtres grillées, et ces frontons avancés, disposés en estrade, soutenus par des piliers grisonnants et affaiblis par l'âge, lesquels auraient eux-mêmes besoin d'appui. Un tel aspect serait trop douloureux, si la nature ne couvrait d'une vie nouvelle ces pierres mortes, si des vignes gracieuses ne serraient de leurs bras tendres et caressants ces piliers chancelants, comme la jeunesse soutient la vieillesse, et surtout si des visages de jeunes filles, plus gracieuses encore, ne se tenaient aux aguets derrière les sombres arceaux de ces fenêtres, et ne riaient de l'Allemand nouveau débarqué, qui va, comme un rêveur somnambule, trébuchant à travers ces ruines fleurissantes.

J'étais réellement comme dans un rêve, dans un rêve où l'on cherche à se rappeler ce que l'on a déjà rêvé une fois. Je regardais tour à tour les maisons et les hommes, et il me semblait presque avoir déjà vu ces maisons en de meilleurs jours, quand leurs jolies peintures éclataient de la fraîcheur des couleurs; quand les ornements dorés des frises des fenêtres n'étaient pas encore aussi noircis, et que la madone de marbre, avec son enfant dans les bras, avait encore son admirable tête, que le temps iconoclaste a brisée depuis d'une façon si brutale. Les figures des vieilles femmes me paraissaient aussi fort connues, et me faisaient l'effet d'avoir été découpées sur les toiles des vieilles peintures italiennes que j'avais vues, étant enfant, dans la galerie de Dusseldorff. Les vieux hommes me paraissaient également des connaissances oubliées depuis longtemps, et me regardaient avec des yeux sérieux, comme du fond des siècles. Même les jeunes filles lestes et pimpantes avaient quelque chose des allures posthumes, d'anciennement mort, et, en même temps, de joyeusement ressuscité, au point que le frisson me traversa, mais un doux frisson, comme je l'avais senti jadis quand, à l'heure solitaire de minuit, je pressais de mes lèvres les lèvres de Maria, femme admirablement belle, qui n'avait d'autre défaut que d'être morte. Mais force me fut ensuite de rire de moi-même, et il me sembla que la ville entière n'était qu'une jolie nouvelle que j'avais lue jadis, ou mieux encore, que j'avais composée moi-même, et que j'étais enchanté dans ma propre création, et que je m'effrayais devant

les figures enfantées par ma fantaisie. — Peut-être aussi, pensai-je, tout cela n'est-il au fond qu'un songe, et j'aurais de bon cœur donné un thaler pour un soufflet de femme, seulement pour apprendre si j'étais éveillé ou endormi.

Peu s'en fallut que je n'eusse cet article à meilleur compte, quand je me heurtai contre la grosse vendeuse de fruits, au coin du marché ; mais elle se contenta de m'engueuler avec force jurons, et je pus alors me convaincre que je me trouvais dans la réalité la plus réelle, au milieu de la place publique de Trente, près de la grande fontaine dont les tritons et les dauphins de cuivre lançaient d'une manière fort appétissante leur eau claire comme de l'argent. A gauche, était un vieux palazzo dont les murs étaient peints de figures allégoriques bariolées, et sur la terrasse on exerçait à l'héroïsme quelques soldats autrichiens ; à droite, une petite maison gotho-lombarde d'un goût capricieux, dans l'intérieur de laquelle une voix fraîche et légère de jeune fille fredonnait si gaiement, si hardiment, que les murs crevassés en tremblaient de plaisir ou de vieillesse ; au-dessus s'avançait, hors d'une fenêtre en ogive, une chevelure noire, frisée, tortillée comme un labyrinthe, frisure de comédienne, sous laquelle s'allongeait un visage maigre et durement caractérisé, qui n'était fardé que sur la joue gauche, et ressemblait ainsi à une omelette cuite d'un seul côté. Devant moi s'élevait le dôme antique, ni grand, ni sombre, barbon riant, vieilli à point, aimable et engageant.

## XIII

Quand j'eus écarté le rideau de soie verte qui servait de porte à l'église, et que j'entrai dans la maison du Seigneur, je me sentis le corps et le cœur agréablement rafraîchis par l'air délicieux qui y soufflait, et par la lumière magique et veloutée qui descendait au travers des vitraux colorés sur l'assemblée en prière. Il n'y avait guère que des femmes étendues en longues files sur des prie-dieu peu élevés. Elles ne priaient que par un léger mouvement des lèvres et, en même temps, s'éventaient sans cesse avec de grands éventails verts, de sorte qu'on n'entendait qu'un continuel et mystérieux chuchotement et qu'on ne voyait que coups d'éventail et voiles agités. Le craquement

de mes bottes troubla plus d'une dévotion, et de grands yeux catholiques me regardèrent moitié curieux, moitié agaçants, et m'auraient volontiers conseillé de m'agenouiller aussi et de faire une sieste d'âme.

Vraiment un pareil dôme, avec sa lumière étouffée et sa flottante fraîcheur, est un séjour agréable, quand on a au dehors le soleil aveuglant et une chaleur accablante. On ne s'en peut faire aucune idée dans notre Allemagne protestante du Nord, où les églises ne sont point bâties d'une manière aussi confortable, où la lumière se lance si insolemment par nos rationnelles vitres sans images, où même la froide abstraction des prêches ne protége point suffisamment contre la chaleur. Qu'on dise ce qu'on voudra, le catholicisme est une bonne religion d'été. On est bien étendu sur les bancs de ces vieilles cathédrales, on y goûte une piété fraîche, un saint *dolce far niente*, on prie, on rêve et l'on pèche en pensée ; les madones dans leurs niches ont pour nous des regards si miséricordieux ; leur cœur de femme vous pardonne même quand on a mêlé leurs traits divins à des rêveries pécheresses ; et, pour le surplus, on a dans un coin, en cas de nécessité, un établissement en bois brun, à l'usage de la conscience, où l'on peut se soulager de ses péchés.

Un jeune moine, à mine sévère, était assis dans une semblable boutique. Le visage de la dame qui lui confessait ses péchés m'était dérobé, partie par son voile blanc, partie par la planche latérale du confessionnal ; pourtant une main se montrait en dehors dont la vue m'arrêta. Je ne pouvais cesser de regarder cette main ; le réseau azuré des veines et l'éclat délicat des doigts blancs m'étaient bien singulièrement connus, et toute la puissance de rêverie de mon âme fut en mouvement pour imaginer une figure qui pût appartenir à cette main. C'était une bien belle main, et non, comme on en trouve chez les jeunes filles, moitié agneaux, moitié roses, qui n'ont que des mains sans idées, mains toutes végétales, tout animales ; celle-ci avait au contraire quelque chose d'intellectuel, d'historique, comme les mains des belles personnes bien élevées, ou qui ont beaucoup souffert. Et puis cette main portait un air de touchante innocence, comme si elle n'avait pas besoin de se confesser aussi, qu'elle ne voulût même pas entendre ce

qu'avouait sa maîtresse, et qu'elle attendît au dehors que celle-ci eût fini ; mais cela durait longtemps, il fallait que la dame eût beaucoup de péchés à raconter. Je ne pus attendre davantage ; mon âme imprima un invisible baiser d'adieu sur la belle main, et celle-ci tressaillit au même instant, et tout à fait comme la main de Maria la morte quand je la touchais. — Au nom de Dieu, pensai-je, que fait Maria la morte à Trente ?... et je me hâtai de sortir du dôme.

## XIV

Quand je repassai sur la place du marché, la susdite fruitière du coin me salua de façon tout amicale et familière, comme si nous étions de vieilles connaissances. — Peu importe, me dis-je, de quelle manière on fasse une connaissance, pourvu qu'on arrive à se connaître. Quelques invectives jetées à la tête ne sont pas, à vrai dire, la meilleure introduction ; mais moi et la fruitière, nous nous regardions pourtant aussi gracieusement que si nous nous fussions réciproquement présenté les meilleures lettres de recommandation. D'ailleurs, la bonne femme n'avait pas mauvais air. Elle était, sans doute, déjà à cet âge où les années de service sont inscrites sur le front avec de fatals chevrons ; mais elle avait, en revanche, d'autant plus d'embonpoint, et ce qu'elle avait perdu en jeunesse était regagné en poids. Ajoutez que sa figure conservait toujours les traces d'une grande beauté, et qu'on y lisait, comme sur les vieux pots de faïence : *Aimer et être aimé est le plus grand bonheur de la terre.* Mais ce qui lui prêtait le plus de charmes, c'était sa coiffure, ses boucles bien roulées, poudrées à blanc, richement engraissées de pommade, et pastoralement piquées de fleurs naturelles. J'observais cette femme avec la même attention qu'un antiquaire ses torses de marbre fraîchement découverts ; je pouvais encore étudier beaucoup sur cette ruine humaine vivante, démontrer par elle les diverses couches des civilisations d'Italie, l'étrusque, la romaine, la gothique, la lombarde, jusqu'à la moderne poudrée à frimas, et c'était une chose fort intéressante pour moi que de voir dans cette femme le contraste de ce résumé de civilisations, avec sa profession et ses habitudes passionnées sans contrainte. Je n'étais pas moins

intéressé par les objets de son commerce, les amandes fraîches que je n'avais jamais vues encore dans leur enveloppe verte primitive, et les figues mûres et parfumées, amoncelées en tas comme chez nous les poires. Je me réjouissais aussi à la vue des grandes corbeilles d'oranges et de citrons frais, et puis, quel aspect tout appétissant ! à côté, dans une corbeille vide, était couché un superbe enfant, qui tenait dans ses mains une petite clochette, et, pendant que la grosse cloche tintait à l'église, il répondait dans chaque intervalle de deux battements par un coup de sa clochette, et souriait avec une si heureuse insouciance au ciel bleu étendu sur sa tête, qu'il me revint à moi-même la fantaisie d'enfant la plus drôle, que je m'établis devant cette riante corbeille, que je fis le petit gourmand, et que j'entrai en conversation avec la fruitière.

Mon mauvais italien fit qu'elle me prit d'abord pour un Anglais, mais je lui avouai que je n'étais qu'Allemand. Alors elle me fit une foule de questions géographiques, économiques, hortologiques et climatériques sur l'Allemagne, et s'émerveilla quand je lui avouai encore que les citrons ne poussaient pas chez nous, que nous étions obligés, pour faire le punch, de presser très-fort le peu de citrons qui nous venaient d'Italie, et que, par désespoir, nous en remplacions le jus par du rhum. — Hélas, ma chère dame, lui dis-je, il fait froid et humide dans notre pays ; notre été n'est qu'un hiver badigeonné en vert, le soleil même est forcé de porter chez nous un gilet de flanelle, s'il ne veut se refroidir. Sous ces rayons jaunes de flanelle, nos fruits ne peuvent venir à point ; ils ont l'air pâle et malheureux, et, entre nous soit dit, les seuls fruits mûrs que nous ayons sont des pommes cuites. Quant aux figues, il nous faut, comme les citrons et les oranges, les tirer des pays étrangers, et la longueur du voyage les rend sottes et farineuses ; nous ne pouvons recevoir fraîche et de première main que la plus mauvaise espèce, et celle-là est si amère, que celui qui la reçoit gratis vous intente une plainte en voie de fait. En un mot, tous les fruits de qualité nous manquent, et nous ne possédons que les groseilles à maquereau, les poires, les noisettes, les prunes longues, et autre semblable populace.

# XV

Je me réjouissais réellement d'avoir, dès mon entrée en Italie, fait une bonne connaissance ; et si des sentiments pressants ne m'eussent entraîné au Midi, je serais provisoirement resté à Trente, auprès de la bonne fruitière, des bonnes figues, et des amandes, et du petit sonneur, et, dois-je le dire ? auprès des belles jeunes filles qui passaient à flots devant moi. J'ignore si d'autres voyageurs ratifieront cette épithète de belles ; mais les Trentaises me plurent à moi d'une façon toute particulière. Elles étaient justement de l'espèce que j'aime : j'aime ces visages pâles, élégiaques, où des yeux grands et noirs brillent si douloureusement d'amour ; j'aime le teint foncé de ces cous au port superbe, que Phœbus a déjà aimés le premier, et que ses baisers ont brunis ; j'aime jusqu'à cette nuque un peu trop mûre, avec de petits points de pourpre, comme si des moineaux libertins l'eussent déjà piquetée ; mais, avant tout, j'aime cette démarche pleine de désinvolture superbe, cette musique muette du corps, ces membres qui se meuvent dans les rythmes les plus suaves, voluptueux, souples, divinement dévergondés, paresseusement mourants, et pourtant d'une élévation tout aérienne, et toujours admirablement poétiques. Je les aime comme j'aime la poésie elle-même ; et ces figures mélodieusement animées, ce merveilleux concert de femmes qui m'entourait de ses ondulations, tout cela trouvait son écho dans mon cœur, et y éveillait des accords de la même famille.

Bientôt ce ne fut plus la puissance magique de la première surprise, la féerie saisissante d'une apparition nouvelle ; c'était déjà l'esprit calme, comme celui d'un critique lisant un poème, qui appréciait ces femmes avec des yeux prudemment ravis. Et, dans une pareille appréciation, l'on découvre bien des choses tristes : la richesse du passé, la pauvreté du présent, et l'orgueil qui a survécu. Les filles de Trente se pareraient bien volontiers encore, comme au temps du concile, alors que la ville resplendissait de velours et de soie ; mais le concile a laissé peu de résultats ; le velours est râpé, la soie effilée, et il n'est resté aux pauvres enfants qu'un misérable oripeau, qu'elles ménagent avec un soin inquiet pendant la semaine, pour s'en attifer encore le dimanche. Encore en est-il un grand nombre qui sont obligées

de se passer même de ces restes d'un luxe déchu, et d'avoir alors recours à toutes sortes de produits à bon marché de notre siècle. Alors il y a de bien touchants contrastes entre le corps et l'habit : la bouche finement taillée semble faite pour dicter des ordres souverains, et elle est ironiquement ombragée par un ridicule chapeau d'écorce avec des fleurs de papier découpé ; le sein le plus fier se gonfle sous une fraise de fausses et lourdes dentelles, et la taille la plus spirituelle est couverte par le plus sot coton. O douleur ! ton nom est coton, et surtout coton à raies brunes! Car, hélas ! rien ne m'a si douloureusement affecté que l'aspect d'une Trentaise, que ses traits et la pureté de son teint faisaient ressembler à une divinité de marbre, et qui, sur ce noble corps antique portait un robe de cotonnade rayée de brun, de sorte qu'on eût dit que la Niobé de pierre s'était tout d'un coup mise en belle humeur, et déguisée en costume de notre âge, et qu'ainsi gueusement fière et grandiosement embarrassée, elle courait par les rues d'une ville du Tyrol italien !

## XVI

Quand je revins à la locanda *della grande Europa*, où j'avais commandé un bon *pranzo*, je me sentis réellement l'âme si dolente que je ne pus manger, et c'est beaucoup dire. Je m'établis devant la porte de la botega voisine, me rafraîchis avec du sorbet, et me dis à part moi :

— Cœur capricieux ! te voilà en Italie... Pourquoi ne *tyrilises*-tu pas ? Est-ce que les vieux chagrins d'Allemagne, ces petits serpents blottis dans tes profondeurs, sont venus en Italie de compagnie avec toi, et se réjouissent maintenant, de sorte que leur allégresse produit dans ton sein cette douleur pittoresque qui pique, se tord et siffle d'une façon si singulière ? Et pourquoi les vieux chagrins n'auraient-ils pas aussi leur part de joie ? Tout est si beau ici en Italie, que la souffrance même y est belle ; dans ces palais de marbre ruinés, les soupirs résonnent d'une manière bien plus romantique que dans nos petites maisons en briques si proprettes ; on est bien plus voluptueusement pour pleurer sous ces bosquets de laurier, que sous le feuillage aigre et grondeur de nos sapins, et les rêveries désireuses et languissantes trouvent bien mieux leur compte en

face de ces nuages à formes idéales dans le ciel bleu d'Italie, que sous notre vulgaire ciel gris-cendre en Allemagne, où les nuages eux-mêmes ne nous font guère voir que d'honnêtes charges d'épiciers, et bâillent d'ennui jusqu'à terre ! Restez donc dans mon cœur, chagrins ! vous ne trouveriez nulle part une meilleure condition. Vous m'êtes chers et précieux, et personne ne saurait vous conserver et vous soigner aussi bien que moi ; et puis, je l'avoue, vous me faites plaisir. Et qu'est-ce, à bien prendre, que le plaisir ? Le plaisir n'est qu'une douleur fort agréable.

Je crois que la musique, qui, sans que j'y prisse garde, s'était fait entendre devant la botega, et avait attiré un cercle de spectateurs, avait, à la façon du mélodrame, accompagné ce monologue. C'était un singulier trio composé de deux hommes et d'une jeune fille qui pinçait la harpe. L'un des hommes, habillé d'une redingote d'hiver en molleton blanc, avait une large carrure et un visage de bandit qui étincelait, comme une comète menaçante, au milieu de cheveux et de favoris noirs : il tenait entre les jambes un énorme violoncelle qu'il râclait avec la même furie que s'il eût, dans les Abruzzes, jeté à terre quelque voyageur, et qu'il voulût se dépêcher de lui couper le cou ; l'autre était un vieillard long et maigre, dont les jambes ébréchées tremblotaient dans un ci-devant pantalon noir, et dont les cheveux, blancs comme la neige, contrastaient tristement avec son chant bouffe et ses soubresauts extravagants. C'est déjà une chose affligeante qu'un vieillard soit contraint, par le besoin, à vendre le respect qu'on doit à ses cheveux blancs, et à se faire bateleur ; mais combien cela est plus affligeant encore quand il se dégrade ainsi en présence de son enfant, ou même de moitié avec elle ! Cette jeune fille appartenait au vieux bouffe, elle accompagnait avec la harpe les charges les plus indignes de son père, ou bien, quittant sa harpe, chantait avec lui quelque duo comique où il prenait le rôle d'un vieux fat amoureux, et elle celui de son amante jeune et coquette. Qu'on imagine, en outre, qu'elle paraissait à peine adolescente, et qu'il semblait qu'on eût fait de cette enfant, avant qu'elle fût parvenue à l'âge nubile, une femme, et une femme peu modeste. De là cette flétrissure, ces pâles couleurs, cette tristesse fiévreuse sur ce beau visage, dont les formes

empreintes de fierté repoussaient en même temps toute compassion inquiète : de là le chagrin secret de ses yeux, qui brillaient avec une intention si agaçante sous leurs noirs arcs de triomphe ; de là l'accent profondément douloureux de sa voix, qui contrastait si mystérieusement avec la belle bouche souriante d'où il s'échappait ; de là la délicatesse maladive de ces membres étiolés, qu'une petite robe de soie bien courte, à peu près violette, couvrait aussi bas que possible. Des rubans de satin de couleurs bien tranchantes voltigeaient sur un vieux chapeau de paille, et sur le sein apparaissait, comme un symbole, un bouton de rose ouvert, qui semblait ouvert avec violence, plutôt qu'épanoui naturellement dans sa verte enveloppe. Cependant il y avait sur cette malheureuse jeune fille, sur ce printemps déjà corrompu par le souffle de la mort, un charme inexprimable, une grâce qui se manifestait dans chaque mine, dans le moindre mouvement, dans tout son accent, et qui ne se démentait même pas alors qu'elle s'avançait en sautillant et avec une lascivité ironique vers son père, lequel, aussi immodeste, présentait en se dandinant son squelette de ventre. Plus elle gesticulait avec impudence, plus la pitié qu'elle m'inspirait était profonde, et quand son chant s'élevait tendre et mélodieux comme pour implorer un pardon, les petits serpents tressaillaient de joie au fond de mon sein, et se mordaient joyeusement la queue. La rose semblait me regarder aussi d'un air suppliant, je la vis même une fois trembler et pâlir ; mais, au même instant, la jeune fille battit des trilles follement brillants à l'aigu ; le vieux chevrota d'un ton plus amoureux encore ; la rouge figure de comète martyrisa sa basse avec tant de colère qu'elle rendit d'elle-même les sons les plus grotesques, et les auditeurs poussèrent de folles clameurs de satisfaction.

## XVII

C'était un vrai morceau de musique italienne de quelque opéra *buffa* à la mode, de cette espèce qui laisse à la verve comique le champ le plus libre, où elle peut se livrer à tous ses bonds capricieux, à sa folle sensibilité, à sa douleur riante, à ses inspirations de mort qui font tant goûter le bonheur de vivre. C'était tout à fait la manière rossinienne, comme elle éclate le

mieux dans le *Barbier de Séville.* Les détracteurs de la musique italienne, lesquels fulminent des condamnations même contre celle-là, n'échapperont pas un jour dans l'enfer au châtiment qu'ils auront bien mérité, et seront peut-être condamnés à n'entendre, pendant la sainte longueur de l'éternité, autre chose que des fugues de Sébastien Bach. J'en suis fâché pour plus d'un de mes collègues, pour Rellstab, par exemple, qui subira comme les autres cette sentence, s'il ne se convertit, avant de mourir, à Rossini. Rossini, *divino maestro*, *helios* d'Italie, qui as dardé tes rayons sonores sur toute la terre, pardonne à mes pauvres compatriotes, qui te blasphèment sur le papier gris comme la peau de l'âne. Moi, je me laisse enchanter par tes accords dorés, par tes éclairs vibrants, par tes rêves étincelants, par tes papillons mélancoliques, qui voltigent élégamment autour de moi et pressent sur mon âme leurs baisers comme avec les lèvres des grâces ! *Divino maestro !* pardonne à mes pauvres compatriotes, qui ne voient point ta profondeur, parce que tu la couvres de roses. Tu ne leur parais pas assez chargé de pensées, parce que tu voltiges légèrement sur tes ailes de dieu ! il est vrai que pour aimer la musique italienne d'aujourd'hui, et pour la comprendre par l'amour, il faut avoir sous les yeux le peuple même, son ciel, son caractère, sa physionomie, ses souffrances, ses joies, enfin toute son histoire, depuis Romulus, qui a fondé le saint empire romain, jusqu'aux temps actuels, où cet empire a fini, sous Romulus Augustule II. Parler est chose défendue à la pauvre Italie esclave ; elle n'a que la musique pour exprimer les sentiments de son cœur. Toute sa haine contre la domination étrangère, son enthousiasme pour la liberté, la rage de son impuissance, son affliction au souvenir de sa magnificence passée, puis son faible espoir, son attente inquiète, sa soif impatiente de secours, tout se cache dans ces mélodies qui passent de la plus grotesque ivresse de la vie à la douceur la plus élégiaque, et dans ces pantomimes où le courroux menaçant succède aux caresses flatteuses.

Tel est le sens ésotérique de l'opéra bouffon. La sentinelle exotique et autrichienne devant qui on le chante n'en viendra jamais à soupçonner le sens de ces joyeuses histoires d'amour, de ces embarras d'amour, de ces coquetteries d'amour dont l'Italien couvre ses plus mortelles pensées de délivrance, comme

Harmodius et Aristogiton cachèrent leur poignard dans une guirlande de myrtes. Voici, par ma foi, une production bien folle, dit la sentinelle exotique, et il est bien heureux qu'elle ne s'aperçoive de rien. Car, autrement, l'impressario, avec la prima donna et le primo uomo monteraient bientôt sur ces planches qui représentent une prison ; on établirait une commission d'enquête, tous les trilles dangereux pour l'État et les *fioriture* révolutionnaires seraient consignés au protocole ; on arrêterait une foule d'arlequins impliqués dans de vastes ramifications de menées coupables, puis le Tartaglia, le Brighella, et même le vieux circonspect Pantalon ; on mettrait sous le scellé les papiers du Dottore di Bologna, son bégaiement nasillard le rangerait dans une catégorie de suspects plus sérieux, et Colombine perdrait l'éclat de ses yeux en pleurant sur cette infortune de famille. Mais je crois cependant qu'un pareil malheur ne tombera pas de sitôt sur ces braves gens, car les démagogues italiens sont plus rusés que les pauvres Allemands. Ceux-ci, qui avaient eu la même idée, s'étaient déguisés en farceurs noirs avec de noirs bonnets de fous teutomanes ; mais ils avaient l'air si étrangement triste, et dans leurs grands sauts périlleux, qu'ils appelaient patriotisme gymnastique, ils se posèrent si dangereusement et firent des grimaces si sérieuses, que les gouvernements prirent enfin l'éveil, et se virent amenés à les mettre sous clef.

## XVIII

Il fallait bien que la petite harpiste eût remarqué que pendant qu'elle jouait et chantait, j'avais souvent porté les yeux sur la rose de son sein ; et quand je jetai plus tard, sur l'assiette d'étain avec laquelle elle recueillait ses honoraires, une pièce d'argent qui n'était pas trop mince, elle sourit malignement, et me demanda d'un air mystérieux si je voulais sa rose ?

Or, je suis l'homme le plus poli du monde, et, pour le monde entier, je ne voudrais pas offenser une rose, pas même une rose qui a déjà perdu un peu de son parfum. — Et puis, me dis-je, si elle n'est plus tout à fait fraîche, plus tout à fait en odeur de vertu, comme par exemple la rose de Saron, que m'importe à moi, qui suis pris de rhume en ce moment ! Et

d'ailleurs il n'y a que les hommes qui y regardent de si près. Le papillon ne demande pas à la fleur : As-tu déjà reçu les baisers d'un autre papillon ? Et celle-ci ne lui dit pas : As-tu déjà voltigé autour d'une autre fleur ? Avec cela, la nuit venait, — et la nuit, pensai-je, toutes les fleurs sont grises, la rose la plus pécheresse tout aussi bien que le persil le plus vertueux. Bref, sans trop balancer, je répondis à la petite : — *Si*, *signora*...

Ne va pas penser à mal, cher lecteur. L'obscurité était venue, et les étoiles jetaient dans mon cœur leurs regards clairs et chastes ; mais au fond même de ce cœur palpitait le souvenir de Maria la morte. Je pensai de nouveau à cette nuit où j'étais debout devant le lit sur lequel était étendu ce beau corps pâle avec ses douces lèvres muettes. Je me rappelai le singulier regard que me jeta la vieille femme qui devait veiller le corps, et me confia son emploi pour quelques heures. Je pensai encore à la jaune hespéris qui était dans un verre sur la table, et répandait un parfum si extraordinaire... Puis je me remis à frissonner en doutant de nouveau si c'était réellement un coup de vent qui alors avait éteint la lampe, si réellement il n'y avait pas un tiers dans la chambre mortuaire...

## XIX

Je ne tardai pas à m'aller coucher ; je m'endormis bientôt, et me perdis dans des songes extravagants. Je rêvai donc que j'étais plus jeune de quelques heures ; je recommençai mon arrivée à Trente ; je m'ébahis sur nouveaux frais, et d'autant plus en ce moment que je ne voyais au lieu d'hommes que des fleurs qui couraient les rues. Là se promenaient des œillets éblouissants, qui s'éventaient avec volupté, de coquettes balsamines, des hyacinthes avec leurs jolies têtes vides ; derrière elles se pressait une troupe de narcisses à moustaches et de chevaleresques spéronelles. Au coin de la rue se disputaient deux pâquerettes. Une giroflée toute tachetée, couverte d'atours bizarrement bariolés, épiait à la fenêtre d'une chétive maison, et, derrière elle, retentissait une voix de violette du plus doux parfum. Sur le balcon du Grand-Palais, en regard du marché, était rassemblée toute l'aristocratie, la haute noblesse, ces lis qui

ne travaillent ni ne filent, et se croient pourtant aussi magnifiques que le roi Salomon dans toute sa splendeur. Je crus y retrouver aussi la grosse fruitière ; mais quand je l'examinai plus attentivement, ce n'était qu'une vieille renoncule d'hiver, qui m'apostropha sur-le-champ en grondant : "Que voulez-vous, chardon du Nord, concombre prussien, fleur ordinaire, fleur à une seule étamine ? Je vais vous arroser à l'instant !"

Saisi d'inquiétude, je m'enfuis dans la cathédrale, et j'écrasai presque une vieille pensée boiteuse, qui faisait porter son livre de prières par une marguerite. Mais je me retrouvai tout à fait bien dans l'intérieur de la cathédrale. Il y avait là de longues plates-bandes de tulipes de toutes couleurs, qui inclinaient la tête avec une pieuse périodicité. Dans le confessionnal était assis un radis noir, devant lequel était agenouillée une fleur dont je ne pouvais voir la face. Cependant elle exhalait un parfum si connu de moi, que je frissonnai, et pensai d'une façon tout étrange à l'hespéris qui était dans la chambre où gisait Maria la morte.

Quand je sortis de l'église, je rencontrai un convoi funèbre, tout de roses, avec des crêpes noirs et des mouchoirs blancs, et sur la civière, hélas ! était étendue la rose prématurément déchirée que j'avais connue au sein de la petite harpiste. Elle avait alors l'air bien plus touchant ; mais elle était d'un blanc de craie, cadavre de rose blanche. On déposa le cercueil devant une petite chapelle. Il n'y eut plus que pleurs et sanglots, jusqu'à ce qu'enfin sortît de la foule un vieux pavot, qui prononça une longue oraison funèbre, où il bavarda beaucoup sur les vertus de la défunte, sur une vallée terrestre de misère, sur la vie future, sur la charité, l'espérance et la foi, le tout d'un ton nasillard et chantant ; enfin, une oraison délayée dans les larmes si longuement et si ennuyeusement, que, par ennui, je m'éveillai.

## XX

Mon voiturin avait attelé ses coursiers plus tôt que Phœbus, et il était à peine midi que nous arrivâmes à Ala. C'est dans cette ville que les voiturins ont coutume de s'arrêter quelques heures, pour échanger leurs voitures.

Ala est déjà un véritable nid italien. La position en est pittoresque, sur une pente de montagne, au pied de laquelle court et murmure une petite rivière ; la verdure riante des vignes enlace, çà et là, des palais de mendiants, rapetassés et trébuchant les uns sur les autres. Au coin du marché tout biscornu, qui est aussi grand qu'une basse-cour, se lit, en caractères magnifiques et gigantesques : *Piazza di San-Marco.* Sur le fragment de pierre d'un grand écusson de blason antique, un petit garçon s'était mis à son aise. Le soleil éclairait dans toute sa splendeur l'état naïf de son dos ; il tenait dans ses mains une image de saint en papier, qu'il baisait préalablement avec une profonde dévotion. Une petite fille, belle comme un ange, se tenait auprès de lui en observation attentive, et soufflait parfois, en forme d'accompagnement, dans une trompette de bois.

L'auberge où j'entrai pour me reposer, et où je dînai, était déjà aussi tout à la manière italienne. Au premier étage, une estrade en plein air, avec vue sur la cour, où gisaient des voitures brisées et des tas de fumier; où les coqs d'Inde, avec leurs sottes crêtes rouges, et les paons, orgueilleusement misérables, se promenaient autour d'une demi-douzaine de polissons déguenillés, qui se faisaient mutuellement la chasse à la vermine, suivant la méthode de Bell et de Lancastre. De cette estrade, en suivant une rampe de fer brisée, on arrive à une large chambre en forme de salle. Pavé de marbre et, dans le milieu, un vaste lit où les puces font leurs noces ; partout une saleté grandiose. L'hôte bondit à droite et à gauche pour demander mes ordres. Il portait un surtout vert douteux et une figure changeante, au milieu de laquelle un long nez bossu, avec une verrue rouge et velue, assise sur ce nez comme un singe à jaquette rouge sur le dos d'un chameau. Il sautait çà et là, et c'était comme si le petit singe rouge eût fait autant de cabrioles sur le nez. Mais il s'écoula bien une heure avant qu'il m'apportât la moindre chose, et quand je m'en plaignis, il m'assura que je parlais déjà très bien l'italien.

Il fallut me contenter pendant longtemps de l'agréable odeur de rôti, qui montait jusqu'à moi d'une cuisine sans porte, où la mère et la fille, assises l'une près de l'autre, chantaient et plumaient des poulets en duo. La mère était remarquablement

corpulente. Ses appas, qui se câbraient d'une façon tout extravagante, n'étaient rien en comparaison d'un colossal bloc postérieur, de sorte que les premiers avaient l'air des *Institutes*, dont l'autre était le commentaire largement développé en *Pandectes*. La fille, peu grande, mais fortement bâtie, avait également des dispositions à la corpulence ; mais sa graisse fleurie ne pouvait se comparer avec le vieux suif de la mère. Ses traits n'avaient ni la douceur ni le charme propre à la jeunesse ; mais ils étaient bien proportionnés, nobles et antiques, les cheveux et les yeux noirs de charbon. La mère avait, au contraire, des traits mous et indécis, un nez rouge-rose, ses yeux bleus semblables à des violettes cuites dans du lait, et des cheveux poudrés à blanc. De temps à autre, arrivait, en un bond, l'hôte, *il signor padre*, qui demandait quelque plat ou ustensile, et recevait, en récitatif, l'invitation fort calme de le chercher lui-même. Alors, il claquait de la langue, furetait dans les armoires, goûtait aux pots sur le feu, se brûlait le museau, et repartait d'un bond, et, avec lui, son nez chameau et le petit singe rouge. Aussitôt éclataient, derrière lui, les fredons les plus gais, moquerie amicale, taquinerie de famille.

Mais ce ménage de bonne humeur, et presque idyllique, fut tout à coup troublé par un coup de tonnerre : un garçon carré, à figure d'assassin, rugissant, se jeta dans la cuisine, et hurla quelque chose que je ne compris pas. Quand les deux femmes répondirent avec un signe de tête négatif, il entra dans une rage folle, et cracha feu et flamme, comme un petit Vésuve qui se fâche. L'hôtesse parut inquiète, et murmura quelques paroles conciliantes, qui produisirent un effet contraire. L'enragé saisit une pelle de fer, cassa quelques malheureuses assiettes et des bouteilles, et il aurait aussi battu la pauvre femme, si la fille ne se fût armée d'un long couteau de cuisine, et ne l'eût menacé de le poignarder s'il ne partait sur le champ.

C'était un beau coup d'œil ! La jeune fille se tenait debout, immobile comme une figure de marbre, les lèvres également pâles, les yeux fixes et homicides, le front sillonné par une veine gonflée de bleu, les cheveux déroulés comme des serpents noirs, et, dans ses mains, un couteau sanglant !... Je frissonnai de plaisir, car je voyais réellement devant moi, en chair et en os, la Médée que j'avais souvent rêvée dans mes nuits de

jeunesse, alors que je m'étais endormi sur le sein chéri de Melpomène, la belle et sombre déesse.

Pendant cette scène, le *signor padre* ne sortit pas le moins du monde de son tran tran ; il ramassa avec un calme affairé les tessons, rampa à la recherche des assiettes qui étaient restées en vie, et m'apporta tout aussitôt une *zuppa* au parmesan, un rôti solide et ferme comme la fidélité allemande, des écrevisses rouges comme l'amour, des épinards verts comme l'espérance, avec des œufs, et, pour dessert, des oignons à l'étouffée, qui m'arrachèrent des larmes d'émotion. — Ce n'est rien ; c'est la méthode ordinaire de Pietro, me répondit-il quand, tout stupéfait, je lui fis un signe du côté de la cuisine. Et, en effet, quand l'auteur de la scène se fut éloigné, il sembla que rien n'y était arrivé : la mère et la fille se rassirent aussi calmes qu'auparavant, et chantèrent et plumèrent des poulets.

Le compte me donna la certitude que le *signor padre* s'entendait aussi à plumer ; et comme pourtant je lui donnai encore quelque chose pour boire, il éternua avec un ravissement si intense, que le petit singe faillit tomber de son siége. Sur quoi j'envoyai un signe amical à la cuisine, qui me renvoya un adieu tout aussi amical. Je fus bientôt assis dans une nouvelle voiture, et roulai avec vitesse dans les plaines de Lombardie. Le soir même j'arrivai dans l'antique et célèbre Vérone.

## XXI

La puissance multiple des apparitions nouvelles ne m'avait ému à Trente que dans le crépuscule, et par voie de pressentiment, comme le frisson d'attente dans un conte de fée ; mais à Vérone je fus saisi comme par un énergique songe de fièvre plein de couleurs brûlantes, de contours tranchés, de fabuleux éclats de trompettes, et de bruit d'armes au lointain. Il y avait là maint palais délabré qui me regardait fixement comme s'il eût voulu me confier un vieux secret, qu'il ne fût retenu que par la cohue importune de tous ces hommes du grand jour, et me priât de revenir à la nuit. Pourtant, malgré le tapage du peuple et le soleil impitoyable qui versait sa rouge lumière, çà et là quelque sombre tour m'a jeté un mot significatif ; j'ai saisi le chuchotement de quelques statues brisées, et comme je

montais un petit escalier qui conduit à la *Piazza-dei-Signori*, les pierres me racontèrent une effroyable histoire de sang, et je lus au coin d'une ruelle les mots : *Scala Ammazzati*.

Vérone, la ville antique et célèbre, assise sur les deux rives de l'Adige, a toujours été comme la première station des peuples germaniques qui quittaient les forêts du Nord et passaient les Alpes, pour s'abattre sous le soleil doré de la douce Italie. Quelques-uns s'avancèrent plus loin, d'autres s'y trouvèrent bien tout d'abord, et ils s'y établirent commodément, revêtirent des habits de soie, et se couchèrent paisiblement parmi les fleurs et les cyprès, jusqu'à ce que de nouveaux aventuriers, qui avaient encore leurs froids vêtements de fer, vinssent du Nord et les dépossédassent, histoire qui s'est renouvelée souvent, et que les historiens ont appelée l'émigration des Barbares. Quand on erre aujourd'hui dans l'enceinte de Vérone, on retrouve partout les vestiges merveilleux de ces temps, ainsi que des temps plus anciens et plus modernes. Les Romains particulièrement sont représentés par l'amphithéâtre et l'arc de triomphe ; l'époque de Théodoric, le Dietrich de Berne, que nous chantons dans nos légendes, vit encore dans les restes fabuleux d'une foule d'édifices byzantins; des ruines audacieuses et presque frénétiques rappellent le roi Alboin et ses Lombards furibonds, et des monuments âgés de dix siècles nous reportent à Charlemagne, dont les paladins sont ciselés à la porte de la cathédrale avec toute la grossièreté franque qu'ils ont certainement eue pendant leur vie. On se figure la ville comme une grande hôtellerie des peuples, et de même qu'on grave dans les auberges son nom sur les murs et sur les fenêtres, chaque peuple a laissé ici des traces de son passage, qui sans doute ne sont pas toujours d'une écriture fort lisible, vu que mainte peuplade germanique ne savait pas encore écrire, et qu'il lui fallait recourir à la destruction pour laisser un souvenir : cela suffisait certainement, car ces ruines parlent plus clairement encore que des caractères élégamment tracés. Les barbares qui occupent de nos jours l'antique hôtellerie ne manqueront pas de laisser de semblables monuments de leur aimable présence, car ils ne possèdent pas des sculpteurs et des poètes qui pourraient les recommander à la mémoire de la postérité par des moyens plus civilisés.

Je ne demeurai qu'un jour à Vérone, mais dans une continuelle admiration de toutes ces choses inouïes qui s'offraient à mon regard. Je restais immobile tantôt devant les édifices antiques, tantôt devant les hommes qui fourmillaient au travers avec un mystérieux empressement, puis enfin devant ce ciel d'un bleu divin qui enfermait comme un cadre précieux cet admirable ensemble, et en faisait un tableau. Mais il est curieux de faire soi-même partie du tableau qu'on vient de considérer, et d'en voir les figures vous sourire, surtout les femmes, comme cela m'arriva agréablement sur la *Piazza-delle-Erbe*, c'est-à-dire le marché aux légumes. Il y avait là foule de délicieuses figures, femmes et filles, figures aux grands yeux languissants, corps charmants et fort habitables, d'un jaune piquant, naïvement sales, créés plutôt pour la nuit que pour le jour. Le voile noir ou blanc que les femmes de la ville portent sur la tête, était jeté avec tant d'art autour du sein, qu'il semblait plutôt trahir que cacher les formes. Les servantes portaient des chignons traversés par une ou plusieurs flèches d'or, ou par une petite baguette d'argent à tête de gland. Les paysannes avaient pour la plupart de petits chapeaux de paille en forme d'assiette, avec des fleurs coquettes, relevés sur un côté de la tête. L'habillement des hommes s'éloignait moins du nôtre. Je fus seulement surpris par les énormes favoris noirs qui sortaient en bouquet des cravates, et que je voyais là pour la première fois.

Mais en observant de plus près ces gens, hommes et femmes, on découvrait sur leurs figures et dans tout leur être les traces d'une civilisation qui diffère de la nôtre, en ce qu'elle n'est pas sortie de la barbarie du moyen âge, mais de l'époque romaine, civilisation qui n'a jamais été détruite, et n'a fait que se modifier selon le caractère des maîtres successifs du pays. La civilisation chez ces hommes n'a pas un poli remarquablement neuf comme chez nous, où les troncs de chêne sont rabotés d'hier, et où tout sent encore le vernis. Il semble que toute cette cohue de la *Piazza-delle-Erbe* n'a fait que changer peu à peu, dans le cours des temps, la coupe de ses habits et la forme de son langage, et que l'esprit de ses mœurs raffinées soit resté à peu près le même. Quant aux édifices qui entourent cette place, ils ne pouvaient si facilement marcher avec le temps, mais ils n'en sont pas plus mal pour cela, et leur aspect émeut l'âme d'une manière

étrange. Il y a là, sur la place, de hauts palais en style vénitien-lombard, avec d'innombrables balcons et de riantes peintures à fresque. Au milieu s'élève une colonne monumentale isolée, une fontaine jaillissante et une sainte de pierre. Ici l'on voit le palais Podesta, grotesquement rayé de blanc et de rouge, se dresser derrière une puissante porte à piliers ; là-bas encore on aperçoit un vieux clocher carré, avec un cadran effacé et une aiguille brisée, comme si le temps avait voulu se détruire lui-même... Sur toute la place est répandue cette magie romantique qui nous subjugue si doucement dans les créations fantastiques de Ludovico Ariosto et de Ludovico Tieck.

Près de cette place est une maison qu'on regarde comme le palais des Capulets, à cause d'un chapeau sculpté au-dessus de la porte intérieure. C'est aujourd'hui un sale cabaret pour les voituriers et pour les rouliers, et un chapeau de fer-blanc, peint en rouge, et tout troué, y est appendu comme enseigne. Non loin de là, dans une église, on vous montre aussi la chapelle où, d'après la tradition, le couple infortuné fut uni. Un poète visite toujours volontiers de semblables lieux, encore qu'il soit le premier à rire de la crédulité de son cœur. Je trouvai dans cette chapelle une femme solitaire, pauvre créature chétive, pâle à faire peine, qui, après être restée longtemps à genoux et en prière, se leva en soupirant, me regarda d'un air tout surpris avec ses yeux malades et tranquilles, puis s'éloigna en fléchissant sous le poids de ses membres brisés.

Les tombeaux des Scaliger se trouvent aussi près de la *Piazza-delle-Erbe*. Ils sont aussi merveilleusement magnifiques que cette race orgueilleuse elle-même, et il est dommage qu'ils soient placés dans un coin, resserrés tous dans un étroit espace, pour occuper aussi peu de place que possible, et où il en reste à peine aussi au spectateur pour les contempler à son aise. On dirait qu'on a voulu figurer à nos yeux la représentation historique de cette race qui n'occupe en effet qu'une petite place dans l'histoire générale d'Italie ; mais cette place est complètement remplie de faste, de faits et de sentiments d'éclat, et de magnifique arrogance. Comme dans l'histoire, on les voit ici sur leurs monuments, fiers chevaliers de fer sur des coursiers de fer, et, par-dessus tous les autres, dominent Can-Grande, l'oncle, et Mastino, le neveu.

# XXII

Beaucoup de gens ont fait des phrases sur l'amphithéâtre de Vérone : il y a là, en effet, assez de place pour les observations, et il n'en est aucune qui ne pût entrer dans l'aire de cette célèbre construction. Il est bâti tout à fait dans ce style sérieux, style de fait, dont la beauté consiste dans une solidité parfaite, et qui, ainsi que tous les édifices publics des Romains, est l'expression d'un esprit qui n'est autre que l'esprit de Rome elle-même. Et Rome !... Qui est assez robustement ignorant pour que son cœur ne tremble pas secrètement à ce nom, et qu'au moins une crainte traditionnelle ne mette en jeu tout son cerveau ? Pour moi, j'avoue qu'il entrait dans mon émotion plus d'inquiétude que de plaisir, quand je pensai que j'allais bientôt fouler le sol de la vieille Rome. — La vieille Rome est bien morte aujourd'hui, me disais-je pour rassurer mon âme tremblante, et tu auras la joie de considérer son beau cadavre sans le moindre danger. Oui, mais si elle n'était pas tout à fait expirée ? me répliquait tout aussitôt une pensée à la Falstaff. Si elle contrefaisait seulement la morte ?... Cela serait effroyable !

Quand je visitai l'amphithéâtre, on y jouait justement la comédie. On avait élevé au milieu une petite baraque de bois sur laquelle s'exécutait une farce italienne, et les spectateurs étaient assis au grand air, les uns sur de tout petits sièges, d'autres sur les hauts bancs de pierre du vieil amphithéâtre. Moi, j'avais pris place à ce dernier poste, et je contemplais les rodomontades de Brighella et Tartaglia du même banc d'où jadis le Romain regardait ses combats de gladiateurs et d'animaux féroces. Au-dessus de moi, le ciel, dôme de cristal azuré, le même que celui de ce temps d'autrefois ! Le crépuscule s'épaissit insensiblement, les étoiles apparurent, Truffaldino riait, Smeraldina se désolait, puis arriva enfin Pantalon, qui leur unit les mains. Le peuple applaudit, et se retira tout joyeux. Tous ces jeux n'avaient pas coûté une goutte de sang ; mais ce n'était qu'un jeu. Les jeux des Romains, au contraire, n'étaient pas des jeux. Ces hommes ne purent jamais s'amuser de la simple apparence, il leur manquait pour cela la jovialité enfantine de l'âme, et, sérieux comme ils étaient, le sérieux le plus comptant, le plus sanglant se manifestait aussi dans leurs

divertissements. Ce n'étaient pas de grands hommes ; mais leur position les faisait plus grands que les autres enfants de la terre, car ils étaient debout sur Rome. Quand ils descendaient des sept collines, ils étaient petits. De là cette petitesse que nous découvrons partout où s'exprime leur vie privée ; et Herculanum et Pompeï, ces palimpsestes de la nature, où reparaît aujourd'hui le vieux texte de pierre, montrent au voyageur la vie privée des Romains dans de petites maisons à chambrettes étroites, qui contrastent d'une façon si surprenante avec ces monuments colosses, expression de leur vie publique, ces théâtres, ces aqueducs, ces fontaines, ces routes, ces ponts dont les ruines nous jettent encore aujourd'hui dans la stupéfaction. Mais, ainsi que le Grec est grand par l'idée de l'art, l'Hébreu par l'idée de son Dieu, les Romains sont grands par l'idée de leur Rome éternelle, grands partout où ils ont combattu, écrit, édifié sous l'inspiration de cette idée. Plus Rome devint grande, plus cette idée s'agrandit ; l'individu s'y perdit, et les grands dont on voit encore la tête ne sont élevés que par cette idée, et elle rend plus remarquable encore la petitesse des infiniment petits. C'est pourquoi les Romains ont été tout à la fois les plus grands héros et les plus grands satiriques ; héros quand ils agissaient en pensant à Rome, satiriques quand ils pensaient à Rome en jugeant les actions de leurs contemporains. Comparée à l'idée de Rome, mesure gigantesque, la plus grande individualité devait nécessairement paraître chétive, et devenir ainsi matière à raillerie. Tacite est le maître le plus cruel dans cette sorte de satire, par cela même qu'il sentait le plus profondément la grandeur de Rome et la petitesse des hommes. Il est tout à fait dans son élément quand il peut rapporter les raisonnements que faisaient sur quelqu'infamie impériale les mauvaises langues du *Forum ;* il est au comble d'un bonheur colérique quand il a à raconter quelque malencontre sénatoriale, par exemple une flagornerie tombée à plat.

Je demeurai longtemps encore me promenant autour de l'amphithéâtre, sur les bancs les plus élevés, rétrogradant en esprit dans le passé. Comme tous les édifices révèlent avec le plus d'évidence, au crépuscule du soir, l'esprit qui les habite, ces murs me dirent aussi dans leurs fragments de style lapidaire les choses les plus profondes ; ils me parlèrent des hommes

de Rome antique, et il me sembla que je les voyais eux-mêmes errer, ombres blanchâtres, au-dessous de moi dans le cirque obscur. Je crus apercevoir les Gracques avec leurs longs regards de martyrs. — Tiberius Sempronius, criai-je, je voterai avec toi pour la loi agraire. Je vis aussi César se promenant bras dessus bras dessous avec Marcus Brutus. — Vous êtes donc réconciliés ? demandai-je. — Nous croyons tous deux avoir raison, me répondit César en riant ; je ne savais pas qu'il existât encore un Romain, et me crus dès lors autorisé à confisquer Rome ; et, comme mon fils Marcus était ce Romain, il se crut autorisé à me tuer. Derrière ces deux ombres se glissa Tiberius Néron avec ses jambes vaporeuses et des mines indécises. J'y vis aussi passer des femmes, entre autres Agrippine, avec sa belle figure impérieuse. Elle était admirablement touchante, comme une statue antique dans les traits de laquelle la douleur est pétrifiée. — Qui cherches-tu, fille de Germanicus ? — Déjà je l'entendais se plaindre..., quand tout d'un coup retentirent le lugubre tintement d'une cloche d'angelus et le stupide roulement de la retraite. Les fières ombres romaines s'évanouirent, et moi je retombai dans le présent catholique, apostolique et autrichien.

## XXIII

Dès qu'il fait sombre, le beau monde de Vérone se promène sur la place La Bra, ou s'établit sur de tout petits sièges devant les cafés où l'on hume le sorbet, la fraîcheur du soir et la musique. C'est là qu'il fait bon d'être assis ; le cœur se laisse bercer avec ses rêveries sur de douces vagues harmoniques, et résonne en écho. Maintes fois, au moment de l'assoupissement, il tressaille quand les trompettes sonnent, et chante avec tout l'orchestre. Alors l'esprit est réveillé comme par un éclat de soleil, les sentiments à larges fleurs et les souvenirs aux grands yeux noirs s'épanouissent, et par-dessus passent comme des nuages les pensées fières, lentes et éternelles.

Minuit avait déjà sonné depuis longtemps, que j'errais encore par les rues de Vérone, qui devenaient peu à peu désertes et rendaient de bizarres échos. Les édifices et leurs statues tremblotaient comme des vapeurs à une demi-lueur de lune, et plus

d'une figure de marbre me regarda avec une pâle douleur. Je passai vite devant les tombeaux des Scaliger, car il me sembla que Can-Grande, aimable comme il le fut toujours avec les poètes, voulait descendre de son cheval et me servir de guide. — Reste là, lui criai-je ; je n'ai pas besoin de toi ; mon cœur est le meilleur cicerone, et me raconte partout les histoires qui se sont passées dans ces palais, et il me les raconte fidèlement, sauf les noms et les dates.

Quand j'arrivai à l'arc de triomphe romain, un moine noir y passait à la hâte ; bientôt après résonna un grondement allemand de *Wer da ?* — *Amico !* dit en glapissant un joyeux soprano.

Mais à quelle femme appartenait donc cette voix qui me pénétra l'âme avec une douceur si mystérieuse quand je montai la *Scala-Ammazzati ?* C'était un chant comme il en sortirait de la poitrine d'un rossignol mourant, douloureusement tendre et frappant sur les murs de ces maisons comme demandant du secours. C'est à cette place qu'Antonio della Scala massacra son frère Bartolomeo, quand celui-ci se rendait chez sa maîtresse. Mon cœur me disait qu'elle était encore assise dans sa chambre, attendant son bien-aimé, et qu'elle ne chantait que pour étouffer un pressentiment inquiet. Mais bientôt la voix et l'air me parurent si connus : j'avais déjà entendu jadis ces sons soyeux, frissonnants et saignants ; ils m'enlacèrent comme des souvenirs tendres et suppliants, et... — Quel sot cœur est le mien ! me dis-je ; ne reconnais-tu plus la romance du *roi maure malade*, que Maria la morte a chantée si souvent ? Et la voix... Ne reconnais-tu plus la voix de Maria la morte ?

Ces longs accents me poursuivirent par toutes les rues jusqu'à l'auberge des *Due-Torre*, jusque dans ma chambre, jusqu'en rêve. Et alors je revis ma douce amie défunte, belle et sans mouvement ; la vieille surveillante s'éloigna encore avec son regard énigmatique, l'hespéris répandit son parfum ; je baisai de nouveau ces lèvres si chères, et ce corps chéri se leva lentement pour me rendre mon baiser...

Si je savais seulement qui a éteint le flambeau !

# XXIV

*Connais-tu le pays où fleurit l'oranger ?*

Connais-tu cette romance ? L'Italie y est représentée, mais avec les couleurs soupirantes du désir. Gœthe l'a chantée plus complètement dans le Voyage en Italie ; et quand il peint, il a toujours l'original sous les yeux, et l'on peut se fier à lui pour la fidélité des contours et de la couleur. Je trouve donc plus commode de renvoyer une fois pour toutes au Voyage de Gœthe, d'autant plus qu'il a fait le même trajet par le Tyrol jusqu'à Vérone. J'ai déjà parlé précédemment de ce livre avant d'avoir connu par moi-même le sujet qu'il traitait, et je trouve complètement justifiés aujourd'hui mes pressentiments de critique. Nous y voyons en effet partout les choses prises sur le fait, et la docile tranquillité de la nature. Gœthe lui présente un miroir, ou, pour mieux dire, il est lui-même ce miroir de la nature. Voulant savoir quel air elle avait, la nature créa Gœthe. Il lui a été donné de réfléchir jusqu'à ses pensées, jusqu'à ses sensations, et l'on ne peut en vouloir à un chaud partisan de Gœthe, surtout dans la canicule, de s'établir tellement sur l'identité des images du miroir avec les objets eux-mêmes, qu'il en vient au point d'accorder au miroir la force créatrice, la puissance de créer des objets semblables. Un M. Eckermann a écrit sur Gœthe un livre, dans lequel il assure fort sérieusement que si le bon Dieu, lors de la création, avait dit à Gœthe : — " Mon cher Gœthe, j'ai fini, grâce à Dieu ; j'ai tout créé à l'exception des oiseaux et des arbres ; tu me rendrais un vrai service d'ami si tu voulais créer à ma place ces bagatelles. " — Gœthe aurait, tout aussi bien que le bon Dieu, créé ces animaux et ces plantes tout à fait dans l'esprit du reste de la création, c'est-à-dire les oiseaux avec des plumes et les arbres avec de la verdure.

Il y a de la vérité dans ces paroles, et pour moi, je pense que Gœthe aurait quelquefois fait son affaire mieux encore que le bon Dieu, et qu'il aurait par exemple créé M. Eckermann bien plus complet, c'est-à-dire avec des plumes et de la verdure tout ensemble. C'est vraiment une faute de création qu'il ne pousse pas des plumes vertes sur la tête de M. Eckermann, et

Gœthe a cherché du moins à remédier à cette défectuosité, en commandant pour lui un bonnet de docteur à Iéna, et en le lui plantant de sa main sur la tête.

## XXV

*Connais-tu le pays où fleurit l'oranger. Le fruit d'or est en jeu sous le feuillage sombre ; un air tiède y souffle du ciel bleu ; le myrte y croît paisible et le laurier superbe. Oh ! le connais-tu bien ? Partons ! partons ! Je veux, mon bien-aimé, le revoir avec toi.*

..... Oui, mais ne voyage pas au commencement d'août, où l'on est rôti par le soleil pendant le jour, et mangé la nuit par les puces. Et puis je te conseille aussi, cher lecteur, de ne pas aller de Vérone à Milan par la diligence.

Je partis en compagnie de six bandits dans un lourd carrosse, qui, en raison d'une poussière trop intense, resta si soigneusement fermé de tous côtés, que je ne pus guère observer la beauté du pays. Deux fois seulement, avant d'arriver à Brescia, mon voisin ouvrit la lucarne latérale pour cracher. La première fois, je vis quelques sapins suants qui, dans leur sombre habit d'hiver, semblaient beaucoup souffrir de la chaleur de ce soleil dévorant ; la seconde fois, j'aperçus un coin de lac admirablement bleu où se miraient le soleil et un maigre grenadier. Celui-ci, Narcisse autrichien, admirait avec une joie d'enfant comme sa ressemblance était fidèle dans ce miroir, quand il présentait ou portait l'arme, et quand il mettait en joue.

Je n'ai que peu de choses à dire sur Brescia même, parce que j'y employai à faire un bon dîner le temps de mon séjour. On ne peut en vouloir à un pauvre voyageur d'apaiser la faim du corps avant celle de l'esprit. Cependant je fus assez consciencieux, avant de remonter en voiture, pour demander au *cameriere* quelques renseignements sur Brescia, et j'appris entre autres que la ville avait quarante mille habitants, un hôtel de ville, vingt et un cafés, vingt églises catholiques, une maison de fous, une synagogue, une ménagerie, une maison de correction, un hôpital, un assez mauvais théâtre, et un gibet pour les voleurs qui volent au-dessous de 100,000 thalers.

J'arrivai à minuit à Milan, et descendis chez M. Reichmann,

Allemand qui a établi son hôtel tout à fait sur le pied allemand. Quelques compatriotes que j'y retrouvai me dirent que c'était le meilleur hôtel de toute l'Italie, et ne se lassaient pas de mal parler des puces et des aubergistes italiens. Je retrouvai dans cet hôtel Reichmann une ancienne connaissance anglaise, un mister Liver que j'avais laissé comme un jeune veau à Brighton et que je retrouvais alors bœuf à la mode à Milan. Il était tout à fait habillé en dandy, et je n'ai jamais vu d'homme qui sût mieux faire des angles avec toutes les parties de sa personne. Quand il plantait ses pouces dans les entournures de son gilet, il faisait des angles avec le poignet et avec chaque doigt ; enfin sa bouche était ouverte en carré. Ajoutez à cela une tête anguleuse, étroite derrière, pointue du haut, avec un front court et un menton fort long. Au nombre de mes connaissances anglaises que je revis à Milan, se trouvait aussi la grosse tante de Liver, descendue des Alpes comme une avalanche de graisse, escortée de deux jeunes oies du Nord, blanches et froides comme la neige, miss Polly et miss Molly.

Ne m'accuse pas d'anglomanie, cher lecteur, si, dans ce livre, je parle très souvent d'Anglais ; mais les Anglais sont aujourd'hui trop nombreux en Italie pour qu'on puisse éviter de les voir. Ils parcourent ce pays en essaims complets, campent dans toutes les auberges, courent partout pour tout voir, et l'on ne peut plus se figurer un citronnier d'Italie sans une Anglaise qui en respire le parfum, ni une galerie sans une soixantaine d'Anglais qui, leur *Guide* à la main, errent tout autour pour constater si l'on trouve encore à sa place tout ce qui est indiqué comme remarquable dans ce livre. Quand on voit ce peuple blond, aux joues vermeilles, avec ses brillants carrosses armoriés, ses laquais chamarrés, ses chevaux de course hennissants, ses chambrières à voile vert et ses autres brillants ustensiles, descendre, curieux et paré, les Alpes, et traverser toute l'Italie, on croit voir une élégante émigration des barbares. Et, dans le fait, le fils d'Albion, quoiqu'il porte du linge blanc et paie tout comptant, n'est pourtant qu'un barbare civilisé, en comparaison de l'Italien, qui annonce plutôt une civilisation qui passe à la barbarie. Celui-là montre dans ses habitudes une grossièreté retenue et vernissée, celui-ci décèle une délicatesse frelatée et presque fétide par exubérance. Et ces pâles figures italiennes,

avec le blanc des yeux souffrant, et leurs bouches maladivement tendres, quel indéfinissable air de distinction elles ont auprès de ces visages britanniques, gourmés avec leur santé trivialement rouge. Tout le peuple italien est malade intérieurement, et les hommes malades sont véritablement toujours plus distingués que ceux en bonne santé : car il n'y a que le malade qui soit un homme ; ses membres racontent une histoire de souffrance.... ils en sont spiritualisés. Je crois même que par le moyen des tortures de la douleur, les animaux pourraient parvenir à l'état d'hommes. J'ai vu une fois un chien mourant qui, dans ses dernières angoisses, me regardait avec une expression véritablement humaine.

L'expression souffrante de la figure est surtout visible chez les Italiens, quand on parle avec eux des malheurs de leur patrie, et l'on trouve assez d'occasions de ce genre à Milan. C'est la blessure la plus douloureuse au cœur des Italiens, et ils sont pris de mouvements convulsifs quand on la touche, même légèrement. Ils ont alors un certain mouvement des épaules qui vous émeut d'une singulière pitié. Un de mes Anglais regardait les Italiens comme indifférents en politique, parce qu'ils semblaient nous écouter avec indifférence quand nous faisions, nous autres étrangers, de la politique sur la guerre de Turquie et sur l'émancipation des Irlandais; et il fut assez injuste pour s'en exprimer avec ironie vis-à-vis d'un de ces Italiens pâles, à barbe noire. Nous avions vu la veille représenter un opéra nouveau à la Scala, et entendu le tapage furieux qui se fait d'ordinaire en pareille solennité. — Vous autres Italiens, disait le fils d'Albion à l'homme pâle, paraissez être morts pour tout, excepté pour la musique, qui a seule encore le privilège de vous inspirer. — Vous nous faites tort, dit l'homme pâle en haussant les épaules. — Hélas ! continua-t-il avec un soupir, l'Italie rêve assise sur ses ruines, et si quelquefois elle s'éveille et bondit à la mélodie de quelque chant, ce n'est pas pour le chant en lui-même, mais pour les souvenirs et pour les sentiments anciens que ce chant a éveillés, pour des sentiments que l'Italie a toujours portés dans son sein, et qui débordent alors avec fureur ;... et telle est la raison du vacarme que vous avez entendu à la Scala.

# XXVI

Quoique j'eusse dès à présent, cher lecteur, occasion de te régaler de mes jugements sur l'art à propos de l'Ambrosiana et de la Brera, je veux pourtant détourner de toi ce calice, et me borner à remarquer que j'ai retrouvé chez plus d'une belle Lombarde, dans les rues de Milan, ce menton pointu qui donne aux figures de l'école lombarde une teinte de sentimentalité.

Ç'a toujours été une chose fort instructive pour moi quand j'ai pu comparer avec les ouvrages d'une école les originaux de la race qui lui avait servi de modèle. Je comprenais alors bien mieux le caractère de l'école. C'est ainsi que la foire de Rotterdam m'a donné tout d'un coup l'intelligence de Jean Steen dans toute sa divine jovialité, et que plus tard j'ai reconnu sur le Long-Arno les formes bien dessinées qui trahissaient l'esprit capable des Florentins; de la même manière, sur la place San-Marco, s'est révélé à mon esprit la vérité de couleur et la rêveuse superficialité des Vénitiens. Prends ton vol vers Rome, ma chère âme, et peut-être t'élèveras-tu alors jusqu'à concevoir l'idéal qui s'appelle Raphaël.

Cependant je ne puis passer sous silence une merveille de Milan, la plus grande sous tous les rapports. Je veux dire le dôme.

De loin on dirait ce monument de papier blanc découpé; on approche, et l'on est stupéfait en reconnaissant que cette découpure est d'un marbre incontestable. Les innombrables statues de saints qui couvrent tout l'édifice, regardant dans toutes les directions sous leurs petites niches gothiques, et fichées bien haut sur toutes les aiguilles, forment un peuple de pierre à en troubler l'esprit. Quand on considère cet ouvrage un peu longtemps, on finit par le trouver tout à fait joli, colossalement mignon, un vrai joujou pour des enfants de géant. Par un clair de lune de minuit, il offre le plus bel aspect : alors tous ces hommes de pierre blanche descendent du milieu de leur foule aérienne, se promènent avec vous, sur la place, et vous murmurent dans l'oreille de vieilles histoires, de belles et saintes histoires, des histoires toutes secrètes sur Galéas Visconti, qui a fait commencer le dôme, et sur Napoléon Bonaparte, qui l'a fait continuer longtemps après.

— Vois-tu, me dit un drôle de saint taillé dans les temps les plus modernes, avec du marbre tout moderne, vois-tu, mes vieux camarades ne peuvent comprendre pourquoi l'empereur Napoléon a poussé avec tant de passion l'achèvement du dôme. Mais je sais bien, moi, qu'il prévoyait que cette grande maison de pierre serait, dans tous les cas, un édifice fort utile, et qu'on pourrait encore s'en servir quand le christianisme sera passé.

Quand le christianisme sera passé !... Je fus presque effrayé quand j'entendis qu'il y avait en Italie des saints qui tenaient un pareil langage, et cela sur une place où des sentinelles autrichiennes se promenaient avec bonnets d'ours et gibernes. Après tout, cet original de pierre a raison sous quelques rapports : l'intérieur du dôme est d'une fraîcheur délicieuse en été, gai et tout à fait agréable, et ne perdrait pas son mérite quand même on en changerait la destination.

L'achèvement du dôme était une des pensées favorites de Napoléon, et il n'était plus très loin du but quand sa puissance fut brisée. Les Autrichiens complètent maintenant cet ouvrage. On continue aussi les travaux du fameux arc de triomphe qui devait terminer la route du Simplon. Il est vrai que la statue de Napoléon ne couronnera plus, comme c'était le plan primitif, cette porte triomphale. Qu'importe ! le grand empereur a laissé une statue bien meilleure et beaucoup plus durable que le marbre, et qu'aucun Autrichien ne peut soustraire à nos yeux. Quand nous serons, nous autres, abattus depuis longtemps par la faux de la mort, et emportés par les vents comme la paille des champs, cette statue se dressera encore intacte ; de nouvelles générations sortiront de la terre, se sentiront éblouir à regarder cette statue, puis rentreront dans la terre...; et le temps, impuissant à détruire cette image colossale, s'efforcera de l'envelopper dans le brouillard des traditions, et sa gigantesque histoire deviendra enfin un mythe.

Peut-être, après bien des siècles, viendra un ingénieux maître d'école, qui prouvera irréfragablement, dans une dissertation académique, que Napoléon Bonaparte est tout à fait le même personnage que ce Titan qui voulut ravir la lumière aux dieux, et qui, pour ce crime, fut enchaîné sur un rocher solitaire, au milieu des mers, livré en proie à un vautour qui, chaque jour, lui dévorait le cœur.

## XXVII

Ne va pas, je t'en prie, cher lecteur, me prendre pour un bonapartiste quand même ; mon hommage s'adresse, non aux actes, mais seulement au génie de l'homme, quel que soit le nom de cet homme, qu'il s'appelle Alexandre ou César ou Napoléon. Je n'admire jamais l'acte, le fait, n'en est que le vêtement, et l'histoire n'est pas autre chose que la vieille garde-robe de l'esprit humain. Pourtant l'amour trouve quelquefois un grand charme aux vieilles défroques, et c'est ainsi que j'aime le manteau de Marengo.

— " Nous sommes sur le champ de bataille de Marengo. " — Combien mon cœur tressaillit de joie quand le postillon prononça ces paroles ! J'étais parti de Milan le soir avec un très aimable Livonien, qui contrefaisait volontiers le Russe, et je vis le lendemain matin le soleil se lever sur le célèbre champ de bataille.

C'est ici que le général Bonaparte but un coup si copieux à la coupe de la gloire, que, dans l'ivresse il devint premier consul, empereur, maître du monde, et ne put se réveiller qu'à Sainte-Hélène. Nous n'avons été guère plus sobres, nous autres: nous avons partagé l'ivresse, et rêvé tout à fait les mêmes merveilles ; nous nous sommes éveillés de même, et, dans notre humeur de gens dégrisés, nous faisons à présent bien des réflexions raisonnables.

Ce qui nous frappe d'abord, c'est que le grand levier que des princes ambitieux et avides savaient faire si bien jouer autrefois, la nationalité, avec ses vanités et ses haines, est maintenant émoussé et usé ; chaque jour s'éteint un de ces sots préjugés nationaux ; toutes les âpres singularités des peuples sont écrasées sous l'action de la civilisation générale européenne. Il n'y a plus de nations en Europe, mais seulement des partis ; et c'est chose curieuse de voir comme ceux-ci se reconnaissent tout de suite, malgré la différence des couleurs, et s'entendent en dépit de la multiple confusion des langues. Alors même que les têtes se trompent, les cœurs n'en sentent pas moins ce qu'ils veulent, et le temps marche toujours vers l'accomplissement de sa grande tâche.

Mais quelle est la grande tâche de notre temps ?

C'est l'émancipation. Non pas seulement celle des Irlandais, des Grecs, des Juifs de Francfort, des noirs d'Amérique, et autres populations également opprimées, mais bien l'émancipation de tout le monde, surtout de l'Europe, qui est devenue majeure, et s'arrache aujourd'hui des lisières des privilégiés, de l'aristocratie. Les quelques renégats philosophiques de la liberté peuvent forger à leur aise les chaînes des syllogismes les plus subtils pour nous démontrer que des millions d'hommes sont créés pour être les bêtes de somme de quelque mille chevaliers privilégiés, ils ne pourront nous convaincre, tant qu'ils ne prouveront pas, comme dit Voltaire, que ceux-là sont nés avec des selles sur le dos, et ceux-ci avec des éperons aux pieds.

Chaque siècle a sa tâche, par l'accomplissement de laquelle avance l'humanité. L'ancienne inégalité fondée par le système féodal était peut-être nécessaire, ou une condition nécessaire aux progrès de la civilisation ; aujourd'hui, elle les arrête, et révolte les cœurs civilisés. Les Français, le peuple social et démocrate par excellence, ont dû nécessairement être le plus profondément irrités par cette inégalité, qui heurte le plus rudement le principe social et démocratique : ils ont cherché à emporter d'assaut l'égalité, en coupant les têtes de ceux qui voulaient dépasser les autres, et la révolution fut le signal de la guerre libératrice de l'humanité !

Gloire aux Français ! ils ont travaillé pour les deux plus grands besoins de la société humaine : la bonne chère et l'égalité civile. Ils ont fait les plus grands progrès dans l'art culinaire et dans la liberté ; et si nous célébrons tous un jour, convives égaux, le grand banquet de réconciliation, et que nous soyons de bonne humeur, — car peut-on rien imaginer de meilleur qu'une société de pairs assis à une table bien servie ? — nous porterons le premier toast aux Français. Il se passera sans doute quelque temps avant qu'on célèbre cette fête, avant que l'émancipation soit chose faite ; mais il viendra enfin, ce temps. Nous nous asseoirons, égaux et réconciliés, à la même table ; nous serons alors unis, et nous combattrons de concert contre les autres maux de l'humanité ; peut-être, à la fin, contre la mort, dont le sévère système d'égalité ne nous blesse pas du moins autant que les riantes doctrines d'inégalité de l'aristocratisme.

Ne ris pas, lecteur futur ! Chaque siècle croit que sa lutte est la plus importante de toutes. C'est la foi propre du siècle, la foi dans laquelle il vit et meurt. Et nous aussi, nous voulons vivre et mourir dans cette religion de liberté, qui mérite peut-être plus le nom de religion que ce spectre mort et creux que nous nommons encore ainsi par habitude... Notre saint combat nous semble le plus important de ceux qu'on ait jamais livrés sur cette terre, quoiqu'un pressentiment historique nous dise qu'un jour nos petits-fils considéreront cette lutte avec le même sentiment d'indifférence que nous avons pour les combats des premiers hommes, qui ont eu à lutter contre des monstres, des dragons et des géants, également pillards et avides.

## XXVIII

Sur le champ de bataille de Marengo, les réflexions vous arrivent en foule telle qu'on serait tenté de croire que ce sont les mêmes que tant d'hommes furent obligés d'y laisser avec leur vie en cette journée, et qui errent maintenant dans ces plaines comme des chiens privés de leurs maîtres. J'aime les champs de bataille ; car, tout horrible qu'est la guerre, elle témoigne pourtant de la grandeur intellectuelle de l'homme, qui peut défier la mort, son plus puissant ennemi héréditaire. J'aime surtout ce champ de bataille où la liberté dansa sur des roses de sang sa voluptueuse danse de noces ! La France était alors la fiancée qui avait invité tout le monde à ses épousailles, et, comme il est dit dans la chanson :

*Oui-da ! la veille des noces*
*On cassa au lieu de pots*
*Des têtes d'aristocrates.*

Mais, hélas ! chaque pouce de terrain que gagne l'humanité coûte des torrents de sang. Et, n'est-ce pas là un prix trop élevé ? Est-ce que la vie de l'individu ne vaut pas autant que celle de la race entière ? Car chaque homme isolé est un monde complet, qui vit et meurt en même temps que lui, et chaque pierre tumulaire couvre une histoire universelle... Silence ! c'est ainsi que parleraient les morts tombés à cette place, et nous

autres qui vivons, nous avons encore à combattre dans la sainte guerre de la délivrance de l'humanité . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

— Nous sommes sur le champ de bataille de Marengo — et je descendis de voiture pendant quelques minutes, pour faire mes dévotions du matin.

Une masse colossale de nuages s'arrondissait comme un majestueux arc de triomphe au-dessus du soleil, qui monta victorieux, serein, azuré, et promettant un beau jour. Pour moi, je me sentais comme la pauvre lune, qui, toute pâlissante, apparaissait encore dans le ciel. Elle avait parcouru sa voie solitaire dans la tristesse de la nuit, pendant que le bonheur dormait, et que les spectres, les hiboux et le crime régnaient seuls; et maintenant que le jour rajeuni se levait avec ses joyeux rayons et sa pourpre flottante du matin, il lui fallait partir !... Encore un regard douloureux vers la grande lumière du monde, et elle disparut comme un nuage de vapeur.

— Nous aurons un beau jour ! me cria du fond de la voiture mon compagnon de voyage. — Oui, nous aurons un beau jour ! répéta tout bas mon cœur en adoration, et il tressaillit de peine et de joie ; oui, ce sera un beau jour, le soleil de la liberté réchauffera la terre plus joyeusement que toute cette aristocratie d'étoiles nocturnes ; une nouvelle génération fleurira, engendrée dans les embrassements de choix libres, et non plus sur une couche de corvée et sous le contrôle de douaniers ecclésiastiques. Avec une naissance libre, se produiront aussi dans les hommes des pensées et des sentiments libres dont nous autres, esclaves-nés, n'avons aucune prescience. — Oh ! ils auront tant de peine à imaginer combien était affreuse l'obscurité de la nuit dans laquelle nous vivions, et quel horrible combat nous avions à soutenir contre des spectres hideux, des hiboux stupides et des criminels hypocrites ! Oh ! malheureux combattants que nous sommes ! nous qui avons dû dépenser toute notre vie dans un pareil combat, et qui restons fatigués et pâles quand brille le jour de la victoire ! La flamme du soleil levant ne suffira pas à rougir nos joues ni à réchauffer nos cœurs, il nous faut mourir comme cette lune qui disparaît... Elle est si courte pour l'homme, cette vie au bout de laquelle est l'inexorable tombeau !

Je ne sais vraiment si j'aurai mérité qu'on dépose un jour un laurier sur mon cercueil. La poésie, quel que soit mon amour pour elle, n'a toujours été pour moi qu'un moyen consacré pour un but saint. Je n'ai jamais attaché un trop grand prix à la gloire de mes poèmes, et peu m'importe qu'on les loue ou qu'on les blâme. Mais ce sera un glaive que vous devez placer sur ma tombe, car j'ai été un brave soldat dans la guerre de délivrance de l'humanité.

## XXIX

Pendant la chaleur de midi, nous cherchâmes un abri dans un couvent de dominicains, assis à une hauteur considérable, et qui, avec ses sombres cyprès et ses moines blancs, dominait, comme un château de chasse de la foi, les vertes et riantes vallées de l'Apennin. C'était un bel édifice, et après la chartreuse de Monza, dont je n'ai aperçu que le dehors, j'ai vu encore bien d'autres couvents et des églises fort remarquables. Je ne savais souvent quoi admirer le plus de la beauté du paysage, ou de la grandeur des vieilles églises, ou des sentiments aussi grands, aussi solides, des constructeurs, qui pouvaient pourtant prévoir que l'achèvement de pareils édifices ne pouvait être réservé qu'à leurs arrière-petits-neveux, et qui n'en posaient pas moins tranquillement la première pierre, et élevaient pierre sur pierre, jusqu'à ce que la mort les rappelât du travail. D'autres architectes continuaient l'ouvrage et trouvaient à la fin le même repos;... et tous avec la ferme croyance à l'éternité de la religion catholique, avec une confiance complète dans la conformité des sentiments chez les générations futures, qui continueraient l'œuvre de leurs prédécesseurs.

C'était la croyance du temps, et les anciens architectes vécurent et s'endormirent dans cette croyance. Ils sont couchés aujourd'hui devant les portes de leurs vieilles églises, et il est à désirer que leur sommeil soit bien profond, et que les ricanements des temps modernes ne les éveillent pas. Cela serait surtout bien douloureux pour ceux qui sont étendus devant les vieux dômes qu'on n'a pas achevés, s'ils allaient s'éveiller tout d'un coup pendant la nuit, et qu'à la triste clarté de la lune, ils vissent leur tâche non terminée, et qu'ils comprissent tout

de suite que le temps de l'achèvement n'est plus, et que toute leur existence a été inutile et sotte.

C'est ainsi que parlent les temps modernes, le jour présent, qui a une autre foi, une autre tâche à remplir.

J'entendis un jour à Cologne qu'un petit garçon demandait à sa mère pourquoi l'on n'achevait pas les cathédrales à moitié bâties. C'était un bel enfant, je l'embrassai sur ses yeux spirituels ; et comme sa mère ne pouvait lui donner une réponse satisfaisante, je lui dis qu'à présent les hommes avaient tout autre chose à faire.

Non loin de Gênes, de la crête des Apennins, l'on voit la mer ; cette nappe bleue apparaît entre les sommets de pics verdoyants, et les vaisseaux qu'on voit passer et repasser semblent marcher à pleines voiles sur les montagnes. Quand cet aspect vous surprend au moment du crépuscule, alors que les dernières clartés du soleil commencent leurs jeux fantastiques avec les premières ombres du soir, et que toutes les couleurs, toutes les formes s'enveloppent dans un réseau nuageux, on se laisse aller involontairement à une illusion de féerie, la voiture descend en roulant, les images les plus douces de l'âme assoupie sont remuées, et puis retombent dans le sommeil, et l'on finit par rêver qu'on est à Gênes.

## XXX

Cette ville est vieille sans antiquité, étroite sans intimité, et laide par delà toute mesure. Elle est bâtie sur un rocher, au pied de montagnes en amphithéâtre, qui ceignent en même temps le plus beau golfe. Aussi les Génois ont-ils reçu de la nature le port le meilleur et le plus sûr. La ville étant, comme je l'ai dit, bâtie sur un rocher, il a fallu, pour économiser l'espace, faire les maisons très hautes et les rues très étroites, de sorte que celles-ci sont presque toutes sombres, et qu'il n'en est que deux où puisse passer une voiture. Mais, pour les habitants, qui sont presque tous marchands, les maisons ne servent guère que de magasins, et, pendant la nuit, de chambres à coucher. Pendant tout le jour du trafic, ils courent la ville ou sont assis devant leur porte, ou pour mieux dire, dans leur porte, car autrement ils se cogneraient les genoux avec le voisin d'en face.

Vue de la mer, surtout vers le soir, la ville présente un meilleur aspect. Elle est étendue sur la rive comme le squelette blanchi d'un animal gigantesque échoué ; de noires fourmis, qu'on appelle des Génois, courent dessus en tous sens ; les flots bleus de la mer le baignent en murmurant comme un chant de nourrice, et la lune, œil pâle de la nuit, le regarde avec tristesse.

Dans le jardin du palais Doria, l'on voit le vieux héros de la mer sous la figure de Neptune dans un grand bassin. Mais la statue est rongée et mutilée, l'eau tarie, et les mouettes nichent dans les noirs cyprès qui l'entourent. Comme un écolier qui sait toujours bien par cœur ses comédies, à ce nom de Doria, je pensai tout aussitôt à Frédéric Schiller, le plus noble, sinon le plus grand poète parmi les Allemands.

Quoique en ruine pour la plupart, les palais des ci-devant maîtres de Gênes, des nobili, sont encore fort beaux et resplendissants de luxe. Presque tous sont situées dans deux grandes rues, nommées *Strada-Nuova* et *Balbi*. Le palais Durazzo est le plus remarquable. Il renferme de bons tableaux, entre autres un Christ de Paul Véronèse, dont la Madeleine essuie les pieds, qu'elle vient de laver. Elle est si belle, qu'on doit craindre qu'elle ne soit encore séduite une fois. Je restai longtemps devant elle.... Hélas ! elle ne leva pas les yeux. Le Christ est là comme un Hamlet de la religion : *Go to a nunnery*. Je trouvai aussi quelques Hollandais et des productions capitales de Rubens, toutes saturées de la colossale belle humeur de ce Titan néerlandais, dont l'esprit avait des ailes si puissantes, qu'il s'éleva jusqu'au soleil, quoique des quintaux de fromage de Hollande pendissent à ses jambes. Je ne puis passer devant le plus petit tableau de ce grand maître sans lui payer mon tribut d'admiration, d'autant plus qu'il est aujourd'hui de mode de ne le regarder qu'en levant les épaules, à cause de son manque d'idéalité. Surtout l'école historique de Munich se montre grandiose sous ce point de vue. On n'a qu'à voir avec quel noble et digne mépris l'adepte cornélien, aux longs cheveux, passe devant Pierre-Paul Rubens. Mais peut-être aussi l'erreur des élèves s'explique-t-elle quand on considère le grand contraste que forme Pierre Cornelius à côté de Pierre-Paul Rubens. On n'en peut guère imaginer en effet de plus grand,

et pourtant il me vient quelquefois à l'esprit que ces deux maîtres ont de l'analogie, une analogie intime dont j'ai bien la conscience, mais que je ne saurais définir. Peut-être recèlent-ils en eux de ces qualités nationales qui se font comprendre à un troisième compatriote, à moi, par exemple, comme les plus légères intonations de l'accent dans l'idiome particulier du pays natal. Cette parenté secrète ne peut nullement résider dans la jovialité et dans la débauche de couleur néerlandaise, qui nous sourient de si bon cœur dans tous les tableaux de Rubens, qu'on croirait qu'il les a peints au milieu des bienheureuses fumées du vin du Rhin, aux gais fronfrons d'une bondissante musique de kermesse. Et vraiment les tableaux de Cornelius semblent plutôt avoir été peints le vendredi saint, pendant que les chants lugubres de la procession remplissaient les rues, et résonnaient dans l'atelier et dans le cœur du peintre. Les deux maîtres se ressemblent davantage par la productivité, par la hardiesse de la création, et par l'originalité de leur génie. Tous deux sont nés peintres, et appartiennent à ce cycle de grands maîtres qui florissait du temps de Raphaël, temps qui a pu exercer encore sur Rubens une influence immédiate, mais qui est si loin, si séparé de nos jours, que nous restons presque effrayés à l'apparition de Pierre Cornelius. Il nous semble voir parfois comme le spectre d'un de ces grands peintres de la période raphaélique, qui serait sorti de la tombe pour peindre encore quelques tableaux, créateur mort, évoqué par la magie d'un charme qu'on avait enterré avec lui. Quand nous considérons les figures de ces toiles, elles nous regardent comme avec des yeux du quinzième siècle ; les vêtements sont ceux de fantômes qui nous frôleraient en passant, à l'heure de minuit. Les corps ont une force magique, ils sont dessinés avec la vérité du songe, et violemment vrais. Il ne leur manque que le sang, la vie palpitante, la couleur. Oui, Cornelius est un créateur ; mais si nous examinons ses créatures, nous croyons reconnaître qu'aucune d'elles n'a pu vivre longtemps, qu'elles ont dû toutes être peintes une heure avant leur décès, et qu'elles portent en elles le douloureux pressentiment de leur fin prochaine. En dépit de leur gaieté, les figures de Rubens excitent dans notre âme un sentiment tout semblable. Elles paraissent, elles aussi, porter dans leur sein le germe de la mort ; et c'est

comme si elles devaient, à cause même de leur surabondance de vie, de la rouge pléthore de leurs chairs, être subitement frappées d'apoplexie. La voilà peut-être, cette secrète affinité que nous pressentons si étrangement dans la comparaison entre ces deux maîtres. L'excès de la jovialité chez quelques figures de Rubens, et la profonde tristesse dans celles de Cornelius, nous affectent de la même manière. Mais pourquoi cette tristesse chez ce dernier qui est pourtant, lui aussi, un fils des joyeuses Néerlandes ? C'est peut-être l'affreuse conviction qu'il appartient à une époque engloutie depuis longtemps, et que sa vie n'est qu'une mission posthume. Car, hélas ! il n'est seulement pas l'unique peintre qui vive en ce moment ; mais peut-être aussi le dernier qui doive peindre encore sur cette terre. Avant lui, jusqu'au temps des Carraches, s'étend une longue obscurité, et les ombres se refermeront derrière lui. Sa main est la main lumineuse d'un esprit, main solitaire dans la nuit de l'art ; et les figures qu'elle peint portent la tristesse indéfinissable d'un pareil isolement. Je n'ai jamais pu contempler, sans un secret frisson d'effroi, cette main du dernier peintre, alors que je voyais à Munich l'homme lui-même, ce petit homme pointu, aux yeux chauds ; et pourtant cette main réveillait aussi en moi le sentiment de la piété la plus confiante, quand je me rappelais qu'elle se plaçait jadis avec bonté sur mes petits doigts, et m'aidait à tracer quelques contours au temps où, jeune enfant, j'apprenais à dessiner à l'Académie des beaux-arts de Dusseldorff.

## XXXI

Je ne puis me dispenser de faire mention de la collection des portraits de belles Génoises qu'on montre dans le palais Durazzo. Rien ne peut jeter notre âme dans une disposition plus triste qu'une telle représentation de belles femmes qui sont mortes depuis plusieurs siècles. Nous sommes glacés par cette pensée mélancolique que des originaux de ces peintures, de toutes ces belles qui étaient si aimables, si coquettes, si spirituelles, si piquantes, si capricieuses, de toutes ces têtes de mai avec leurs giboulées d'avril, de tout ce printemps de femmes, il n'est rien resté que ces ombres bariolées qu'un peintre, depuis longtemps

moisi comme elles, a coloriées sur un petit carré de mauvaise toile qui se fane et tombe aussi en poussière avec le temps. C'est ainsi que disparaît, sans laisser de traces, toute vie, la beauté comme la laideur ; et la mort, sèche pédante, épargne la rose aussi peu que le chardon ; elle n'oublie même pas la clochette solitaire dans le désert le plus éloigné, et détruit radicalement et sans cesse. Partout nous voyons comme elle broie en poussière les plantes et les animaux, les hommes et leurs œuvres. Ces pyramides égyptiennes, qui semblent braver sa rage de destruction, ne sont elles-mêmes que les trophées de sa puissance, des monuments d'anéantissement, d'antiques tombeaux de rois.

Mais une pensée pire encore que celle d'un dépérissement continuel, d'un affreux gouffre de mort toujours béant, c'est que nous ne périssons même pas en qualité d'originaux, mais seulement comme copies d'hommes disparus depuis longtemps, qui nous ressemblaient en corps et en esprit, et qu'il naîtra après nous des hommes qui auront encore le même air, les mêmes sentiments et les mêmes pensées que nous, et que la mort anéantira aussi.... Désolant et éternel jeu de redites pour lequel la terre féconde est obligée de produire sans cesse, et plus que la mort ne peut détruire, de sorte que, dans la presse d'un tel travail, elle ne peut guère s'occuper que de la conservation des espèces plutôt que de l'originalité des individus.

Plus que jamais je me sentis pénétrer par le frisson mystérieux de cette pensée, quand je vis dans le palais Durazzo les portraits des belles Génoises, et, dans le nombre, un tableau qui produisit dans mon âme une tendre tempête, dont mes paupières tremblent encore quand j'y pense... C'était le portrait de Maria la morte.

Le gardien de la galerie croyait, à la vérité, que ce portrait représentait une duchesse de Gênes, et il ajouta d'un ton de cicerone : — Il a été peint par Giorgio Barbarelli da Castel-Franco, dans le Trévisan, dit le Giorgion ; c'était un des plus grands maîtres de l'école vénitienne : il naquit en 1477 et mourut en 1511.

— C'est bien, signor custode, le tableau est fort ressemblant : il est vrai qu'il a été peint quelques siècles d'avance, mais ce n'est pas un défaut. Le dessin est correct, la couleur excellente, les draperies du sein parfaites. Ayez seulement la

bonté de décrocher un instant cette peinture ; je ne veux que souffler la poussière de dessus les lèvres, et chasser cette araignée établie dans le coin du cadre... Maria a toujours eu une grande peur des araignées.

— Son Excellence paraît connaisseur !

— Pas que je sache, signor custode. J'ai le talent d'être fort ému à la vue de certains tableaux, et alors il me vient un peu d'humidité dans les yeux. Mais, que vois-je ! de qui est le portrait de l'homme en manteau noir qui est suspendu là-bas ?

— Il est également du Giorgion ; c'est un chef-d'œuvre.

— Ayez, je vous prie, signor, la bonté de le décrocher aussi, et de le mettre un instant à côté de la glace, afin que je puisse comparer et reconnaître si je ressemble au tableau.

— Son Excellence n'est pas aussi pâle. Ce portrait est un chef-d'œuvre du Giorgion. Ce peintre était rival du Titien ; il naquit en 1477 et mourut en 1511.

Cher lecteur, je préfère de beaucoup le Giorgion au Titien, et je lui sais un gré particulier d'avoir peint Maria pour moi. Tu reconnaîtras sans doute aussi bien que moi que c'est en effet pour moi que le Giorgion a fait ce tableau, et non pour je ne sais quel vieux Génois. Il est vraiment d'une ressemblance admirable, ressemblant jusqu'au silence de la mort. Il n'y manque même pas l'expression de la douleur dans les yeux, de cette douleur d'une souffrance plutôt rêvée qu'éprouvée, et qui était fort difficile à rendre. Tout le portrait est comme soupiré sur la toile. L'homme au manteau noir est bien peint aussi, et les lèvres malicieusement sentimentales sont bien saisies, parlantes, comme si elles allaient raconter une histoire... C'est l'histoire du chevalier qui voulut ressusciter par un baiser sa bien-aimée, et quand le flambeau s'éteignit...

LA

# VILLE DE LUCQUES

---

## I

La nature environnante agit sur l'homme, pourquoi l'homme n'agirait-il pas sur la nature ? En Italie, elle est passionnée comme le peuple du pays. Chez nous, en Allemagne, elle est plus sérieuse, plus sensée et plus patiente. La nature n'a-t-elle pas eu jadis une sensibilité tout comme les hommes, et peut-être plus qu'eux ? La force inspiratrice d'un Orphée a pu, dit-on, entraîner sur ses rythmes les arbres et les pierres. Un tel prodige pourrait-il encore arriver aujourd'hui ? Hommes et nature sont devenus flegmatiques et bâillent en se regardant. Un poète lauréat de S. M. le Roi de Prusse ne sera jamais en état de mettre en branle, par les accords de sa lyre, la montagne de Templow ou les tilleuls de Berlin.

La nature a aussi son histoire, et c'est une tout autre histoire naturelle que celle qu'on enseigne dans les écoles. On devrait placer dans une de nos universités, en qualité de professeur extraordinaire, quelqu'un de ces lézards gris qui vivent depuis des milliers d'années dans les crevasses des rochers des Apennins, et l'on aurait à entendre des choses tout à fait extraordinaires. Mais l'orgueil de quelques messieurs de la faculté de jurisprudence se révolterait contre une semblable promotion. Car il en est qui déjà sont jaloux du pauvre caniche Fido, craignant que ce chien savant n'arrive à les remplacer comme rapporteurs académiques.

Les lézards aux petites queues souples et adroites, aux jolis petits yeux ingénieux, m'ont raconté des choses étranges, comme je m'en allais seul, escaladant les Apennins. En vérité,

il y a entre ciel et terre des choses que non seulement nos philosophes, mais les simples d'esprit même ne peuvent comprendre.

Les lézards m'ont raconté qu'il court parmi les pierres une tradition selon laquelle Dieu veut un jour se faire pierre pour les délivrer de leur endurcissement. Mais un vieux lézard pensait que cette *impètrification* n'aurait lieu qu'après que Dieu se serait successivement incarné et invégétalisé dans les formes de tous les animaux et de toutes les plantes, et les aurait délivrés.

Il n'existe qu'un petit nombre de pierres qui aient le sentiment, et elles ne respirent qu'au clair de la lune. Mais ces quelques pierres qui sentent leur nature, sont horriblement malheureuses. Les arbres ont une nature bien préférable : ils peuvent pleurer. Mais ce sont les animaux qui sont le plus favorisés, car ils peuvent parler, chacun à sa manière. Les hommes parlent le mieux. Un jour, quand le monde entier sera délivré, toute la création pourra parler aussi comme dans ces temps fabuleux que chantent les poètes.

Les lézards sont une race railleuse, et ils aiment à mystifier les autres animaux ; mais avec moi, ils ont été très humbles, ils ont soupiré fort loyalement, et m'ont raconté des histoires de l'Atlantide que je veux bientôt écrire pour le profit et l'édification du monde. Je me trouvais sur un pied d'intimité parfaite avec ces petits êtres, qui conservent les secrètes annales de la nature. Ne seraient-ce peut-être pas des hommes enchantés, des familles de prêtres, comme ceux de l'ancienne Égypte, qui habitaient les labyrinthes de leurs roches granitiques, épiant également les secrets de la nature ? On voit briller sur leurs petites têtes, sur leurs corps et sur leurs queues, des symboles mystérieux comme sur les bonnets hiéroglyphiques, et sur les vêtements des hiérophantes de l'Égypte.

Mes petits amis m'ont aussi enseigné un langage de signes, au moyen duquel je puis parler avec la nature entière. Cela me soulage souvent l'âme, surtout vers le soir, quand les montagnes sont enveloppées de ces ombres qui donnent un doux frisson, que les cascades bruissent, que les plantes répandent leurs parfums, et que les éclairs rapides traversent l'horizon.

O nature ! vierge muette ! je comprends bien les éclairs qui tressaillent sur ta noble figure, comme une tentative impuissante pour parler, et tu m'émeus d'une pitié si profonde que je pleure. Mais alors tu me comprends aussi, moi, et ton regard s'éclaircit, et tu me souris avec tes yeux d'or. Belle vierge ! je comprends tes étoiles, et tu comprends mes larmes !

## II

— Rien ne veut rétrograder dans le monde, me dit un vieux lézard ; tout marche, et, à la fin, il y aura un grand avancement dans la nature. Les pierres passeront plantes, les plantes animaux, les animaux hommes, et les hommes deviendront dieux.

— Mais, répliquai-je, que deviendront ces bonnes pâtes de pauvres vieux dieux ?

— Cela s'arrangera, mon cher ami, me répondit-il. Il est probable qu'ils abdiqueront, ou qu'on les mettra à la retraite d'une manière honorable.

— J'ai appris encore bien d'autres secrets de mon ami le philosophe de la nature, à la peau hiéroglyphique, mais je lui ai donné ma parole d'honneur de n'en rien dévoiler. J'en sais maintenant plus que MM. Schelling et Hegel.

— Que pensez-vous de ces deux hommes ? me demanda, avec une sourire moqueur, le vieux lézard, quand je prononçai devant lui ces deux noms.

— Quand on pense, répondis-je, qu'ils ne sont que des hommes, et non des lézards, on doit beaucoup s'étonner du savoir de ces gens. Ils n'enseignent dans le fond qu'une seule et même doctrine, la philosophie de l'identité, qui vous est bien connue ; ils diffèrent seulement dans la manière de la présenter. Quant Hegel pose les principes de sa philosophie, on croit voir ces curieuses figures qu'un adroit maître d'école sait former par un habile arrangement de toutes sortes de chiffres, de telle sorte qu'un spectateur ordinaire ne voit absolument que l'apparence, la maisonnette, le bateau ou le soldat que forment ces nombres, pendant qu'un écolier penseur y peut reconnaître la solution de quelque profond exemple de calcul. Les expositions de M. Schelling ressemblent plutôt à ces tableaux d'animaux

indiens qui sont un concert de toutes sortes d'êtres, serpents, oiseaux, éléphants et autres ingrédients vivants réunis ensemble par des enlacements fantastiques. Ce mode d'exposition est beaucoup plus gracieux, plus riant, plus chaud, plus animé ; tout y vit, tandis que les chiffres abstraits de Hegel sont bien sombres et nous glacent d'un froid mortel.

— Bon, bon ! Je vois déjà ce que vous pensez, reprit le vieux lézard ; mais dites-moi, ces philosophes ont-ils beaucoup d'auditeurs ?

Je lui représentai alors comment dans le caravansérail savant de Berlin, les chameaux se rassemblent autour de la fontaine de la sagesse hégellienne, s'agenouillent, reçoivent leur fardeau d'outres précieuses, et partent pour traverser les déserts de sable de Brandebourg.

Je lui figurai ensuite les Néo-Athéniens se pressant à Munich pour s'abreuver à la source de la boisson spirituelle de M. Schelling, comme si ce fût la meilleure bière, le robinet de vie, le breuvage d'immortalité.

La jaunisse de l'envie courut sur toute la peau du petit philosophe, quand il apprit que ses collègues se glorifiaient d'une pareille affluence, et il me dit avec humeur : — Qui des deux vous paraît le plus grand ? — Je ne puis le décider, répondis-je, pas plus que je ne pourrais décider si la Schechner est plus grande artiste que la Sonntag, et je pense...

— Pense !... s'écria le lézard avec le ton tranchant et hautain du mépris le plus complet ; penser ! et qui pense parmi vous autres ? Mon sage monsieur, il y a déjà trois mille ans que je fais des recherches sur les fonctions intellectuelles des animaux. J'ai surtout pris pour objet de mon étude les hommes, les singes et les serpents ; j'ai consacré à ces étranges créatures autant d'application que Lyonnet à ses chenilles du saule ; et je puis vous donner comme résultat net et certain de mes observations, de mes expériences et de mes comparaisons anatomiques, qu'aucun homme ne pense, qu'il prend de temps à autre aux hommes une lubie quelconque, qu'ils appellent pensées de pareilles illuminations involontaires, et penser, l'acte de les ranger à la file. Mais vous pouvez le redire en mon nom, aucun de vos philosophes ne pense, pas plus Hegel que M. Schelling ; et quant à leur philosophie, ce n'est qu'air et eau,

comme les nuages du ciel. J'ai déjà vu passer bien des nuages semblables, superbes et azurés, au-dessus de ma tête, et le soleil du lendemain les a fondus et dissous dans le néant dont ils étaient sortis. Il n'y a qu'une seule véritable philosophie, et celle-là est écrite en hiéroglyphes éternels sur ma propre queue.

A ces mots, prononcés avec une emphase dédaigneuse, le vieux lézard me tourna le dos, et comme il s'en allait lentement en étalant sa queue, j'y vis les plus admirables caractères allongés en bigarrures symboliques.

## III

Ce fut sur le chemin entre les bains de Lucques et la ville de ce nom, près du grand châtaignier dont la puissante et large verdure ombrage le ruisseau, et en présence d'un vieux bouc à barbe blanche, qui paissait là solitairement, qu'eut lieu l'entretien que j'ai rapporté dans le précédent chapitre. Je m'en allais à Lucques pour y retrouver Francesca et Mathilde, que j'avais dû, conformément à nos conventions, y rencontrer déjà huit jours auparavant. Mais comme, au temps fixé, j'avais fait le voyage en pure perte, je venais de me remettre en route une seconde fois. J'allais à pied, le long des belles montagnes et des masses d'arbres, où les oranges d'or, étoiles du jour, brillaient dans les profondeurs de la verdure. Partout étaient suspendues des guirlandes de vignes dont les festons se prolongeaient comme pour une fête, pendant des lieues entières. Toute cette terre toscane est aussi parée, aussi jardin, que chez nous les scènes champêtres qu'on étale sur les théâtres ; les paysans même y ressemblent à ces personnages diaprés dont l'espalier chantant, riant et dansant nous réjouit sur la scène. Nulle part une figure de Philistin. Et s'il y a ici comme chez nous des Philistins, ce sont des Philistins italiens aux oranges, et non de lourds Philistins allemands aux pommes de terre. Les gens sont d'un pittoresque aussi idéal que leur pays, et puis chaque homme y porte sur la figure une expression tout individuelle, et sait faire ressortir son individualité dans ses poses, dans le jet de son manteau, et s'il le faut dans le maniement du couteau ; tout au rebours de nos compatriotes, avec leurs physionomies universelles et uniformes. Quand ceux-ci sont

douze ensemble, ils forment la douzaine, et si quelqu'un les attaque alors, ils appellent la police.

Ce fut un objet de surprise pour moi de voir, dans le pays de Lucques comme dans la plus grande partie de la Toscane, les femmes avec de grands chapeaux de feutre noir à plumes d'autruche pendantes ; les tresseuses de paille même portent cette lourde coiffure. Les hommes au contraire ont presque tous un léger chapeau de paille, et les jeunes garçons le reçoivent d'ordinaire en présent d'une jeune fille qui l'a fait de ses mains, et y a tissé, avec les tresses, ses pensées d'amour, et peut-être plus d'un soupir. C'est ainsi que Francesca fut jadis assise parmi les plus jeunes filles et les fleurs du val d'Arno, et tressa un chapeau pour son *caro Cecco*, un chapeau dont elle baisa chaque brin de paille, en chantant son charmant *Occhj, stelle mortali*. La tête bouclée qui porta si gaillardement le joli chapeau est maintenant coiffée d'une tonsure, et le pauvre chapeau lui-même, vieux et usé, pend dans le coin d'une maussade cellule d'abbé à Bologne.

Je suis de ces gens qui aiment toujours à prendre un chemin plus court que la route battue, et auxquels il arrive souvent alors de s'égarer dans les étroits sentiers des rochers et des bois. C'est ce qui m'arriva aussi ce jour-là, et j'ai employé pour mon voyage de Lucques certainement deux fois plus de temps que les vulgaires habitués du grand chemin. Un étourneau, à qui je demandai ma route, siffla et gazouilla sans me donner aucun renseignement précis. Peut-être n'en savait-il rien lui-même. Je ne pus tirer aucune parole des papillons et des demoiselles suspendus au front des grandes campanules : ils étaient envolés avant d'avoir entendu mes questions, et les fleurs balançaient leurs clochettes silencieuses. Plus d'une fois, je fus appelé par les myrtes sauvages, qui ricanaient au loin d'une voix douce et fine. J'escaladais alors avec empressement les aiguilles les plus ardues des rochers, et m'écriais : — O nuages du ciel ! pilotes des airs ! dites-moi le chemin qui conduit auprès de Francesca ! Est-elle à Lucques ? Dites-moi, que fait-elle ? que danse-t-elle ?... Dites-moi tout, et quand vous m'aurez tout dit, redites-le moi encore !

Au milieu d'une telle exubérance de folie, il est bien naturel qu'un aigle grave, que j'aurai troublé dans ses rêveries solitaires,

m'ait regardé avec un mépris de mauvaise humeur ; mais je lui pardonne volontiers, car il n'avait jamais vu Francesca. Il a donc pu rester, avec son âme tranquillement fière, perché comme auparavant sur son rocher, contempler le ciel avec la même liberté de cœur, et me regarder avec un calme aussi impertinent. Un aigle de cette espèce a le regard d'un orgueil insoutenable, et vous toise comme s'il voulait dire : — Quelle sorte d'oiseau es-tu ? Sais-tu bien que je suis toujours roi, encore aujourd'hui comme dans ces temps héroïques où j'ornais les étendards de Napoléon ? Ne serais-tu pas quelque perroquet savant qui a appris par cœur les vieilles chansons, et les répète comme un pédant ? ou une tourterelle de volière aux beaux sentiments, aux roucoulements détestables ? ou un rossignol d'almanach ? ou un oison dégénéré, dont les ancêtres ont sauvé le Capitole ? ou un servile coq domestique, auquel, par ironie, on a mis au cou l'emblème du vol audacieux, c'est-à-dire mon portrait en miniature, et qui se pavane comme si lui-même était un aigle ?... Tu sais, cher lecteur, combien peu j'avais sujet de me fâcher qu'un aigle eût sur mon compte de pareilles idées. Aussi, je crois que le regard que je lui rendis était encore plus orgueilleux que le sien ; et s'il est allé aux informations auprès du premier laurier venu, il sait à présent qui je suis.

J'étais réellement égaré dans les montagnes quand le crépuscule s'avança, que les mille chansons des bois se turent, et que les arbres murmurèrent d'un ton plus sérieux. Un mystère sublime et une intime solennité se répandaient comme le souffle de Dieu dans le calme universel. Çà et là, du milieu du sol, brillait à mes regards un bel œil sombre, qui disparaissait aussitôt. De tendres soupirs se jouaient autour de mon cœur, et d'invisibles baisers aériens caressaient mes joues. Le rouge du soir enveloppait les montagnes comme dans un manteau de pourpre, et les derniers rayons du soleil, qui en éclairaient les sommets, les faisaient ressembler à des rois portant sur leurs têtes des couronnes d'or. Et moi, j'étais debout, comme un empereur suzerain au milieu de ses vassaux couronnés, qui me rendaient hommage dans un silence respectueux.

# IV

J'ignore si le moine que je rencontrai non loin de Lucques est un homme pieux ; mais je sais que son vieux corps est enfermé, chétif et sans chemise, dans un froc grossier, pendant toute l'année ; que ses sandales déchirées ne peuvent protéger suffisamment ses pieds nus, quand il gravit les rochers à travers les épines et les broussailles, pour aller, dans les villages des montagnes, consoler les malades, et apprendre l'*Ave Maria* aux enfants. Et il est satisfait quand, en échange, on lui met dans son sac un morceau de pain, et qu'on lui étale, pour dormir, quelques poignées de paille.

— Je ne veux pas écrire contre cet homme, me dis-je à moi-même. Quand, revenu chez moi, en Allemagne, assis dans mon fauteuil à bras, près d'un poële pétillant, chaudement et bien repu, face à face avec une appétissante tasse de thé, j'écrirai contre les prêtres catholiques, je ne veux pas écrire contre cet homme.

Pour écrire contre les prêtres catholiques, il faut aussi connaître leurs figures ; mais les figures originales, on ne les voit qu'en Italie. Les prêtres catholiques d'Allemagne et les moines allemands ne sont que de mauvaises copies, souvent même des parodies du clergé italien. Une comparaison entre eux ferait le même effet que si l'on mettait auprès des tableaux religieux de l'école romaine ou florentine, ces saints grotesques, maigres comme des sauterelles, qui doivent leur triste existence au pinceau bourgeois de quelque peintre municipal de Nüremberg, ou bien encore à l'excellente simplicité d'un disciple sentimental de l'école néo-allemande, chevelue et chrétienne.

Les prêtres, en Italie, ont depuis longtemps transigé avec l'opinion publique ; le peuple y est accoutumé de longue main à distinguer la dignité sacerdotale de la personne indigne, et à respecter celle-là alors même que celle-ci est méprisable. C'est même le contraste que forment nécessairement le devoir idéal et les exigences de l'état ecclésiastique avec les besoins invincibles de la nature sensuelle, cet antique, éternel conflit de l'esprit et de la matière, qui font des prêtres italiens des caractères inépuisables pour la verve maligne du peuple, dans les satires, les chansons et les nouvelles. Des faits semblables se

révèlent à nous partout où la condition des prêtres est pareille, par exemple dans l'Indoustan. Dans les comédies de ce pays de piété immémoriale, ainsi que nous l'avons vu dans *Sakontala*, et que nous le trouvons confirmé dans le *Vasantasena*, c'est toujours un bramine qui fait le rôle comique, pour ainsi dire celui d'un *gracioso prêtre*, sans que cela porte la moindre atteinte au respect dû à ses fonctions sacerdotales et à sa sainteté privilégiée. De même un Italien n'entend pas la messe ou ne se confesse pas avec moins de piété auprès d'un prêtre qu'il a trouvé la veille ivre dans la boue. En Allemagne, c'est autre chose. Le prêtre catholique n'y veut pas représenter sa dignité par son ministère seulement, mais il faut que le ministère soit aussi représenté par la personne ; et, comme, dans les commencements peut-être, il a pris sa vocation au sérieux, et que, dans la suite, quand ses vœux de chasteté et d'humilité sont en querelle avec le vieil Adam, il ne veut pourtant pas violer ces vœux publiquement, surtout parce qu'il craint de donner la moindre prise à notre ami Krug de Leipzig, il tâche de conserver au moins l'apparence d'une conduite sainte. De là les saintetés apparentes, l'hypocrisie et la fausse bigoterie des cafards allemands ; chez le clergé d'Italie, au contraire, il y a bien plus de transparence dans le masque, une certaine ironie de bonne santé, et un accord tout confortable avec le siècle.

Mais à quoi bon toutes ces réflexions générales? Elles ne peuvent être que d'une médiocre utilité pour toi, cher lecteur, si par hasard tu avais envie d'écrire contre les prêtres catholiques. Il faut, à cet effet, voir de ses propres yeux, comme je l'ai dit, les figures qui appartiennent à cette classe. Et, en vérité, il ne suffit pas de les avoir vues sur la scène de l'Opéra royal, à Berlin. Le précédent intendant général avait pourtant toujours fait tout son possible pour représenter avec la plus grande vérité d'imitation le cortège du couronnement dans *la Pucelle d'Orléans*, et réaliser aux yeux de ses compatriotes l'idée d'une procession avec ses prêtres de toutes les couleurs. Mais le costume le plus fidèle ne peut remplacer les figures originales ; et, gaspilla-t-on plus de 100,000 thalers en mitres épiscopales d'or, en étoles aux fleurs diaprées, en surplis brodés, rochets de dentelles et autres affiquets de la même espèce, les nez raisonnablement protestants qui guettent sous ces mitres,

les jambes grêles et rationalistes qui dépassent les pointes festonnées de ces surplis, les ventres étalés beaucoup trop à l'aise sous ces étoles, tout nous rappellerait, à nous autres, que ce ne sont pas des prêtres catholiques, mais d'honnêtes cuistres laïques de Berlin qui défilent sur la scène.

Je me suis souvent demandé si l'intendant général ne pourrait pas imiter beaucoup mieux ce cortège, et nous présenter un tableau bien plus fidèle d'une procession, en ne donnant plus les rôles des prêtres catholiques aux comparses ordinaires, mais à ces ecclésiastiques protestants qui prêchent avec l'orthodoxie la plus parfaite dans leur chaire de théologie ou dans la *Gazette de l'Eglise*, contre la raison, les plaisirs mondains, Gésenius et le diable. On verrait alors des visages dont le cachet cagot répondrait d'une manière bien plus frappante aux susdits rôles dramatiques. C'est d'ailleurs une observation déjà faite, que tous les prêtres du monde, rabbins, muftis, dominicains, conseillers consistoriaux, popes, bonzes, enfin tout le corps diplomatique du bon Dieu, portent sur leur figure un certain air de famille, qu'on retrouve toujours chez les gens qui font le même métier. Les tailleurs, dans le monde entier, se distinguent par la ténuité délicate des membres; les bouchers et les soldats portent partout le même aspect farouche ; les juifs ont la physionomie calculatrice qui leur est particulière, non parce qu'ils descendent d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, mais parce qu'ils sont marchands, et le marchand chrétien de Francfort ressemble au marchand juif de Francfort tout autant qu'un œuf pourri à un autre œuf pourri. Les négociants spirituels qui gagnent leur vie dans les affaires religieuses, finissent par contracter aussi dans la physionomie une certaine ressemblance. Sans doute quelques nuances s'établissent par suite de leurs différentes manières de faire le métier. Le prêtre catholique ressemble surtout à un commis placé dans un grand commerce. L'Eglise, la grande maison, dont le pape est chef, lui donne une occupation déterminée et un salaire net pour ses soins. Il travaille à son aise, comme un homme qui a beaucoup de collègues, et qui, dans un si grand mouvement d'affaires, peut facilement échapper à l'attention... Seulement il a fort à cœur le crédit de la maison, et plus encore sa solidité, parce qu'il perdrait son pain en cas de banqueroute. Le cafard protestant au contraire,

est patron partout, et fait les affaires religieuses pour son compte particulier. Il ne fait pas dans le haut négoce, comme son confrère catholique, mais seulement dans le détail. Comme il est seul pour suffire à tout, il ne peut prendre de bon temps. Il lui faut vanter ses articles de croyance, rabaisser les articles de ses concurrents. Il se tient, en véritable petit marchand, dans son comptoir de débit, rongé de jalousie de métier contre toutes les grandes maisons, et surtout contre la grande maison de Rome, qui paie tant de milliers de teneurs de livres et d'emballeurs, et qui a des comptoirs dans les quatre parties du monde.

Il résulte de tout cela des effets physionomiques différents, sans contredit; mais ils ne sont pas visibles du parterre, et l'air de famille des figures se retrouve indélébile dans les principaux traits, chez les prêtres catholiques comme chez les protestants. Donc, si l'intendant général veut payer généreusement ces messieurs, ils joueront au théâtre comme partout leurs rôles à s'y méprendre. Leur démarche contribuera aussi à l'illusion; quoiqu'un œil fin et exercé puisse remarquer qu'elle se distingue par des nuances subtiles de la démarche des prêtres et des moines catholiques.

Un prêtre catholique s'avance comme si le ciel lui appartenait, tandis que le prêtre protestant chemine comme s'il l'avait affermé.

## V

Il était déjà nuit quand j'arrivai à Lucques.

Combien cette ville me parut différente de ce que je l'avais vue la semaine précédente, quand je parcourus en plein jour les rues désertes et sonores, et que je me crus transporté dans une de ces cités maudites dont ma nourrice m'avait jadis fait tant de récits. La ville entière était alors muette comme un tombeau, tout paraissait blafard et décédé : la lumière du soleil étincelait sur les toits, ainsi que les paillettes d'or de la couronne funéraire sur la tête d'un cadavre. Çà et là pendaient à la fenêtre de quelque vieille maison des touffes de lierre, semblables à des larmes desséchées et verdies : partout une décomposition chatoyante, et l'effrayante stagnation de la mort. La ville n'avait plus l'air que d'un spectre de ville, spectre de

pierre qui revenait en plein jour. Pendant longtemps, je cherchai en vain trace d'être vivant. Je me souviens seulement que devant un vieux palais était couché un mendiant endormi, le bras étendu, la main ouverte. Je me souviens aussi que je vis à la fenêtre d'une bicoque délabrée et noire, un moine dont le cou rouge et la peau grasse et luisante sortaient tout entier d'un froc brun, et auprès de lui se tenait une femme au large sein, fort peu vêtue. Au rez-de-chaussée, je vis entrer par la porte à demi ouverte un jeune garçon en petit collet d'abbé ; il portait des deux mains une énorme bouteille de vin. Au même instant, tinta à peu de distance une petite cloche aux vibrations fines et ironiques, et les moqueries des Nouvelles de Bocace me revinrent à la mémoire. Ces sons ne purent cependant dissiper tout à fait l'étrange terreur qui parfois faisait frissonner mon âme. Je me sentis peut-être frappé d'autant plus fortement que le soleil chaud et brillant éclairait les muets fantômes de pierre, et je me disais que les spectres sont bien plus effrayants lorsqu'ils rejettent le noir manteau de la nuit, et se font voir en plein jour.

Revenant à Lucques ce soir-là, huit jours après, je m'étonnai fort du changement qui s'était fait dans l'aspect de cette ville. — Qu'est-ce ? m'écriai-je en sentant mes yeux éblouis par les lumières, et voyant les flots de foule qui inondaient les rues. Tout ce peuple était-il sorti du tombeau pour imiter, spectre nocturne, les plus folles mascarades de la vie ? Les maisons, hautes et sombres, sont ornées de lampes. Partout aux fenêtres pendent des tapis bariolés, qui couvrent la presque totalité des murs crevassés et noirâtres, et sur ces tapis se penchent d'aimables figures de jeunes filles, si fraîches, si fleuries, que je reconnais alors que c'est la vie elle-même qui célèbre son mariage avec la mort, et a invité à la fête la jeunesse et la beauté. Oui, c'était une fête funèbre bien vivante, je ne sais laquelle du calendrier ; dans tous les cas, c'était le jour anniversaire de l'écorchement de quelque patient martyr ; car je vis arriver une sainte tête de mort, avec quelques os de surplus, le tout paré de fleurs et de pierreries, et porté aux sons d'une musique de noces : c'était une belle procession.

En tête, marchaient les capucins, qui se distinguaient des autres moines par leurs longues barbes, vrais sapeurs de cette

armée de la foi. Puis, les capucins sans barbe, parmi lesquels se voyaient beaucoup de mâles et nobles figures, et même plus d'un visage jeune et beau, auquel la tonsure allait fort bien, parce que la tête paraissait comme ceinte d'une élégante couronne de cheveux, et sortait avec grâce, ainsi que le cou nu, du milieu du froc sombre. Venaient ensuite des frocs d'autres couleurs, noirs, blancs, jaunes, panachés ; puis de grands chapeaux à cornes rabattues, enfin tous ces costumes de moines que nous a fait connaître depuis longtemps le zèle exact de notre surintendant des théâtres à Berlin. Derrière les ordres monastiques, venaient les véritables prêtres, chemises blanches sur culottes noires, et bonnets de couleur. Ils étaient suivis par des ecclésiastiques de plus haute qualité, emmaillottés de couvertures de soie de toutes nuances, lesquels portaient sur la tête des bonnets pointus, probablement originaires d'Égypte, et comme on les voit dans l'ouvrage de Denon, dans *la Flûte enchantée*, et dans le Voyage de Belzoni. C'étaient des visages qui avaient du service : ils avaient l'air d'une sorte de vieille garde. Enfin, venait le grand état-major, puis un dais, et, sous ce dais, un vieil homme, avec un bonnet plus élevé que les autres, et une couverture plus riche, dont les pans étaient portés par deux semblables vieillards, qui faisaient l'office de pages.

Les moines de l'avant-garde marchaient les bras croisés, et dans un silence sérieux ; mais les hommes aux bonnets pointus chantaient une psalmodie bien attristante, et d'un ton bien nasillard et fort saccadé. Par bonheur, on n'en pouvait entendre que la moitié, parce que la procession était suivie de plusieurs compagnies de soldats, avec tambours et fifres. Il y avait aussi sur le flanc des prêtres qui marchaient, une file de grenadiers, qui les escortaient de deux en deux. On voyait presque plus de soldats que d'ecclésiastiques... ; mais, pour soutenir la religion, il faut aujourd'hui beaucoup de baïonnettes, et quand on donne la bénédiction, les canons doivent tonner au loin d'une manière significative.

Quand je vois une pareille procession, où les prêtres marchent d'un air si piteux et si désolé, sous une fière escorte militaire, je me sens toujours affecté douloureusement, comme si je voyais notre Sauveur lui-même entouré de soldats et de

lances, et se rendant au supplice. Les étoiles, à Lucques, avaient sans doute la même pensée que moi, et quand je portai, en soupirant, mes regards vers le ciel, je trouvai d'accord avec les miens leurs yeux si clairs, si brillants et si pieux. Mais on pouvait se passer fort bien de leur lumière : des milliers et des milliers de lampes, de flambeaux, et de visages de jeunes filles étincelaient à toutes les fenêtres ; au coin de chaque rue étaient plantés des fanaux de résine enflammée, et puis chaque prêtre avait encore à ses côtés son porte-cierge. Les capucins avaient presque tous, pour cet office, de petits garçons à mine fraîche et réjouie, qui regardaient quelquefois avec une curiosité ravie les barbes vieilles et graves des religieux. Un pauvre capucin ne peut pas payer un grand porte-cierge, et le gamin auquel il apprend l'*Ave Maria*, ou dont il confesse la tante, doit bien lui rendre ce service gratis aux processions, et je suis sûr qu'il ne le fait pas avec moins de dévouement. Les autres moines n'avaient pas auprès d'eux d'enfants beaucoup plus grands ; mais quelques ordres plus distingués avaient déjà loué de grands gaillards, et les prêtres à hauts bonnets avaient pour porte-cierges de véritables bourgeois. Quant à M. l'archevêque, car c'était l'homme qui marchait avec une fière humilité sous un dais, et faisait porter les pans de sa robe par deux pages à barbe grise, il avait de chaque côté un laquais vêtu d'une éclatante livrée bleu avec des galons jaunes. Tous deux portaient de blancs cierges avec la même façon de cérémonie que s'ils eussent servi à la cour.

Dans tous les cas, cet étalage de cierges me parut une bonne invention, car je pus voir ainsi plus distinctement les figures qui appartiennent au catholicisme. Et je suis bien sûr maintenant de les avoir vues, et sous le meilleur jour. — Eh bien, qu'ai-je vu ? D'abord j'y ai retrouvé partout le cachet clérical ; après quoi, toutes ces figures étaient aussi différentes entre elles que nos figures à nous autres. L'une était pâle, l'autre rouge ; ce nez se dressait fièrement, cet autre s'abaissait ; ici un œil noir étincelant, là un œil gris vitreux... Mais tous ces visages portaient les traces de la même maladie, d'une maladie affreuse, incurable, qui sera vraisemblablement cause que mon petit-neveu, quand il verra, dans une centaine d'années, la procession à Lucques, n'en retrouvera pas un seul. Je crains bien

d'être aussi, moi, infecté de cette maladie, et il en résulte que l'attendrissement me prend d'une façon tout étrange, quand je regarde une pareille figure de moine malade, et que j'y reconnais les symptômes de ces souffrances qui se cachent sous le froc : amour malheureux, goutte, ambition rentrée, consomption, repentir, hémorrhoïdes, blessures que nous ont faites au cœur l'ingratitude des amis, la calomnie des ennemis, et nos propres fautes tout cela, et bien autre chose encore qui peut trouver sa place sous un froc de bure aussi facilement que sous un habit à la dernière mode. Oh ! ce n'est pas une exagération, quand le poète s'écrie dans sa douleur : " La vie est une maladie, le monde entier un hôpital. "

" Et la mort est notre médecin." Hélas ! je n'en veux pas médire, et troubler les autres dans leur confiance ; car, puisque c'est l'unique médecin, je ne vois pas de mal à leur laisser croire que c'est le meilleur, et que son seul remède, son éternel somnifère, est aussi le meilleur de tous. Au moins peut-on dire en faveur de ce médecin, qu'il est toujours là, à votre disposition, et que, malgré sa nombreuse clientèle, il ne se fait jamais attendre longtemps quand on le demande. Souvent même il suit le malade à la procession et lui porte son cierge. C'était certainement la Mort en personne que je vis aux côtés d'un prêtre pâle et soucieux ; elle lui tenait de ses mains sèches et tremblantes le cierge qui pétillait, lui faisait de son pauvre chef dépouillé des signes de bonne amitié, et tout encourageants ; et quelque peu solide qu'elle fût elle-même sur ses jambes, elle soutenait encore de temps à autre le pauvre prêtre, qui pâlissait davantage à chaque pas, et semblait vouloir s'évanouir. La mort avait l'air de lui souffler du cœur, et de lui dire : — Attends encore quelques petites heures, nous rentrerons ; alors j'éteindrai le cierge, et je te mettrai au lit, et tes jambes froides et fatiguées pourront se reposer, et tu dormiras d'un sommeil si profond, que tu n'entendras pas la cloche plaintive de Saint-Michel.

Je ne veux pas non plus écrire contre cet homme, me dis-je, en voyant le pauvre prêtre pâlissant, que la Mort incarnée, son cierge à la main, allait mettre au lit.

Hélas ! on ne devrait, au fond, écrire contre personne en ce monde. Chacun de nous est déjà assez malade dans cette grande infirmerie, et mainte lecture polémique me rappelle in-

volontairement une repoussante mêlée dont je fus spectateur fortuit dans un hôpital moins vaste, à Berlin. C'était chose horrible à entendre, que ces malades qui se reprochaient ironiquement leurs infirmités réciproques, le pulmonique desséché se moquant de l'hydropique, l'un riant du polype de l'autre, qui insultait à son tour au bec de lièvre et à l'ophthalmie de ses voisins. A la fin, des hommes saisis de fièvre chaude s'élancèrent tout nus de leurs lits, arrachèrent aux autres malades draps et couvertures, et on ne vit plus alors, spectacle hideux, que des ulcères purulents, des mutilations ignobles, toutes les plaies du pauvre homme Lazare !

## VI

"Vulcain verse abondamment à tous les dieux le doux nectar qu'il puise dans une urne profonde ; un rire inextinguible s'élève au milieu des heureux habitants de l'Olympe, quand ils voient Vulcain, pour les servir, s'agiter avec effort dans les palais célestes. Durant tout le jour, et jusqu'au coucher du soleil, prolongeant les festins, et savourant l'abondance des mets, ils écoutèrent avec délices les sons de la lyre brillante que faisait retentir Apollon, et les chœurs des Muses, chantant tour à tour d'une voix harmonieuse." ILIADE.

Quand soudain entra, tout essoufflé, un juif pâle, dégouttant de sang, une couronne d'épines sur la tête, et portant sur l'épaule une grande croix de bois, et il jeta cette croix sur la splendide table du banquet. Les vases d'or tremblèrent, les dieux se turent, pâlirent, pâlirent davantage jusqu'à ce qu'ils s'évanouirent enfin en vapeur.

Il y eut alors un triste temps, et le monde devint gris et sombre. Il ne fut plus question de dieux heureux ; on fit de l'Olympe un hôpital où des dieux écorchés, rôtis et perforés, se promenèrent ennuyeusement et pansèrent leurs blessures en chantant de tristes litanies. La religion ne donna plus de joie, mais des consolations ; ce fut une ensanglantée et lamentable religion de suppliciés.

Peut-être était-elle nécessaire pour l'humanité malade et écrasée. Qui voit souffrir son Dieu supporte plus facilement

ses propres souffrances. Les anciens dieux gaillards, qui ne connaissaient pas par eux-mêmes la douleur, ne savaient pas non plus ce qu'éprouve un pauvre homme torturé, et un pauvre torturé ne pouvait non plus s'adresser à eux avec confiance dans ses douleurs. C'étaient des dieux de jours de fête, autour desquels on dansait gaiement, et auxquels on ne pouvait adresser que des remercîments. Aussi ne furent-ils jamais aimés du plus profond du cœur. Pour être ainsi aimé du fond du cœur, il faut être souffrant. La pitié est la dernière consécration de l'amour, peut-être l'amour lui-même. De tous les dieux qui aient jamais vécu, le Christ est pour cette raison le Dieu qui a été aimé le plus, surtout par les femmes. . . . .

Fuyant le tumulte de la foule, je me suis perdu dans une église solitaire, et ce que tu viens de lire, cher lecteur, est moins l'expression de mes pensées que quelques paroles involontaires qui me sont échappées, tandis qu'étendu sur un des vieux bancs destinés à la prière, je laissais passer dans mon sein les sonores vibrations d'un orgue. Je reste là, abandonnant mon âme à ses improvisations, et composant pour cette étrange musique un texte encore plus étrange. De temps en temps mes regards vagabonds s'enfoncent sous les arceaux vaporeux, cherchent les sombres groupes qui appartiendraient aux accords de cet orgue. Quelle est la femme au voile noir agenouillée là-bas devant le tableau de la madone? La lampe qui pend au-dessus éclaire d'un jour tranché la mère d'un amour céleste crucifié, la Vénus Dolorosa ; pourtant des rayons complaisamment mystérieux tombent quelquefois comme en cachette sur les belles formes de la dévote voilée. Celle-ci demeure immobile sur les marches de pierre de l'autel, mais son ombre s'agite sous le vacillement de la lumière, accourt quelquefois jusqu'à moi, puis se retire furtivement comme un nègre muet, messager d'amour dans un harem... Je le comprends. Il m'annonce la présence de sa maîtresse, la sultane de mon cœur.

Peu à peu l'obscurité augmente dans l'édifice désert, çà et là une figure indécise se coule le long des piliers, de temps à autre résonne un léger murmure dans une chapelle latérale, et l'orgue gémit en sons prolongés comme les soupirs d'un cœur de géant.

On aurait dit que les sons de cet orgue ne voulaient jamais finir, que cette voix mourante, que cette grande agonie dût se prolonger éternellement. Je sentais un engourdissement aussi indicible, une anxiété aussi inouie que si j'eusse été enterré vivant, ou même que si, longtemps après ma mort, je fusse sorti du tombeau pour aller avec de lugubres compagnons nocturnes dans l'église des spectres, y entendre les prières des morts, et confesser des péchés posthumes. Il me semblait quelquefois que je voyais réellement assis auprès de moi, dans le demi-jour mystérieux, les défunts paroissiens dans le vieux costume florentin, avec leurs longues et pâles figures, leurs livres dorés entre leurs doigts amincis murmurant tout bas, et se faisant mutuellement des inclinations mélancoliques. Le son plaintif d'une lointaine cloche d'agonisant me rappela le vieux prêtre malade que j'avais vu à la procession, et je me dis : Il est mort aussi dans cet instant, et il va venir ici pour dire sa première messe de minuit ; ce sera le comble à ces tristes apparitions.

Tout d'un coup se leva des marches de l'autel la gracieuse figure de la dévote voilée.

Oui, c'était bien elle ; le reflet de sa robe suffit pour faire évanouir les pâles fantômes ; je ne vis plus qu'elle, je la suivis rapidement hors de l'église, et quand, arrivée devant la porte, elle rejeta son voile en arrière, je vis le visage de Francesca inondé de larmes. Elle ressemblait à une rose blanche sentimentale, couverte des perles de rosée de la nuit, éclatante sous les rayons de la lune. — Francesca, m'aimes-tu ? — Je fis beaucoup de demandes, et elle répondit peu. Je l'accompagnai à l'hôtel *Croce di Malta*, où elle logeait ainsi que Mathilde. Les rues étaient devenues désertes ; les maisons, les volets de leurs yeux fermés, dormaient, et l'on ne voyait que de loin en loin clignoter une petite lumière sous ces paupières de bois. Au-dessus, dans le ciel, s'ouvrait dans les nuages un vaste espace d'un vert clair, et le croissant de la lune y flottait comme une gondole d'argent dans une mer d'émeraudes. Vainement priai-je Francesca de lever seulement une seule fois ses yeux vers notre ancienne et chère confidente, elle conserva sa petite tête baissée et rêveuse. Sa démarche, jadis joyeusement aérienne, était maintenant compassée et contrite ; ses pas étaient singulièrement humbles ; elle s'avançait comme sur le rhythme chanté par un

orgue d'église. Chemin faisant, elle se signait devant chaque image de saint ; vainement je m'offris à lui aider ; mais quand, sur le marché, nous passâmes devant l'église de *San-Michele*, où se détachait sur le fond obscur de sa niche la mère de douleur avec ses épées dorées dans le cœur, et sa couronne de petites lampes sur la tête, Francesca enlaça mon cou avec ses bras et m'embrassa, en sanglotant à demi-voix : — *Cecco*, *Cecco*, *caro Cecco !*

J'acceptai tranquillement ces baisers, quoique je susse fort bien qu'au fond ils étaient adressés à un abbé bolonais serviteur de l'église catholique romaine. En ma qualité de protestant, je ne me fis aucun scrupule de m'approprier des biens du clergé catholique, et je sécularisai sur le champ les pieux baisers de Francesca. Je sais que les cafards en seront scandalisés, qu'ils crieront certainement au vol des choses sacrées, et m'appliqueront volontiers la loi du sacrilège. Malheureusement ces baisers furent la seule chose que je pus empocher cette nuit-là. Francesca avait résolu de l'employer tout entière au salut de son âme, à genoux et en prière. En vain m'offris-je à partager ses exercices de dévotion ; quand elle arriva dans sa chambre, elle m'en ferma la porte au nez. Ce fut inutilement que je restai au dehors encore une grande heure, demandant à entrer, poussant tous les soupirs possibles, feignant de pieuses larmes, jurant les serments les plus sacrés, avec restriction mentale s'entend : je sentais que peu à peu j'arrivais au jésuitisme le plus insinuant, et j'allais promettre à mon *inamorata* qu'en l'embrassant j'embrasserais en même temps sa croyance et son culte.

— Francesca ! m'écriai-je, étoile de mes pensées, pensée de mon âme, ma bien-aimée, bien dansante et très-croyante Francesca ! ouvre-moi ta porte ! Ce sera aussi pour moi la porte du ciel, de ton beau ciel catholique. Je te promets de quitter la foi protestante, cette vilaine et froide religion que j'ai professée sans jamais l'aimer... A tes blancs et adorables pieds j'abjurerai les erreurs de Luther auxquelles j'étais resté attaché par une nécessité mondaine et par les ruses prussiennes de Satan... Ouvre-moi ta porte et je vais entrer dans le giron de l'église catholique, apostolique et romaine ! Dans tes bras orthodoxes je vais goûter la béatitude des bien-heureux ! sur tes

lèvres, dans les baisers, se révélera à moi le doux symbole. Le miracle du saint mystère s'opère alors... Le verbe devient chair... Dieu est l'amour... Mais pour l'amour de Dieu, ouvre-moi donc !

Hélas ! la porte du salut ne s'ouvrit pas pour moi cette nuit là, et je rentrai chez moi dégommé, ennuyé, maugréant et protestant comme auparavant.

## VII

Quand le lendemain, le soleil sourit radieusement du haut du ciel, je sentis s'évanouir tout à fait les émotions et les pensées lugubres que la procession de la veille avait soulevées en moi, et qui m'avaient fait voir la vie comme une maladie, et le monde comme un hôpital.

La ville entière fourmillait de peuple en goguette, d'hommes endimanchés, parmi lesquels sautillait de temps à autre un noir prêtraillon. La foule mugissait, riait et bavardait au point qu'on n'entendait presque pas le carillon des cloches, qui appelait à la grand'messe dans la cathédrale. Celle-ci est une belle et simple église, dont la façade, en marbre de toutes couleurs, est ornée de ces petites colonnes courtes, étagées les unes sur les autres, qui ont l'air si mélancoliquement spirituel. Dans l'intérieur, les piliers et les murs étaient revêtus de drap rouge, les sons d'une musique joyeuse se répandaient sur les flots de la foule. Je donnais le bras à la signora Francesca, et quand je lui présentai en entrant l'eau bénite, et que le doux attouchement de ses doigts humides électrisa mon âme, j'éprouvai au même instant à la jambe une autre commotion électrique. D'effroi, je faillis trébucher sur les paysannes agenouillées, qui, entièrement vêtues de blanc, chargées de longs pendants d'oreilles et de chaînes d'or jaune, couvraient le pavé en groupes serrés. En regardant autour de moi, j'aperçus encore une femme agenouillée qui s'éventait, et derrière l'éventail je découvris les yeux moqueurs de milady. Je me penchai vers elle, et elle me dit à l'oreille avec un souffle languissant : — *Delightful !*

— Au nom de Dieu ! lui dis-je tout bas, demeurez sérieuse, ne riez pas ; autrement on nous mettra à la porte. Mais, prières et instances, rien n'y fit. Heureusement qu'on ne comprenait

pas notre langage, car lorsque milady se leva et nous suivit à travers la foule jusqu'au maître-autel, elle s'abandonna à ses folles boutades, sans plus d'égards que si nous eussions été seuls sur les Apennins. Elle se moqua de tout, et même les pauvres tableaux des murailles ne furent pas à l'abri de ses traits.

— Voyez donc, dit-elle, lady Ève, née de la côte, comme elle devise avec le serpent. Ce fut une fort bonne idée du peintre d'avoir donné au serpent une tête et un visage d'homme ; cependant il eût été encore plus spirituel de parer de moustaches militaires ce visage séducteur. Voyez là-bas, docteur, l'ange qui annonce à la bienheureuse vierge son respectable état, et qui sourit en même temps avec tant d'ironie. Je sais ce que pense ce ruffiano. Et cette Marie, aux pieds de laquelle s'agenouille, avec ses cadeaux d'encens et d'or, la sainte alliance de l'Orient, est-ce qu'elle ne ressemble pas à la Catalani ?

Signora Francesca, qui, ne connaissant pas l'anglais, ne comprit de tout ce babillage que le mot *Catalani*, se hâta de remarquer que la dame dont notre amie parlait avait aujourd'hui réellement perdu la plus grande partie de sa renommée. Notre amie ne se laissa pas déranger, et continua à commenter, même les tableaux de la passion, y compris le crucifiement, morceau capital, dans lequel on avait représenté, entre autres, trois personnages sots et inactifs, qui assistaient, fort à leur aise, au martyre du dieu : milady voulait à toute force que ce fussent les commissaires subdélégués d'Autriche, de Russie et de France. Ce fut saint Joseph qui eut à souffrir le plus. Elle fit les observations les plus folles sur une Fuite en Égypte, où Marie, avec le bambin, est assise sur l'âne, pendant que le conducteur, saint Joseph, trotte derrière. Milady soutint que le peintre avait voulu exprimer une certaine conformité entre ce conducteur et le quadrupède. Tous deux, en effet, laissaient tomber les longues oreilles de leurs têtes mélancoliquement courbées. — Oh ! quel embarras inouï est celui de ce pauvre homme ! s'écria Mathilde. S'il croit que le bon Dieu a daigné se faire son collaborateur, il a de quoi se donner au diable ; s'il ne le croit pas, il est hérétique, et revient au diable tout de même. Quel effroyable dilemme ! C'est pour cela qu'il baisse si tristement la tête. Et ils ont encore orné cette tête d'une auréole qui ne ressemble pas mal à des cornes rayonnantes.

Que le sort de ce pauvre conducteur d'âne me touche ! Jamais, jusqu'à ce jour, je ne m'étais sentie aussi émue dans une église.

Pourtant, les vieilles fresques que laissaient voir sur les murs les ouvertures du drap rouge eurent, jusqu'à un certain point, par leur sérieux intime, le pouvoir de réduire au silence la moquerie britannique. Il y avait là des figures de ces temps héroïques de Lucques dont il est question si souvent dans les ouvrages de Machiavel, le Salluste romantique, et dont l'esprit s'exhale avec tant de feu des chants du Dante, l'Homère du catholicisme. Les sentiments rigides et les pensées barbares du moyen âge parlent haut sur ces physionomies, encore qu'on sente flotter sur plus d'une bouche muette de jeune homme le riant aveu que toutes les roses ne furent pas alors de pierre, ni toutes voilées de crêpe. Les paupières dévotement baissées de mainte madone de ce temps laissent échapper de même un clignement amoureux, aussi fripon que celui qu'on découvre dans les yeux d'une sainte de nos jours. Mais c'est, dans tous les cas, un esprit élevé qui nous plaît dans ces vieux tableaux florentins ; c'est le vrai caractère héroïque que nous reconnaissons aussi dans les statues de marbre des dieux grecs, et qui ne consiste pas, comme nos esthéthiques le prétendent, dans un calme éternel sans passion, mais, au contraire, dans une éternelle passion sans trouble. Ce vieil esprit florentin se révèle encore, peut-être comme un retentissement traditionnel, dans quelques tableaux à l'huile d'une époque postérieure, qui sont suspendus dans le dôme, à Lucques. Je fus surtout charmé par une Noce de Cana, d'un élève d'André del Sarto, ouvrage d'ailleurs un peu durement peint, et modelé avec raideur. Le Sauveur est assis entre la tendre et belle fiancée, et un pharisien, dont la figure, semblable à une table de pierre de la loi, s'étonne de voir le grand prophète qui se mêle avec sérénité aux heureux, et régale la société de miracles plus grands encore que les miracles de Moïse ; car celui-ci ne put, quelque fort qu'il frappât le rocher, en faire sortir que de l'eau, tandis que l'autre n'eut qu'un mot à dire, et les cruches se remplirent du meilleur vin. Bien plus tendre, et presque d'une couleur vénitienne, est le tableau d'un inconnu, suspendu à côté, et où le coloris le plus aimable est éteint d'une façon singulière par le sentiment douloureux qui y domine. Il représente Marie-Madeleine

prenant une livre d'onguent du nard le plus précieux, dont elle parfuma les pieds de Jésus, qu'elle essuya ensuite avec ses cheveux. Le Christ est assis là, au milieu du cercle de ses disciples, dieu beau et spirituel, douloureusement affecté comme un homme. Il sent un frisson de pitié pour son propre corps, qui subira bientôt tant de souffrances, et auquel on rend dès à présent l'honneur des parfums, réservé par l'usage aux morts, et qui lui appartient déjà aujourd'hui. Il laisse tomber un sourire triste sur cette femme agenouillée qui, poussée par un pressentiment d'inquiétude amoureuse, accomplit cet acte charitable. Cet acte ne sera jamais oublié tant qu'il y aura des hommes souffrants, et ses parfums qui ont déjà embaumé tant de siècles, se répandront aussi sur les générations de l'avenir. A l'exception du disciple selon le cœur du Christ, et qui, seul, nous rapporte cette action, aucun des apôtres n'en paraît comprendre le sens ; et l'apôtre à barbe rousse semble même, comme dans l'Écriture, demander d'une manière chagrine pourquoi l'on n'a pas vendu ce nard trois cents deniers, qu'on aurait distribués aux pauvres. Cet apôtre économe est celui-là même qui tient les cordons de la bourse. L'habitude des affaires d'argent l'a tellement émoussé pour tout ce qui est parfum d'amour désintéressé, qu'il le troquerait contre des deniers, dans un but utile. Aussi bien, est-ce ce changeur de deniers qui trahit le Sauveur pour 30 deniers d'argent. Ainsi, l'Évangile a signalé symboliquement, dans l'histoire de ce banquier des apôtres, la puissance de séduction qui nous tend un piége dans tout sac d'argent, et il nous a mis en garde contre les hommes d'argent : tout riche est un Judas Iscariote.

— Vous faites, cher docteur, la grimace mal dissimulée d'un croyant, me dit milady. Je viens de vous observer, et, pardonnez-moi si je vous offense, mais vous aviez tout l'air d'un bon chrétien.

— Entre nous, je le suis ; oui, le Christ...

— Allez-vous croire peut-être que c'est un dieu ?

— Cela va sans dire, ma bonne Mathilde. C'est le dieu que j'aime le plus ; non parce qu'il est un dieu légitime, dont le père était déjà dieu, et gouverna le monde depuis un temps immémorial, mais parce que, bien qu'il soit né dauphin du ciel, il a pourtant les sentiments démocratiques, et n'aime pas le

faste courtisanesque, et puis parce qu'il n'est pas le dieu d'une aristocratie de pharisiens doctrinaires ni de lansquenets galonnés, mais bien un modeste dieu du peuple, un bon Dieu citoyen. En vérité, si le Christ n'était pas encore dieu, je donnerais ma voix pour qu'il le fût, et bien plus volontiers qu'à un dieu absolu et imposé, je lui obéirais, à lui, le dieu élu, le dieu de mon choix.

## VIII

L'archevêque, vieillard grave, célébra lui-même la messe, et je dois l'avouer de bonne foi, non-seulement moi, mais en quelque sorte milady aussi, nous fûmes secrètement touchés par l'esprit qui respire dans cet acte religieux, et par la dignité de cet homme vieux qui l'accomplissait. — Oui, tout homme âgé est d'ailleurs par lui-même un prêtre, et les cérémonies de la messe catholique sont en même temps d'une si grande antiquité, qu'elles sont peut-être la seule chose qui se soit conservée depuis l'enfance du monde, et réclame la piété de tous les hommes, comme souvenir de nos premiers ancêtres. — Voyez-vous, milady, lui dis-je, chaque mouvement que vous apercevez ici, la manière de joindre les mains, d'étendre les bras, ces génuflexions, ces ablutions, ce droit d'être encensé, ce calice, même tout l'habillement de cet homme, depuis la mitre jusqu'à la frange de l'étole, tout cela est du vieil égyptien ; ce sont des restes d'un sacerdoce sur l'étonnante existence duquel les plus anciens documents ne nous rapportent que peu de chose, du sacerdoce le plus antique, qui découvrit la première sagesse, inventa les premiers dieux, fixa les premiers symboles, et par qui l'humanité...

— Fut trompée pour la première fois, ajouta milady d'un ton amer, et je crois, docteur, que de ce premier âge du monde il ne nous est rien resté que quelques tristes formules de fourberie ; et elles sont encore efficaces aujourd'hui. Voyez-vous en effet là-bas ces figures si sottement sombres, et cet individu qui se tient bêtement à genoux, et qui, avec son bec largement ouvert, a l'air si ultrà imbécile !

— Pour l'amour de Dieu ! lui répondis-je doucement, qu'importe que cette tête soit si peu éclairée par la raison ! que

nous fait cela, à nous? qu'est-ce qui nous irrite là dedans? ne voyez-vous pas tous les jours des bœufs, des vaches, des chiens, des ânes qui sont aussi bêtes, sans que cet aspect dérange le moins du monde votre tranquillité d'humeur, et vous emporte à des mouvements bilieux !

— Hélas ! s'écria milady, c'est tout autre chose : ces animaux portent des queues par derrière, et je me fâche de voir que ce drôle, qui est aussi bestialement bête qu'eux, n'ait pourtant pas une queue par derrière.

— Oui, c'est tout autre chose, milady.

## IX

Il y eut après la messe encore des choses de toute espèce à voir et à entendre, surtout le sermon d'un moine grand et carré, dont la face hardie, impérieuse, antiquement romaine, jurait si étrangement avec son grossier froc de mendiant, que cet homme avait l'air d'un empereur de la pauvreté. Il prêcha sur le ciel et l'enfer, et entra quelquefois dans l'enthousiasme le plus furieux. Sa description du ciel fut chargée dans un style tant soit peu barbare, et il y eut beaucoup d'or, d'argent, de pierreries, de mets recherchés et de vins des meilleures crûs. Sa bouche humait alors avec un air d'élu, et il se démenait avec délices dans sa robe quand, parlant des petits anges à petites ailes blanches, il se figurait être lui-même un petit ange à petites ailes blanches. Sa peinture de l'enfer fut moins divertissante et même d'un sérieux un peu pratique. Cet homme était là beaucoup plus dans son élément. Il s'échauffa surtout à propos des pécheurs qui ne croient plus aussi chrétiennement aux vieilles flammes de l'enfer, et prétendent même qu'elles se sont un peu refroidies dans les derniers temps, et s'éteindront bientôt tout à fait. — Et si l'enfer était sur le point de s'éteindre, s'écria-t-il, je raviverais avec mon haleine les derniers charbons étincelants, pour leur rendre leurs flammes et leur ardeur antiques. — En entendant la voix qui, semblable au vent du nord, hurlait ces paroles, en voyant le visage en feu, le cou rouge à carrure de buffle, et les larges poings de l'homme, on ne pouvait tenir pour une hyperbole cette menace infernale.

— *I like this man* (j'aime cet homme), dit milady.

— Vous avez bien raison, répondis-je, et il me plaît bien plus que beaucoup de nos doucereux médecins d'âme à méthode homéopathique, qui délaient un dix-millième de raison dans un seau d'eau morale, et nous administrent cette décoction tous les dimanches.

— Oh ! oui, docteur, j'ai du respect pour son enfer; mais je n'ai pas grande confiance dans son ciel, d'autant plus, que j'ai conçu de très bonne heure des doutes secrets à l'aspect du ciel. Etant encore fort petite, à Dublin, je me couchais souvent sur le dos, dans le gazon, et me demandais si le ciel pouvait réellement contenir autant de magnificences qu'on le disait. Mais, pensais-je, comment se fait-il que, de toutes ces magnificences, il n'en tombe jamais rien par terre, par exemple un pendant d'oreille en diamant ou un collier de perles, ou au moins un morceau de gâteau d'ananas, tandis qu'il ne nous vient toujours de là-haut que de la grêle, de la neige ou de la pluie ordinaire ? Cela n'est pas dans l'ordre, me disais-je...

— Pourquoi dire cela, milady ? Pourquoi, plutôt, ne pas taire ces doutes ? Les incrédules qui n'admettent pas le ciel ne devraient pas faire de prosélytes. Il est moins blâmable et même digne d'éloges, le prosélytisme de ces gens qui ont un ciel superbe dont ils ne veulent pas garder en égoïstes les splendeurs pour eux seuls, qui invitent en conséquence leur prochain à en venir prendre sa part, et n'ont pas de cesse que celui-ci n'ait accepté leur bienveillante invitation.

— Je me suis toujours étonnée, docteur, que la plupart des riches de cette espèce que nous voyons toujours affairés avec tant de zèle comme membres des sociétés de conversion à rendre digne du ciel quelque vieux mendiant juif, pour y jouir de son aimable société, ne pensent pourtant jamais à lui faire partager dès à présent leurs jouissances sur cette terre, et par exemple ne l'invitent jamais pendant l'été à leurs maisons de campagne, où il y a certainement de friands morceaux que le pauvre diable savourerait avec autant de plaisir que s'il les avait dans le ciel.

— Cela s'explique, milady. Les jouissances célestes ne leur coûtent rien, et c'est un double plaisir de pouvoir rendre heureux à si bon marché notre prochain. Mais les incrédules, à quelles jouissances peuvent-ils inviter quelqu'un ?

— A rien, docteur, si ce n'est à un long et tranquille

sommeil, qui peut encore être parfois d'un grand prix pour un malheureux, surtout quand il vient d'être un peu trop persécuté par de pressantes invitations pour le ciel.

La belle personne dit ces paroles avec un accent piquant et amer, et ce ne fut pas sans quelque sérieux que je lui répondis : — Chère Mathilde, dans mes actions sur cette terre, je m'inquiète fort peu de l'existence du ciel et de l'enfer : je suis trop grand et trop orgueilleux pour que l'ambition des récompenses célestes ou la crainte des peines infernales puisse me diriger. Je tends vers le bien parce qu'il est beau et m'attire d'une façon irrésistible, et je déteste le mal parce qu'il est laid et me répugne. Etant encore écolier quand je lus Plutarque, (et je le lis encore aujourd'hui tous les soirs dans mon lit, et il me vient souvent des envies de sauter à bas et de prendre la poste pour devenir un grand homme), je fus dès lors charmé par le trait de cette femme qui courut par les rues d'Alexandrie avec une outre pleine d'eau dans une main, et une torche allumée dans l'autre, criant aux hommes qu'elle voulait avec cette eau éteindre l'enfer, et avec cette torche incendier le ciel, afin que désormais on ne s'abstînt plus du mal par la seule crainte du châtiment, et qu'on ne pratiquât plus le bien en vue des récompenses. Toutes nos actions doivent jaillir de la source d'un amour désintéressé, qu'il existe ou non continuation d'existence après la mort.

— Alors, vous ne croyez donc pas à l'immortalité ?

— Oh ! vous êtes subtile milady ! Moi, en douter ? moi dont le cœur pousse chaque jour des racines plus profondes dans les milliers de siècles du passé et de l'avenir ; moi qui suis un des hommes les plus éternels, dont chaque souffle est une vie éternelle, chaque pensée une étoile éternelle..., je ne croirais pas à l'immortalité !

— Je pense, docteur, qu'il faut une bonne dose de vanité et de présomption pour, après avoir joui sur cette terre de tant de bonnes et belles choses, demander encore au bon Dieu l'immortalité par-dessus le marché ! L'homme, cet aristocrate parmi les animaux, qui se croit meilleur que toutes les autres créatures, voudrait bien arracher aussi au roi du monde ce privilége d'éternité, par des chants, des louanges, des génuflexions et des prières courtisanesques... Oh ! je sais bien ce que signifie votre mouvement de lèvres, monsieur l'immortel !

# X

Signora nous pria de l'accompagner au couvent où l'on conserve la croix miraculeuse, la croix la plus remarquable de toute la Toscane. Et il était temps que nous quittassions la cathédrale, car les folies de milady auraient fini pourtant par nous jeter dans quelque embarras. C'était une source intarissable de verve caustique, rien que saillies délicieusement extravagantes, aussi téméraires que de jeunes chats qui bondissent au soleil de mai. Au sortir de l'église, elle trempa trois fois le doigt dans l'eau bénite, m'aspergea chaque fois, et murmura : — *Dam zeffardeyim Kinnim !* ce qui, suivant elle, est la formule arabe au moyen de laquelle les sorcières changeaient un homme en bête.

Sur la place du Dôme, manœuvraient une grande quantité de troupes en uniforme presque autrichien, et commandées à l'allemande ; du moins, j'entendis en allemand les commandements : *Présentez armes ! arme au pied ! en joue ! tournez à droite ! halte !* Je crois que chez tous les Italiens, ainsi que chez quelques autres peuples d'Europe, on commande en allemand. Devons-nous en tirer, nous autres Allemands, quelque vanité ? Avons-nous tellement commandé dans le monde, que l'idiome allemand en soit devenu la langue du commandement ? ou bien, nous laissons-nous tellement commander, que ce soit la langue allemande que l'obéissance servile comprenne le mieux ?

Milady ne paraît nullement amie des parades et des revues ; elle nous en éloigna avec une crainte ironique. — Je n'aime pas, dit-elle, le voisinage de pareils hommes avec leurs sabres et leurs fusils, surtout quand ils marchent en ligne et en grand nombre, comme dans les manœuvres extraordinaires. Si dans ces quelques mille hommes, il y en avait un qui devînt subitement fou, et m'étendît morte sur la place avec l'arme qu'il tient toute prête à la main ! Ou bien, si quelque autre, devenant tout d'un coup raisonnable, se disait : — " Qu'as-tu à risquer, à perdre, quand bien même on t'ôterait la vie ? Cet autre monde qu'on nous promet après la mort, peut ne pas être aussi brillant qu'on le dit, on peut s'y trouver aussi mal que possible, mais on ne pourra t'y donner moins que tu ne reçois ici-bas, moins de six kreutzers par jour... Allons, passe-toi cette fantaisie, et

tue-moi cette petite Anglaise au nez impertinent ! " Ne suis-je donc pas là dans le plus grand danger ? Si j'étais roi, je partagerais mes soldats en deux classes. Les uns, je les ferais croire à l'immortalité de l'âme, pour qu'ils eussent du courage dans le combat, et ne redoutassent pas la mort, et je les emploierais uniquement à la guerre. Les autres, je les réserverais pour les parades et les revues ; et, afin qu'il ne vînt pas à l'esprit de ceux-ci qu'ils ne risqueraient rien à tuer quelqu'un pour passer le temps, je leur défendrais, sous peine de mort, de croire à l'immortalité de l'âme ; je leur donnerais même encore un peu de beurre avec leur pain de munition, pour leur faire aimer la vie. Tout au contraire, pour les premiers, ces héros immortels, je leur rendrais la vie très amère, afin qu'ils apprissent à la mépriser comme il faut, et à considérer la bouche des canons comme l'entrée d'un monde meilleur.

— Milady, lui dis-je, vous seriez un mauvais souverain. Vous savez peu régner, et vous n'entendez absolument rien en politique. Si vous aviez lu mes *Annales politiques*...

— Je comprends tout cela peut-être mieux que vous, cher docteur. De très bonne heure, j'ai cherché à m'instruire là-dessus. Quand j'étais encore petite, à Dublin...

— Et que j'étais couchée sur le dos, dans l'herbe, et que je réfléchissais, ou que je ne réfléchissais pas, comme à Ramsgate...

Un regard, semblable à un léger reproche d'ingratitude, tomba des yeux de Milady ; mais elle se remit à sourire et continua elle-même la phrase que je venais de continuer à sa place : — Quand j'étais encore petite, à Dublin, et que je pouvais m'asseoir sur un petit coin du tabouret où ma mère appuyait ses pieds, j'avais toujours à l'importuner de toutes sortes de questions sur ce que les tailleurs, les cordonniers, les boulangers, enfin tout le monde avait à faire dans le monde. Et ma mère m'expliqua que les tailleurs faisaient les habits ; les cordonniers, les souliers ; les boulangers, le pain... Et quand je demandai ensuite ce que faisaient les rois, ma mère me répondit : ils gouvernent. — Sais-tu bien, chère maman, lui dis-je alors, que si j'étais roi, j'essaierais une fois de passer tout un jour sans gouverner, pour voir quelle mine aurait alors le monde. — Ma chère enfant, répondit ma mère, c'est ce que font aussi beaucoup de rois, et l'on s'en aperçoit bien.

— En vérité, Milady, votre mère avait raison. Il y a surtout ici en Italie de ces rois, et l'on s'en aperçoit bien par exemple à Naples...

— Mais, cher docteur, il ne faut pas trop en vouloir à un semblable roi italien s'il lui arrive souvent de ne pas gouverner de tout le jour à cause de la chaleur excessive. Il serait seulement à craindre que les carbonari ne profitassent d'un pareil jour, car j'ai surtout remarqué dans ces derniers temps que les révolutions avaient toujours éclaté ces jours-là où l'on ne gouvernait pas. Si les carbonari venaient une fois à se tromper, et à croire que c'est jour ingouvernementé, tandis que, contre toute attente, on gouvernerait, ils y perdraient leurs têtes. Les carbonari ne peuvent donc y mettre assez de prudence, et il leur importe de remarquer bien exactement le temps convenable. Mais, au contraire, le plus grand art de la politique des rois consiste à bien tenir secrets les jours où ils ne gouvernent pas, et à se mettre quelquefois ces jours-là sur la chaise gouvernementale, ne fût-ce que pour tailler des plumes ou cacheter des lettres, ou régler du papier blanc, le tout pour l'apparence, afin que le peuple du dehors, qui regarde curieusement par les fenêtres du palais, croie très certainement qu'il est gouverné.

Pendant que ces observations se jouaient sur la jolie bouche fine de Mathilde, un sourire de béatitude épanouie flottait sur les lèvres roses de Francesca. Elle parlait peu ; mais sa démarche n'avait plus cet air contrit de bienheureuse abnégation du soir précédent ; elle s'avançait plutôt avec une victorieuse assurance; chaque pas semblait une fanfare de trompettes. C'était pourtant un triomphe plus spirituel que temporel qui s'annonçait dans tous ses mouvements ; elle ressemblait presque à une église triomphante, et autour de sa tête rayonnait une auréole invisible. Mais ses yeux, souriant comme au travers des larmes, avaient repris un enfantillage tout mondain, et dans cette foule bariolée dont les flots roulaient autour de nous, pas une seule pièce d'habillement n'échappa à son regard scrutateur. *Ecco !* était alors son exclamation. Quel shawl ! le marchese doit me donner un pareil cachemire pour me faire un turban quand je danserai Roxelane. Ah ! et puis il m'a promis aussi une croix en diamants !

Pauvre Gumpelino ! tu te décideras facilement pour le tur-

ban, mais la croix te fera passer plus d'une heure amère. Mais signora te tourmentera pendant si longtemps, que tu finiras par te soumettre au supplice de la croix.

## XI

L'église où l'on fait voir la croix miraculeuse de Lucques, appartient à un cloître dont je ne me rappelle pas le nom.

Lors de notre entrée dans l'église, il y avait devant le maître-autel une douzaine de moines agenouillés et priant en silence. Seulement ils jetaient de temps à autre, comme en chœur, quelques paroles entrecoupées qui résonnaient d'une manière presque effrayante dans les galeries solitaires. L'église était sombre, et de petites fenêtres peintes laissaient seules tomber un jour diapré sur les têtes chauves et sur les frocs bruns. Des lampes de cuivre jetaient une lumière avare sur les fresques noircies et sur les tableaux d'autel ; des murs sortaient çà et là des têtes de saints de bois, peintes crûment, et auxquelles la lumière douteuse prêtait comme un ricanement de vie. Milady se mit à crier, et montra sous nos pieds une pierre funéraire présentant en relief la raide figure d'un évêque, avec mitre, crosse, les mains jointes et le nez cassé. — Hélas ! nous dit-elle tout bas, je viens moi-même de heurter rudement ce nez de pierre, et, à présent, il va m'apparaître cette nuit avec son nez écrasé.

Le sacristain, moine pâle et jeune, nous montra la croix merveilleuse et nous raconta les miracles qu'elle avait faits. Capricieux comme je suis, je n'ai peut-être pas fait en cette occasion une figure d'incrédule ; j'ai de temps à autre des accès de foi aux miracles, surtout là où le lieu et l'heure la favorisent. Je crois alors que tout, dans ce monde, est miracle, et que l'histoire universelle est une légende. Fus-je atteint de la foi contagieuse de Francesca, qui baisa la croix avec un emportement d'exaltation ? Mais je me sentis en même temps choqué par la raillerie non moins emportée de la mordante Anglaise. Peut-être cette disposition railleuse me blessa-t-elle, d'autant plus que je ne m'en sentais pas tout à fait exempt moi-même, et qu'elle me semblait alors quelque chose de peu louable. On ne peut nier en effet que la moquerie, le plaisir de la contra-

diction, porte en soi quelque chose de méchant, tandis que le sérieux s'allie davantage avec les meilleurs sentiments : la vertu, l'amour de la liberté et l'amour lui-même, sont fort sérieux. Pourtant, il y a des cœurs où la plaisanterie et le sérieux, la malice et la bonté, la verve pétulante et la morgue, s'amalgament d'une façon si bizarre, qu'il est difficile de les juger. Un semblable cœur se trouvait dans le sein de Mathilde ; quelquefois c'était une froide île de glace dont le sol poli comme un miroir laissait jaillir des palmiers languissants ; et souvent aussi c'était un volcan d'enthousiasme dont la flamme était étouffée tout d'un coup sous un rire éclatant comme une avalanche de neige. Elle n'était pas du tout méchante, et avec tout son débordement, nullement sensuelle, je crois même qu'elle n'avait compris dans la sensualité que le côté plaisant, pour s'en amuser comme d'une folle comédie de marionnettes. C'était une envie humoristique, une aimable curiosité de voir tel ou tel original dans des moments de passion. Cela explique sa liaison avec le marchese Gumpelino. Combien différente était Francesca ! Dans ses pensées, dans ses sentiments régnait l'unité catholique. Le jour, c'était une lune languissante ; la nuit, c'était un soleil ardent... Lune de mes jours ! soleil de mes nuits ! je ne te reverrai jamais.

— Vous avez raison, dit milady, je crois à l'efficacité miraculeuse d'une croix. Je suis convaincue que si le marchese ne lésine pas trop sur les brillants de la croix promise, il fera certainement un brillant miracle chez signora. Celle-ci finira par en être tellement éblouie, qu'elle deviendra amoureuse de son nez. J'ai souvent aussi entendu parler de la vertu miraculeuse de certaines croix qui pouvaient d'un honnête homme faire un misérable.

Ce fut ainsi que la jolie femme se moqua de tout. Elle fit de la coquetterie avec le pauvre sacristain, adressa encore de drôles d'excuses à l'évêque au nez cassé, en le priant le plus poliment du monde de vouloir bien ne pas se déranger pour lui rendre sa visite, et quand nous arrivâmes au bénitier, elle voulut à toute force essayer une seconde fois de me changer en bouc.

Etait-ce réellement l'effet de la disposition que m'inspirait le lieu, ou voulais-je repousser aussi vivement que possible cette

plaisanterie qui me blessait au fond ? Bref, je me jetai dans le pathétique consacré, et lui dis : — Milady, je n'aime pas les femmes qui se moquent de la religion. Les belles femmes qui n'ont pas de religion, sont des fleurs sans parfum. Elles ressemblent à ces froides et vides tulipes qui, dans leurs pots de porcelaine chinoise, ont elles-mêmes l'air si porcelaine, et qui, si elles pouvaient parler, nous démontreraient certainement comme quoi elles sont nées très naturellement d'un oignon, comme quoi c'est chose suffisante ici-bas de ne pas sentir mauvais, et d'ailleurs, quant au parfum, qu'une fleur raisonnable n'en a aucunement besoin.

Milady, au seul mot de tulipe, se livra à l'agitation la plus emportée ; et, pendant que je parlais, son idiosyncrasie contre cette fleur agit avec tant de force, que, de désespoir, elle se boucha les oreilles. C'était moitié comédie et certainement aussi moitié sérieux, qui fit qu'à la fin elle me jeta un regard dédaigneux, et me dit du ton le plus amèrement railleur de son cœur : — Et vous, chère fleur, laquelle des religions existantes avez-vous ?

— Moi, milady, je les ai toutes : le parfum de mon âme s'élève jusqu'aux cieux, où il fait pâmer de plaisir même les dieux immortels !

## XII

Signora, qui ne pouvait comprendre notre conversation, que nous faisions presque toujours en anglais, imagina, Dieu sait comment ! que nous disputions sur la supériorité de nos patries respectives. Elle se mit à louer les Anglais aussi bien que les Allemands, quoiqu'elle tînt au fond du cœur les premiers pour fous et les seconds pour bêtes. Elle avait fort mauvaise opinion de la Prusse, dont le pays, selon sa géographie à elle, était situé bien par delà l'Angleterre et l'Allemagne ; elle pensait surtout fort mal à l'endroit du roi de Prusse, le grand Federigo, que son ennemie, la signora Serafina, avait dansé l'année précédente, dans son ballet de bénéfice. Chose étrange, que ce roi, le grand Frédéric, vive toujours sur les théâtres italiens, et dans la mémoire du peuple d'Italie. . . . . . . . . . . .

— *Dam zefardeyim kinnim*, dit milady, lorsque nous passâmes

auprès du bénitier, mais elle ajouta tout de suite : non, il n'est pas besoin de métamorphoser pour le moment cet homme en bête, non-seulement parce qu'il change d'opinion tous les dix pas, et qu'il se contredit sans cesse ; mais c'est qu'il en vient aujourd'hui à se faire convertisseur, et je crois même que c'est un jésuite déguisé. Il faut, pour ma sûreté, que je fasse maintenant des grimaces de dévotion, si je ne veux pas qu'il me livre à ses cohypocrites en Loyola, à ces dilettanti de la sainte inquisition, qui me brûleront en effigie, vu que la police ne leur permet pas encore de jeter les personnes mêmes au feu. Ah ! révérend docteur ! n'allez pas croire que je sois aussi raisonnable que j'en ai l'air. Je ne manque pas tout à fait de religion, je ne suis pas une tulipe ; au nom du ciel, pas une tulipe ! pour l'amour de Dieu, pas une tulipe ! Je croirai plutôt tout, tout ce qu'on voudra. Je crois dès à présent le plus essentiel de ce qui est écrit dans la Bible, je crois qu'Abraham a engendré Isaac, et Isaac Jacob, et Jacob Juda, et aussi que celui-ci a connu sa bru Tamar sur la grande route. Je crois aussi que Loth but trop avec ses filles. Je crois que la femme de Putiphar a retenu dans ses mains le manteau du chaste Joseph. Je crois que les deux anciens qui surprirent Susanne au bain étaient très vieux. Je crois encore que le patriarche Jacob a commencé par tromper son frère, et ensuite son beau-père ; que le roi David a donné a Uri une bonne place à l'armée ; que Salomon se donnait mille femmes, et se plaignait ensuite que tout était vanité. Je crois aussi aux dix commandements, et en observe même le plus grand nombre. Je ne convoite pas le bœuf de mon voisin, ni sa servante, ni sa vache, ni son âne. Je ne travaille pas le jour du sabbat, le septième où Dieu s'est reposé, et même, par précaution, comme on ne sait plus au juste quel fut ce septième jour de repos, je ne fais souvent rien de toute la semaine. Quant aux commandements du Christ, j'ai toujours pratiqué le plus important, celui qui commande d'aimer ses ennemis ; car, hélas ! les hommes que j'ai le plus aimés ont toujours été, sans que je m'en doutasse, mes plus cruels ennemis.

— Au nom de Dieu, Mathilde, ne pleurez pas ! m'écriai-je, quand j'entendis un son de l'amertume la plus douloureuse percer dans ces folles moqueries. Je connaissais déjà ce son, qui faisait toujours vibrer violemment, mais jamais bien long-

temps, le spirituel cœur de cristal de cette singulière créature ; et je savais que, si facilement qu'il résonnât, il était aussi facilement étouffé par la première bouffonnerie qu'on lui offrait, ou qui lui passait à elle-même dans l'esprit. Pendant qu'appuyée contre le portail du cloître, elle pressait sa joue brûlante sur les pierres froides, et qu'avec ses longs cheveux elle essuyait une trace de larme, j'essayai de rappeler sa bonne humeur, en cherchant, dans la manière ironique qui lui était propre, à mystifier la pauvre Francesca, et en rapportant à celle-ci les nouvelles les plus importantes de la guerre de sept ans, qui parut l'intéresser fortement, et qu'elle ne croyait pas encore finie. Je lui racontai beaucoup de choses curieuses du grand Federigo, le spirituel cuistre, César en guêtres, qui inventa la monarchie prussienne, jouait joliment de la flûte dans sa jeunesse, prenait beaucoup de tabac, et faisait aussi des vers français. Francesca me demanda qui serait vainqueur des Prussiens ou des Allemands ? Car, ainsi que je l'ai fait remarquer, elle regardait les premiers comme un tout autre peuple ; et il est vrai que d'ordinaire, en Italie, on ne comprend sous le nom d'Allemands que les Autrichiens. Signora ne s'émerveilla pas médiocrement quand je lui dis que, moi-même, j'avais longtemps vécu, dans la *capitale della Prussia*, à *Berelino*, ville qui est située tout en haut dans la géographie, non loin du pôle glacial. Elle frissonna quand je lui peignis les dangers auxquels on est exposé quelquefois, quand les ours de la mer Glaciale vous rencontrent dans la rue. — Car il y a, ma chère Francesca, lui dis-je, beaucoup trop d'ours en garnison au Spitzberg, et ils viennent souvent passer un jour à Berlin par patriotisme, pour voir jouer *l'Ours et le Pacha* ; ou bien ils vont chez Beyermann, au café Royal, faire bonne chère et boire du champagne, ce qui leur coûte souvent plus d'argent qu'ils n'en ont apporté, auquel cas un des ours reste attaché là jusqu'à ce que ses camarades reviennent et paient, d'où est venu le mot : " enchaîner un ours. " Beaucoup d'ours demeurent dans la ville même. On peut même dire que la ville doit son origine aux ours, et que c'est pour cela qu'elle s'appelle *Berlin* ; car l'ours s'appelle en allemand *barlein*. Du reste, les ours de la ville sont assez apprivoisés, et quelques-uns, entre autres, civilisés au point d'écrire les plus belles tragédies et la musique la plus

sublime. Les loups y sont communs aussi, et comme ils portent, à cause du froid, des pelisses de mouton de Varsovie, il est plus difficile de les reconnaître. Les oies du Nord y voltigent çà et là, et chantent des airs de bravoure, et les rennes, *dilettanti* de haute ramure, courent tout autour en faisant les connaisseurs. Au surplus les Berlinois vivent avec modération, et sont laborieux : un grand nombre se plongent jusqu'au nombril dans la neige, et écrivent de la dogmatique, des livres édifiants, des légendes religieuses pour de jeunes demoiselles, des catéchismes, des sermons pour tous les jours de l'année, des poésies d'Eloha, et avec cela ils sont très moraux, car ils sont enfoncés jusqu'au nombril dans la neige.

— Les Berlinois sont donc chrétiens ? s'écria Francesca, tout étonnée.

— Leur christianisme, *bellissima signora*, a quelque chose de particulier. Au fond, ils n'en ont pas du tout, et puis, ils sont trop raisonnables pour le pratiquer sérieusement. Mais comme ils savent que le christianisme est nécessaire dans un Etat, pour que les sujets obéissent avec une charmante humilité, et pour qu'en outre on ne vole et ne tue pas trop, ils cherchent du moins, à grand renfort d'éloquence, à convertir leur prochain au christianisme ; ils veulent, pour ainsi dire, trouver des remplaçants dans une religion dont ils souhaitent le maintien, et dont l'exercice rigoureux leur est trop pénible à eux-mêmes. Dans cet embarras, il mettent à profit la ferveur des juifs pauvres, beaucoup de ceux-ci deviennent chrétiens à leur place, et comme, pour de l'argent et de bonnes paroles, ces pauvres juifs se laissent employer à tout ce qu'on veut, ils sont déjà si bien exercés dans le christianisme, qu'ils commencent à crier fort régulièrement à l'incrédulité, combattent à mort pour la Trinité, à laquelle même ils croient pendant la canicule, se prennent de rage contre les rationalistes, parcourent le pays comme missionnaires et espions de la foi, colportent de petits traités édifiants, roulent le mieux les yeux dans les églises, font les grimaces les plus hypocrites, et réussissent si bien dans le bigotisme, que la jalousie de métier s'en mêle déjà, que les anciens maîtres de la corporation, les chrétiens pur sang, commencent à se plaindre en secret de ce que le christianisme est maintenant passé tout entier dans les mains des juifs.

## XIII

Si je ne fus pas compris par signora, je le serai certainement beaucoup mieux par toi, cher lecteur. Milady aussi me comprit, et cela réveilla sa bonne humeur. Cependant quand je voulus, peut-être avec un air sérieux, payer tribut à l'opinion générale que le peuple a besoin d'une religion positive, elle ne put s'empêcher de me contredire avec sa manière ordinaire.

— Il faut que le peuple ait une religion ! s'écria-t-elle. Voilà ce que ne cessent de prêcher mille et mille langues imbéciles et hypocrites...

— Et cependant cela est vrai, milady. Comme une mère ne peut satisfaire avec la simple vérité à toutes les questions de l'enfant, parce que l'intelligence de celui-ci ne le permet pas encore, il faut aussi qu'on ait là une religion positive, une église, pour faire à toutes les questions par trop métaphysiques du peuple, des réponses bien précises qui tombent sous les sens, selon sa force de conception.

— Oh ! fi, docteur ! votre comparaison même me rappelle une histoire, qui, à la fin, ne parlerait pas en faveur de votre opinion : Quand j'étais encore petite, à Dublin...

— Et que j'étais couchée sur le dos...

— Mais, docteur, on ne peut, avec vous, parler raisonnablement. Ne ricanez pas avec cette impudence, et écoutez-moi. Quand j'étais encore petite, à Dublin, et assise aux pieds de ma mère, je lui demandai un jour ce qu'on faisait des vieilles pleines lunes. — Ma chère enfant, répondit ma mère, le bon Dieu prend le marteau à sucre et casse les vieilles pleines lunes en morceaux pour en faire les petites étoiles. — On ne saurait reprocher à ma mère cette explication évidemment fausse, puisque, avec les connaissances les plus complètes en astronomie, elle n'aurait pu me faire comprendre tout le système du soleil, de la lune et des étoiles, et qu'elle répondit d'une manière populaire et sensible à ma question, qui était du domaine de la science. Il eût pourtant été mieux d'ajourner l'explication à un âge plus mûr, ou du moins de n'imaginer aucun mensonge. Car, m'étant trouvée avec la petite Lucy pendant que la pleine lune brillait au ciel, et lui ayant expliqué comment on en ferait bientôt de petites étoiles, elle se moqua de moi et me

dit que sa grand'mère, la vieille O'Meara, lui avait raconté qu'on mangeait en enfer les pleines lunes en guise de melons, et qu'on était obligé, vu qu'il n'y a pas de sucre en enfer, de les assaisonner de souffre et de bitume. Lucy ayant commencé par rire de ma croyance, qui avait quelque chose de la naïveté évangélique, je ris bien plus fort encore de sa crédulité, qui tenait au catholicisme le plus sombre ; du rire nous vînmes à une querelle sérieuse, nous échangeâmes des bourrades, nous nous fîmes des égratignures et nous conspuâmes de la façon la plus polémique, jusqu'à ce que le petit O'Donnel, qui venait de l'école, nous sépara. Ce jeune garçon avait reçu une meilleure instruction dans la science du ciel ; il savait un peu de mathématiques, et nous démontra tranquillement notre erreur à toutes les deux, et la folie de notre querelle. Et qu'arriva-t-il ? Nous, petites filles, nous fîmes trêve provisoire à notre guerre d'opinion, et nous nous réunîmes d'un commun accord pour rosser le raisonnable petit mathématicien.

— Milady, j'en suis fâché, car vous avez raison. Mais on n'y peut rien faire. Les hommes disputeront toujours sur l'excellence des idées religieuses qu'on leur a inculquées dès l'enfance, et celui qui est raisonnable aura toujours à souffrir des deux côtés. Jadis, c'était sans doute autrement ; personne ne s'avisait d'exalter d'une manière particulière les doctrines et le culte de sa religion, ou d'en importuner les autres. La religion était une tradition chère, de saintes histoires, des solennités commémoratrices et des mystères transmis par les ancêtres. C'étaient pour ainsi dire des *sacra* de famille pour la nation, et c'eût été un sujet d'abomination pour un Grec, si un étranger, qui n'était pas de sa race, lui eût proposé une communauté de religion ; d'un autre côté, il aurait regardé comme une inhumanité d'amener quelqu'un, par ruse ou par force, à abjurer la religion de ses pères, pour en accepter une autre. Mais, alors, arriva d'Egypte un peuple, d'Egypte, la patrie du crocodile et du sacerdoce ; et avec la lèpre et l'argenterie empruntée, ce peuple apporta aussi la première religion positive, une église, un échafaudage de dogmes qu'il fallait croire et de saintes cérémonies qu'il fallait célébrer ; enfin un type de nos modernes religions d'Etat. Alors s'établit dans le monde le fanatisme religieux, l'intolérance, le prosélytisme et enfin toutes ces

saintes horreurs qui ont coûté au genre humain tant de sang et de larmes...

— *Goddam!* s'écria milady, que Dieu le damme, ce peuple instigateur de pareils fléaux!

— O Mathilde! soyez miséricordieuse et ne lancez pas l'anathème contre ces inventeurs de l'anathème! Ils sont assez misérables et ils traînent à travers les siècles la croix de leur torture sans fin. Oh, cette Egypte! ses produits défient le temps, ses pyramides sont encore debout, les momies de ses mausolées sont aussi fièrement conservées qu'elles l'étaient aux temps des Pharaons, et également indestructible est cette momie de peuple qui erre par toute la terre, emmaillottée dans ses vieilles bandelettes sacerdotales, spectre hiéroglyphique à la fois risible et épouvantable qui, pour se soutenir, trafique de lettres de change et de lorgnettes... Voyez là-bas, milady, ce vieil homme à barbe blanche, dont la pointe semble noircir de nouveau, avec ces yeux de fantôme...

— Ne sont-ce pas là les ruines des anciens tombeaux romains?

— Oui, c'est là même qu'est assis ce vieillard; et peut-être, Mathilde, qu'il fait en ce moment sa prière, affreuse prière, dans laquelle il déplore ses souffrances, et accuse des peuples qui sont disparus depuis longtemps de la terre, et ne vivent plus aujourd'hui que dans les contes des nourrices... Mais lui, dans sa douleur, remarque à peine qu'il est assis sur les tombeaux de ces mêmes ennemis dont il demande au ciel la ruine.

## XIV

J'ai parlé, dans le chapitre précédent, des religions positives, seulement en tant qu'elles se formulent en églises, et sont en outre spécialement privilégiées par l'Etat, sous le nom de religions d'Etat. Mais il y a, cher lecteur, une certaine dialectique dévote, qui te démontrera de la manière la plus rigoureuse que l'adversaire d'une semblable religion d'Etat est aussi ennemi de la religion et de l'Etat, ennemi de Dieu et du roi, ou, pour parler suivant la formule consacrée, ennemi de l'autel et du trône. Mais je te dis, moi, que c'est un mensonge. J'honore l'idée sainte de chaque religion, et me soumets aux exigences

de l'Etat. Encore que je n'aie pas de vénération particulière pour l'anthropomorphisme judaïco-chrétien, je crois pourtant à la toute-puissance de Dieu; et quand les rois sont assez fous pour résister à l'esprit du peuple, ou assez petits pour chagriner ses organes par des intrigues et par des persécutions, je demeure cependant, par suite de ma profonde conviction, partisan du principe monarchique. Je ne hais point le trône, mais je hais ces insectes de vieille naissance qui ont fait leurs nids dans les crevasses de la chaise couverte de velours rouge. Je ne hais point l'autel, mais je hais les serpents qui se cachent sous ses vénérables ruines, reptiles rusés qui savent sourire comme des fleurs innocentes, pendant qu'ils lancent secrètement leur poison dans le calice de la vie : leurs tendres paroles, rappellent le vieux vers :

*Mel in ore, verba lactis,*
*Fel in corde, fraus in factis.*

C'est par cela même que je suis ami de l'Etat et de la religion, que je hais ce monstre qu'on nomme religion d'Etat, créature dérisoire, née du concubinage du pouvoir temporel et de la puissance spirituelle, mulet engendré par le coursier de l'antechrist et par l'ânesse du Sauveur. Sans les religions d'Etat, ces privilèges d'un dogme et d'un culte, l'Allemagne serait une et forte, et ses fils seraient grands et libres. Mais notre patrie est déchirée par les dissidences religieuses, le peuple est divisé en partis de religions ennemies : des sujets protestants se querellent avec leurs princes catholiques, des catholiques avec leurs princes protestants. Ce n'est partout que soupçon à l'égard d'un crypto-catholicisme ou d'un crypto-protestantisme, partout accusation d'hérésie, espionnage d'opinions, piétisme, mysticisme, délations des gazettes ecclésiastiques, haine des sectes, maquignonnage religieux, prosélytisme ; et pendant que nous nous disputons pour le ciel, nous nous perdons sur cette terre. L'indifférence en matière de religion serait peut-être le seul moyen de nous sauver, et l'affaiblissement de la foi pourrait donner à l'Allemagne une force politique.

Pour l'intérêt de la religion en elle-même, et de son caractère sacré, il est pernicieux qu'elle soit revêtue de privilèges,

que ses serviteurs soient dotés par l'Etat, préférablement à tous autres, et s'engagent, pour conserver cette dotation, à soutenir l'Etat. De cette façon, une main lave l'autre, l'ecclésiastique lave la temporelle, *et vice versa*; et de tout cela résulte un gâchis qui semble au bon Dieu une folie, et à l'homme une abomination. La religion ne peut tomber plus bas que lorsqu'elle est ainsi élevée au rang de religion d'Etat; c'est alors comme si son innocence était perdue, et elle s'enorgueillit publiquement, comme une favorite déclarée. Sans doute il lui arrive alors plus d'hommages et d'assurances de respect. Elle célèbre tous les jours de nouvelles victoires, se pavane dans de brillantes processions, et l'on voit même, dans ces marches triomphales, des généraux de Bonaparte la précéder avec des cierges; les esprits les plus fiers prêtent serment à ses étendards; chaque jour sont convertis et baptisés des incrédules... Mais toute cette eau lustrale ne rend pas la soupe plus grasse, et les nouvelles recrues de la religion d'Etat ressemblent aux soldats que Falstaff avait enrôlés, ils remplissent l'église. De sacrifices, il n'en est plus question. Semblables à des commis-voyageurs avec leurs cartes d'échantillons, les missionnaires font leur ronde avec leurs petits livres de conversion : il n'y a plus de danger à ce métier, et tout se passe dans les formes mercantiles et économiques.

C'est seulement quand les religions ont à rivaliser avec d'autres, quand elles sont plus persécutées que persécutrices, qu'elles demeurent grandes et respectables. Il y a enthousiasme, sacrifice, martyrs et palmes triomphales. Qu'il était beau, sublime, plein de sainte douceur, le christianisme des premiers siècles, quand il ressemblait encore à son divin fondateur dans l'héroïsme de la souffrance!

C'était encore alors la belle légende d'un Dieu caché sous la forme d'un beau jeune homme, qui s'en allait sous les palmiers de la Palestine, prêchant l'amour entre les hommes, et révélant ces doctrines de liberté et d'égalité que, plus tard, la raison des plus grands penseurs a reconnues aussi pour vraies, et qui, comme évangile français, ont exalté notre époque. A cette religion du Christ, comparez les différents christianismes qui ont été, en divers pays, constitués comme religions d'État ; par exemple, l'église romaine, apostolique et catholique, ou bien encore ce catholicisme, moins la poésie, que nous voyons

régner comme *high church* d'Angleterre, ce squelette de foi affreusement décharné où toute vie riante est éteinte ! Le monopole est funeste aux religions comme aux industries ; elles ne se maintiennent vigoureuses que par la libre concurrence, et elles ne reprendront leur splendeur primitive que lorsque l'égalité politique des cultes, j'allais dire la liberté d'industrie des dieux, sera décrétée.

Les cœurs les plus nobles en Europe ont depuis longtemps proclamé que c'est le seul moyen de sauver la religion d'une ruine totale. Néanmoins, ses serviteurs sacrifieront l'autel plutôt que de perdre la moindre partie des choses qui se sacrifient sur cet autel, de même que la noblesse abandonnerait à une perte certaine le trône et l'auguste personnage assis dessus, plutôt que d'abandonner sincèrement les plus injustes de ses privilèges. Cet intérêt affecté pour le trône et pour l'autel n'est, après tout, qu'une farce jouée devant le peuple ! Quiconque a surpris les secrets du métier, sait que les prêtres respectent beaucoup moins que les laïques le Dieu qu'ils pétrissent, à leur profit et à volonté, de pain et de paroles, et que les nobles vénèrent le roi beaucoup moins que ne le pourrait faire un roturier. On sait aussi que cette royauté même à laquelle ils témoignent tant de respect en public, cette royauté pour laquelle ils demandent tant de respect chez autrui, la plupart d'entre eux la bafouent et la méprisent au fond du cœur. En vérité ils ressemblent à ces gens qui montrent pour de l'argent, dans les foires, au public ébahi, quelque hercule ou géant, ou bien un nain, un sauvage, un avaleur de feu, ou tout autre homme extraordinairement remarquable, dont ils exaltent, avec la jactance la plus exagérée, la force, la grandeur, la hardiesse, l'invulnérabilité, ou si c'est un nain, la profonde sagesse. En même temps ils embouchent la trompette et portent une casaque bariolée. Au fond de leur cœur, ces cornacs forains se rient autant de la crédulité du peuple émerveillé que du pauvre hère prôné à outrance auquel une fréquentation de tous les jours a ôté à leurs yeux tout prestige, et dont ils connaissent très bien toutes les faiblesses et toute l'insipidité de ses trucs et tours d'adresse.

J'ignore si le bon Dieu souffrira longtemps encore que les prêtres le donnent pour un méchant ogre, et gagnent de l'argent

à ce métier ; mais je sais au moins que je ne m'étonnerais pas de lire un matin, dans le *Correspondant impartial de Hambourg* que le vieux Dieu d'Israël, Dieu le père, engage un chacun à n'accorder de confiance en son nom à aucun homme, fût-ce son propre fils. Mais je suis convaincu que nous verrons le temps où les rois ne se mettront plus comme des mannequins à la disposition de leurs nobles contempteurs ; qu'ils briseront les liens de l'étiquette, s'échapperont de leurs baraques de marbre, et jetteront en colère, loin d'eux, ces oripeaux qui devaient en imposer au peuple, le manteau rouge qui effrayait comme celui d'un bourreau, le cerceau de diamants qu'on leur a tendu sur les oreilles pour les fermer aux voix du peuple, le bâton de bois doré qu'on leur a mis en main comme symbole de la schlague ; enfin, que les rois délivrés deviendront libres comme nous autres, marcheront parmi nous, comme des hommes libres, sentiront comme des hommes libres, se marieront comme des hommes libres, parleront comme des hommes libres, et ce sera l'émancipation des rois.

## XV

### POST-SCRIPTUM

— Écrit en novembre 1830. —

Je ne sais quelle étrange piété m'empêcha d'adoucir quelques expressions qui, lorsque je revis les épreuves des chapitres précédents me parurent trop dures. Les feuilles de mon manuscrit étaient déjà devenues d'un pâle bien jaune, pâle de mort, et j'avais conscience de les mutiler. Tout écrit de vieille date a acquis un semblable droit d'inviolabilité, et surtout ces pages qui appartiennent en quelque sorte à un passé bien ténébreux. Car elles avaient été écrites presque un an avant la troisième hégire bourbonienne, dans un temps plus dur que l'expression la plus dure de l'écrivain, dans un temps où tout semblait faire croire que la victoire de la liberté pouvait encore être retardée d'un siècle. C'était au moins chose inquiétante, de voir nos chevaliers allemands lever un front si assuré, faire peindre à neuf leurs écussons pâlis, parader dans les tournois de Munich

et de Potsdam avec l'écu et la lance, et caracoler fièrement sur leurs hauts destriers comme s'ils étaient autant de preux de la vieille chevalerie féodale, ou même des héros de la table ronde du roi Arthur. Plus insupportables encore étaient les malicieuses et triomphantes œillades de nos cafards qui savaient cacher sous le capuchon leurs longues oreilles, si habilement, que nous devions nous attendre aux tours les plus raffinés. On ne pouvait prévoir que les nobles chevaliers lanceraient leurs traits avec une si pitoyable maladresse, la plupart d'une façon lâche, ou du moins en arrière, comme des Baschkirs en fuite. On pouvait aussi peu se douter que l'astuce de nos cafards tournerait ainsi à leur honte... Hélas ! c'est presque pitié de voir comme ils perdent leur meilleur poison, car, dans leur rage, ils nous jettent l'arsenic en blocs sur la tête, au lieu de le répandre par drachmes et avec douceur dans notre soupe. C'est pitié de les voir retourner les vieux langes de nos maillots pour y déterrer l'ordure, et même exhumer les cadavres des pères de leurs ennemis pour voir si par hasard ils n'auraient pas été circoncis... Oh ! les sots, qui se réjouissent d'avoir découvert que le lion appartient à la race féline, à la gente du chat, et qui tambourineront cette grande découverte d'histoire naturelle si longtemps qu'à la fin le grand chat se fâchera et leur prouvera par ses ongles son *ex ungue leonem !* Oh ! les pauvres obscurants qui ne verront clair que lorsqu'ils seront suspendus à la lanterne ! Il faudrait pour les chanter dignement, ces cagots imbéciles, que ma lyre fût montée avec du boyau d'âne !

Une volupté puissante me saisit ! Pendant que je suis assis, et que j'écris, la musique retentit sous ma fenêtre, et au courroux élégiaque de la majestueuse mélodie, je reconnais cet hymne marseillais avec lequel le beau Barbaroux et ses compagnons saluèrent la ville de Paris, ce ranz des vaches de la liberté, dont les accords donnèrent aux Suisses des Tuileries le mal du pays, ce chant triomphal de la Gironde mourante, notre vieux et doux chant de nourrice...

Quel chant ! Il me pénètre de feu et de joie, et allume en moi les étoiles les plus brillantes de l'enthousiasme et les fusées de la moquerie. Non, celles-ci ne manqueront pas au grand feu d'artifice du siècle... Les sonores torrents de l'enthousiasme se répandront du haut de mon cœur, en cascades hardies, comme

le Gange se précipite de l'Himalaya. Et toi, excellente Satire, fille de la juste Thémis et de Pan aux pieds de bouc, prête-moi ton secours ! tu descends, toi aussi, par le côté maternel de la famille des Titans, et tu hais, ainsi que moi, les ennemis de ta race, les débiles usurpateurs de l'Olympe. Prête-moi le glaive de ta mère, afin que je la punisse, la détestable engeance, et donne-moi la petite flûte de ton père pour que je la fasse mourir sous le sifflet...

Déjà ils entendent ce sifflement mortel, et la peur panique les saisit, et ils recommencent à s'enfuir, sous la forme d'animaux, comme en ce jour où nous entassâmes Pélion sur Ossa...

On nous fait tort à nous autres pauvres Titans, quand on nous reproche la sauvage brutalité avec laquelle nous nous sommes rués à cet assaut du ciel... Hélas ! là-bas, il faisait bien sombre et bien horrible dans le Tartare : nous n'y entendîmes que les hurlements de Cerbère et le cliquetis des chaînes, et il faut nous pardonner si nous avons paru un peu grossiers comparés à ces dieux comme il faut, raffinés et polis, qui, dans les clairs salons de l'Olympe, ont savouré de si bon nectar et les doux concerts des Muses.

Je ne puis écrire davantage, car la musique, de la rue, m'enivre le cerveau, et c'est toujours avec plus de force que monte vers moi le terrible refrain que vous savez. . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il me manque encore quelques pages pour remplir la dernière feuille de ce livre, et je saisis cette occasion pour vous raconter une histoire qui m'obsède depuis hier... C'est une histoire de la vie de l'empereur Maximilien. Mais il y a déjà bien longtemps que je l'ai entendue, et je ne m'en rappelle plus bien exactement les circonstances. De semblables choses s'oublient aisément quand on ne reçoit pas d'appointements fixes pour lire tous les semestres sur le même cahier les vieilles histoires à des étudiants. Mais qu'importe qu'on oublie les noms, les lieux et les dates des histoires quand on en a toujours présent à l'esprit le sens intime et la morale ! C'est justement celle-ci qui me revient en mémoire, et qui m'émeut jusqu'aux larmes. Je crains d'en devenir malade.

Le pauvre empereur avait été pris par ses ennemis et jeté

dans une dure prison. Je crois que c'était en Tyrol. Il était assis là seul avec son affliction, délaissé par ses chevaliers et par ses courtisans, aucun d'eux ne vint à son aide. J'ignore s'il avait alors déjà cette figure chagrine que nous lui voyons dans les tableaux de la seconde période de sa vie. Mais il est hors de doute que cette grosse lèvre inférieure qui annonce le dédain pour les hommes et qu'on trouve chez tous les princes de la maison de Habsbourg, ressortait en ce moment plus fortement encore que sur ces portraits. Ne devait-il pas bien mépriser les gens qui avaient frétillé d'un air si dévoué autour de lui sous le soleil brillant de la fortune et qui l'abandonnaient maintenant seul dans le malheur et dans l'obscurité ? Tout à coup s'ouvrit la porte de sa prison ; un homme enveloppé d'un manteau y entra, et quand ce manteau fut rejeté, l'empereur reconnut son fidèle Kuntz de Rosen, le fou de la cour. Celui-ci lui apportait des consolations et des conseils, et c'était le fou.

O patrie allemande ! ô cher peuple allemand ! je suis ton Kuntz de Rosen. L'homme dont l'emploi était de te faire passer le temps, et qui n'avait qu'à te réjouir aux bons jours, pénètre dans ta prison au jour du malheur : ici, sous mon manteau, je t'apporte ton bon sceptre et ta belle couronne... Ne me reconnais-tu pas, mon empereur ? Si je ne puis te délivrer, je veux au moins te donner des consolations, et tu auras près de toi quelqu'un pour te parler de tes douleurs poignantes et t'inspirer du courage, quelqu'un qui t'aime, et dont les meilleures plaisanteries et le sang le plus pur sont à ton service. Car toi, mon peuple, tu es le véritable empereur, le véritable maître du pays... Ta volonté est souveraine et bien plus légitime que ce bon plaisir avec ses vêtements de pourpre qui invoque un droit divin sans autre garant que les huiles de charlatans tonsurés... Ta volonté, mon peuple, est la seule source légitime de toute puissance. Encore que tu sois dans les fers, ton bon droit l'emportera à la fin ; le jour de la délivrance s'approche, une nouvelle ère commence... Mon empereur ! la nuit vient de finir, et dehors brille la pourpre matinale.

— Kuntz de Rosen, mon fou, tu te trompes, tu prends peut-être une hache étincelante pour le soleil, et l'aurore n'est autre chose que du sang.

— Non, mon empereur, c'est le soleil, quoiqu'il se lève à

l'occident... Pendant six mille ans, on l'a toujours vu se lever à l'orient, il est bien temps aujourd'hui qu'il change sa marche.

— Kuntz de Rosen, mon fou, tu as perdu les clochettes de ton bonnet rouge, et il a ainsi un étrange aspect, ton bonnet rouge.

— Ah ! mon empereur, l'idée de votre infortune m'a fait abandonner à des mouvements si furieux, si désordonnés, que les clochettes de la folie sont tombées de mon bonnet, mais il n'en est pas devenu plus mauvais pour cela.

— Kuntz de Rozen, mon fou, qu'est-ce qui se brise et craque là dehors ?

— Soyez tranquille ! c'est la scie et la hache du charpentier, et bientôt seront brisées les portes de votre prison, et vous serez libre, mon empereur !

— Suis-je réellement empereur ? Hélas ! c'est le fou qui le dit.

— Oh ! ne soupirez pas, mon cher maître, l'air de la prison vous a rendu craintif ; quand vous aurez recouvré votre puissance, le sang hardi de l'empereur coulera de nouveau dans vos veines et vous serez fier comme un empereur, et arrogant, et gracieux, et injuste, et souriant, et ingrat comme le sont les princes.

— Kuntz de Rosen, mon fou, quand je serai redevenu libre, que feras-tu ?

— Je rattacherai alors de nouvelles clochettes à mon bonnet.

— Et que devrai-je faire pour récompenser ton fidèle dévouement ?

— Ah ! mon cher maître, ne me faites pas tuer.



LES

# NUITS FLORENTINES

---

## I

Maximilien trouva dans l'antichambre le médecin, qui mettait ses gants noirs. — Je suis très pressé, lui dit vivement celui-ci. Signora Maria n'a pas dormi de tout le jour, et elle vient à l'instant même de s'assoupir un peu. Je n'ai pas besoin de vous recommander de ne l'éveiller sous aucun prétexte, et si elle s'éveille, il faut pour tout au monde qu'elle ne parle pas. Elle doit rester calme, ne point s'agiter, ne faire aucun mouvement. L'action seule de l'esprit lui est salutaire. Remettez-vous, je vous prie, à lui raconter toutes sortes d'histoires folles, pour qu'elle ait à écouter dans un complet repos.

— Soyez sans inquiétude, docteur, répondit Maximilien avec un sourire mélancolique ; j'ai déjà fait mon apprentissage de conteur, et je ne lui laisserai pas prendre la parole. J'ai dans le genre fantasque, autant d'histoires que vous en pouvez désirer. Mais combien de temps a-t-elle encore à vivre ?

— Je suis très pressé, répliqua le médecin, et il s'échappa.

La noire Déborah, à l'oreille fine, avait déjà reconnu à son pas le nouvel arrivant, et elle lui ouvrit doucement la porte. Au premier signe elle quitta la chambre, et Maximilien se trouva seul auprès de son amie Maria. L'appartement ne recevait que la lumière crépusculaire d'une seule lampe, qui jetait de temps à autre quelques lueurs à demi furtives, à demi curieuses, sur la figure de la dame. Celle-ci, entièrement vêtue de mousseline blanche, était étendue sur un sofa de soie verte et sommeillait.

Les bras croisés, Maximilien se tint quelque temps en silence devant la dormeuse, et considéra ses belles formes, que le vêtement léger révélait plus qu'il ne les voilait ; et chaque fois que la lampe envoyait un trait lumineux sur ce pâle visage, son cœur tressaillait. Pour Dieu ! se dit-il tout bas, qu'est-ce là ? Quel souvenir s'éveille ? Oui, je le sais maintenant : cette figure blanche sur un fond vert... oh ! oui, maintenant.

En ce moment la malade s'éveilla, et, cherchant autour d'elle, comme au milieu d'un songe, ses yeux doux et d'un bleu profond jetèrent sur son ami des regards interrogateurs et suppliants... — A quoi pensiez-vous, Maximilien ? dit-elle avec cette voix soyeuse et fêlée qu'on reconnaît aux phtisiques, et qui a du vagissement de l'enfant, du gazouillement de l'oiseau et du râle du mourant ; à quoi pensiez-vous dans ce moment, Maximilien ? reprit-elle, et elle se leva si précipitamment, que ses longues tresses se déroulèrent autour de sa tête comme des bandelettes d'or.

— Pour Dieu ! s'écria Maximilien, en la forçant doucement à se recoucher sur le sofa, demeurez en repos, ne parlez pas ; je vais tout vous dire, tout ce que je pense, tout ce que j'éprouve, peut-être tout ce que moi-même j'ignore encore.

En effet, continua-t-il, je ne sais pas bien au juste ce que je pensais et sentais tout à l'heure. Des images du temps de mon enfance surgissaient dans le demi-jour de ma mémoire ; je songeais au château de ma mère, au jardin délaissé, à la belle statue de marbre renversée sur le gazon... J'ai dit le château de ma mère ; mais, en vérité, ne vous figurez, je vous prie, rien de magnifique ni de splendide. Je me suis habitué depuis longtemps à cette dénomination. Mon père donnait une singulière expression à ces mots : le château ! et il souriait en même temps d'une façon toute particulière. Je ne compris le sens de ce sourire que plus tard, quand, à l'âge de douze ans, je fis, avec ma mère, un voyage au château. C'était mon premier voyage. Nous roulâmes tout le jour dans une forêt épaisse, dont les sombres horreurs sont toujours présentes à ma mémoire ; vers le soir nous nous arrêtâmes devant une longue barre de traverse qui nous séparait d'une grande prairie ; il nous fallut attendre près d'une demi-heure avant que, d'une cabane voisine construite en terre, nous vissions sortir *le petit*, qui vint tirer la

barre et nous admettre. Je dis *le petit*, parce que la vieille Marthe nommait toujours ainsi son neveu de quarante ans. Celui-ci, pour recevoir dignement ses gracieux maîtres, avait endossé le vieil habit de livrée de son oncle défunt ; et comme il avait fallu préalablement l'épousseter un peu, il nous avait fait attendre tout ce temps. Si on lui en eût accordé davantage, il aurait également mis des bas ; mais ses longues jambes nues et rouges ne juraient pas trop avec l'éclat de son habit écarlate. Je ne sais plus s'il portait par-dessous une culotte. Jean, notre domestique, qui avait, lui aussi, entendu le mot de château, fit une mine fort étonnée quand *le petit* nous conduisit au pauvre bâtiment démoli qu'avait habité le défunt seigneur. Mais il demeura tout consterné quand ma mère lui ordonna d'y apporter les lits. Comment supposer qu'il ne se trouvait pas de lits dans le château ! et l'ordre que ma mère lui avait donné d'emporter les lits pour nous avait été complètement oublié ou regardé par lui comme une précaution superflue. La petite maison, qui n'avait qu'un étage, et n'offrait dans le bon temps que cinq pièces habitables, était devenue une désolante image de destruction. Les meubles brisés, les tapis déchirés, les fenêtres pour la plupart sans vitres, les dalles arrachées par places, attestaient tristement le passage de la bruyante soldatesque. La troupe s'est toujours beaucoup amusée chez nous, dit *le petit* avec un rire imbécile. Ma mère fit signe qu'on nous laissât seuls ; et pendant que *le petit* s'occupait avec Jean, je m'en allai visiter le jardin, qui offrait, comme la bâtisse, le plus affligeant aspect de dévastation. Les grands arbres, jonchaient le sol, mutilés ou brisés, et d'insolentes herbes parasites s'élevaient sur les troncs renversés. Çà et là, par l'emplacement des ifs démesurément accrus, on pouvait reconnaître l'ancien passage des chemins. On voyait aussi quelques statues auxquelles manquait toujours le nez quand ce n'était pas la tête. Je me souviens d'une Diane dont la partie inférieure était habillée de la façon la plus grotesque par les sombres branches du lierre ; comme aussi je me rappelle une déesse de l'Abondance dont la corne débordait de ciguë en pleine pousse. Une seule divinité, comme par miracle, avait échappé aux outrages du temps et des hommes. On l'avait probablement arrachée de son piédestal, mais elle était restée intacte sur le gazon, la belle déesse de marbre, avec les lignes

pures et harmonieuses de son visage, avec son noble sein bien partagé, qui dominait toute cette pelouse touffue comme une apparition de l'Olympe grec. J'eus presque peur quand je la vis, cette figure m'inspira un trouble étrange ; un secret embarras de pudeur ne me permit pas de me livrer longtemps à cette contemplation séduisante.

Quand je revins auprès de ma mère, elle était à la fenêtre, absorbée dans ses pensées, la tête appuyée sur sa main droite, et des larmes ruisselaient sur ses joues. Je ne l'avais jamais vue pleurer ainsi. Elle m'embrassa avec une tendresse véhémente, et me demanda pardon de ce que, par la négligence de Jean, je ne pourrais avoir un lit bien fait. " La vieille Marthe, me dit-elle, est gravement malade, et ne peut, cher enfant, te céder son lit. Mais Jean va t'arranger les coussins de la voiture de façon que tu puisses coucher dessus, et il te donnera son manteau pour te servir de couverture. Moi, je reposerai ici sur la paille : c'était la chambre de mon père : ce local avait jadis bien meilleur air. Laisse-moi seule ! " Et les larmes coulèrent encore plus abondantes de ses yeux.

Soit que ce lit improvisé ne fût pas de mon goût, soit à cause de l'agitation de mon cœur, je ne pus dormir. Les rayons de la lune entraient sans obstacle par les vitres brisées, et semblaient me convier à jouir de cette claire nuit d'été. J'eus beau me tourner à droite et à gauche sur mes coussins, fermer les yeux ou les rouvrir avec un dépit impatient, je revenais toujours à penser à la belle statue de marbre que j'avais vue couchée dans le gazon. Je ne pouvais m'expliquer la confusion honteuse qui m'avait saisi à cet aspect ; je m'en voulais de ce sentiment puéril. " Demain, me dis-je tout bas, demain nous te baiserons, beau visage de marbre ; nous te baiserons sur ces beaux coins de la bouche où les lèvres se perdent dans une fossette si harmonieuse. " Cependant, une impatience que je n'avais jamais ressentie circulait dans toutes mes veines : je ne pus résister longtemps à cet étrange entraînement ; je bondis par un mouvement impétueux : " Je gage, dis-je enfin, je gage, belle figure, que je vais te baiser aujourd'hui même. " Marchant à pas légers pour que ma mère ne m'entendit pas, je sortis, ce qui était d'autant plus facile que le portail, bien que décoré d'un grand écusson blasonné, n'avait plus de porte, et je

me frayai vivement un chemin à travers la végétation inculte du jardin. Aucun bruit ne se faisait entendre, et tout reposait, dans un calme solennel, sous les rayons silencieux de la lune. Les ombres des arbres étaient comme clouées sur la terre. Dans l'herbe verte gisait la belle déesse, également immobile. Pourtant ce n'était pas l'immobilité de la mort ; un sommeil profond semblait seulement avoir enchaîné ses membres délicats, et peu s'en fallut, quand je m'approchai, que je craignisse de l'éveiller par le moindre bruit. Je retins mon haleine quand je me penchai pour contempler les lignes pures de son visage : une angoisse confuse m'en éloignait, une concupiscence d'enfant m'y attirait de nouveau ; mon cœur battait comme si j'allais commettre un meurtre ; à la fin j'embrassai la belle déesse avec une ferveur, une tendresse, un délire tels que je n'en ai jamais ressenti de ma vie en donnant un baiser. Je ne saurais non plus oublier le frisson doux et glacial qui courut dans mon âme quand le froid enivrant de ces lèvres de marbre toucha ma bouche. Et voyez-vous, Maria, au moment où je suis arrivé devant vous, et vous ai vue, dans votre vêtement blanc, étendue sur ce sofa vert, vous m'avez rappelé la blanche statue de marbre couchée sur le gazon. Si vous eussiez dormi plus longtemps, mes lèvres n'auraient pu résister...

— Max ! Max ! s'écria la jeune femme du plus profond de son âme, c'est affreux ! vous savez qu'un baiser de votre bouche...

— Assez ! je vous prie. Je sais que pour vous ce serait quelque chose d'horrible ! Ne me regardez seulement pas avec cet air suppliant. Je n'ai pas mal interprété vos sentiments, quoique la cause dernière m'en reste cachée. Je n'ai jamais osé imprimer mes lèvres sur votre bouche...

Mais Maria ne me laissa pas achever ; elle avait saisi ma main, et la couvrit des baisers les plus vifs, puis elle ajouta en riant : " Je vous en supplie, racontez-moi encore quelque chose de vos amours. Combien de temps avez-vous aimé cette belle de marbre que vous avez embrassée dans le jardin féodal de votre mère ! "

— Nous repartîmes le jour suivant, et je ne l'ai plus revue depuis, reprit Maximilien ; mais elle occupa bien mon cœur pendant quatre années. Depuis ce moment, une étonnante

passion pour les statues de marbre s'est développée dans mon âme ; et, ce matin encore, j'en ai ressenti l'irrésistible puissance. Revenant de Laurentiana, bibliothèque des Médicis, j'entrai, je ne sais comment, dans la chapelle où cette race, la plus fastueuse de l'Italie, s'est fait tailler de pierres précieuses la couche où elle sommeille tranquillement. J'y demeurai une heure entière, perdu dans la contemplation d'une femme de marbre dont l'énergique structure témoigne d'une force audacieuse, tandis que la figure paraît flotter comme dans une douceur éthérée qu'on n'a pas coutume de chercher dans les œuvres du même sculpteur. Dans ce marbre est enfermé l'empire entier des songes avec ses enchantements silencieux ; un calme tendre et délicat repose dans ces beaux membres, un clair de lune assoupissant semble couler dans ces veines... C'est la Nuit de Michel-Ange Buonarotti. Oh ! que je voudrais dormir du sommeil éternel dans les bras de cette Nuit !...

Les femmes peintes, continua Maximilien après une pause, m'ont toujours moins vivement intéressé que la nature de marbre. Une fois seulement je devins amoureux d'un tableau. C'était une admirable madone, dont j'avais fait la connaissance dans une église, à Cologne sur le Rhin. Je devins alors un visiteur d'églises fort assidu, et mon âme s'enfonça dans le mysticisme de la foi catholique. A cette époque, j'aurais volontiers, comme certain chevalier espagnol, soutenu tous les jours un combat mortel en l'honneur de l'immaculée conception de Marie, reine des anges, la plus belle dame du ciel et de la terre. Je devins froid à l'égard de Dieu le Père, chose très pardonnable dans la fausse position où je me trouvais vis-à-vis de lui. Pour le Fils, au contraire, j'éprouvais un penchant bienveillant et presque paternel. J'aimais son caractère noble et enthousiaste. Qu'il se fût sacrifié avec tant de désintéressement pour le salut de l'humanité, je ne pouvais sans doute l'approuver tout à fait, à cause de la grande douleur que cela fit à sa mère. Je m'intéressai pendant ce temps à toute la sainte famille, et je tirais mon chapeau avec un grand empressement quand je passais devant un image de saint Joseph. Mais cet état ne dura pas longtemps, et je quittai presque sans cérémonie la sainte Vierge, quand j'eus fait dans le musée de Cassel la rencontre d'une nymphe grecque qui me retint longtemps captif dans ses chaînes de marbre.

— Et n'avez-vous donc aimé jamais que des femmes sculptées ou peintes ? dit en ricanant Maria.

— Oh ! j'aime aussi les femmes mortes, répondit Maximilien sur les traits duquel se répandit un grand sérieux. Sans remarquer qu'à ces mots Maria tressaillit d'effroi, il continua tranquillement en ces termes.

— Oui, cela est vraiment singulier, mais j'ai aimé une fois une jeune fille qui était morte depuis sept ans. Quand je connus la petite Véry, elle me plut extraordinairement. Pendant trois jours, je m'occupai de cette jeune personne, et je trouvai grand plaisir à tout ce qu'elle faisait et disait, à tous les actes de ce charmant petit être, sans pourtant que mon âme en ressentît un ébranlement de tendresse excessif. Je n'éprouvai pas, non plus, une commotion trop violente quand j'appris, quelques mois après, qu'elle était morte d'une fièvre nerveuse. Je l'oubliai complètement, et suis certain d'être resté des années sans avoir pensé à elle une seule fois. Sept grandes années s'étaient écoulées, et je me trouvais à Postdam pour y jouir d'un bel été dans une solitude paisible. Je n'y fréquentais pas une âme, et n'avais de relations qu'avec les statues du jardin de Sans-Souci. Il arriva un jour que ma mémoire me représenta quelques traits d'une figure, et une singulière amabilité dans le langage et dans les manières, sans que je pusse me rappeler à quelle personne je les devais rapporter. Rien ne tourmente plus que de chercher ainsi à tâtons dans de vieux souvenirs. Aussi, fus-je agréablement surpris quand, au bout de quelques jours, je me souvins de la petite Véry, et je m'aperçus que cette image aimable et oubliée qui revenait troubler mon imagination, était justement la sienne. Oh ! certes, je me réjouis de cette découverte comme un homme qui retrouve, dans un moment inespéré, son ami le plus intime. Les couleurs effacées se ravivèrent, et la charmante petite personne apparut de nouveau à mon esprit, rieuse, spirituelle, boudeuse, et surtout plus belle que jamais. Depuis lors, cette douce image ne voulut plus me quitter, elle remplit toute mon âme. En quelque endroit que je me tinsse, ou que j'allasse, elle se tenait ou marchait à mes côtés, parlait avec moi, riait avec moi, mais fort innocemment et sans grande tendresse. Moi, au contraire, je tombai de plus en plus sous le charme de cette image, qui prit à mes yeux une

réalité chaque jour plus certaine. Il est facile d'évoquer les esprits, mais c'est une grosse affaire de les renvoyer dans leur ténébreux néant : ils nous adressent alors des regards si suppliants, notre propre cœur intercède si puissamment pour eux !... Je ne pus me dégager, et devins amoureux de la petite Véry sept ans après sa mort. Je vécus pendant six mois de cette vie à Potsdam, entièrement enfermé dans cet amour. J'évitai plus soigneusement encore qu'auparavant le contact du monde extérieur, et si quelqu'un venait à me frôler en passant dans la rue, je ressentais l'angoisse la plus pénible. J'avais, contre toute rencontre de cette nature, la même horreur qu'éprouvent peut-être, en pareil cas, les morts dans leurs promenades nocturnes ; car on dit que les vivants effraient les esprits qu'ils rencontrent, autant qu'ils sont effrayés eux-mêmes à la vue des spectres. Le hasard voulut qu'alors passât à Potsdam un voyageur que je ne pouvais éviter, c'était mon frère. A son aspect, et pendant ses récits des derniers événements de l'histoire contemporaine, je me réveillai comme d'un songe profond, et reconnus avec un soudain effroi l'horrible isolement dans lequel je m'étais perdu. Tel était cet état, que je n'avais fait aucune attention au changement des saisons, et je remarquai avec surprise que les arbres, effeuillés depuis longtemps, étaient couverts du givre d'automne. Je quittai aussitôt Potsdam et la petite Véry, que je ne revis plus depuis, et dans une autre ville où des affaires importantes m'appelèrent, des relations et des circonstances très dures m'eurent bientôt repoussé dans la grossière réalité.

Dieu du ciel ! continua Maximilien, pendant qu'un triste sourire fronçait douloureusement sa lèvre supérieure, Dieu du ciel ! combien les femmes vivantes avec lesquelles j'eus alors des relations inévitables, ne m'ont-elles pas tourmenté, tendrement martyrisé avec leurs bouderies, leurs manies jalouses et leur système de me tenir sans cesse en haleine. Que de bals me fallut-il courir avec elles ! A combien de commérages ai-je dû me mêler ! Quelle pétulante vanité, quel bonheur dans le mensonge, quels baisers traîtres, quelles fleurs empoisonnées ! Ces dames finirent par me faire prendre l'amour en haine, et pendant quelque temps, je devins ennemi des femmes au point de maudire le sexe en masse. Je me trouvai dans un état analogue à celui de cet officier français, qui, dans la campagne

de Russie, échappé aux glaces de la Bérésina, en avait rapporté une telle aversion contre toute espèce de gelée, que plus tard il repoussait avec terreur même les sorbets les plus délicats et les plus parfumés de Tortoni. Certainement le souvenir de la Bérésina de l'amour, que je passai à cette époque, m'empêcha, pendant quelque temps, de goûter même les dames les plus parfaites, des femmes semblables aux anges, des jeunes filles douces comme des glaces à la vanille.

— Je vous en prie, s'écria Maria, ne dites point de mal des femmes. Ce sont des façons de parler rebattues, propres aux hommes. Mais à la fin, pour être heureux, vous avez pourtant besoin des femmes.

— Oh ! dit Maximilien avec un soupir, je ne le nie point. Mais les femmes n'ont, hélas ! qu'une seule manière de nous rendre heureux, tandis qu'elles en connaissent trente mille de faire notre malheur.

— Cher ami, répliqua Maria en comprimant un léger sourire, je parle de l'accord de deux âmes animées des mêmes sentiments. N'avez-vous jamais connu cette félicité ?... Mais je vois courir sur vos joues une rougeur inaccoutumée... Dites donc, Max ?

— Il est vrai, reprit Maximilien, j'éprouve presque un embarras d'enfant à vous avouer l'amour qui jadis m'a comblé de bonheur ! Ce souvenir n'est point encore évanoui, et c'est sous ses frais ombrages que mon âme se réfugie souvent encore quand la poussière brûlante et la chaleur de la vie journalière deviennent insupportables. Mais je ne suis point en état de vous donner une juste idée de cette maîtresse ; elle était d'une nature si éthérée, qu'elle ne put se révéler à moi qu'en rêve. Je pense, Maria, que vous n'avez contre les rêves aucun préjugé banal ; ces apparitions nocturnes ont certainement autant de réalité que les apparitions plus grossières du jour, que nous pouvons toucher de la main, et contre lesquelles nous nous salissons assez souvent. Oui, c'était en songe que je la voyais, cette charmante créature qui m'a rendu le plus heureux des hommes. J'ai peu de choses à dire sur son extérieur. Je ne suis point à même de détailler les traits de son visage ; c'était une figure que je n'avais jamais vue auparavant et que je n'ai jamais revue dans la vie. Je me rappelle seulement qu'elle n'était

point blanche ni rose, mais d'une seule couleur, d'une blancheur jaunâtre, et transparente comme l'ambre. Le charme de cette figure ne résidait, ni dans une parfaite régularité de traits, ni dans une intéressante mobilité. Ce qui la distinguait, était un caractère de sincérité séduisante, ravissante, presque effrayante ; c'était une figure pleine d'amour consciencieux et de sainte bonté ; c'était plutôt une âme qu'une figure : c'est pourquoi je ne pus jamais la fixer complètement dans mon souvenir. Les yeux étaient doux comme des fleurs, les lèvres un peu blafardes, mais de courbe gracieuse ; elle portait un peignoir de soie couleur barbeau ; c'était là tout son vêtement. Ses pieds et son cou étaient nus, et à travers ce voile souple et fin se trahissait quelquefois, comme à la dérobée, la svelte délicatesse des membres. Quant aux discours que nous tenions ensemble, je ne suis guère plus en état de les reproduire ; je sais seulement que nous nous fiançâmes, et que nos caresses étaient sereines et heureuses, ingénues et intimes comme celles de fiancés, des caresses presque fraternelles. Il arriva même souvent que nous ne nous parlions pas, mais que nous confondions nos regards et demeurions des éternités plongés dans cette extatique contemplation... Comment vint le réveil ? je ne saurais le dire, mais je vécus longtemps sur les arrière-délices de cet amour. Longtemps je restai comme abreuvé de joies inouïes ; mon âme semblait plongée dans une langoureuse et profonde béatitude ; un contentement inconnu vivifiait toutes mes sensations et je me maintins heureux et satisfait, quoique ma bien-aimée ne m'apparut plus depuis dans mes songes. Mais n'avais-je pas puisé dans son regard une éternité de bonheur ? Elle me connaissait aussi trop bien pour ignorer que je n'aime pas les répétitions.

— Vraiment, s'écria Maria, vous êtes un homme à bonnes fortunes... Mais, dites-moi, mademoiselle Laurence était-elle statue de marbre ou toile peinte ? morte ou songe ?

— Peut-être tout cela ensemble, répondit très sérieusement Maximilien.

— Je pourrais me figurer, cher ami, que cette maîtresse devait être d'une substance fort douteuse. Et quand me raconterez-vous cette histoire ?

— Demain. Elle est longue et je suis fatigué aujourd'hui.

Je viens de l'Opéra ; j'ai encore trop de musique dans les oreilles.

— Vous fréquentez maintenant beaucoup l'Opéra, et je crois, Max, que vous y allez plus pour voir que pour entendre.

— Vous ne vous trompez point, Maria, j'y vais réellement pour contempler les figures des belles Italiennes. En vérité, elles sont déjà assez belles hors du théâtre, et un physionomiste pourrait très facilement démontrer, par l'idéal de leurs traits, l'influence des beaux-arts sur les formes corporelles du peuple italien. La nature a repris ici aux artistes le capital qu'elle leur avait jadis prêté, et voyez comme elle fait rendre à ce capital les intérêts les plus agréables ! La nature, après avoir fourni jadis des modèles aux artistes, copie aujourd'hui, à son tour, les chefs-d'œuvre auxquels ces modèles ont servi. Le sentiment du beau a pénétré le peuple entier, et de même que la chair agit autrefois sur l'esprit, aujourd'hui l'esprit réagit sur la chair. C'est un culte qui n'est pas stérile que cette dévotion aux belles madones, aux beaux tableaux d'autel, qui s'impriment dans l'âme du fiancé, pendant que la fiancée porte dévotement au fond du cœur l'image d'un beau saint. Ces affinités électives ont créé ici une race encore plus belle que la douce terre sur laquelle elle fleurit et que le ciel lumineux qui les entoure de ses rayons comme d'un cadre doré. Les hommes ne m'intéressent jamais beaucoup, quand ils ne sont ni peints ni sculptés, et je vous laisse, Maria, tout l'enthousiasme que vous voudrez pour ces beaux et souples Italiens, qui ont des favoris noir-brigand, de grands nez nobles et des yeux si doucement circonspects. On dit que les hommes de Lombardie sont les plus beaux. Je n'ai jamais fait de recherches à cet égard, et j'ai, au contraire, sérieusement étudié les Lombardes. Elles sont, je l'ai bien remarqué, aussi réellement belles que la renommée le publie. Il paraît d'ailleurs qu'elles l'étaient déjà suffisamment dans le moyen âge. On raconte, en effet, que la réputation des belles Milanaises fut un des motifs secrets qui poussèrent François I^er^ à entreprendre sa campagne d'Italie. Le roi chevalier était certainement curieux de connaître si ses cousines spirituelles, les filles de son parrain, le marquese Trivulce, étaient aussi jolies qu'on le rapportait... Malheureux prince ! cette curiosité, il la paya bien cher à Pavie.

Mais qu'elles deviennent belles, ces Italiennes, quand la musique illumine leurs visages ! Je dis illumine, car l'effet de la musique, que j'ai observé à l'Opéra sur la figure des belles femmes, ressemble tout à fait à la magie mouvante des ombres et des lumières qui se jouent sur les statues, quand, la nuit, nous les considérons à la clarté des flambeaux. Ces figures de marbre nous révèlent alors, avec une effrayante vérité, leurs esprit intime et leurs secrets silencieux. C'est de la même manière que se révèle à nos yeux la vie des belles Italiennes, quand nous les voyons à l'Opéra. La succession des mélodies éveille alors dans leur âme un enchaînement de sentiments, de souvenirs, de souhaits et de douleurs, qui se manifestent à chaque instant dans le mouvement de leurs traits, dans leur rougeur, dans leur pâleur, dans toutes les nuances de leur sourire. Celui qui sait lire, peut lire alors sur ces belles figures bien des choses douces et intéressantes, des histoires aussi attachantes que les nouvelles de Boccace, aussi tendres que les sonnets de Pétrarque, aussi folles que les octaves de l'Arioste, quelquefois aussi des trahisons affreuses, et une méchanceté sublime, aussi poétique que l'enfer de Dante. A certains passages de Rossini, c'est plaisir de regarder les loges. Si du moins les hommes prenaient garde pendant ce temps d'exprimer leur enthousiasme par un vacarme moins horrible ! Cet extravagant tapage des théâtres italiens m'est souvent insupportable. Mais la musique est pour ces hommes l'âme, la vie, la nationalité. Il y a sans doute en d'autres pays des musiciens qui jouissent d'une réputation égale à celle des grands noms italiens, mais non un peuple musical. La musique est représentée en Italie, non par des individus, mais par la population entière chez qui elle se manifeste : ici, la musique s'est fait peuple. Chez nous autres gens du Nord, c'est tout autre chose, la musique se borne à se faire homme, et s'appelle Mozart. Encore, quand on examine de près les chefs-d'œuvre de ce génie septentrional, y retrouve-t-on le soleil de l'Italie et le parfum de ses orangers, et il appartient bien moins à notre Allemagne, qu'à la belle Italie, patrie de la musique. Oui, l'Italie est toujours la patrie de la musique, encore que ses grands maîtres descendent dans la tombe ou deviennent muets, bien que Bellini meure et que Rossini se taise.

— En vérité, dit Maria, Rossini garde un silence obstiné. Voilà, si je ne me trompe, dix ans qu'il est muet.

— C'est peut-être un trait d'esprit de sa part, répondit Maximilien ; il aura voulu prouver que le surnom de *Cygne de Pesaro*, qu'on lui a décerné, ne lui allait pas du tout. Les cygnes chantent à la fin de leur vie, mais Rossini a cessé de chanter dès le milieu de sa carrière ; et je crois qu'il a bien fait, et montré par là qu'il est véritablement un génie. Un artiste qui n'a que du talent conserve jusqu'à la fin de sa vie l'impulsion qui lui fait exercer ce talent. L'ambition l'aiguillonne ; il sent qu'il se perfectionne chaque jour, et s'efforce d'atteindre l'apogée de son art. Le génie, au contraire, ayant atteint de bonne heure le degré le plus élevé, est satisfait, méprise le monde et l'ambition vulgaire, et s'en retourne chez lui à Strafford-sur-l'Avon, comme William Shakespeare, ou se promène en riant et plaisantant sur le boulevard Italien, à Paris, comme Gioachimo Rossini. Quand le génie n'a pas une constitution tout à fait mauvaise, il vit de cette façon, longtemps après avoir fait ses chefs-d'œuvre, ou, comme on dit aujourd'hui, après avoir rempli sa mission. C'est un préjugé de croire que le génie doit mourir de bonne heure. Je crois qu'on a assigné l'espace compris entre trente et trente-cinq ans, comme l'époque la plus pernicieuse pour le génie. Que de fois j'ai plaisanté et taquiné à ce sujet le pauvre Bellini, en lui prédisant qu'en sa qualité de génie, il devait mourir bientôt, parce qu'il atteignait l'âge critique ! Chose étrange ! malgré notre ton de gaieté, cette prophétie lui faisait éprouver un trouble involontaire : il m'appelait son *jettatore*, et ne manquait jamais de faire le signe conjurateur... Il avait tant envie de vivre ! Le mot de mort excitait en lui un délire d'aversion : il ne voulait pas entendre parler de mourir ; il en avait peur comme un enfant qui craint de dormir dans l'obscurité... C'était un bon et aimable enfant, un peu suffisant parfois ; mais on n'avait qu'à le menacer de sa mort prochaine pour lui rendre une voix modeste et suppliante, et lui faire faire, avec deux doigt élevés, le signe conjurateur du *jettatore*... Pauvre Bellini !

— Vous l'avez donc connu personnellement ? Etait-il bien ?

— Il n'était pas laid. Nous autres hommes, nous ne pouvons guère plus que vous répondre affirmativement à une pareille

question sur quelqu'un de notre sexe. C'était un être svelte et élancé, ayant des mouvements gracieux et presque coquets, toujours *tiré à quatre èpingles ;* figure régulière, allongée, rosâtre ; cheveux blond-clair presque dorés, frisés à boucles légères : front noble, élevé, très élevé ; nez droit ; yeux pâles et bleus ; bouche bien proportionnée ; menton rond. Ses traits avaient quelque chose de vague et sans caractère, comme le lait, et cette face laiteuse tournait quelquefois à une expression aigre-douce de tristesse. Cette tristesse remplaçait l'esprit sur le visage de Bellini ; mais c'était une tristesse sans profondeur, dont la lueur vacillait sans poésie dans les yeux, et tressaillait sans passion autour des lèvres. Le jeune maestro semblait vouloir étaler dans toute sa personne cette douleur molle et flasque. Ses cheveux étaient frisés avec une sentimentalité si rêveuse, ses habits se collaient avec une langueur si souple autour de ce corps élancé ; il portait son jonc d'Espagne d'un air si idyllique, qu'il me rappelait toujours ces bergers que nous avons vus minauder dans les pastorales avec houlette enrubanée et culotte de taffetas rose. Sa démarche était si demoiselle, si élégiaque, si éthérée ! Toute sa personne avait l'air d'un soupir en escarpins. Il a eu beaucoup de succès auprès des femmes, mais je doute qu'il ait fait naître une grande passion. Pour moi, son apparition avait quelque chose de plaisamment gênant, dont on pouvait tout d'abord trouver la raison dans son mauvais langage français. Quoique Bellini vécût en France depuis plusieurs années, il parlait le Français aussi mal peut-être qu'on le pourrait parler en Angleterre. Je ne devrais pas qualifier ce langage de mauvais : mauvais est ici trop bon. Il faudrait dire : effroyable ! à faire dresser les cheveux ! Quand on était dans le même salon que Bellini, son voisinage inspirait toujours une certaine anxiété mêlée à un attrait d'effroi qui repoussait et retenait tout ensemble. Ses calembours involontaires n'étaient souvent que d'une nature amusante, et rappelaient le château de son compatriote, le prince de Pallagonie que Gœthe, dans son voyage d'Italie, représente comme un musée d'extravagances baroques et de monstruosités entassées sans raison. Comme, en semblable occasion, Bellini croyait toujours avoir dit une chose tout innocente et toute sérieuse, sa figure formait avec ses paroles le contraste le plus bouffon. Ce qui pouvait me déplaire dans ses

traits ressortait alors avec d'autant plus de force ; mais ce qui me déplaisait n'était pas précisément ce qu'on pourrait appeler un défaut, du moins cet effet n'était-il pas ressenti au même degré par les femmes. La figure de Bellini, comme toute sa personne, avait cette fraîcheur physique, cette fleur de carnation, cette couleur rose qui me fait une impression désagréable, à moi qui préfère la couleur de la mort ou du marbre. Ce ne fut que plus tard, après des relations plus fréquentes, que je ressentis pour lui un penchant réel. Cela vint surtout quand j'eus remarqué que son caractère était tout à fait bon et noble. Son âme est certainement restée sans souillure, au milieu des indignes contacts de la vie. Il n'était pas non plus dépourvu de cette bonhomie naïve et enfantine qu'on est toujours sûr de rencontrer chez les hommes de génie, quoiqu'il ne la laissât pas voir au premier venu.

— Oui, je me souviens, continua Maximilien en s'asseyant sur le siége au dossier duquel il s'était appuyé jusque-là, je me souviens du moment où Bellini m'apparut sous un jour si aimable, que je l'observai avec plaisir, et me promis de faire avec lui connaissance plus intime. Mais ce fut, hélas ! notre dernière entrevue dans cette vie. C'était un soir que nous avions dîné ensemble chez notre ami le conseiller Jaubert ; nous étions de fort bonne humeur, et les douces mélodies résonnaient au piano... La maîtresse de la maison, la jolie petite fée, était, plus que jamais, rayonnante d'esprit et de gaieté... Je le vois encore, le bon Bellini, tout épuisé de cette masse d'amusants bellinismes qu'il avait débités, s'asseoir sur un siége... Ce siége était très bas, aussi bas qu'un escabeau, de sorte que Bellini était presque assis aux pieds d'une belle Italienne qui s'était étendue sur un sofa en face de lui. Elle le regardait avec une douce malice pendant qu'il travaillait à l'amuser par quelques phrases françaises ; travail qui l'obligeait toujours à commenter dans son jargon sicilien ce qu'il venait de dire pour prouver qu'il n'avait pas dit de sottise mais au contraire, fait un compliment délicat. Je crois que la *bellissima principessa* n'écoutait pas beaucoup les propos de Bellini. Elle lui avait pris des mains son jonc d'Espagne dont il voulait appuyer parfois sa faible rhétorique, et elle s'en servait pour démolir fort tranquillement l'élégant édifice de frisure

sur les tempes du jeune maestro. C'était cette maligne occupation qui appelait sur les lèvres de la belle dame un sourire comme je n'en ai jamais vu à aucune autre bouche humaine. Cette figure ne me sort pas de la mémoire. C'était un de ces visages qui semblent appartenir au domaine des rêves poétiques plus qu'à la grossière réalité de la vie. Des contours qui rappellent Léonard de Vinci, ce noble ovale avec les naïves fossettes des joues et le sentimental menton pointu de l'école lombarde. La couleur avait plutôt la douceur romaine, l'éclat mat de la perle, une pâleur distinguée, la morbidezza. Enfin, c'était une figure comme on ne peut la trouver que dans quelque vieux portrait italien qui représente une de ces grandes dames dont les artistes italiens du XVI[e] siècle étaient amoureux quand ils créaient leurs chefs-d'œuvre, et auxquelles pensaient les héros allemands et français quand ils ceignaient le glaive et passaient les Alpes... Oh ! oui, c'était une figure de cette famille, qu'animait un sourire de la malice la plus douce et de l'espièglerie du meilleur goût, pendant que la belle dame détruisait avec le jonc d'Espagne la blonde frisure du bon Bellini. En ce moment, Bellini me parut comme touché d'une baguette magique. Le sourire de sa belle compatriote avait jeté un reflet idéal sur son visage; il était comme transfiguré par l'éclat divin de ce sourire. — Dans ce moment il devint pour moi un être sympathique — je l'aimais... Hélas ! quinze jours après, je lus dans les journaux que l'Italie avait perdu l'un de ses fils les plus glorieux!

Chose bizarre ! on annonça en même temps la mort de Paganini. Je ne doutai pas un instant de cette mort, parce que le blafard et vieux Paganini a toujours eu l'air d'un mourant ; mais celle du jeune et frais Bellini me parut incroyable, et pourtant la nouvelle de la mort du premier n'était qu'une erreur de gazette. Paganini se trouve sain et dispos à Gênes, et Bellini gît dans la tombe à Paris !

— Aimez-vous Paganini ? dit Maria.

— Cet homme, dit Maximilien, est l'ornement de sa patrie, et mérite sans doute la mention la plus distinguée quand on veut parler des notabilités musicales d'Italie.

— Je ne l'ai jamais vu, reprit Maria ; mais, selon la renommée, son extérieur ne satisfait pas complètement le sentiment du beau. J'ai vu des portraits de lui...

— Dont aucun n'est ressemblant, dit, en l'interrompant, Maximilien. On l'a enlaidi ou embelli, mais sans jamais rendre son véritable caractère. Je crois qu'un seul homme a réussi à retracer sur le papier la véritable physionomie de Paganini. C'est un peintre sourd et fou, nommé Lyser, qui, dans sa spirituelle folie, a si bien saisi en quelques coups de crayon le tête de Paganini, que la vérité du dessin vous fait rire et vous effraie tout à la fois. " Le diable m'a conduit la main, " me disait le pauvre peintre sourd en ricanant en dessous, et hochant la tête avec une bonhomie ironique, comme il avait coutume de faire à propos de ses charges. Ce peintre fut toujours un singulier original. En dépit de sa surdité, il était enthousiaste de musique, et il paraît qu'il la comprenait quand il se trouvait assez près de l'orchestre pour lire sur la figure des musiciens, et juger, d'après le mouvement de leurs doigts, le plus ou moins de mérite de l'exécution. Il faisait aussi la critique des opéras dans un journal estimé à Hambourg. Qu'y a-t-il là d'étonnant ? le peintre sourd pouvait voir les sons dans la forme visible du jeu. Il y a bien des hommes pour lesquels les sons eux-mêmes ne sont que des formes invisibles dans lesquelles ils entendent les figures et les couleurs.

— Et vous êtes un de ces hommes ! dit Maria.

— Je regrette de ne plus posséder le petit dessin de Lyser : il vous aurait peut-être donné une idée de l'extérieur de Paganini. Des traits noirs crûment arrêtés pouvaient seuls saisir cette physionomie fabuleuse qui semblait appartenir plutôt au royaume sulfureux des ombres qu'au monde lumineux des vivants. " En vérité, le diable m'a conduit la main, " me répétait le peintre sourd devant le pavillon de l'Alster, à Hambourg, le jour même où Paganini donna son premier concert. " Oui, mon ami, continua-t-il, le monde soutient une chose vraie en disant que Paganini s'est donné corps et âme au diable pour devenir le meilleur violoniste de l'Europe, gagner des millions à la pointe de son archet, et enfin pour se libérer des galères où il a déjà langui bien des années. Car voyez-vous, mon ami, quand il était maître de chapelle à Lucques, il devint amoureux d'une princesse de théâtre, prit de la jalousie contre quelque petit singe d'abbé, fut peut-être trompé, poignarda en bon Italien son amante infidèle, fut

envoyé aux galères à Gênes, et, comme je vous l'ai dit, finit par se donner au diable pour devenir libre d'abord, puis le meilleur violoniste de l'Europe, et enfin pour pouvoir imposer ce soir à chacun de nous une contribution de deux thalers. Mais voyez-vous ! *tous les bons esprits louent le Seigneur !* Tenez ! le voilà lui-même qui vient là-bas dans l'allée avec son équivoque *Famulus !* "

En effet, c'était Paganini en personne que je reconnus aussitôt. Il portait une redingote gris foncé qui lui tombait jusqu'aux talons, ce qui faisait paraître sa taille très-haute. Sa longue chevelure sombre descendait sur ses épaules en mèches tordues, et y formait une sorte de cadre noir autour de sa figure pâle et cadavéreuse où le chagrin, le génie et l'enfer avaient imprimé leurs ineffaçables stigmates. Près de lui sautillait une petite figure bien portante et nettement prosaïque, visage rose ridé, habit gris clair à boutons d'acier, saluant de tous côtés avec une gracieuseté insoutenable, quoique d'ailleurs il semblât jeter parfois des regards louches et inquiets sur cette ténébreuse figure qui marchait d'un air sérieux et pensif à ses côtés. On croyait voir la gravure où Retsch a représenté Faust se promenant avec Wagner devant les portes de Leipzig. Le peintre sourd me fit à sa manière un commentaire bouffon sur ces deux personnages, et appela particulièrement mon attention sur la démarche compassée et allongée de Paganini.

" Ne semble-t-il pas, dit-il, qu'il porte encore les fers aux jambes ? Il s'est habitué pour toujours à cette démarche. Voyez aussi avec quelle méprisante ironie il regarde parfois son compagnon, quand celui-ci l'importune de son caquet prosaïque. Il ne peut cependant se passer de lui ; un contrat sanglant le lie à ce serviteur, qui n'est autre que Satan. Le peuple ignorant croit certainement que ce compagnon est M. George Harrys, le faiseur de comédies et d'anecdotes de Hanovre, que Paganini a emmené avec lui dans ses voyages pour prendre soin de la partie pécuniaire dans les concerts. Le peuple ne sait pas que le diable n'a pris à M. George Harrys que sa figure, et que la pauvre âme de ce pauvre homme demeure, pendant ce temps, enfermée avec d'autres guenilles dans une armoire de sa maison, à Hanovre, jusqu'à ce que le diable lui rende son enveloppe charnelle, en se décidant peut-être à accompagner par le monde

son maître Paganini, sous une forme plus digne, en caniche noir par exemple."

Si Paganini, en plein jour, sous les arbres verts du *Jungfernsteg* de Hambourg, m'avait déjà paru passablement fantastique et fabuleux, combien fus-je saisi le soir, au concert, par cet aspect bizarre et sinistre ! La salle de la comédie de Hambourg était le théâtre de cette solennité, et le public amateur s'y était rassemblé de si bonne heure et en si grand nombre, que je pus, à grand'peine, enlever une petite place à l'orchestre. Quoique ce fût jour de poste, j'y aperçus aux premières loges tout le beau monde du commerce ; un Olympe entier de banquiers et autres millionnaires ; les dieux du café et du sucre, avec leurs grasses déesses légitimes, Junons de la rue Wrantram et Vénus de l'impasse Dreckwall. Un religieux silence régnait d'ailleurs dans toute la salle. Tous les yeux étaient braqués sur la scène. Les oreilles s'apprêtaient à entendre. Mon voisin, honnête courtier en fourrures, retira de ses oreilles de vieux bouchons de coton, pour mieux pomper les sons précieux qui coûtaient deux thalers d'entrée. Enfin sur la scène s'avança une sombre figure qui paraissait arriver du monde des ténèbres. C'était Paganini dans son noir costume de gala : habit noir et gilet noir de coupe effroyable, comme l'étiquette infernale le prescrit peut-être à la cour de Proserpine. Un pantalon noir flottait pauvrement autour de ses jambes fluettes. Ses longs bras parurent allongés encore par le violon qu'il tenait d'une main, et par l'archet qu'il tenait de l'autre, et avec lequel il touchait presque la terre, quand il débita devant le public ses révérences inouïes. Dans les courbures anguleuses de son corps apparaissaient une répugnante flexibilité de mannequin, et en même temps une sorte de servilité animale, qui nous donna grande envie de rire ; mais sa figure, dont l'éclairage éblouissant de l'orchestre faisait ressortir la pâleur cadavéreuse, avait quelque chose de si suppliant, de si niaisement humble, qu'une singulière pitié étouffa en nous toute velléité rieuse. A-t-il appris ces révérences d'un automate ou d'un chien ? Ce regard suppliant est-il celui d'un être frappé à mort, ou sert-il de masque à l'ironie d'un avare ? Est-ce un vivant qui va s'éteindre, et qui, dans l'arène de l'art, se prépare, comme un gladiateur mourant, à récréer le public par ses dernières convulsions ? Est-ce un mort sorti du tombeau, violon-vampire,

qui vient sucer, sinon le sang de notre cœur, du moins l'argent de notre poche?

Toutes ces questions se croisaient dans notre tête pendant que Paganini faisait ses interminables politesses; mais toutes ces pensées se turent quand le merveilleux virtuose plaça son violon sous son menton et commença à jouer. En ce qui me touche, vous connaissez déjà ma seconde vue musicale, ma faculté d'apercevoir, à chaque son que j'entends, la figure corrélative. Il arriva donc que Paganini fit passer devant mes yeux, avec chaque coup d'archet, des figures visibles et des situations, qu'il me raconta en images sonores toutes sortes de curieuses histoires, où lui-même, avec sa musique, jouait le principal personnage. Les coulisses s'étaient métamorphosées dès le premier coup d'archet. Il m'apparut avec son pupitre dans une chambre claire, et décorée, dans un plaisant désordre, avec des meubles de rocailles dans le goût Pompadour. Partout de petites glaces, partout de petits amours, des porcelaines chinoises, un délicieux chaos de rubans, de guirlandes de fleurs, de gants blancs, de blondes déchirées, de fausses perles, de diadèmes de chrysocale et autres oripeaux divins qu'on trouve ordinairement dans le cabinet d'étude d'une *prima donna*. L'extérieur de Paganini s'était également métamorphosé, et de la façon la plus flatteuse. Il portait une culotte courte de satin lilas, une veste blanche brodée, un habit de velours bleu clair à boutons d'argent filigrané, et ses cheveux, soigneusement frisés en petites boucles, se jouaient autour de sa figure qni brillait de jeunesse, de fraîcheur et d'une douce tendresse, quand il lorgnait la jolie signorina qui se tenait à côté de son pupitre.

Dans le fait, j'aperçus près de lui une jeune et jolie créature habillée à l'ancienne mode, aux paniers de satin, à la taille fine et séduisante, aux cheveux poudrés et crêpés en montagne, sous lesquels brillait d'un air plus dégagé un joli visage rond avec des yeux étincelants, de jolies petites joues fardées, de petites mouches et un petit nez impertinent. Elle tenait à la main un rouleau de papier blanc, et d'après le mouvement de ses lèvres et le balancement coquet de son corsage, je pus conjecturer qu'elle chantait; mais je n'entendais aucun de ses trilles, et ne pus deviner que par le jeu de Paganini, qui l'accompagnait sur le violon, ce qu'elle chantait, et ce que lui-même éprouvait au

fond du cœur en l'entendant chanter. Oh ! c'étaient des mélodies telles que le rossignol en module dans les ombres du soir, quand le parfum de la rose enivre son cœur de désirs printaniers. C'était une béatitude de langueur et de tressaillements voluptueux ! C'étaient des sons amoureux qui se caressaient, se fuyaient avec une bouderie agaçante, puis se rejoignaient et s'enlaçaient, enfin mouraient dans un enivrant unisson. Oui, tous ces sons se livraient à des jeux charmants, comme des papillons qui se poursuivent, s'évitent, se cachent derrière une fleur, se retrouvent et s'enchaînant dans un bonheur aérien, se perdent dans la lumière du soleil. Mais une araignée, une hideuse araignée peut soudain préparer un sort tragique à ces papillons amoureux. Le jeune cœur avait-il de semblables pressentiments ? une mélodie plaintive et touchante, comme le pressentiment d'une infortune prochaine, glissa doucement parmi les chants qui jaillissaient du violon de Paganini... Ses yeux deviennent humides... Il s'agenouille avec dévotion devant son *amata*... Mais, hélas ! pendant qu'il se courbe pour baiser ses pieds, il aperçoit sous le lit un petit *abbate !* Je ne sais ce qu'il pouvait avoir contre ce pauvre homme, mais le Génois devint pâle comme la mort, il saisit le pauvret avec des mains crispées de rage, lui donna des soufflets, ainsi que bon nombre de coups de pied, le jeta ensuite à la porte, puis tira de sa poche un long stylet et le plongea dans le sein de la jeune beauté...

Mais, en ce moment, la salle retentit de bravos. La population mâle et femelle de Hambourg payait un bruyant tribut d'enthousiasme au grand artiste qui venait de finir la première partie de son concerto, et s'inclinait avec un surcroît d'angles et de courbes. Il me sembla voir sur sa figure une expression d'humilité plus suppliante qu'auparavant. Ses yeux étaient fixes, d'une inquiétude de criminel !

— Divin ! s'écria, en se grattant les oreilles, mon voisin, le connaisseur en fourrures ; ce morceau vaut à lui seul les deux thalers.

— Quand Paganini recommença à jouer, tout devint plus sombre à mes yeux. La figure du maître se voila d'ombres plus épaisses, et de cette obscurité, sa musique sortit avec les sons les plus douloureux et les plus déchirants. Ce ne fut que rarement, et quand une petite lampe suspendue sur sa tête l'éclairait d'une

maigre lueur, que je pus voir son visage pâle où cependant n'était pas encore éteint le charme de la jeunesse. Son costume était bizarrement mi-partie de deux couleurs, rouge et jaune. A ses pieds pesaient de lourdes chaînes. Derrière lui s'agitait une figure dont la physionomie tenait de la lascive nature du bouc, et de longues mains velues m'apparaissaient quelquefois comme des auxiliaires qui s'allongeaient sur le manche du violon de Paganini. Elles lui conduisaient même parfois la main, et des bravos participant du bêlement et du rire accompagnaient les sons qui ruisselaient du violon, sons toujours plus plaintifs et plus sanglants. C'étaient des sons pareils au chant des anges déchus qui, ayant fait l'amour avec les filles de la terre, furent bannis du royaume des bienheureux, et tombèrent dans l'abîme avec la rougeur de la honte sur le front. C'étaient des sons dans l'obscure profondeur desquels ne brillait plus ni consolation ni espérance. Quand les saints du ciel entendent de tels sons, la louange de Dieu meurt sur leurs lèvres pâlissantes, et ils voilent en pleurant leurs faces éplorées. Quelquefois, quand le rire de bouc *obligato* chevrotait à travers ces tortures mélodiques, je voyais au fond de la scène une foule de petites femmes qui balançaient avec une joie cruelle leurs laides figures, et exprimaient leur malice en raclant leurs doigts croisés. Des vibrations d'angoisses sortaient alors du violon, avec des soupirs déchirants et des sanglots comme on n'en a jamais entendu sur la terre, et comme on n'en entendra peut-être jamais de pareils, si ce n'est dans la vallée de Josaphat, quand sonneront les gigantesques trombones du grand jugement, que les cadavres sortiront de leurs tombes et attendront leur sort... Mais le violoniste poussa soudain un grand coup d'archet, un coup de délire et de désespoir tel, que ses chaînes se brisèrent avec fracas, et que son infernal auxiliaire disparut, ainsi que les railleuses sorcières.

En ce moment, mon voisin, le courtier fourreur, s'écria : " Quel dommage ! sa chanterelle vient de casser. Cela vient de son continuel pizzicato ! "

Une corde s'était-elle réellement cassée à son violon ? Je ne sais. J'étais tout entier à la transformation des sons, et Paganini m'apparut de nouveau changé complètement, ainsi que son entourage. Je pus à peine le reconnaître sous un sombre froc de moine qui le revêtait moins qu'il ne le cachait. La tête à

moitié perdue dans le capuchon, les reins ceints d'une corde, les pieds nus, cette figure solitaire et orgueilleuse se tenait sur un promontoire de roches, au bord de la mer, et jouait du violon. C'était, à ce qu'il me semblait, au moment du crépuscule. Les lueurs pourprées du soir s'épandaient sur les flots lointains de la mer, qui se coloraient d'une teinte toujours plus rouge, et roulaient avec un murmure plus solennel, et ce murmure s'accordait avec les sons du violon. Mais plus la mer rougissait, plus le ciel devenait blafard; et quand enfin les flots agités furent arrivés à la couleur du sang le plus vermeil, le ciel avait pris une pâleur cadavéreuse, une blancheur de spectre, et les étoiles y perçaient avec un développement menaçant... et ces étoiles étaient noires, d'un noir étincelant comme le charbon de terre. Cependant les sons du violon devenaient toujours plus hardis et plus impétueux ; dans les yeux du violoniste brillait une railleuse soif de destruction, et ses lèvres minces se remuaient avec une si horrible vivacité, qu'il avait l'air de murmurer ces anciennes formules magiques qui servaient jadis à évoquer la tempête et à déchaîner les mauvais esprits et les démons captifs au fond de la mer. Quand parfois, sortant son bras nu, son long bras desséché, de l'ample manche du froc, il fouettait l'air avec son archet, il devenait un véritable magicien qui commande aux éléments avec sa baguette, et l'on entendait des hurlements insensés retentir sous l'abîme, et les vagues sanglantes bondissaient à une telle hauteur, que leur rouge écume jaillissait sur le ciel blême et sur les étoiles noires. Et l'on entendait rugir, siffler, craquer comme si le monde allait s'écrouler, et le moine jouait du violon avec une opiniâtreté croissante. Il voulait, par la force de sa volonté frénétique, briser les sept sceaux desquels Salomon scella les vases de fer où il renferma les démons vaincus. Le sage roi engloutit jadis ces vases dans la mer. Pendant que Paganini jouait, je crus entendre la voix de ces mêmes esprits emprisonnés, qui mêlaient au son du violon leur basse la plus furieuse. Mais il me sembla distinguer à la fin l'allégresse de la délivrance, et je vis sortir des vagues sanglantes les têtes des démons libérés, tous monstres d'une laideur fabuleuse : des crocodiles à ailes de chauve-souris, des serpents avec des bois de cerf, des singes coiffés de coquillages, des phoques avec de longues barbes patriarcales, des

figures de femmes avec des mamelles à la place des joues, des têtes de chameaux verts, des hermaphrodites marins de combinaisons incompréhensibles, tous lançant des regards d'une intelligence glaciale, et allongeant vers le moine musicien de longues nageoires crochues... Celui-ci, dans son fol emportement d'évocation, laissa tomber son capuchon, et sa chevelure flottante au vent entoura sa tête comme de noirs serpents.

Cette apparition troublait tellement mes sens, que je me bouchai les oreilles et fermai les yeux pour ne pas perdre la raison. Tous les spectres disparurent à l'instant, et quand je relevai les yeux, je vis le pauvre Génois dans sa forme ordinaire, qui faisait ses révérences habituelles, pendant que le public applaudissait avec transport.

" C'est le fameux tour de force sur la corde de *sol*, me dit mon voisin : je joue moi-même du violon, et je comprends ce qu'il y a de merveilleux à dominer ainsi son instrument ! " Heureusement la pause dura peu ; sans cela le connaisseur en pelleteries m'aurait certainement étouffé sous une dissertation technique. Paganini replaça son violon sous son menton, et avec le premier coup d'archet recommença la merveilleuse transfiguration des sons. Mais cette fois les couleurs étaient moins crues et les formes plus indécises. Les sons se développaient avec calme et majesté, ondulaient et s'enflaient comme le choral de l'orgue sous les voûtes d'une cathédrale. Tout s'était étendu alentour dans des proportions immenses et telles que les yeux seuls de l'esprit les pouvaient embrasser. Au centre de ce vaste espace planait un globe lumineux sur lequel s'élevait un homme de taille gigantesque, au port sublime, qui jouait du violon. Le globe était-il le soleil ? Je l'ignore ; mais dans les traits de l'homme je reconnus Paganini embelli d'une beauté idéale, rayonnant de gloire, souriant d'une joie d'expiation. Son corps resplendissait de force virile, un vêtement bleu clair enveloppait ses membres ennoblis : autour de ses épaules flottait en boucles brillantes sa noire chevelure. Il se tenait debout, ferme et assuré comme une sublime image de la divinité et jouait du violon ; il semblait que toute la création obéît à ses accords. C'était l'homme planète autour duquel tournait l'univers avec une solennité mesurée et des rythmes célestes. Ces belles clartés calmes qui planaient autour de lui,

étaient-ce les étoiles du ciel ? et cette harmonie sonore qui rayonnait de leurs mouvements, était-ce le chant des sphères dont les poètes et les voyants ont parlé dans leurs visions ? Quelquefois, quand mes yeux s'efforçaient de pénétrer au loin dans l'espace vaporeux, je croyais voir s'avancer des manteaux tout blancs, et sous ces manteaux marchaient des pèlerins gigantesques avec des bâtons blancs à la main. Chose merveilleuse ! les pommes d'or de ces bâtons étaient ces mêmes belles clartés que j'avais prises pour des étoiles. Ces pèlerins marchaient en cercle immense autour du musicien, les sons de son violon faisaient scintiller de plus en plus les pommes d'or de leurs bâtons, et le choral qui résonnait dans leurs bouches et que je pouvais prendre pour le chant des sphères n'était que l'écho continu de ce violon. Une sainte et indicible ferveur animait ces accords qui parfois vibraient, à peine sensibles comme un mystérieux murmure sur les eaux, puis s'enflaient comme les mélodies du cor, au clair de lune, et enfin débordaient avec une allégresse effrénée, comme si des milliers de bardes eussent saisi leurs harpes et uni leurs voix dans un chant de victoire. C'était une musique comme l'oreille n'en entend jamais, une musique que le cœur seul peut rêver quand il repose la nuit sur le sein de la bien-aimée. Peut-être aussi le cœur le comprend-il en plein jour quand il se perd avec délices dans les lignes pures et dans les nobles ovales d'un chef-d'œuvre grec.

— Ou quand on a bu une bouteille de champagne de trop ! dit soudain une voix riante qui arracha notre conteur à ses souvenirs enthousiastes... Il sembla sortir d'un songe. En se retournant, il aperçut le docteur accompagné de la noire Deborah, qui était entré doucement dans la chambre pour savoir si son médicament avait agi sur la malade.

— Ce sommeil ne me plaît pas, dit le docteur, en montrant le sofa.

Maximilien, qui, perdu dans les extases de son propre récit, n'avait pas remarqué que Maria était endormie depuis longtemps, se mordit les lèvres de dépit.

— Ce sommeil, continua le docteur, donne à sa figure le caractère de la mort. N'a-t-elle pas déjà l'air de ces masques blancs, de ces moulages de plâtre à l'aide desquels nous essayons de conserver les traits des personnes mortes ?

— Je voudrais bien, lui dit tout bas Maximilien, conserver un pareil masque de la figure de notre amie... Elle sera encore bien belle, même après la mort.

— Je ne vous le conseille pas, répliqua le docteur. Ces masques nous gâtent le souvenir de ce qui nous fut cher. Nous croyons voir encore dans ce plâtre quelque chose de leur vie, et ce que nous y conservons, n'est véritablement que la mort. D'ordinaire les beaux traits y prennent quelque chose de raide, d'ironique, d'odieux, dont nous sommes terrifiés. Ce sont surtout de véritables caricatures que ces moulages de figures dont le charme était principalement de nature intellectuelle, et dont les traits étaient moins réguliers qu'intéressants ; car aussitôt que les grâces de la vie y sont éteintes, les déviations réelles des lignes de beauté idéale ne sont plus compensées par un attrait spirituel. D'ailleurs, tous ces visages de plâtre ont je ne sais quoi d'énigmatique qui, après une longue contemplation, glace l'âme de la manière la plus intolérable. Ils ont tous l'air d'hommes qui vont faire une route pénible.

— Où allons-nous ? dit Maximilien. Mais le docteur prit son bras et l'emmena hors de la chambre.

## II

— Et pourquoi voulez-vous me martyriser encore avec cette horrible médecine, puisque je n'en dois pas moins mourir ?

C'était Maria qui parlait ainsi au moment où Maximilien entra dans la chambre. Devant elle était le médecin, qui d'une main tenait une fiole et de l'autre une petite coupe où moussait une liqueur brunâtre d'un aspect repoussant. — Mon cher ami, cria-t-il au survenant, votre présence me fait grand plaisir en ce moment. Obtenez donc de la signora qu'elle avale seulement quelques gouttes ; je suis pressé.

— Je vous en prie, Maria ! murmura Maximilien, de cette voix tendre qui semblait partir d'un cœur si brisé, que la malade, singulièrement émue, oubliant presque sa propre souffrance, prit la coupe. Mais avant de la porter à ses lèvres, elle lui dit en souriant :

— Pour me récompenser, vous allez me raconter l'histoire de Laurence, n'est-ce pas ?

— Il sera fait selon vos désirs, signora.

La pâle malade, moitié souriant, moitié frissonnant, but aussitôt le contenu de la coupe.

— Je suis pressé, dit le médecin en mettant ses gants noirs. Recouchez-vous tranquillement, signora, et ne bouge que le moins possible.

Accompagné de la noire Deborah qui l'éclairait, il quitta la chambre. Quand les deux amis furent seuls, ils se regardèrent longtemps en silence. Dans leur âme parlaient des pensées que chacun d'eux voulait cacher à l'autre. Mais la femme saisit soudain la main de l'homme et la couvrit de baisers brûlants.

— Pour l'amour de Dieu, dit Maximilien, ne vous agitez pas ainsi, et recouchez-vous paisiblement sur le sofa.

Quand Maria eut obéi, il lui couvrit très soigneusement les pieds avec le châle qu'il avait auparavant touché de ses lèvres. Elle l'avait sans doute remarqué, car ses yeux clignotèrent comme ferait un enfant heureux.

— Mademoiselle Laurence était-elle très belle ?

— Si vous voulez ne pas m'interrompre, chère amie, et me promettre d'écouter tranquillement et en silence, je vous dirai fort en détail ce que vous désirez savoir.

Souriant avec amitié au regard d'acquiescement de Maria, Maximilien se mit sur le siège qui était devant le sofa, et commença son récit de la manière suivante :

— Il y a maintenant neuf ans que je partis pour Londres, dans le but d'y étudier la langue et le peuple. Que le ciel confonde les Anglais et leur langue ! Ils se fourrent dans la bouche une douzaine de monosyllabes, les mâchent, les cassent et vous les crachent à la figure, et ils appellent cela parler. Heureusement qu'ils sont assez taciturnes de leur naturel, et quoiqu'ils vous regardent toujours la bouche ouverte, ils vous font au moins grâce de longues conversations. Mais malheur à nous si nous tombons dans les mains d'un fils d'Albion qui a fait le grand tour et appris sur le continent à parler français ! Celui-là veut saisir l'occasion de pratiquer sa science en linguistique, nous accable de questions sur tous les sujets ; à peine a-t-on répondu à l'une, qu'il en arrive une seconde sur notre âge, notre patrie, ou la durée de notre séjour, et il croit nous intéresser beaucoup par cet in-

terrogatoire. Un de mes amis de Paris disait, avec raison peut-être, que les Anglais apprennent leur conversation française au bureau des passe-ports. Leur entretien le mieux venu est à table, quand ils coupent en tranches leurs rosbifs gigantesques et vous demandent lequel vous aimez mieux, de l'intérieur rouge ou du dehors bruni, du plus ou moins cuit, du gras ou du maigre. Leurs rosbifs et leurs rôtis de mouton sont d'ailleurs les seules bonnes choses qu'ils possèdent. Le ciel préserve tout être chrétien de leurs sauces, composées d'un tiers de farine et de deux tiers de beurre, ou, pour varier, d'un tiers de beurre et de deux tiers de farine ! Que Dieu garde chacun de leurs naïfs légumes qu'ils servent cuits à l'eau et comme la nature les a façonnés ! Plus abominables encore que la cuisine des Anglais, sont leurs toasts et leurs harangues obligées, quand, la nappe enlevée et les dames retirées, on apporte à leur lieu et place un nombre égal de bouteilles de porto qu'ils croient ce qu'il y a de plus propre à suppléer le beau sexe. Je dis le beau sexe, car les Anglaises méritent ce nom. Ce sont de belles, blanches et sveltes personnes. Il est seulement dommage que la distance trop grande du nez à la bouche, qu'on trouve chez elles aussi fréquemment que chez les hommes, gâte, à mes yeux, les plus beaux visages. Cette déviation du type de la beauté me cause une impression d'autant plus pénible, quand je rencontre les Anglais, ici en Italie, où ces proportions mesquines du nez contrastent davantage avec les visages antiques des Italiens, dont les nez courbés à la romaine ou alignés à la grecque offrent souvent des proportions trop développées. Un observateur allemand a remarqué avec beaucoup de justesse que les Anglais qui se promènent au milieu des Italiens, ont tous l'air de statues auxquelles on a cassé le bout du nez.

Oui, c'est quand on rencontre les Anglais en pays étranger, que le contraste fait ressortir encore plus leurs défauts. Ce sont les dieux de l'ennui qui courent la poste en tous pays dans des voitures brillamment vernissées, et laissent derrière eux une terne poussière de tristesse. Ajoutez-y leur curiosité sans intérêt, leur lourdeur parée, leur gaucherie impertinente, leur anguleux égoïsme et leur passion froide pour tous les sujets repoussants. Il y a plus de trois semaines qu'on voit ici, sur la Piazza del Gran Duca, un Anglais qui demeure toute la journée, bouche

béante, à contempler ce charlatan à cheval qui arrache les dents aux paysans. Ce spectacle indemnise peut-être le noble fils d'Albion des exécutions qu'il perd à cette heure dans sa chère patrie ; car, après les combats de boxeurs et de coqs, il n'y a pas de spectacle plus précieux, pour un Anglais, que l'agonie d'un pauvre diable qui a volé un mouton ou imité une écriture, et qu'on expose, la corde au cou, pendant une heure, devant la façade d'Old-Bailey, avant de le lancer dans l'éternité. Je n'exagère pas quand je dis que le vol d'un mouton et le faux, dans cet horrible et cruel pays, sont punis à l'égal de l'inceste et du parricide. Moi-même qu'un triste hasard conduisit à Londres, j'y ai vu pendre un homme qui avait volé un mouton, et depuis ce temps j'ai perdu le goût pour le mouton rôti. Auprès de lui je vis pendre un Irlandais qui avait contrefait la signature d'un riche banquier. Je vois encore les naïves terreurs du pauvre Paddy, qui, aux assises, ne pouvait comprendre qu'on le punît si durement pour avoir imité une signature, lui qui permettait au premier venu d'imiter la sienne ! Et ce peuple ne cesse de parler de christianisme, il ne manque pas un prêche le dimanche, et inonde de bibles l'univers !

Je vous l'avouerai, Marie, si je ne pus rien goûter en Angleterre, ni la cuisine, ni les hommes, la faute en était un peu à moi-même. J'avais emporté de ma patrie une bonne provision de mauvaise humeur, et je cherchais des distractions chez un peuple qui ne sait lui-même tuer son ennui que dans le tourbillon de l'activité politique et mercantile. La perfection des machines qu'on emploie partout, dans ce pays, à accomplir des travaux d'homme, avait aussi pour moi quelque chose de déplaisant et de sinistre tout à la fois. Cette vie artificielle de rouages, pistons, cylindres, et de milliers de crochets, goupilles, petites dents qui se meuvent presque avec passion, me remplissait d'horreur. La précision, l'exactitude, la mesure et la ponctualité de la vie des Anglais ne me tourmentaient pas moins ; car si les machines en Angleterre nous font l'effet d'hommes, les hommes nous y apparaissent comme des machines. Oui, le bois, l'acier et le cuivre semblent y avoir usurpé l'esprit des hommes et être devenus presque fous par excès d'esprit, pendant que l'homme, dépouillé de sa vie intellectuelle, semblable à un fantôme vide, accomplit, comme une machine, sa tâche habituelle. A la

minute fixée il mange son beefsteak, débite son discours au parlement, fait ses ongles, monte en diligence, ou bien encore va se pendre.

Vous pouvez vous figurer sans peine combien s'augmentait mon malaise dans ce pays. Mais rien ne se peut comparer à l'humeur noire qui m'assaillit un soir que j'étais sur le pont de Waterloo et que je plongeais mes regards dans la Tamise. Il me semblait voir s'y réfléchir mon âme, qui, du fond de ce miroir, me montrait toutes ses blessures. Et puis, j'en vins à me rappeler les histoires les plus affligeantes. Je pensai à la rose qui avait été tous les jours arrosée de vinaigre, ce qui lui fit perdre ses parfums les plus doux, et la flétrit avant le temps... Je pensai au papillon égaré qu'un naturaliste qui gravit le Mont-Blanc vit voltiger solitaire entre les parois de glace... Je pensai à la guenon apprivoisée qui était si familière avec les hommes et jouait si gaiement avec eux, mais qui un jour, à table, ayant reconnu, dans le rôti qu'on apportait sur un plat, son propre enfant de singe, le saisit vivement, l'emporta dans les bois et ne se fit plus jamais voir parmi ses bons amis les hommes... Hélas ! je me sentis dans l'âme une telle amertume, que des larmes brûlantes s'échappèrent de mes yeux... elles tombèrent dans la Tamise et s'en furent dans le grand Océan qui a déjà englouti tant de larmes humaines, sans y prendre garde !

Il arriva dans ce moment qu'une singulière musique me tira de mes sombres rêveries. En regardant autour de moi, je vis sur le rivage une troupe d'hommes qui paraissaient avoir formé un cercle autour de quelque spectacle amusant. Je m'approchai, et distinguai une famille d'artistes qui se composait des quatre personnes suivantes :

1° Une petite vieille ramassée, habillée de noir, avec une très petite tête et un gros ventre très proéminent. De ce ventre pendait une énorme grosse caisse sur laquelle elle tambourinait impitoyablement.

2° Un nain qui portait, comme un marquis français de l'ancien régime, un habit brodé, une grande tête poudrée, mais dont les membres étaient minces et fluets. Il jouait du triangle en sautillant çà et là.

3° Une jeune fille d'environ quinze ans qui portait une jaquette courte et étroite en soie rayée bleue et un large panta-

lon rayé de même couleur. C'était une créature d'une forme aérienne et toute gracieuse. Sa figure avait la beauté grecque. Nez noble et droit ; lèvres finement découpées ; menton fuyant et arrondi ; teint chaudement olivâtre ; cheveux d'un noir éclatant, relevés autour des tempes : elle restait là droite, svelte et sérieuse, même un peu maussade, et regardait le quatrième personnage de la société qui faisait parade de son esprit.

Cette quatrième personne était un chien savant, caniche plein d'avenir, qui venait, à la très grande joie du public anglais, d'assembler, avec les caractères de bois qu'on lui avait présentés, le nom de lord Wellington, en y ajoutant de la même façon la flatteuse épithète de *grand héros*. Comme le chien, à en juger par son air spirituel, ne pouvait être une bête anglaise, mais qu'il était venu de France ainsi que les trois autres personnes, les fils d'Albion se réjouissaient fort de voir les mérites de leur *grand* capitaine reconnus au moins par les chiens français, reconnaissance à laquelle les autres créatures de France refusaient outrageusement de se prêter.

En effet, cette troupe se composait de Français, et le nain qui s'annonça ensuite sous le nom de Turlututu, commença à déclamer en langue française et avec des gestes si véhéments, que les pauvres Anglais ouvrirent leurs bouches et relevèrent leurs nez encore plus qu'à l'ordinaire. Quelquefois, après une longue période, il imitait le chant du coq, et ses coquericos, ainsi que les noms de beaucoup d'empereurs, de rois et de princes qu'il mêlait à son discours, furent tout ce que comprirent les pauvres spectateurs. Ces empereurs, rois et princes, étaient, selon lui, ses protecteurs et amis. Il assurait avoir eu, dès l'âge de huit ans, un long entretien avec sa majesté défunte Louis XVI, qui, plus tard, lui demanda toujours conseil dans les occasions importantes. Comme tant d'autres, il s'était soustrait par la fuite à la tourmente révolutionnaire, et n'était revenu dans sa chère patrie qu'à l'époque de l'empire, pour prendre part à la gloire de la grande nation. Napoléon, disait-il, ne l'avait jamais aimé ; en revanche, il avait été presque adoré par sa sainteté le pape Pie VII. L'empereur Alexandre lui donnait des bonbons, et la princesse Guillaume de Kouhritz le prenait toujours sur ses genoux. Son altesse le duc Charles de Brunswick le faisait quelquefois chevaucher sur ses chiens, et sa

majesté le roi Louis de Bavière lui avait lu ses augustes poésies. Les princes de Beuss, Schleiz, Kreutz, ainsi que ceux de Schwarzenbourg-Sondershausen l'aimaient comme un frère et avaient toujours fumé dans la même pipe que lui. A l'entendre, il n'aurait vécu dès son enfance qu'avec des souverains ; les monarques actuels s'étaient élevés et avaient grandi avec lui ; il les regardait comme les siens, et prenait le deuil quand l'un d'eux payait le tribut à la nature. Après ces graves paroles, il chanta en coq.

M. Turlututu était réellement un des nains les plus curieux que j'eusse jamais vus. Sa vieille figure ridée formait un contraste fort drôle avec son petit corps enfantin, et toute sa personne un contraste grotesque avec les tours d'adresse dont il se faisait honneur. Il se campa dans les positions les plus hardies de l'escrime, et avec une rapière d'une longueur démesurée, se mit à frapper l'air d'estoc et de taille, pendant qu'il jurait sur son honneur que cette quarte ou cette tierce était irrésistible, et qu'avec sa parade, à lui, il pouvait sûrement défier tout homme mortel, ce qu'il voulait prouver en invitant chacun des spectateurs à se mesurer avec lui dans le noble art de l'escrime. Quand le nain eut continué ce jeu pendant quelque temps, sans avoir trouvé personne qui voulût soutenir un assaut en plein air, il s'inclina avec la vieille grâce française, remercia pour les suffrages dont on avait bien voulu l'honorer, et prit la liberté d'annoncer à l'honorable public le spectacle le plus extraordinaire qu'on eût jamais admiré sur le sol de l'Angleterre. « Voyez-vous cette personne ? dit-il après avoir mis de sales gants glacés, et conduit avec une galanterie respectueuse au milieu du cercle la jeune fille qui faisait partie de la société, cette personne est la fille unique de la très respectable et très chrétienne dame que vous voyez là-bas avec la grosse caisse, et qui porte encore aujourd'hui le deuil de son époux cheri, le plus grand ventriloque de l'Europe ! Mademoiselle va danser ! admirez maintenant la danse de mademoiselle Laurence. » Après ce discours, il contrefit encore le coq.

La jeune fille ne semblait faire aucune attention ni à ces paroles, ni aux regards des spectateurs. Perdue dans ses rêveries, elle demeura sans mouvement jusqu'à ce que le nain eût étendu devant ses pieds un grand tapis et recommencé à frapper son

triangle avec accompagnement de grosse caisse. C'était une singulière musique, mélange de lourd bourdonnement et de chatouillement voluptueux ; j'y distinguai une mélodie pathétiquement folle, tristement dévergondée, bizarre, quoique de la plus curieuse simplicité. Mais j'oubliai bientôt cette musique quand la jeune fille commença à danser.

La danse et la danseuse s'emparèrent avec force de toute mon attention. Ce n'était pas la danse classique que nous voyons encore dans nos grands ballets. Ce n'étaient pas ces alexandrins dansés, ces sauts déclamatoires, ces entrechats d'antithèses, cette passion noble qui pirouette à vous donner le vertige, au point qu'on ne voit plus rien que ciel et tricot, rien qu'idéal et mensonge. En vérité, rien ne me contrarie plus que le ballet de l'Opéra de Paris, où s'est conservée dans toute sa pureté la tradition de cette danse classique, pendant que les Français ont renversé le vieux système dans les autres arts, dans la poésie, la musique et la peinture. Mais il leur sera difficile de faire dans l'art de la danse une semblable révolution, à moins qu'ils n'aient recours ici, comme dans leur révolution politique, à la terreur, et qu'ils ne guillotinent les jambes aux danseurs endurcis de l'ancien régime. Mademoiselle Laurence n'était pas une grande danseuse. Les pointes de ses pieds n'étaient pas très souples, ses jambes n'étaient point rompues à toutes les dislocations possibles, elle n'entendait rien à la danse telle que l'enseigne M. Taglioni, mais elle dansait comme la nature commande aux hommes de danser. Toute sa personne était en harmonie avec ses pas. Ce n'étaient pas seulement ses pieds, mais c'était son corps entier qui dansait, son visage même dansait... elle devenait pâle parfois, mais d'une pâleur mortelle, ses yeux s'ouvraient tout grands comme ceux d'un spectre : autour de ses lèvres palpitaient la curiosité et l'effroi, et ses cheveux noirs qui encadraient ses tempes dans des ovales lisses, voletaient en se soulevant comme deux ailes de corbeau. Ce n'était pas là en effet une danse classique, ni une danse romantique non plus, comme l'entendrait un Jeune-France. Cette danse n'était ni moyen âge, ni vénitienne, ni bossue, ni macabre, ni moralité, ni clair de lune, ni inceste... C'était une danse qui ne visait pas à amuser par des formes de mouvements extérieurs ; ces formes semblaient au contraire les

mots d'une langue particulière. Mais que disait cette danse ? Je ne pus le comprendre, avec quelque passion que se démenât ce langage. Je soupçonnai seulement par instants qu'il y était question de choses douloureuses et sombres. Moi, qui, d'ordinaire, entends si facilement partout le sens figuré des choses, je ne pouvais parvenir à deviner cette énigme dansée. La faute en était certainement à la musique, qui me déroutait peut-être à dessein et m'embrouillait sans cesse. Le triangle de M. Turlututu ricanait quelquefois bien malicieusement ! Et madame mère frappait sa grosse caisse avec une telle colère que sa figure étincelait sous le nuage de son bonnet noir comme une lune sanglante.

Quand la troupe se fut éloignée, je restai longtemps fixé à la même place, rêvant au sens de cette danse. Etait-ce une danse du midi de la France ou une danse d'Espagne ? Le caractère méridional se peignait assez dans l'emportement avec lequel la danseuse jetait de côté et d'autre sa frêle taille, et dans les mouvements frénétiques de sa tête, qu'elle renversait quelquefois en arrière, à la manière de ces bacchantes échevelées que nous voyons avec étonnement dans les reliefs des vases antiques. Sa danse avait alors quelque chose d'involontaire, d'enivré, de fatal ; elle dansait comme la Destinée. N'étaient-ce pas les fragments de quelque antique pantomime ? Ou n'était-ce qu'une histoire privée ? Parfois la jeune fille se penchait vers la terre, comme pour écouter si elle n'entendait pas une voix monter vers elle... Elle tremblait alors comme la feuille du peuplier, se repliait à la hâte en sens contraire, et accomplissait les sauts les plus extravagants, les plus déréglés, puis rapprochait de la terre une oreille plus inquiète qu'auparavant, faisait un signe de tête, devenait rouge, redevenait pâle, frissonnait, demeurait un instant droite comme un cierge, immobile comme la pierre, et faisait enfin le geste de quelqu'un qui se lave les mains. Etait-ce du sang qu'elle croyait enlever avec tant de soin ? Elle accompagna cette action d'un regard si suppliant, si attendrissant !... Et le hasard voulut que ce regard tombât sur moi.

Toute la nuit suivante, je pensai à ce regard, à cette danse, au bizarre accompagnement, et quand, le lendemain, je me lançai comme à l'ordinaire dans les rues de Londres, j'éprouvai

le désir le plus ardent de rencontrer de nouveau la jolie danseuse, et j'écoutais toujours si je n'entendais point quelque part une musique de grosse caisse et de triangle. J'avais enfin trouvé à Londres quelque chose qui m'intéressât, et je n'errais plus sans but dans ses rues béantes. Je venais de sortir de la Tour et j'y avais observé attentivement la hache avec laquelle fut décapitée Anne de Boleyn, les diamants de la couronne d'Angleterre, ainsi que les lions, quand je retrouvai sur la place de la Tour, au milieu d'une grande foule, madame mère et sa grosse caisse, et j'entendis M. Turlututu chanter en coq. Le chien savant composa derechef l'héroïsme de lord Wellington, le nain montra encore ses tierces et quartes irrésistibles, et mademoiselle Laurence recommença sa danse énigmatique. C'était ce même langage muet qui voulait dire quelque chose que je ne comprenais guère, ce même renversement violent de sa belle tête, l'oreille attentive penchée vers la terre, l'horreur qu'elle voulait fuir en se jetant dans des sauts plus insensés ; puis encore l'oreille attentive comme à un bruit souterrain, le tremblement, la pâleur, l'immobilité, ensuite cet effroyable et mystérieux lavement de mains, et enfin cet oblique regard suppliant qu'elle arrêta, cette fois, plus longtemps encore sur moi.

Oh ! les femmes, et les jeunes filles aussi bien que les autres femmes, s'aperçoivent tout d'abord qu'elles excitent l'attention d'un homme. Quoique mademoiselle Laurence, quand elle ne dansait pas, demeurât toujours sans mouvement, sans porter ses yeux ailleurs que sur sa rêverie intérieure, et qu'elle ne jetât, pendant qu'elle dansait, qu'un seul regard sur le public, ce n'était point par hasard seulement que ce regard tombait toujours sur moi, et plus je la voyais danser, plus ce regard prit d'éclat et d'expression, et plus il devint inintelligible. Je fus comme ensorcelé par ce regard, et pendant trois semaines, je battis le pavé de Londres du matin au soir, m'arrêtant partout où dansait mademoiselle Laurence. J'en vins à ce point de distinguer à travers les murmures les plus bruyants de la foule, et dans le plus grand éloignement, les sons de la grosse caisse et du triangle. De son côté, M. Turlututu, quand il m'apercevait, grossissait joyeusement son cri de coq. Sans avoir jamais échangé un mot avec lui, ni avec mademoiselle Laurence, ni avec madame mère, ni avec le

chien savant, je parus à la fin faire partie de leur société. Quand M. Turlututu faisait sa collecte, il s'y prenait avec le tact le plus fin en s'approchant de moi, et détournait toujours la tête du côté opposé, quand je jetais une petite pièce dans son chapeau à trois cornes. Il avait en effet un air de convenance fort distingué, et rappelait les belles manières de l'ancien régime. On pouvait reconnaître, chez le petit homme, qu'il avait grandi avec les monarques, et c'était chose d'autant plus surprenante de le voir, oubliant parfois sa dignité, chanter comme un coq.

Je ne puis vous décrire la peine que j'éprouvai quand, après avoir inutilement cherché pendant trois jours la petite société dans toutes les rues de Londres, je compris enfin qu'elle avait quitté la ville ; l'ennui me saisit de nouveau dans ses bras de plomb et me serra encore une fois le cœur. Il me fut impossible de le supporter plus longtemps. Je dis adieu au Mob, aux Blackguards, aux gentlemen et aux fashionables d'Angleterre, les quatre états de l'empire britannique, et repartis pour le continent civilisé, où je m'agenouillai en adoration devant le tablier blanc du premier cuisinier que je rencontrai. Là, je pus dîner encore une fois comme une créature raisonnable, et réjouir mon âme devant la bonhomie de figures désintéressées. Mais je ne pus oublier entièrement mademoiselle Laurence : elle dansa longtemps dans ma mémoire, et, dans mes heures solitaires, je réfléchis souvent à la pantomime énigmatique de la belle enfant, surtout à son geste quand elle prêtait l'oreille comme pour écouter un bruit souterrain. Il se passa aussi quelque temps avant que les bizarres mélodies de triangle et de grosse caisse expirassent dans mon souvenir.

— Et c'est là toute l'histoire ? s'écria Maria en se relevant avec impatience.

Mais Maximilien la supplia de se recoucher, en ajoutant le geste significatif de l'index sur la bouche, et lui dit : — Doucement, doucement. Demeurez tranquille, et je vous raconterai la fin de l'histoire. Je vous demande seulement, au nom du ciel, de ne pas m'interrompre.

Puis, s'enfonçant encore plus commodément dans son fauteuil, Maximilien continua son récit de la manière suivante :

Cinq ans après cet événement, je vins à Paris pour la

première fois, et à une époque remarquable. Les Français venaient d'accomplir leur révolution de juillet, et l'univers applaudissait. Ce drame n'était pas aussi effrayant que les précédentes tragédies de la république et de l'empire. Il n'était resté sur le champ de bataille que quelques milliers de cadavres ; aussi les révolutionnaires romantiques ne furent-ils pas fort contents, et ils annoncèrent une nouvelle pièce où coulerait plus de sang, où le bourreau aurait plus à faire.

Paris me réjouit fort par la gaieté qui s'y fait jour à propos de tout, et exerce son influence même sur les esprits les plus assombris. Chose étrange ! Paris est le théâtre où l'on exécute les plus grandes tragédies de l'histoire universelle, tragédies dont le souvenir seul fait trembler les cœurs et mouiller les yeux, dans les pays les plus éloignés ; mais le spectateur de ces grandes tragédies éprouve à Paris ce qui m'arriva une fois à la Porte-Saint-Martin où je vis représenter *la Tour de Nesle* d'Alexandre Dumas. J'étais assis derrière une dame qui portait un chapeau de gaz rose : ce chapeau était si large, qu'il s'interposait complètement entre moi et le théâtre, dont je ne pus voir les horreurs qu'à travers cette gaze rose, de sorte que toutes les lamentables scènes de *la Tour de Nesle* m'apparurent sous la couleur la plus riante. Oui, il y a à Paris une teinte rose qui égaie, pour le spectateur immédiat, toutes les tragédies, afin que la jouissance de la vie n'en soit pas troublée. Les idées noires qu'on apporte dans son propre cœur à Paris, y perdent leur caractère d'angoisse inquiétante. Nos chagrins s'y adoucissent d'une façon remarquable. Dans cet air de Paris, toutes les blessures guérissent plus vite qu'en tout autre lieu. Il y a dans cet air quelque chose d'aussi généreux, d'aussi compatissant, d'aussi doux que dans le peuple même.

Ce qui me charma le plus chez ce peuple, ce furent ses manières polies et distinguées. O parfum de politesse, parfum d'ananas, combien tu rafraîchis ma pauvre âme malade qui avait avalé, en Allemagne, tant de vapeurs tabagiques, tant d'odeur de choucroute et de grossièreté ! Des mélodies de Rossini n'auraient pas résonné avec plus de suavité à mon oreille que les excuses courtoises d'un Français qui, le jour de mon arrivée, m'avait heurté fort légèrement dans la rue. Je reculai presque en face d'une si douce urbanité, moi dont les

côtes étaient faites aux silencieuses bourrades allemandes! Pendant toute la première semaine de mon séjour à Paris, je m'arrangeai pour être heurté plusieurs fois, dans le seul but de me récréer avec cette musique d'excuses. D'ailleurs ce n'était pas seulement à cause de cette politesse, mais aussi à cause de sa langue que le peuple français prenait à mes yeux un certain air comme il faut ; car, vous le savez, chez nous, dans le nord, la langue française est un des attributs de la haute noblesse, et le langage français s'allia, dès mon enfance, à l'idée de qualité. Et j'entendais une dame de la halle de Paris parler meilleur français qu'une chanoinesse allemande de soixante-quatre quartiers.

Cet idiome, qui donne au peuple français un air comme il faut, lui prêtait aussi, dans mon imagination, quelque chose de délicieusement fabuleux. Cela venait d'un autre souvenir d'enfance. Le premier livre où j'appris à lire le français, fut le recueil des fables de La Fontaine. Les formes de ce langage naïvement sensé s'étaient imprimées en caractères ineffaçables dans ma mémoire, et quand j'arrivai à Paris, et que j'entendis parler français partout, je me rappelais à chaque instant mes fables, et je croyais toujours entendre les voix connues de mes animaux. C'était tantôt le lion, tantôt le loup qui parlait, puis l'agneau, ou la cigogne ou la colombe. Souvent il me semblait aussi entendre le renard qui dit :

*Eh! bonjour, monsieur du Corbeau,*
*Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!*

Mais ces réminiscences fablières s'éveillèrent encore plus fréquemment dans mon âme, quand je pénétrai dans cette région supérieure qu'on appelle le monde. Ce fut en effet le même monde qui fournit jadis à La Fontaine les types de ses caractères d'animaux. La saison d'hiver commença bientôt après mon arrivée, et je pris part à la vie de salon où ce monde se rue avec plus ou moins d'empressement. Ce qui m'en parut le plus intéressant et me frappa le plus, fut moins l'égalité des bonnes manières qui y règne, que la diversité des parties qui le composent. Souvent quand j'observais dans un salon les hommes qui s'y rassemblaient paisiblement je croyais me trouver dans un de ces magasins de curiosités où les reliques de tous les temps

gisent pêle-mêle à côté les unes des autres : un Apollon grec près d'une pagode chinoise, un Vizliputzli mexicain avec un gothique *ecce homo*, des idoles égyptiennes à tête de chien, de saints fétiches de bois, d'ivoire, de métal, etc. J'y vis de vieux mousquetaires qui avaient dansé avec Marie-Antoinette, des philanthropes qui avaient été adorés dans l'assemblée nationale, des montagnards sans pitié et sans tache, des républicains apprivoisés qui avaient trôné au Luxembourg directorial, des grands dignitaires de l'empire devant qui l'Europe entière avait tremblé, des jésuites souverains de la restauration, toutes divinités éteintes, mutilées et vermoulues de diverses époques, et auxquelles personne ne croit plus. Les noms hurlent quand ils se rencontrent, mais on voit les hommes rester paisiblement et amicalement les uns près des autres comme les antiquités dans les boutiques du quai Voltaire. Dans les pays germaniques, où les passions sont moins disciplinables, faire vivre de la même sociabilité tant de personnes hétérogènes serait tout à fait impossible. Et puis dans nos froides régions du nord, le besoin de parler n'est point aussi pressant que dans la chaude France, où les plus grands ennemis, quand ils se rencontrent dans un salon, ne peuvent garder longtemps un sombre silence. En outre, le désir de plaire est si grand en France, qu'on s'efforce de plaire, non-seulement à ses amis, mais encore à ses ennemis. On n'est occupé qu'à se draper et à minauder, et les femmes ont fort à faire ici pour surpasser les hommes en coquetterie. Pourtant elles y parviennent en définitive.

Cette remarque n'a rien, certainement rien de malveillant pour les femmes françaises, et moins encore pour les Parisiennes. Je suis au contraire leur adorateur le plus déclaré, et je les adore plus à cause de leurs défauts qu'à cause de leurs vertus. Je ne connais rien de mieux trouvé que cette légende qui fait venir au monde les Parisiennes avec toutes sortes de défauts, et suppose alors une bonne fée qui prend pitié d'elles et attache à chacun de ces défauts une séduction nouvelle. Cette fée bienfaisante est la Grâce. Les Parisiennes sont-elles belles ? Qui peut le savoir ? Qui peut pénétrer toutes les roueries de la toilette, distinguer le vrai dans ce que le tulle trahit, ou le faux dans ce dont la soie ballonnée fait parade ? L'œil parvient-il à percer l'écorce, va-t-on pénétrer jusqu'au fruit, elles s'enve-

loppent aussitôt dans une écorce nouvelle, puis dans une autre, et c'est à l'aide de cet incessant changement de modes qu'elles défient l'œil de l'homme. Leurs figures sont-elles belles! Il serait encore difficile d'arriver ici à la vérité. Comme tous ses traits sont dans un mouvement perpétuel, la Parisienne a mille visages, chacun plus riant, plus spirituel, plus avenant que l'autre, et elle embarrasse fort celui qui voudrait faire un choix dans ces visages ou deviner le véritable. Ont-elles les yeux grands ? Qui le sait ! Nous ne regardons pas au calibre des canons quand le boulet nous emporte la tête. D'ailleurs, quand ces yeux ne frappent pas, ils éblouissent au moins par leur feu, et l'on se trouve fort heureux d'être hors de leur portée. L'espace entre leur nez et leur bouche est-il large ou resserré ? Quelquefois large, quand elles portent le nez au vent ; quelquefois étroit, quand leur lèvre se dresse avec dédain. Leur bouche est-elle grande ou petite ? Qui peut savoir où finit la bouche, où commence le sourire ? Pour bien juger, il faudrait que le juge et l'objet du jugement se trouvassent également en état de calme. Mais qui peut rester tranquille auprès d'une Parisienne, et quelle Parisienne est jamais tranquille ? Il est des gens qui croient pouvoir examiner à leur aise un papillon quand ils l'ont percé et fixé sur le papier avec une épingle. C'est folie et cruauté. Le papillon attaché et immobile n'est plus un papillon. Il faut observer le papillon quand il se joue autour des fleurs... et la Parisienne, non dans l'intérieur domestique, où l'épingle est fichée dans son sein, mais dans le salon, dans les soirées et dans les bals, où elle voltige avec des ailes de soie et de gaze brodée, aux lueurs étincelantes des joyeuses girandoles. C'est alors que se révèle en elle un impatient amour de la vie, une ardeur d'étourdissement, une soif d'ivresse, qui l'embellit d'une façon presque attristante, et lui prête un charme dont notre âme est tout à la fois ravie et effrayée.

Ce besoin passionné de jouir de la vie, comme si la mort les allait appeler tout à l'heure de la source jaillissante du plaisir, ou que cette source dût se tarir à l'instant ; cet empressement, cette rage, ce vertige des Parisiennes, tels surtout qu'ils éclatent dans les bals, me rappellent toujours la tradition de danseuses nocturnes qu'on appelle chez nous les *willis*. Ce sont de jeunes fiancées mortes avant le jour des noces ; mais elles ont conservé

si vivement dans leur cœur l'amour mal satisfait de la danse, qu'elles sortent la nuit de leurs tombeaux, se rassemblent en troupes sur les routes, et là se livrent aux danses les plus passionnées. Parées de leurs habits de noces, couronnées de fleurs, les mains livides ornées d'anneaux étincelants, souriant à faire frissonner, irrésistiblement belles, les willis, bacchantes mortes, dansent au clair de lune, et elles dansent avec d'autant plus d'ardeur et d'impétuosité, qu'elles sentent approcher la fin de l'heure de minuit, le moment qui doit les faire redescendre dans le froid glacial de leurs tombeaux.

Ce fut à une soirée de la Chaussée d'Antin que ces réflexions roulaient dans mon âme. C'était une soirée brillante, et rien ne manquait des conditions ordinaires d'un tel plaisir. Assez de lumières pour être bien éclairé, assez de glaces pour s'y mirer, assez d'hommes pour y étouffer de chaleur, assez de sirops et de sorbets pour se refraîchir. On commença par faire de la musique. Franz Liszt s'étant laissé entraîner au piano, releva sa chevelure au-dessus de son front spirituel, et livra une de ses plus brillantes batailles. Les touches semblaient saigner. Si je ne me trompe, il joua un passage de la *Palingénésie* de Ballanche, dont il traduisit les idées en musique, chose fort utile pour ceux qui ne peuvent lire dans l'original les œuvres de ce célèbre écrivain. Puis il joua un morceau tiré d'une de ces symphonies fantastiques de Berlioz, où le génie du jeune *maestro* français se montre l'égal de celui de Beethoven qu'il dépasse parfois en fougue et folie — en *furor francese*. Berlioz est sans contredit le plus grand et le plus original musicien que la France a donné au monde. Le morceau joué par Liszt fit son effet. Ce ne fut dans toute la salle que visages pâlissants, seins oppressés, respiration précipitée pendant les pauses, et enfin applaudissements forcenés. Ce fut ensuite avec une joie plus folle qu'elles se livrèrent à la danse, les *willis* du salon, et j'eus peine, au milieu de la bagarre, à me réfugier dans une pièce voisine. On y jouait. Sur de grands fauteuils reposaient quelque dames, qui regardaient les joueurs ou faisaient mine de s'intéresser au jeu. En passant auprès d'une de ces dames, mon bras frôla sa robe, et j'éprouvai, depuis la main jusqu'à l'épaule, un tressaillement semblable à une légère secousse électrique. Une commotion de même nature, mais de la plus grande force, agita mon cœur, quand je vis la

figure de la dame. Est-ce elle ou n'est-ce pas elle ? C'était bien le même visage, semblable à un antique par la forme et la couleur, si ce n'est qu'il avait un peu perdu de sa pureté et de son éclat de marbre. L'œil exercé pouvait remarquer sur le front et sur les joues de petits défauts, peut-être de légères marques de petite vérole, qui faisaient l'effet de ces taches d'intempéries qu'on trouve sur les statues qui ont été exposées quelque temps au grand air. C'étaient aussi ces mêmes cheveux noirs descendant sur les tempes en ovales lisses, comme des ailes de corbeau. Mais quand ses yeux rencontrèrent les miens, avec ce regard oblique si bien connu, dont le rapide éclair me remuait toujours l'âme d'une manière si énigmatique, je n'eus plus de doute : c'était mademoiselle Laurence.

Complaisamment étendue dans son fauteuil, tenant d'une main un bouquet, et s'appuyant de l'autre sur le bras du siége, mademoiselle Laurence était auprès d'une table de jeu, et semblait donner toute son attention aux cartes. Sa toilette était élégante et distinguée, quoique simple ; toute de satin blanc. A l'exception de bracelets en perles, elle ne portait pas de bijoux. Une grande quantité de dentelles couvrait son jeune sein, et l'enveloppait, d'une façon presque puritaine, jusqu'au cou. Dans cette décente simplicité de vêtements, elle formait un agréable et touchant contraste avec quelques vieilles dames resplendissantes de diamants, à parure bigarrée, qui, assises dans le voisinage, étalaient dans une nudité mélancolique les ruines de leur ancienne splendeur, la place où fut Troie. Sa figure avait toujours son air ravissant de tristesse : je me sentis entraîné vers elle par un attrait irrésistible. Enfin je me plaçai debout derrière son fauteuil, brûlant du désir de lui parler, mais retenu par le respect des convenances.

J'étais resté quelque temps en silence derrière elle, quand elle tira tout à coup de son bouquet une fleur, et, sans tourner son regard vers moi, me la tendit par-dessus son épaule. Le parfum de cette fleur était singulier, et exerça sur moi une fascination toute particulière. Je me sentis affranchi de toute formalité sociale, comme dans un songe où l'on fait et dit toutes choses inaccoutumées, dont on s'étonne le premier, et où nos paroles prennent un caractère curieusement simple, enfantin et familier. D'un air calme, indifférent, négligent, comme on a

coutume de faire avec de vieux amis, je me penchai sur le dossier du fauteuil, et dis à l'oreille de la jeune dame : Mademoiselle Laurence, où est donc votre mère à la grosse caisse ?

— Elle est morte, répondit-elle avec le même ton calme, indifférent, négligent.

Après une courte pause, je me penchai de nouveau sur le dossier du fauteuil, et dis à l'oreille de la jeune dame : Mademoiselle Laurence, où donc est le chien savant ?

— Il est parti et court le monde, répondit-elle avec le même ton calme, indifférent, négligent.

Puis encore après une courte pause, je me penchai sur le dossier du fauteuil, et dis à l'oreille de la jeune dame : Mademoiselle Laurence, où donc est M. Turlututu, le nain ?

— Il est avec les géants sur le boulevard du Temple, répondit-elle. A peine avait-elle dit ces mots, et toujours avec le même ton calme, indifférent, négligent, qu'un vieux monsieur sérieux, d'une haute stature militaire, vint à elle, et lui annonça que sa voiture était là. Se levant lentement de son siège, elle s'appuya sur le bras de cet homme, et, sans jeter en arrière un seul regard sur moi, elle sortit avec lui de l'appartement.

J'allai trouver la maîtresse de la maison, qui s'était tenue tout le soir à l'entrée du premier salon, et y présentait son sourire aux entrants et aux sortants. Quand je lui demandai le nom de la jeune dame qui venait de sortir avec le vieux monsieur, elle partit d'un aimable rire et s'écria : — Mon Dieu ! qui peut connaître tout le monde ? je le connais aussi peu que... Elle s'arrêta ; car elle voulait dire sans doute aussi peu que moi, qu'elle voyait ce soir-là pour la première fois. — Peut-être, lui dis-je alors, monsieur votre mari pourra-t-il me donner des éclaircissements : où le trouverai-je ?

— A la chasse, à Saint-Germain, répondit-elle en riant plus fort : il est parti ce matin, et ne reviendra que demain soir... Mais attendez, je connais quelqu'un qui a beaucoup parlé avec cette dame : je ne sais pas son nom, mais vous le trouverez facilement en demandant le jeune homme auquel le premier ministre a donné un coup de pied je ne sais plus où.

Tout difficile qu'il soit de reconnaître un homme au coup de pied que lui a donné un premier ministre, j'eus pourtant bientôt découvert le personnage, et je lui demandai quelques

éclaircissements sur la singulière créature qui m'intéressait, et que je sus lui désigner assez clairement. — Oui, dit le jeune homme, je la connais beaucoup ; je lui ai parlé dans un grand nombre de soirées. — Et il me rapporta une foule de choses insignifiantes dont il l'avait entretenue. Ce qui l'avait surtout surpris était le regard sérieux qu'elle prenait quand il lui disait des choses galantes. Il s'étonnait aussi fort qu'elle eût toujours refusé son invitation pour la contredanse, en assurant qu'elle ne savait pas danser. Du reste, il ne connaissait ni son nom ni sa situation sociale. Et personne, en quelque endroit que je m'informasse, ne put m'en apprendre davantage. Ce fut inutilement que je courus toutes les soirées possibles, je ne pus retrouver nulle part mademoiselle Laurence.

— Et c'est là toute l'histoire ? — s'écria Maria en se retournant lentement et bâillant d'un air endormi ; — c'est là toute cette merveilleuse histoire ? Et vous n'avez plus revu ni mademoiselle Laurence, ni la mère à la grosse caisse, ni le nain Turlututu, ni même le chien savant ?

— Demeurez tranquille, répliqua Maximilien, je les ai revus tous, même le chien savant. Ce fut, à la vérité, dans un moment affreux pour lui que je le retrouvai à Paris, la pauvre bête. C'était dans le pays latin. Je passais devant la Sorbonne, quand je vis s'élancer de la porte un chien, et derrière lui une douzaine d'étudiants avec des bâtons, puis deux douzaines de vieilles femmes, qui criaient tous en chœur : — Un chien enragé ! Le malheureux animal avait, dans sa frayeur de mort, un regard presque humain, des larmes coulaient de ses yeux ; et quand il passa devant moi en serrant la queue, quand son regard humide m'effleura, je reconnus le chien savant, le panégyriste de lord Wellington, qui jadis avait rempli d'admiration le peuple d'Angleterre. Etait-il réellement enragé ? Peut-être avait-il perdu la raison par excès de science en continuant ses études dans le pays latin. Peut-être s'était-il, par un grognement désapprobateur, prononcé contre le charlatanisme boursouflé de quelque professeur, et celui-ci avait imaginé de se débarrasser de cet auditeur pointilleux en le déclarant enragé. Hélas ! la jeunesse n'examine pas longtemps si c'est le pédantisme offensé ou la jalousie de métier qui crie au chien enragé ; elle frappe avec ses bâtons stupides, et les vieilles femmes sont toujours là avec leurs

hurlements, prêtes à couvrir la voix de l'innocence et de la raison. Mon pauvre ami succomba, il fut impitoyablement assommé sous mes yeux, assommé et bafoué, et jeté enfin sur un tas d'ordures. Pauvre martyr de l'érudition !

La situation de M. le nain Turlututu n'était guère plus riante quand je le retrouvai sur le boulevard du Temple. Mademoiselle Laurence m'avait bien dit qu'il s'y était mis chez les géants ; mais, soit que je ne comptasse pas sérieusement l'y trouver, soit que je fusse dérangé par la foule, je fus longtemps avant de remarquer la boutique où l'on voit les géants. Quand j'y entrai, je trouvai deux longs fainéants paresseusement couchés sur un lit de camp, qui se levèrent à la hâte pour poser devant moi en attitude de géants. Ils n'étaient en réalité pas aussi grands que le promettait l'emphase de leur affiche. C'étaient deux grands coquins, vêtus de tricot rose, qui portaient d'énormes favoris noirs, peut-être faux, et brandissaient au-dessus de leur tête des massues de bois creux. Quand je demandai après le nain qu'annonçait aussi le tableau de la porte, ils me répondirent qu'on ne le montrait pas depuis un mois, à cause de son état de maladie qui empirait toujours ; mais que je pourrais le voir pourtant si je voulais payer double entrée. Avec quel plaisir ne paie-t-on pas double entrée pour revoir un ami ! Et c'était, hélas ! un ami au lit de mort ! Ce lit de mort était un berceau d'enfant, dans lequel était couché le pauvre nain avec son vieux visage jaune et ridé. Une petite fille d'environ quatre ans, assise près de lui, balançait avec son pied le berceau, et chantait en ricanant :

*Dors, Turlututu ! dors !*

Quand le petit être m'aperçut, il ouvrit, aussi grands que possible, ses yeux éteints et vitreux, et un sourire douloureux grimaça sur ses lèvres pâlies. Il sembla me reconnaître, me tendit sa petite main desséchée, et dit d'une voix éteinte : — Mon vieil ami !

C'était, en effet, une situation affligeante que celle où je trouvai l'homme qui, dès sa huitième année, avait eu avec Louis XVI une longue conversation, que le tzar Alexandre avait bourré de bonbons, que la princesse de Kiritz avait porté

sur ses genoux, qui avait chevauché sur les chiens du duc de Brunswick, à qui le roi de Bavière avait lu ses vers, qui avait fumé dans la même pipe que des princes allemands, que le pape avait adoré, et que Napoléon n'avait jamais aimé. Cette dernière circonstance attristait encore le malheureux sur son lit, ou, comme j'ai dit, son berceau de mort ; et il pleurait sur le destin tragique du grand empereur qui ne l'avait jamais aimé, mais avait fini si déplorablement à Sainte-Hélène. — Tout à fait comme moi, ajoutait-t-il, seul, méconnu, abandonné de tous les rois et princes, image dérisoire d'une splendeur passée !

Quoique je ne comprisse pas bien comment un nain qui meurt entre deux géants pouvait se comparer à un géant mort au milieu des nains, les paroles du pauvre Turlututu me touchèrent néanmoins, et surtout son délaissement à son heure dernière. Je ne pus m'empêcher de lui témoigner mon étonnement de ce que mademoiselle Laurence, qui était à présent une si grande dame, ne s'inquiétait pas de lui. A peine avais-je prononcé ce nom que le nain fut agité de mouvements convulsifs ; il dit d'une voix gémissante : " Ingrate enfant ! dont j'avais soutenu le jeune âge, que je voulais élever au rang de mon épouse, à qui j'avais montré comment on doit se conduire et gesticuler parmi les grands de ce monde, comme on sourit, comme on salue à la cour, comme on se présente... tu as bien profité de mes leçons, tu es devenue une grande dame, tu as aujourd'hui un carrosse et des laquais, et beaucoup d'argent, beaucoup d'orgueil, et pas de cœur. Tu me laisses mourir ici, seul, misérable, comme Napoléon à Sainte-Hélène ! O Napoléon ! tu ne m'as jamais aimé... " Je ne pus comprendre ce qu'il ajouta. Il leva la tête, fit quelques mouvements avec le bras comme pour s'escrimer contre quelqu'un, peut-être contre la mort. Mais la faux de cet adversaire ne trouve aucune résistance, ni chez un Napoléon, ni chez un Turlututu. Contre elle toute parade est inutile. Epuisé, comme terrassé, le nain laissa retomber sa tête, me regarda longtemps avec un indéfinissable regard d'agonisant, fit, soudain le chant du coq, et expira.

Cette mort m'attrista d'autant plus que le défunt ne m'avait donné aucun éclaircissement sur mademoiselle Laurence. Où la rencontrer maintenant ? Je n'étais pas amoureux d'elle et

ne sentais à son égard aucun entraînement irrésistible, et cependant un désir mystérieux me stimulait à la chercher partout. Dès que j'étais entré dans un salon, que j'avais passé en revue toute la réunion sans avoir trouvé cette figure toujours présente à ma mémoire, l'impatience me prenait et me poussait dehors. Un soir, à minuit, je réfléchissais solitairement sur ce sentiment, en attendant un fiacre, à la sortie de l'Opéra. Mais il ne vint pas de fiacre, ou plutôt il ne vint que des voitures qui appartenaient à d'autres, lesquels s'y établirent à leur grande satisfaction, et le vide se fit insensiblement autour de moi. — " Il faut alors que vous partiez dans la mienne, " dit enfin une dame qui, profondément enveloppée dans sa mantille noire, avait attendu pendant quelque temps auprès de moi, et se disposait à monter dans un équipage. Sa voix me vibra dans le cœur. Le regard oblique accoutumé exerça de nouveau sa magie, et je me retrouvai comme dans un songe quand je me sentis auprès de mademoiselle Laurence dans un chaud et moelleux carrosse. Nous n'échangeâmes pas une seule parole : d'ailleurs nous n'aurions pu nous entendre, car nous roulions avec un fracas de tonnerre sur le pavé de Paris. Nous roulâmes longtemps, puis nous nous arrêtâmes devant une grande porte cochère.

Des laquais en brillante livrée nous éclairèrent sur l'escalier, et dans une longue file d'appartements. Une femme de chambre, qui vint au-devant de nous avec une figure endormie, balbutia au milieu de beaucoup d'excuses qu'on n'avait allumé de feu que dans la chambre rouge. Faisant à cette femme signe de s'éloigner, Laurence me dit en riant : — Le hasard vous conduit loin aujourd'hui ; il n'y a de feu que dans ma chambre à coucher.

Dans cette chambre, où l'on nous laissa bientôt seuls, flamboyait un très bon feu de cheminée qui avait d'autant plus de prix que la chambre était immense et très élevée. Cette grande pièce avait quelque chose de singulièrement désert. Meubles et décoration, tout portait le cachet d'une époque dont l'éclat nous paraît maintenant si ingénu, si outré et si déclamatoire que les ruines en excitent parfois un sourire. C'était le temps de l'empire, temps de l'aigle d'or, des orgueilleux plumets flottants, des coiffures grecques, de la gloire, des grands tam-

bours-majors, des *Te Deum*, de l'immortalité officielle que décrétait le *Moniteur*, du café continental qu'on faisait avec de la chicorée, et du mauvais sucre fabriqué avec de pauvres betteraves, et des princes et des ducs fabriqués avec rien du tout. Il avait pourtant son charme, ce temps de matérialisme pathétique : Talma déclamait, Gros peignait, Bigottini dansait, Grassini chantait, Maury prêchait, Rovigo avait la police, l'empereur lisait Ossian, Pauline Borghèse se faisait mouler en Vénus, en Vénus toute nue, parce que la chambre était bien chauffée, comme celle où je me trouvais avec mademoiselle Laurence.

Nous nous assîmes devant la cheminée, nous babillâmes familièrement, et elle me raconta en soupirant qu'elle était mariée à un général bonapartiste qui chaque soir, avant le coucher, la régalait d'une description de quelqu'une de ses batailles ; qu'il lui avait livré la veille, avant de partir, la bataille d'Iéna, mais qu'il était malingre, et survivait difficilement à la campagne de Russie. Quand je lui demandai depuis combien de temps son père était mort, elle rit et m'avoua qu'elle n'avait jamais connu son père, et que sa soi-disante mère n'avait jamais été mariée.

— Jamais mariée ! m'écriai-je. Je l'ai pourtant vue de mes propres yeux, à Londres, en grand deuil de son mari.

— Oh ! répondit Laurence, elle s'est toujours vêtue de noir pendant douze ans, pour intéresser les gens en qualité de veuve malheureuse, peut-être aussi pour allécher quelque imbécile amateur de mariage : elle espérait entrer sous pavillon noir plus promptement dans le port de l'hymen. Mais ce fut la mort seule qui eut pitié d'elle, et elle finit par une hémorrhagie. Je ne l'ai jamais aimée, car elle me donnait toujours beaucoup de coups et peu à manger. Je serais morte de faim, si M. Turlututu ne m'eût passé maintes fois en cachette un petit morceau de pain ; mais le nain demandait en retour que je l'épousasse, et comme ses espérances échouèrent, il se ligua avec ma mère, je dis ma mère par habitude, et tous les deux me tourmentèrent en commun. Ils disaient toujours que j'étais une créature inutile, que le chien savant avait mille fois plus de mérite que moi, avec ma danse détestable ; et ils louaient alors le chien à mes dépens, l'élevaient jusqu'aux nues, le caressaient, le nourris-

saient de gâteaux dont ils me jetaient les miettes. Le chien, disaient-ils, était leur véritable soutien : c'était lui qui charmait le public, les spectateurs ne s'intéressaient pas à moi le moins du monde, le chien était obligé de me nourrir de son travail, je mangeais l'aumône que me faisait le chien... Le maudit chien !

— Oh ! ne le maudissez plus, dis-je en arrêtant l'expression de son dépit ; il est mort, je l'ai vu mourir.

— Est-elle réellement morte, la vilaine bête ? s'écria Laurence en sautant d'une joie qui la couvrit de rougeur.

— Et le nain est mort aussi ! ajoutai-je.

— M. Turlututu ? s'écria-t-elle encore avec joie. Mais cette joie s'effaça bientôt, et fit place à l'air doux et triste dont elle dit : Pauvre Turlututu !

Comme je ne lui cachai pas qu'à son heure dernière le nain s'était plaint d'elle avec amertume, elle fut saisie d'une vive agitation, et m'assura avec de nombreux serments qu'elle avait voulu pourvoir largement à l'avenir du nain ; qu'elle lui avait offert une pension s'il voulait vivre tranquillement et avec discrétion en province. — Mais ambitieux comme il était, continua Laurence, il demandait à rester à Paris, à habiter mon hôtel ; il pensait pouvoir renouer par mon intermédiaire ses anciennes relations dans le faubourg Saint-Germain, et recouvrer dans la société sa brillante position d'autrefois. Quand je le refusai nettement, il me fit dire que j'étais un spectre maudit, un vampire, un enfant de mort...

Laurence s'arrêta soudain, tremblant de tout son corps, et dit enfin avec un profond soupir : “ Hélas ! plût à Dieu qu'ils m'eussent laissée dans le tombeau auprès de ma mère ! ” Comme je la pressai de m'expliquer ces mystérieuses paroles, elle versa un torrent de larmes, et tremblant et frissonnant, m'avoua que la femme noire à la grosse caisse qui se donnait pour sa mère, lui avait un jour déclaré que le bruit qui courait sur sa naissance, n'était pas un conte fait à plaisir. “ Dans la ville où nous demeurions, dit Laurence, on m'appelait en effet l'enfant de mort ! Les vieilles fileuses prétendaient que j'étais la fille d'un comte du pays qui maltraita toujours sa femme, et quand elle fut morte, la fit magnifiquement enterrer ; mais que la femme était alors dans un état de grossesse avancée et n'avait été frappée que d'une mort apparente ; que des voleurs de cimetière,

ayant ouvert son tombeau pour dépouiller le corps de ses riches ornements, avaient trouvé la comtesse vivante et en mal d'enfant ; et comme elle était morte réellement pendant l'accouchement, ils l'avaient froidement remise dans son tombeau, en enlevant l'enfant qui fut élevé par leur receleuse, la maîtresse du grand ventriloque. Ce pauvre enfant, enseveli avant d'être né, on l'appela partout, depuis, l'enfant de mort!... Hélas! vous ne comprenez pas quelle douleur j'éprouvais dès mon plus jeune âge, quand on me donnait ce nom. Quand le grand ventriloque vivait et qu'il était mécontent de moi, ce qui n'était pas rare, il s'écriait toujours : Maudit enfant de mort, je voudrais ne t'avoir jamais déterré de ton cimetière ! Comme il était fort habile ventriloque, il modifiait sa voix de telle façon, qu'on ne pouvait s'empêcher de croire qu'elle sortait de terre, et il me persuadait alors que c'était ma défunte mère qui me racontait sa vie. Il fut à même de bien la connaître, cette triste existence, car il avait été jadis valet de chambre de comte. Il jouissait cruellement des affreuses terreurs que j'éprouvais, pauvre petite enfant, en entendant des paroles qui semblaient sortir de terre. Ces paroles souterraines me racontaient d'effrayantes histoires, histoires dont je n'ai jamais saisi l'ensemble, que j'oubliai ensuite insensiblement, mais qui me revenaient avec de vives couleurs, quand je dansais. Oui, quand je dansais, j'étais soudainement saisie d'un étrange souvenir. Je m'oubliais moi-même, je m'imaginais être une tout autre personne, et comme telle tourmentée par les peines et par les secrets de cette même personne. Dès que je cessais de danser, tout s'effaçait dans ma mémoire. »

Pendant que Laurence parlait ainsi d'un air lent et singulièrement questionneur, elle se tenait debout devant la cheminée où le feu flamboyait toujours plus clair et plus gai, et moi j'étais enfoncé dans le fauteuil qui servait probablement à son mari quand, le soir avant le coucher, il lui racontait ses batailles. Laurence me regardait avec ses grands yeux, et semblait me demander conseil. Elle balançait sa tête avec une rêverie si mélancolique ; elle m'inspirait une si noble, si douce pitié ; elle était si svelte, si jeune, si belle, cette fleur, ce lis sorti d'un tombeau, cette fille de la mort, ce spectre au visage d'ange, au corps de bayadère ! Je ne sais comment cela se fit ; c'était peut-être l'influence du fauteuil sur lequel j'étais assis ; je m'imaginai

être le vieux général, qui la veille avait raconté la bataille d'Iéna et devait le lendemain compléter son récit, et je dis : Après la bataille d'Iéna, ma chère amie, toutes les forteresses prussiennes se rendirent dans l'espace de quelques semaines, presque sans coup férir. Magdebourg se rendit la première, c'était la place la plus forte : elle était armée de trois cents canons. Cela ne fut-il pas honteux ?

Laurence ne me laissa pas continuer ; les idées noires avaient cessé d'assombrir sa belle figure. Elle rit comme un enfant et s'écria : " Oh ! oui, cela est honteux, plus que honteux ! Si j'étais une forteresse et que j'eusse trois cents canons, je ne me rendrais jamais ! "

Comme mademoiselle Laurence n'était pas une forteresse et qu'elle n'avait pas trois cents canons...

A ces mots, Maximilien interrompit sa narration, et après une courte pause, dit à demi-voix : — Maria, dormez-vous ?

— Je dors, répondit Maria.

— Tant mieux, reprit Maximilien avec un sourire ; je n'ai donc point à craindre de vous ennuyer, en décrivant un peu minutieusement comme le font les romanciers du jour, tous les meubles de la chambre où je me trouvais.

— Dites ce que vous voudrez, cher ami ! je dors.

— C'était en effet un lit magnifique. Les pieds, comme ceux de tous les lits de l'empire, consistaient en cariatides et en sphinx, et le ciel brillait de riches dorures, particulièrement d'aigles d'or, qui se becquetaient comme des tourterelles : c'était peut-être un symbole de l'amour sous l'empire. Les rideaux étaient de soie rouge, et comme les flammes de la cheminée les éclairaient d'une vive lueur, je me trouvais avec Laurence dans un demi-jour de feu, et me figurais être le dieu Pluton, qui, au milieu des clartés flamboyantes de l'enfer. enlace dans ses bras Proserpine endormie. Elle dormait en effet, et je contemplai, dans cette situation, sa belle tête, cherchant dans ses traits l'explication de cette sympathie que mon âme ressentait pour elle. Que signifie cette femme ? Quel sens se cache sous la symbolique de ces belles formes ? Cette gracieuse énigme reposait maintenant dans mes bras comme une propriété, et pourtant je n'en avais pas le mot.

Mais n'est-ce pas folie de chercher le sens d'un mystère

étranger, quand nous ne pouvons même pas expliquer celui de notre propre âme ? Et que savons-nous si les choses qui ne sont pas nous-mêmes existent réellement ? Il arrive souvent que nous ne pouvons distinguer des songes la réalité vraie ! Ce que je vis et entendis, cette nuit-là, par exemple, fut-ce un produit de mon imagination ou un fait réel ? Je l'ignore. Je me souviens seulement qu'au moment où le flux des pensées les plus bizarres inondait mon cerveau, mon oreille fut frappée d'un bruit étrange. C'était une mélodie folle, mais très sourde. Elle semblait familière à mon esprit, et je distinguai enfin les sons d'un triangle et d'une grosse caisse. Cette musique gazouillante et bourdonnante paraissait venir de très loin. Cependant, quand je levai les yeux, je vis près de moi, au milieu de la chambre, un spectacle qui m'était bien connu. C'était M. Turlututu le nain, qui jouait du triangle, et madame mère qui battait la grosse caisse pendant que le chien savant flairait le sol tout autour, comme pour y chercher et rassembler ses caractères de bois. Le chien paraissait ne se mouvoir qu'avec peine, et sa peau était souillée de sang. Madame mère portait toujours ses vêtements de deuil, mais son ventre n'était plus aussi drôlement proéminent qu'autrefois : il descendait au contraire d'une façon repoussante ; sa petite face n'était plus rouge non plus, mais jaune. Le nain, qui avait toujours l'habit brodé et le toupet poudré d'un marquis français de l'ancien régime, semblait un peu grandi, peut-être parce qu'il avait maigri horriblement. Il montrait encore ses ruses d'escrime et avait l'air de débiter ses anciennes vanteries ; mais il parlait si bas, que je ne pus saisir un seul mot, et je devinai seulement, au mouvement de sa bouche, qu'il répétait quelquefois son chant de coq.

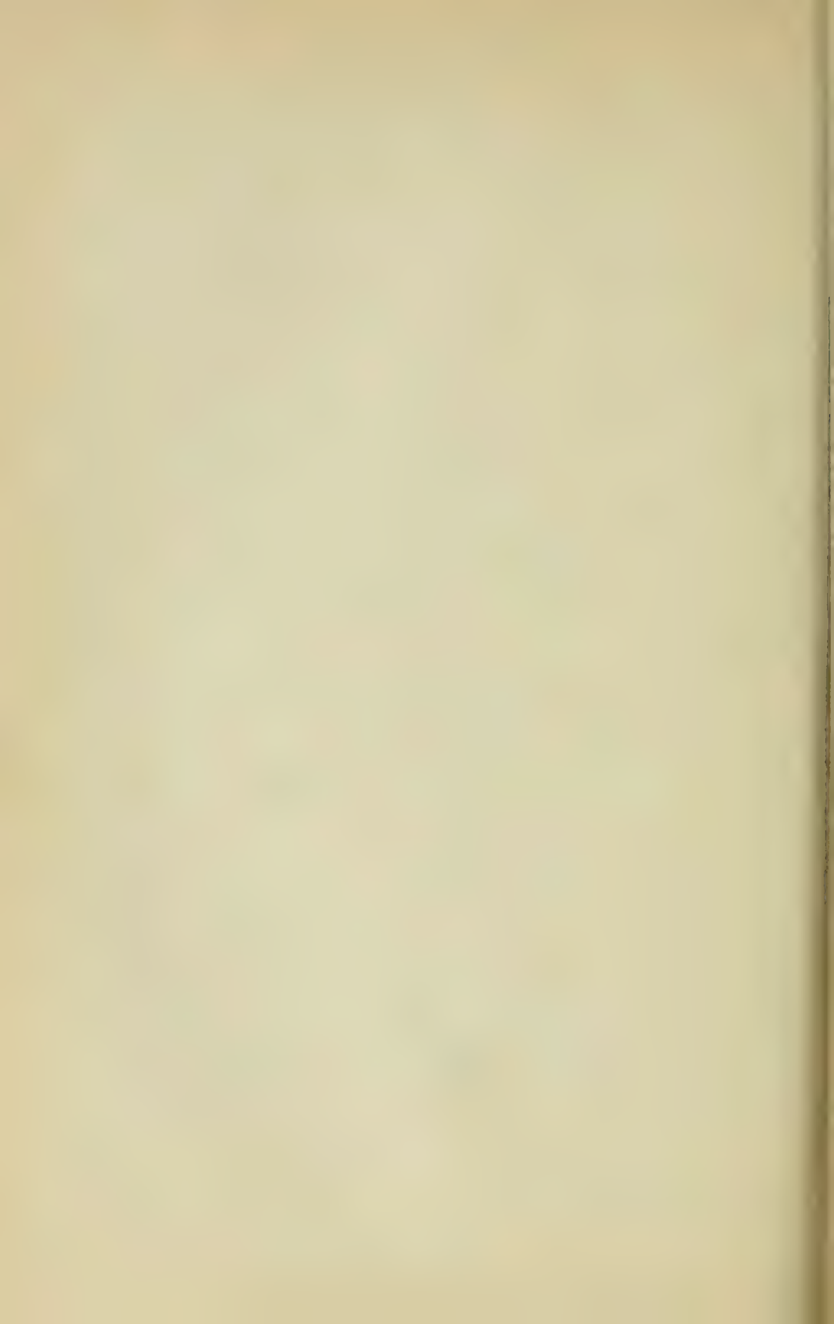
Pendant que ces caricatures-spectres s'agitaient devant mes yeux comme des ombres chinoises, avec un mystérieux empressement, je sentis que mademoiselle Laurence, qui dormait sur mon cœur, respirait toujours plus péniblement. Un frisson glacé faisait tressaillir tous ses membres comme s'ils eussent été torturés par des douleurs insupportables. Enfin, souple comme une anguille, elle glissa d'entre mes bras, se trouva soudain au milieu de la chambre, et commença à danser pendant que madame mère avec son tambour, et le nain avec son triangle, faisaient résonner leur petite musique étouffée. Elle dansa tout

à fait comme jadis auprès du pont de Waterloo et sur les carrefours de Londres. Ce fut la même pantomime mystérieuse, les mêmes élans de bonds passionnés, le même renversement bachique de la tête, les mêmes inflexions vers la terre pour y écouter une voix secrète, puis le tremblement, la pâleur, l'immobilité, et une nouvelle attention à ce qui se disait sous terre. Elle se frotta aussi les mains comme si elle se les fût lavées. Enfin elle parut jeter encore sur moi son regard oblique, douloureux et suppliant... Mais ce ne fut que dans le mouvement de ses traits que je pus lire ce regard, et non dans ses yeux qui étaient fermés. La musique s'évapora en sons de plus en plus éteints, la mère au tambour et le nain pâlissant peu à peu, et se fondant comme un brouillard, disparurent entièrement ; mais mademoiselle Laurence restait debout et dansait les yeux fermés. Cette danse aveugle, la nuit, dans cette salle silencieuse, donnait à cette charmante créature une apparence de fantôme qui me devint si pénible, que parfois je frissonnais, et je me sentis bien aise quand elle mit fin à sa danse, et se glissa de nouveau dans mes bras, avec la même souplesse qu'elle s'en était échappée.

On comprendra que cette scène n'eut rien d'agréable pour moi. Mais l'homme s'accoutume à tout, et il est même à présumer que le caractère mystérieux prêta à cette femme un attrait de plus qui mêlait à toutes mes sensations un plaisir de frisson... Bref, au bout de quelques semaines, je ne m'étonnai plus du tout, quand, la nuit, résonnait le murmure léger du tambour et du triangle, et que ma chère Laurence se levait tout d'un coup et dansait un solo les yeux fermés. Son mari, l'ancien général bonapartiste, avait un commandement dans le voisinage de Paris, et son service ne lui permettait de passer que les jours à la ville. Il va sans dire qu'il devint mon ami le plus intime, et qu'il pleura à chaudes larmes, quand plus tard je leur dis adieu pour longtemps. Il partait alors avec son épouse pour la Sicile, et je ne les ai plus revus depuis.

Quand Maximilien eut fini ce récit, il prit vite son chapeau et s'esquiva.





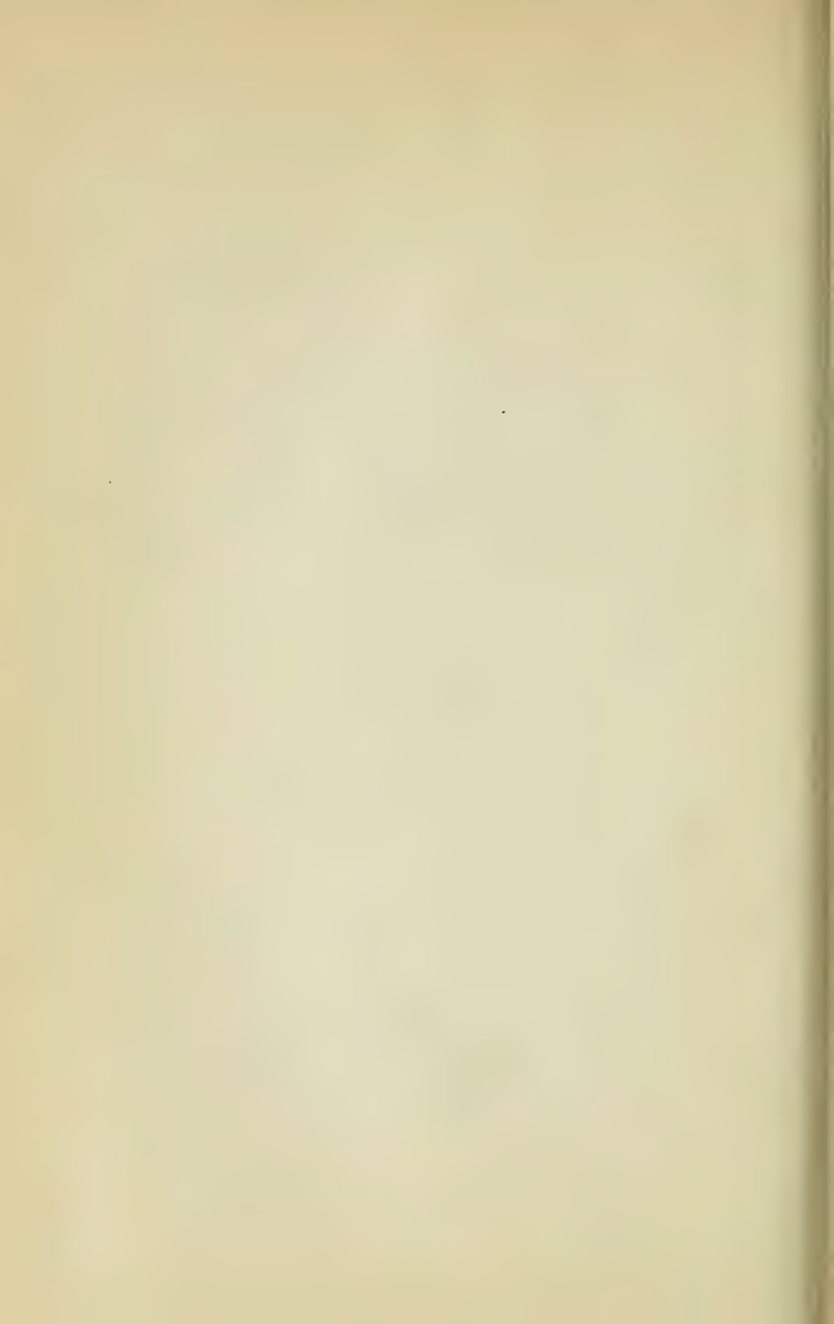
# TABLE

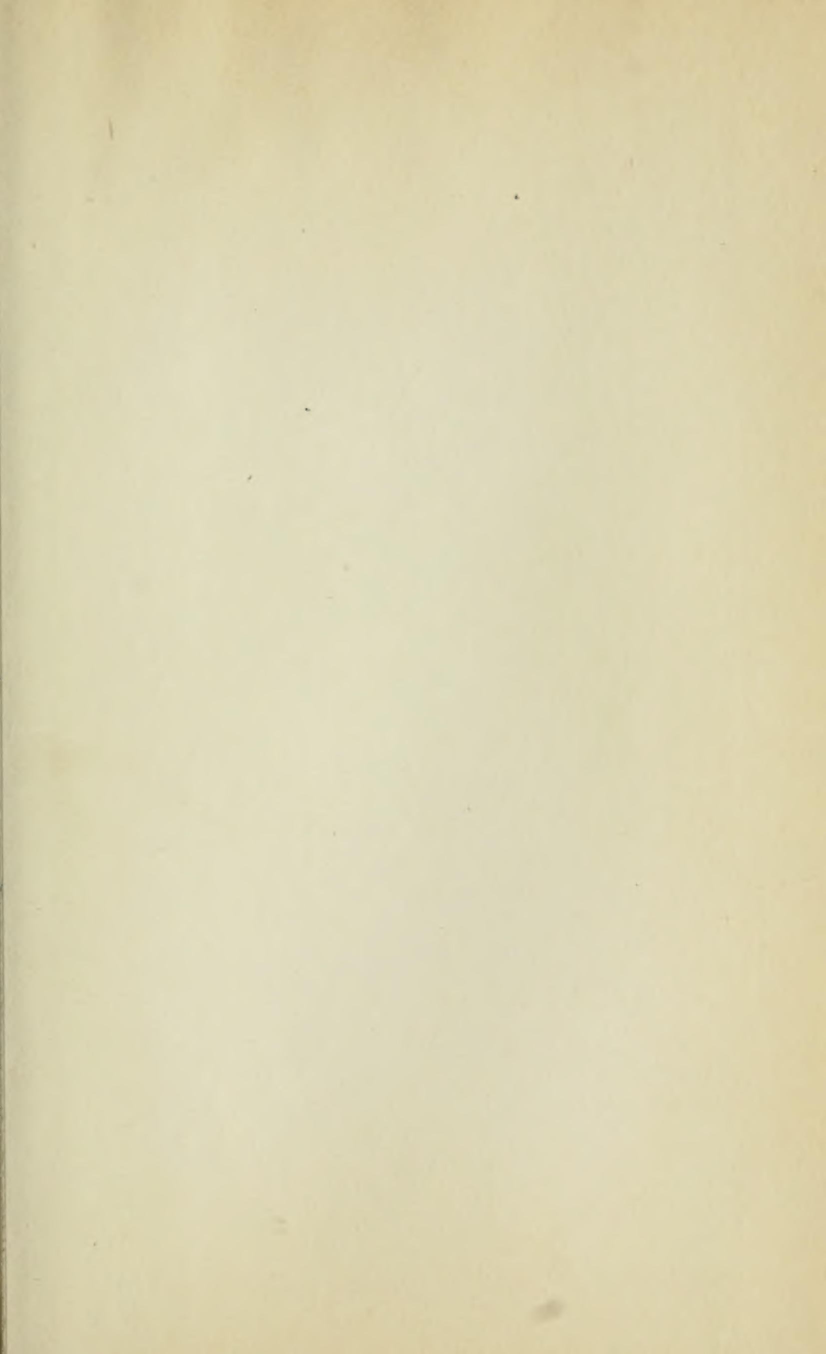
ACHEVÉ D'IMPRIMER LE DOUZE NOVEMBRE MIL NEUF CENT DIX PAR "THE ST. CATHERINE PRESS LTD." CANAL, PORTE STE. CATHERINE BRUGES, BELGIQUE.

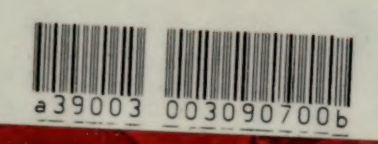











a39003 003090700b

